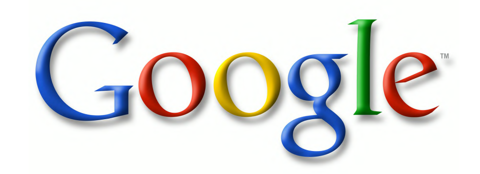
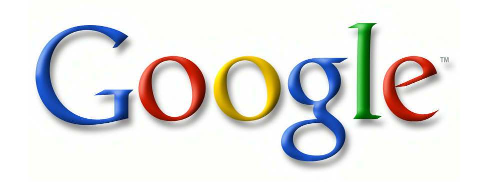
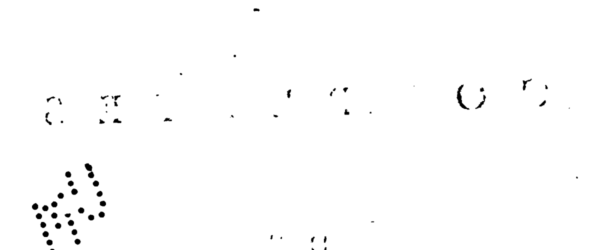





UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.



Voltaire, François [illegible] de

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SEIZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

ESSAI
SUR
LES MOEURS
ET
L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS
DE L'HISTOIRE,
DEPUIS CHARLEMAGNE
JUSQU'A LOUIS XIII.

AVIS DES EDITEURS. *

NOUS avons réimprimé le plus correctement que nous avons pu LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, composée d'abord uniquement pour l'illustre marquise *Du Châtelet* Lorraine, & qui sert, d'introduction à l'*Essai sur les mœurs & sur l'esprit des nations*, fait pour la même Dame. Nous avons rectifié toutes les fautes typographiques énormes dont les précédentes éditions étaient inondées ; & nous avons rempli toutes les lacunes, d'après le manuscrit original que l'auteur nous a confié.

Ce discours préliminaire a paru absolument nécessaire, pour préserver les esprits bien faits de cette foule de fables absurdes dont on continue encore d'infecter la jeunesse. L'auteur de cet ouvrage a donné ce préservatif, précisément comme l'illustre médecin *Tissot* ajouta, long-temps après, à son avis au peuple, un chapitre très-utile contre les charlatans. L'un écrivit pour la vérité, l'autre pour la santé.

Un répétiteur du collége Mazarin, nommé *Larcher*, traducteur d'un vieux roman grec,

* Cet avis est de M. *de Voltaire* lui-même, qui s'occupait d'une nouvelle édition de ses ouvrages peu de temps avant sa mort.

intitulé *Callirrhoé*, & du *Martinus Scriblerus* de *Pope*, fut chargé par ſes camarades d'écrire un libelle pédanteſque contre les vérités trop évidentes énoncées dans la *Philoſophie de l'hiſtoire*. La moitié de ce libelle conſiſte en bévues, & l'autre en injures, ſelon l'uſage. Comme la *Philoſophie de l'hiſtoire* avait été donnée ſous le nom de l'abbé *Bazin*, on répondit à l'homme de collége ſous le nom d'un neveu de l'abbé *Bazin*; & l'on répondit, comme doit faire un homme du monde, en ſe moquant du pédant. Les ſages & les rieurs furent pour le neveu de l'abbé *Bazin*.

On trouvera la réponſe du neveu dans la partie hiſtorique de cette édition.

INTRODUCTION.*

CHANGEMENS DANS LE GLOBE.

Vous voudriez que des philofophes euffent écrit l'hiftoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philofophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guère trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer enfemble : effayons de déterrer quelques monumens précieux fous les ruines des fiècles.

Commençons par examiner fi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il eft aujourd'hui.

Il fe peut que notre monde ait fubi autant de changemens que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenfes, chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moiffons. Il n'y a point de rivage que le temps n'ait éloigné ou rapproché de la mer.

Les fables mouvans de l'Afrique feptentrionale, & des bords de la Syrie voifins de l'Egypte, peuvent-ils être autre chofe que les fables de la mer qui font demeurés amoncelés quand la mer s'eft peu à peu retirée ? *Hérodote* qui ne ment pas toujours, nous dit, fans doute, une très-grande vérité, quand il raconte que, fuivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toujours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes fablonneufes qui font vers la mer Baltique ? Les Cyclades n'atteftent-

* *Les notes de l'auteur font marquées par des* lettres, *& celles des éditeurs par des* chiffres.

elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas-fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aisément sous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du continent ?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Charybde & de Scylla, dangereux encore aujourd'hui pour les petites barques, ne semble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Apulie, comme l'antiquité l'a toujours cru ? Le mont Vésuve & le mont Etna ont les mêmes fondemens sous la mer qui les sépare. Le Vésuve ne commença d'être un volcan dangereux, que quand l'Etna cessa de l'être ; l'un des deux soupiraux jette encore des flammes quand l'autre est tranquille : une secousse violente abyma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe sait que la mer a englouti la moitié de la Frise. J'ai vu, il y a quarante ans, les clochers de dix-huit villages près du Mordick, qui s'élevaient encore au-dessus de ses inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il est sensible que la mer abandonne en peu de temps ses anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le sont plus. Voyez Damiette où nous abordâmes du temps des croisades, & qui est actuellement à dix milles au milieu des terres ; la mer se retire tous les jours de Rosette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions ; & s'il s'est perdu des étoiles dans l'immensité de l'espace, si la septième des Pléiades est disparue depuis long-temps, si plusieurs autres se sont évanouies aux yeux dans la voie lactée ; devons-nous être

furpris que notre petit globe fubiffe des changemens continuels ?

Je ne prétends pas affurer que la mer ait formé ou même côtoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement des petits teftacées qui habitaient des lacs ; & ces lacs qui ont difparu par des tremblemens de terre, fe feront jetés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les gloffopètres m'ont paru des foffiles terreftres. Je n'ai jamais ofé penfer que ces gloffopètres puffent être des langues de chien marin (1), & je fuis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes font venues dépofer leurs *conchas Veneris* fur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y font venus apporter leurs langues. On a ofé dire que les mers fans reflux, & les mers dont le reflux eft de fept ou huit pieds, ont formé des montagnes de quatre à cinq cens toifes de haut ; que tout le globe a été brûlé ; qu'il eft devenu une boule de verre. Ces imaginations déshonorent la phyfique. Une telle charlatanerie eft indigne de l'hiftoire.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le chimérique avec le vrai ; nous avons affez de preuves des grandes révolutions du globe, fans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions ferait

(1) Voyez dans les œuvres philofophiques, l'ouvrage intitulé *Curiofités de la nature*, & les notes des éditeurs a la differtation fur les changemens arrivés au globe.

la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du monde eût exifté. Il eft vraifemblable que cette terre n'était autre chofe que l'île de Madère découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité, oubliée enfuite, & enfin retrouvée au commencement du quinzième fiècle de notre Ere vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golfes que les irruptions de la mer ont formés, par ces archipels femés au milieu des eaux, que les deux hémifphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrain d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre. Mais la mer ne peut avoir été pendant des fiècles fur les Alpes & fur les Pyrénées ! Une telle idée choque toutes les lois de la gravitation & de l'hydroftatique.

DES DIFFÉRENTES RACES D'HOMMES.

CE qui eft plus intéreffant pour nous, c'eft la différence fenfible des efpèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'eft permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lappons, les Chinois, les Américains, foient des races entièrement différentes.

Il n'y a point de voyageur inftruit qui, en paffant par Leyde, n'ait vu la partie du *reticulum mucofum* d'un Nègre difféqué par le célèbre *Ruish*. Tout le refte de cette membrane fut tranfporté par *Pierre le grand* dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane eft noire, & c'eft elle qui communique aux

Nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tiſſu, & permettre à la graiſſe échappée de ſes cellules de faire des taches blanches ſous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours groſſes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la meſure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres eſpèces d'hommes des différences prodigieuſes. Et ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'eſt que des Nègres & des Négreſſes tranſportés dans les pays les plus froids, y produiſent toujours des animaux de leur eſpèce, & que les mulâtres ne ſont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire.

Les Albinos ſont à la vérité une nation très-petite & très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique, leur faibleſſe ne leur permet guère de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les Nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curioſité. J'en ai vu deux, & mille Européens en ont vu. Prétendre que ce ſont des Nègres nains, dont une eſpèce de lèpre a blanchi la peau, c'eſt comme ſi l'on diſait que les noirs eux-mêmes ſont des blancs que la lèpre a noircis. Un Albinos ne reſſemble pas plus à un Nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Eſpagnol. Leur blancheur n'eſt pas la nôtre: rien d'incarnat, nul mêlange de blanc & de brun, c'eſt une couleur de linge ou plutôt de cire blanchie; leurs cheveux, leurs ſourcils ſont de la plus belle & de la plus douce ſoie; leurs yeux ne reſſemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup

des yeux de perdrix. Ils reſſemblent aux Lappons par la taille, à aucune nation par la tête, puiſqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles : & ils n'ont d'homme que la ſtature du corps, avec la faculté de la parole & de la penſée dans un degré très-éloigné du nôtre. Tels ſont ceux que j'ai vus & examinés. (2)

Le tablier que la nature a donné aux Cafres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril ſur les cuiſſes ; le mamelon noir des femmes Samoyèdes ; la barbe des hommes de notre continent, & le menton toujours imberbe des Américains, ſont des différences ſi marquées, qu'il n'eſt guère poſſible d'imaginer que les uns & les autres ne ſoient pas des races différentes.

Au reſte, ſi l'on demande d'où ſont venus les Américains, il faut auſſi demander d'où ſont venus les habitans des terres Auſtrales ; & l'on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvège, en a planté auſſi en Amérique & ſous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres & fait croître de l'herbe.

Pluſieurs ſavans ont ſoupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchans de l'homme, ont péri ; les Albinos ſont en ſi petit nombre, ſi faibles, & ſi maltraités par les Nègres, qu'il eſt à craindre que cette eſpèce ne ſubſiſte pas encore long-temps.

(2) Voyez dans l'hiſtoire naturelle de M. *de Buffon* (ſupplément, T. IV, p. 559. édition du Louvre) la deſcription d'une Négreſſe blanche, amenée en France & née dans nos îles de père & mère noirs. Au reſte, ce dernier fait n'eſt prouvé que par des certificats dont l'autorité, très-reſpectable dans les tribunaux l'eſt très-peu en phyſique.

Il eſt parlé de Satyres dans preſque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur exiſtence ſoit impoſſible ; on étouffe encore en Calabre quelques monſtres mis au monde par des femmes. Il n'eſt pas improbable que dans les pays chauds, des ſinges aient ſubjugué des filles. *Hérodote* au livre II, dit que pendant ſon voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès ; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il eſt défendu dans le Lévitique, au chap. XVII, de s'unir avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplemens aient été communs ; & juſqu'à ce qu'on ſoit mieux éclairci, il eſt à préſumer que des eſpèces monſtrueuſes ont pu naître de ces amours abominables. Mais ſi elles ont exiſté, elles n'ont pu influer ſur le genre humain ; & ſemblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (ſi vous faites abſtraction de cette ligne de deſcendans d'*Adam* conſacrée par les livres juifs, & ſi long-temps inconnue ;) il eſt vraiſemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à-peu-près auſſi courte que la nôtre. Comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toujours eu la même durée, il eſt ridicule de nous en excepter.

Mais il faut obſerver que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats ; & les hommes ayant été plus robuſtes & plus laborieux dans la ſimplicité d'un état champêtre pour lequel ils ſont nés, ils ont dû jouir d'une ſanté plus égale,

& d'une vie un peu plus longue que dans la molleſſe, ou dans les travaux mal-ſains des grandes villes. C'eſt-à-dire, que ſi dans Conſtantinople, Paris & Londres, un homme, ſur cent mille, arrive à cent années; il eſt probable que vingt hommes, ſur cent mille, atteignaient autrefois cet âge. C'eſt ce qu'on a obſervé dans pluſieurs endroits de l'Amérique, où le genre humain s'était conſervé dans l'état de pure nature.

La peſte, la petite vérole, que les caravanes Arabes communiquèrent avec le temps aux peuples de l'Aſie & de l'Europe, furent long-temps inconnues. Ainſi le genre humain en Aſie, & dans les beaux climats de l'Europe, ſe multipliait plus aiſément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & pluſieurs bleſſures ne ſe guériſſaient pas à la vérité comme aujourd'hui; mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peſte, compenſait tous les dangers attachés à notre nature; de ſorte qu'à tout prendre, il eſt à croire que le genre humain dans les climats favorables, jouiſſait autrefois d'une vie plus ſaine & plus heureuſe que depuis l'établiſſement des grands empires. Ce n'eſt pas à dire que les hommes aient jamais vécu trois ou quatre cens ans. C'eſt un miracle très-reſpectable dans la Bible, mais par-tout ailleurs c'eſt un conte abſurde.

DE L'ANTIQUITÉ DES NATIONS.

PRESQUE tous les peuples, mais ſurtout ceux de l'Aſie, comptent une ſuite de ſiècles qui nous effraie. Cette conformité entr'eux doit au moins nous

faire examiner si leurs idées sur cette antiquité étaient destituées de toute vraisemblance.

Pour qu'une nation soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, savante, il est certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique; on n'y comptait que deux royaumes quand elle fut découverte, & encore dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partagé, & l'est encore, en petites sociétés, à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes, elles se vêtissent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissent de la chasse, les autres de racines qu'elles pêtrissent : elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on ne desire point ce qu'on ne connaît pas. Leur industrie n'a pu aller au-delà de leurs besoins pressans. Les Samoyèdes, les Lappons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, sont encore moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des Nègres, tous les Cafres, sont plongés dans la même stupidité & y croupiront long-temps.

Il faut un concours de circonstances favorables pendant des siècles, pour qu'il se forme une grande société d'hommes rassemblés sous les mêmes lois : il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas si on ne leur apprenait à prononcer des paroles ; ils ne jetteraient que des cris confus ; ils ne se feraient entendre que par signes. Un enfant ne parle au bout de quelque temps que par imitation ; & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté,

ſi on laiſſait paſſer ſes premières années ſans dénouer ſa langue.

Il a fallu peut-être plus de temps, pour que des hommes doués d'un talent ſingulier aient formé & enſeigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque ſociété. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer diſtinctement; tels ont été les Troglodytes, au rapport de *Pline;* tels ſont encore ceux qni habitent vers le cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brutes où le genre humain a été longtemps, dut rendre l'eſpèce très-rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guère ſuffire à leurs beſoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſières ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de groſſes branches d'arbres; & de-là, peut-être, vint cette notion confuſe de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions & contre les ſangliers avec des maſſues.

Les pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le riz qui croît de lui-même. Il eſt bien vraiſemblable que l'Inde, la Chine, les bords

de l'Euphrate & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient prefque défertes. Dans nos climats feptentrionaux au contraire, il était beaucoup plus aifé de rencontrer une compagnie de loups qu'une fociété d'hommes.

DE LA CONNAISSANCE DE L'AME.

QUELLE notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'ame ? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le catéchifme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confufe, fur laquelle même ils ne réfléchiffent jamais. La nature a eu trop de pitié d'eux pour en faire des métaphyficiens ; cette nature eft toujours & par-tout la même. Elle fit fentir aux premières fociétés qu'il y avait quelqu'être fupérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit fentir de même qu'il eft dans l'homme quelque chofe qui agit & qui penfe. Elles ne diftinguaient point cette faculté de celle de la vie ; & le mot d'*Ame* fignifia toujours la vie chez les anciens, foit Syriens, foit Chaldéens, foit Egyptiens, foit Grecs, foit ceux qui vinrent enfin s'établir dans une partie de la Phénicie.

Par quels degrés put-on parvenir à imaginer dans notre être phyfique un autre être métaphyfique? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs befoins, n'en favaient pas affez pour fe tromper en philofophes.

Il fe forma, dans la fuite des temps, des fociétés un peu policées, dans lefquelles un petit nombre

d'hommes put avoir le loifir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme fenfiblement frappé de la mort de fon père, ou de fon frère, ou de fa femme, ait vu dans un fonge la perfonne qu'il regrettait. Deux ou trois fonges de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivans, & cependant ce mort rongé des vers eft toujours en la même place. C'eft donc quelque chofe qui était en lui, qui fe promène dans l'air. C'eft fon ame, fon ombre, fes mânes; c'eft une légère figure de lui-même. Tel eft le raifonnement naturel de l'ignorance qui commence à raifonner. Cette opinion eft celle de tous les premiers temps connus, & doit avoir été par conféquent celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu fe préfenter à des efprits qui ne connaiffaient que la matière. Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il fe trouvât un homme qui eût affez de loifir pour méditer. Tous les arts de la main ont fans doute précédé la métaphyfique, de plufieurs fiècles.

Remarquons en paffant, que dans l'âge moyen de la Grèce, du temps d'*Homère*, l'ame n'était autre chofe qu'une image aérienne du corps. *Ulyffe* voit dans les enfers des ombres, des mânes; pouvait-il voir des efprits purs?

Nous examinerons dans la fuite, comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéofe des morts; comment ils crurent, ainfi que d'autres peuples, une feconde vie, fans foupçonner la fpiritualité de l'ame. Au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être fans corps pût

éprouver du bien & du mal. Et je ne fais si *Platon* n'eft pas le premier qui ait parlé d'un être purement fpirituel. C'eft-là, peut-être, un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Encore la fpiritualité de *Platon* eft très-conteftée, & la plupart des Pères de l'Eglife admirent une ame corporelle, tout Platoniciens qu'ils étaient. Mais nous n'en fommes pas à ces temps fi nouveaux, & nous ne confidérons le monde que comme encore informe & à peine dégroffi.

DE LA RELIGION DES PREMIERS HOMMES.

LORS QU'APRÈS un grand nombre de fiècles, quelques fociétés fe furent établies, il eft à croire qu'il y eut quelque religion, quelque efpèce de culte groffier. Les hommes alors uniquement occupés du foin de foutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens, & ces fins innombrables qui annoncent aux fages un éternel architecte.

La connaiffance d'un DIEU formateur, rémunérateur & vengeur, eft le fruit de la raifon cultivée.

Tous les peuples furent donc, pendant des fiècles, ce que font aujourd'hui les habitans de plufieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plufieurs îles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un DIEU unique, ayant tout fait, préfent en tous lieux, exiftant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer Athées dans le fens ordinaire, car ils ne nient point l'Etre fuprême; ils ne le connaiffent pas; ils n'en ont nulle idée.

Les Cafres prennent pour protecteur un insecte, les Nègres un serpent. Chez les Américains, les uns adorent la lune, les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le soleil. Ou *Manco Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre, ou leur raison commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages, voit périr les fruits qui la nourrissent ; une inondation détruit quelques cabanes ; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal ? Ce ne peut être un de leurs concitoyens ; car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrète ; elle les a maltraités, il faut donc l'appaiser. Comment en venir à bout ? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire, en lui faisant de petits présens. Il y a un serpent dans le voisinage, ce pourrait bien être ce serpent ; on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire ; il devient sacré dès-lors ; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine, qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal, *le Maître*, *le Seigneur*, *le Chef*, *le Dominant*.

Cette

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée, qui s'accroît & se fortifie avec le temps, demeure dans toutes les têtes quand la nation est devenue plus nombreuse. Aussi voyons-nous que beaucoup de nations n'ont eu d'autre DIEU que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonaï* chez les Phéniciens; *Baal*, *Melkom*, *Adad*, *Sadaï* chez les peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le Seigneur*, *le Puissant*.

Chaque état eut donc avec le temps sa divinité tutélaire, sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu: & sans pouvoir imaginer que l'Etat voisin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penser, lorsqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi? Il s'agissait seulement de savoir lequel de tant de Maîtres, de Seigneurs, de Dieux, l'emporterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut-là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement & si long-temps répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que, dans des temps très-postérieurs, vous voyez *Homère* faire combattre les dieux de Troye contre les dieux des Grecs, sans laisser soupçonner en aucun endroit que ce soit une chose extraordinaire & nouvelle. Vous voyez Jephté chez les Juifs, qui dit aux Ammonites: *Ne possédez-vous pas de droit ce que votre seigneur Chamos vous a donné? Souffrez donc que nous possédions la terre que notre seigneur Adonaï nous a promise.*

Il y a un autre passage non moins fort; c'est

celui de *Jérémie*, chap. 49, verſet 1, où il eſt dit : *Quelle raiſon a eu le ſeigneur Melkom pour s'emparer du pays de Gad ?* Il eſt clair par ces expreſſions, que les Juifs, quoique ſerviteurs d'*Adonaï*, reconnaiſſaient pourtant le ſeigneur *Melkom* & le ſeigneur *Chamos*.

Dans le premier chapitre des Juges, vous trouverez que *le Dieu de Juda ſe rendit maître des montagnes, mais qu'il ne put vaincre dans les vallées.* Et au troiſième livre des Rois, vous trouvez chez les Syriens l'opinion établie que le DIEU des Juifs n'était que le Dieu des montagnes.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens : je ne dis pas le bœuf *Apis* & le chien *Anubis*, mais *Ammon* & les douze grands dieux. Les Romains adorèrent tous les dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos* & *St Etienne* nous aſſurent que dans le déſert, pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Rempham* ou *Kium*, (3) qu'ils ne firent aucun ſacrifice, ne préſentèrent aucune offrande au dieu *Adonaï*, qu'ils adorèrent depuis. Il eſt vrai que le Pentateuque ne parle que du *veau d'or*, dont aucun prophète ne fait mention ; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'éclaircir cette grande

(3) Ou *Réphan*, ou *Chevan*, ou *Kium*, ou *Chlon*, &c. *Amos*, ch. V, 26 ; Act. VII, 43.

» Si l'on ne ſavait, à n'en pouvoir douter, que les Hébreux ont adoré » les idoles dans le déſert, non pas une ſeule fois, mais habituellement » & d'une manière perſévérante, on aurait peine à ſe le perſuader.... » C'eſt cependant ce qui eſt inconteſtable, d'après le témoignage exprès » d'*Amos*, qui reproche aux Iſraélites d'avoir porté dans leur voyage du » déſert la tente du dieu *Moloch*, l'image de leurs idoles & l'étoile de leur » dieu *Rempham*. » *Bible de Vence*, *Diſſert. ſur l'idolâtrie des Iſraélites à la tête des prophéties d'Amos.*

difficulté : il suffit de révérer également *Moïse*, *Jérémie*, *Amos* & S[t] *Etienne*, qui semblent se contredire, & que des théologiens concilient.

Ce que j'observe seulement, c'est qu'excepté ces temps de guerre & de fanatisme sanguinaire qui éteignent toute humanité, & qui rendent les mœurs, les lois, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voisins eussent leurs dieux particuliers, & qu'elles imitèrent souvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reste des hommes, qui s'accrut avec le temps, imitèrent la circoncision des Arabes & des Egyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la distinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les processions, les danses sacrées, le bouc *Hazazel*, la *Vache rousse*. Ils adorèrent souvent le *Baal*, le *Belphegor* de leurs autres voisins; tant la nature & la coutume l'emportent presque toujours sur la loi, surtout quand cette loi n'est pas généralement connue du peuple. Ainsi *Jacob*, petit-fils d'*Abraham*, ne fit nulle difficulté d'épouser deux sœurs, qui étaient ce que nous appelons idolâtres & filles d'un père idolâtre. *Moïse* même épousa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre. *Abraham* était fils d'un idolâtre. Le petit-fils de Moïse, *Eléazar*, fut prêtre idolâtre de la tribu de Dan idolâtre.

Ces mêmes Juifs, qui long-temps après crièrent tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres sacrés l'idolâtre *Nabuchodonosor*, l'oint du Seigneur; l'idolâtre *Cyrus*, aussi l'oint du Seigneur.

Un de leurs prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Elisée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remnon*. Mais n'anticipons rien ; nous savons assez que les hommes se contredisent toujours dans leurs mœurs & dans leurs lois. Ne sortons point ici du sujet que nous traitons ; continuons à voir comment les religions diverses s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Asie, en-deçà de l'Euphrate, adorèrent les astres. Les Chaldéens, avant le premier *Zoroastre*, rendaient hommage au Soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémisphère. Il faut que cette erreur soit bien naturelle à l'homme, puisqu'elle a eu tant de sectateurs dans l'Asie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi-sauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuse ? elle augmente le nombre de ses dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isheth* ou *Isis*, & ils finissent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agrestes sont pour *Mars*, ceux des Romains maîtres de l'Europe sont pour la déesse de l'acte du mariage, pour le dieu des latrines. (*a*) Et cependant *Cicéron* & tous les philosophes, & tous les initiés reconnaissaient un DIEU suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison, au point dont les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très-long-temps après les premiers cultes. Il n'est pas naturel de faire d'abord un dieu, d'un homme que nous avons vu naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les

(*a*) *Dea Pertunda, Deus Stercutius.*

misères de l'humanité, subir les mêmes besoins humilians, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les nations après les révolutions de plusieurs siècles.

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avait rendu des services au genre humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fièvre, & aller à la garde-robe; mais les enthousiastes se persuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un dieu, qu'il était fils d'un dieu : ainsi les dieux firent des enfans dans tout le monde; car sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Persée*, *Hercule*, *Castor*, *Pollux* furent fils de dieu; *Romulus* fils de dieu; *Alexandre* fut déclaré fils de dieu en Egypte; un certain *Odin*, chez nos nations du nord, fils de dieu; *Manco Capac*, fils du soleil au Pérou. L'historien des Mogols *Abulgazi* rapporte qu'une des aïeules de *Gengis*, nommée *Alanku*, étant fille, fut grosse d'un rayon céleste. *Gengis* lui-même passa pour le fils de Dieu : & lorsque le pape *Innocent IV* envoya frère *Ascelin* à *Batoukan*, petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être présenté qu'à l'un des visirs, lui dit qu'il venait de la part du vicaire de Dieu : le ministre répondit, ce vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu le grand *Batoukan* son maître ?

D'un fils de dieu à un dieu, il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de son père; ainsi

des temples furent élevés, avec le temps, à tous ceux qu'on avait ſuppoſé être nés du commerce ſurnaturel de la divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes ſur ce ſujet; mais tous ces volumes ſe réduiſent à deux mots, c'eſt que le gros du genre humain a été & ſera très-long-temps inſenſé & imbécille; & que peut-être les plus inſenſés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un ſens à ces fables abſurdes, & mettre de la raiſon dans la folie.

DES USAGES ET DES SENTIMENS COMMUNS A PRESQUE TOUTES LES NATIONS ANCIENNES.

LA nature étant par-tout la même, les hommes ont dû néceſſairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choſes qui tombent le plus ſous les ſens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être ſupérieur habitant dans les airs. Les peuples voiſins de l'océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cauſe de tout ce qui arrivait au monde dans le temps de ſes différentes phaſes.

Dans leurs cérémonies religieuſes, preſque tous ſe tournèrent vers l'orient, ne ſongeant pas qu'il n'y a ni orient ni occident, & rendant tous une eſpèce d'hommage au ſoleil qui ſe levait à leurs yeux.

Parmi les animaux, le ſerpent dut leur paraître

doué d'une intelligence ſupérieure, parce que voyant muer quelquefois ſa peau, ils durent croire qu'il rajeuniſſait. Il pouvait donc, en changeant de peau, ſe maintenir toujours dans ſa jeuneſſe; il était donc immortel. Auſſi fut-il en Egypte, en Grèce, le ſymbole de l'immortalité. Les gros ſerpens qui ſe trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher : on penſa bientôt qu'ils gardaient des tréſors. Ainſi un ſerpent gardait les pommes d'or heſpérides; un autre veillait autour de la toiſon d'or; & dans les myſtères de *Bacchus* on portait l'image d'un ſerpent qui ſemblait garder une grappe d'or.

Le ſerpent paſſait donc pour le plus habile des animaux; & de-là cette ancienne fable Indienne, que Dieu ayant créé l'homme, lui donna une drogue qui lui aſſurait une vie ſaine & longue, que l'homme chargea ſon âne de ce préſent divin, mais qu'en chemin, l'âne ayant eu ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & prit la drogue pour lui tandis que l'âne buvait, de ſorte que l'homme perdit l'immortalité par ſa négligence, & le ſerpent l'acquit par ſon adreſſe. De-là enfin tant de contes d'ânes & de ſerpens.

Ces ſerpens feſaient du mal; mais comme ils avaient quelque choſe de divin, il n'y avait qu'un dieu qui eût pu enſeigner à les détruire. Ainſi le ſerpent *Python* fut tué par *Apollon*. Ainſi *Ophionée* le grand ſerpent fit la guerre aux dieux long-temps avant que les Grecs euſſent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécyde* prouve que cette fable du grand ſerpent ennemi des dieux était une des plus anciennes

de la Phénicie. Et cent ſiècles avant *Phérécyde*, les premiers brachmanes avaient imaginé que DIEU envoya un jour ſur la terre une groſſe couleuvre qui engendra dix mille couleuvres, leſquelles furent autant de péchés dans les cœurs des hommes.

Nous avons déjà vu que les ſonges, les rêves durent introduire la même ſuperſtition dans toute la terre. Je ſuis inquiet pendant la veille de la ſanté de ma femme, de mon fils, je les vois mourans pendant mon ſommeil; ils meurent quelques jours après : il n'eſt pas douteux que les dieux ne m'aient envoyé ce ſonge véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli? c'eſt un rêve trompeur que les dieux m'ont député. Ainſi dans *Homère*, *Jupiter* envoie un ſonge trompeur à *Agamemnon*, chef des Grecs. Ainſi, (au troiſième livre des Rois, chap. XXII) le Dieu qui conduit les Juifs envoie un eſprit malin pour mentir dans la bouche des prophètes, & pour tromper le roi *Achab*.

Tous les ſonges vrais ou faux viennent du ciel. Les oracles s'établiſſent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des Mages ſi ſon mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il eſt bien certain que l'un d'eux aura raiſon. Si le mari vit, la femme garde le ſilence; s'il meurt, elle crie par toute la ville, que le Mage qui a prédit cette mort eſt un prophète divin. Il ſe trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédiſent l'avenir, & qui découvrent les choſes les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *Voyans* chez les Egyptiens, comme dit *Manéthon*, au rapport même de *Joſephe*, dans ſon diſcours contre *Apion*.

Il y avait des *Voyans* en Chaldée, en Syrie. Chaque temple eut ses oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un si grand crédit, que *Rollin* dans son Histoire Ancienne répète les oracles rendus par *Apollon* à *Crésus*. Le dieu devine que le roi fait cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, & lui répond que son règne finira quand un mulet sera sur le trône des Perses. *Rollin* n'examine point si ces prédictions, dignes de *Nostradamus*, ont été faites après coup. Il ne doute pas de la science des prêtres d'*Apollon*, & il croit que DIEU permettait qu'*Apollon* dît vrai. C'était apparemment pour confirmer les païens dans leur religion.

Une question plus philosophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées, depuis l'Inde jusqu'à la Grèce, se sont accordées, c'est l'origine du bien & du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations durent se faire la question que nous faisons tous dès l'âge de quinze ans: Pourquoi y a-t-il du mal sur la terre?

On enseigna dans l'Inde qu'*Adimo*, fils de *Brama*, produisit les hommes justes par le nombril du côté droit, & les injustes du côté gauche; & que c'est de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal physique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Osiris*. Les Persans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qu'avait pondu *Oromase*, & y fit entrer le péché. On connaît la *Pandore* des Grecs: c'est là plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait transmises.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en arabe, puisque les traductions hébraïque & grecque ont

conſervé pluſieurs termes arabes. Ce livre, qui eſt d'une très-haute antiquité, repréſente le *Satan*, qui eſt l'*Ariman* des Perſes & le *Typhon* des Egyptiens, ſe promenant dans toute la terre, & demandant permiſſion au Seigneur d'affliger *Job*. *Satan* paraît ſubordonné au Seigneur; mais il réſulte que *Satan* eſt un être très-puiſſant, capable d'envoyer ſur la terre des maladies & de tuer les animaux.

Il ſe trouva au fond que tant de peuples, ſans le ſavoir, étaient d'accord ſur la croyance de deux principes, & que l'univers alors connu était en quelque ſorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la ſociété? & où était l'homme à qui l'inſtinct de ſa raiſon ne fît pas ſentir des remords? L'eau lavait les ſouillures du corps & des vêtemens, le feu purifiait les métaux; il fallait bien que l'eau & le feu purifiaſſent les ames. Auſſi n'y eut-il aucun temple ſans eaux & ſans feux ſalutaires.

Les hommes ſe plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, & dans les éclipſes. Cette immerſion expiait les péchés. Si on ne ſe purifiait pas dans le Nil, c'eſt que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les prêtres qui ſe purifiaient pour le peuple ſe plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux dieux.

Les Grecs dans tous leurs temples eurent des bains ſacrés, comme des feux ſacrés, ſymboles

universels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin, les superstitions paraissent établies chez toutes les nations, excepté chez les Lettrés de la Chine.

DES SAUVAGES.

ENTENDEZ-VOUS par *Sauvages* des rustres vivans dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons, ne connaissant que la terre qui les nourrit, & le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillemens grossiers ; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes ; ayant peu d'idées & par conséquent peu d'expressions ; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front ; se rassemblant certains jours dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien ; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux & qu'ils n'entendent point ; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, & à tuer leurs semblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, surtout, que les peuples du Canada & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin ; & cet art manque à nos rustres. Les

peuplades d'Amérique & d'Afrique sont libres, & nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus sauvages d'Amérique sont des souverains, qui reçoivent des ambassadeurs de nos colonies transplantées auprès de leur territoire par l'avarice & par la légèreté. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des traités; ils se battent avec courage, & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les Grands Hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef de Canadiens à qui une nation Européene proposait de lui céder son patrimoine? *Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ensevelis: dirons-nous aux ossemens de nos pères, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos villages, & des Sybarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par sauvages des animaux à deux pieds, marchant sur les mains dans le besoin, isolés, errans dans les forêts, *Salvatici, Selvaggi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femmes auxquelles ils se sont joints, ne connaissant ni leurs fils ni leurs pères; vivans en brutes, sans avoir ni l'instinct ni les ressources des brutes? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer misérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie solitaire attribuée à nos pères soit dans la nature humaine.

Nous sommes, si je ne me trompe, au premier rang (s'il est permis de le dire) des animaux qui

vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les castors, les oies, les poules, les moutons, &c. Si l'on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille est dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent en société dans la ruche ont dégénéré?

Tout animal n'a-t-il pas son instinct irrésistible auquel il obéit nécessairement? Qu'est-ce que cet instinct? l'arrangement des organes dont le jeu se déploie par le temps. Cet instinct ne peut se développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude. (*b*)

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainsi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce? L'oiseau fait son nid, comme les astres fournissent leur course, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux

(*b*) Leur pouvoir est constant, leur principe est divin,
Il faut que l'enfant croisse avant qu'il les exerce;
Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
Le moineau, dans l'instant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans son nid, peut-il sentir l'amour?
Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie?
Les insectes changeans qui nous filent la soie,
Les essaims bourdonnans de ces filles du ciel
Qui pêtrissent la cire & composent le miel,
Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage?
Tout s'accroît par le temps, tout mûrit avec l'âge.
Chaque être a son objet, & dans l'instant marqué
Marche, & touche à son but par le ciel indiqué.

Poëme de la loi naturelle, seconde partie.

carnassiers, aurait-il pu contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en société? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-cour & tant d'autres, eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siècles en solitaire? Il est perfectible; & de-là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection?

Tous les hommes vivent en société : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois? n'est-ce pas comme si l'on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu?

L'homme en général a toujours été ce qu'il est : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra-comiques & des couvens de religieuses. Mais il a toujours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans soi-même, dans la compagne de son plaisir, dans ses enfans, dans ses petits-fils, dans les œuvres de ses mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la société existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, & vivans comme des brutes; mais on y a trouvé aussi des moutons & des oies; cela n'empêche pas que les oies & les moutons ne soient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des fakirs dans les Indes qui vivent ſeuls, chargés de chaînes. Oui; & ils ne vivent ainſi qu'afin que les paſſans qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils ſont, par un fanatiſme rempli de vanité, ce que ſont nos mendians des grands chemins, qui s'eſtropient pour attirer la compaſſion. Ces excrémens de la ſociété humaine ſont ſeulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette ſociété.

Il eſt très-vraiſemblable que l'homme a été agreſte pendant des milliers de ſiècles, comme ſont encore aujourd'hui une infinité de payſans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les blércaux & les liévres.

Par quelle loi, par quels liens ſecrets, par quel inſtinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille ſans le ſecours des arts, & ſans avoir encore formé un langage? C'eſt par ſa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'eſt par l'attachement qu'un Morlaque, un Iſlandais, un Lapon, un Hottentot ſent pour ſa compagne, lorſque ſon ventre groſſiſſant lui donne l'eſpérance de voir naître de ſon ſang un être ſemblable à lui; c'eſt par le beſoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inſpire pour leur petit dès qu'il eſt né, par l'autorité que la nature leur donne ſur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend néceſſairement d'obéir au père & à la mère, par les ſecours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou ſix ans, par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme; c'eſt enfin parce que dans un âge avancé ils voient avec plaiſir leurs fils & leurs filles

faire ensemble d'autres enfans qui ont le même instinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela est un assemblage d'hommes bien grossiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles sauvages & barbares? elles feront sans doute très-long-temps sans en parler aucune; elles s'entendront très-bien par des cris & par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des Sauvages, à prendre ce mot dans ce sens; c'est-à-dire qu'il y aura eu long-temps des familles errantes dans les forêts, disputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de grosses branches d'arbres; se nourrissant de légumes sauvages, de fruits de toute espèce, & enfin d'animaux même.

Il y a dans l'homme un instinct de méchanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets, dans des hommes fort grossiers. On voit des machines inventées par les habitans des montagnes du Tirol & des Vosges, qui étonnent les savans. Le paysan le plus ignorant fait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier, sans se douter que la puissance faisant équilibre est au poids, comme la distance du point d'appui à ce poids est à la distance de ce même point d'appui à la puissance. S'il avait fallu que cette connaissance précédât l'usage des leviers, que de siècles se feraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une grosse pierre de sa place!

Proposez

Propofez à des enfans de fauter un foffé ; tous prendront machinalement leur fecouffe, en fe retirant un peu en arrière, & courront enfuite. Ils ne favent pas affurément que leur force en ce cas eft le produit de leur maffe multipliée par leur vîteffe.

Il eft donc prouvé que la nature feule nous infpire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en eft de même dans la morale. Nous avons tous deux fentimens qui font le fondement de la fociété, la commifération & la juftice. Qu'un enfant voie déchirer fon femblable, il éprouvera des angoiffes fubites ; il les témoignera par fes cris & par fes larmes ; il fecourra, s'il peut, celui qui fouffre.

Demandez à un enfant fans éducation, qui commencera à raifonner & à parler, fi le grain qu'un homme a femé dans fon champ lui appartient, & fi le voleur qui en a tué le propriétaire a un droit légitime fur ce grain ; vous verrez fi l'enfant ne répondra pas comme tous les légiflateurs de la terre.

DIEU nous a donné un principe de raifon univerfelle, comme il a donné des plumes aux oifeaux & la fourrure aux ours ; & ce principe eft fi conftant, qu'il fubfifte malgré toutes les paffions qui le combattent ; malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le fang ; malgré les impofteurs qui veulent l'anéantir dans la fuperftition. C'eft ce qui fait que le peuple le plus groffier juge toujours très-bien à la longue des lois qui le gouvernent, parce qu'il fent fi ces lois font conformes ou oppofées aux principes de commifération & de juftice qui font dans fon cœur.

Mais avant d'en venir à former une fociété nombreufe, un peuple, une nation, il faut un langage ;

& c'eſt le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ſerait jamais parvenu. On aura ſans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers beſoins ; enſuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées ; les mères ſurtout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été compoſé de monoſyllabes, comme plus aiſés à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont conſervé quelque choſe de leur premier langage, expriment encore par des monoſyllabes les choſes les plus familières & qui tombent le plus ſous nos ſens : preſque tout le chinois eſt fondé encore aujourd'hui ſur des monoſyllabes.

Conſultez l'ancien Tudeſque, & tous les idiomes du Nord ; vous verrez à peine une choſe néceſſaire & commune exprimée par plus d'une articulation. Tout eſt monoſyllabe. *Zon*, le ſoleil ; *Moun*, la lune ; *Zé*, la mer ; *Flus*, fleuve ; *Man*, l'homme ; *Kof*, la tête ; *Boum*, un arbre ; *Drink*, boire ; *March*, marcher ; *Shlaf*, dormir, &c.

C'eſt avec cette brièveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & dans tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus compoſés que long-temps après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle ſagacité avons-nous pu marquer les différences des temps ? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances *je voudrais*, *j'aurais voulu* ; les choſes poſitives, les choſes conditionnelles ?

Ce ne peut être que chez les nations déjà les plus policées qu'on ſoit parvenu avec le temps à rendre ſenſibles par des mots compoſés, ces opérations ſecrettes de l'eſprit humain. Auſſi voit-on que chez les barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le préſent & le futur. La langue franque, ſi commune dans les échelles du Levant, eſt réduite encore à cette indigence. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'eſt aucun langage qui approche de la perfection.

DE L'AMÉRIQUE.

SE peut-il qu'on demande encore d'où ſont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique? On doit aſſurément faire la même queſtion ſur les nations des terres Auſtrales. Elles ſont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Chriſtophe Colomb*, que ne le ſont les îles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre eſt habitable; qui les y a mis? On l'a déjà dit; c'eſt celui qui fait croître l'herbe des champs : & on ne devait pas être plus ſurpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il eſt aſſez plaiſant que le jéſuite *Lafiteau* prétende, dans ſa préface de l'*hiſtoire des Sauvages Américains*, qu'il n'y a que des athées qui puiſſent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique paraît ſous le nom d'île Atlantique. Les îles du Cap-Verd y ſont ſous le nom de Gorgades; les Caraïbes ſous celui d'îles Heſpérides. Tout cela n'eſt pourtant fondé que ſur

l'ancienne découverte des îles Canaries & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent ; elles touchent presque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens temps qu'aujourd'hui.

Laissons le père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cause de la conformité du nom, & surtout parce que les femmes caraïbes fesaient la cuisine de leurs maris ainsi que les femmes cariennes ; laissons-le supposer que les Caraïbes ne naissent rouges, & les négresses noires, qu'à cause de l'habitude de leurs premiers pères de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les négresses voyant leurs maris teints en noir, en eurent l'imagination si frappée, que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux femmes caraïbes, qui, par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui naquirent bigarrées par l'adresse qu'avait eue ce patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée ; ces branches paraissant à-peu-près de deux couleurs, donnèrent aussi deux couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jésuite devait savoir que tout ce qui arrivait du temps de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si l'on avait demandé au gendre de *Laban* pourquoi ses brebis, voyant toujours de l'herbe, ne fesaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarrassé.

Enfin, *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs ; & voici ses raisons. Les Grecs avaient des

fables, quelques Américains en ont auſſi. Les premiers Grecs allaient à la chaſſe, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des ſorciers. On danſait dans les fêtes de la Grèce, on danſe en Amérique. Il faut avouer que ces raiſons ſont convaincantes.

On peut faire ſur les nations du nouveau monde une réflexion que le père *Laſiteau* n'a point faite; c'eſt que les peuples éloignés des tropiques ont toujours été invincibles; & que les peuples plus rapprochés des tropiques ont preſque tous été ſoumis à des monarques. Il en fut long-temps de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada ſoient allés jamais ſubjuguer le Mexique, comme les Tartares ſe ſont répandus dans l'Aſie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en aſſez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général l'Amérique n'a jamais pu être auſſi peuplée que l'Europe & l'Aſie; elle eſt couverte de marécages immenſes qui rendent l'air très-mal-ſain; la terre y produit un nombre prodigieux de poiſons: les flèches trempées dans les ſucs de ces herbes venimeuſes, font des plaies toujours mortelles. La Nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces cauſes enſemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les obſervations phyſiques qu'on peut faire ſur cette quatrième partie de notre univers, ſi long-temps inconnue, la plus ſingulière, peut-être, c'eſt qu'on n'y trouve qu'un ſeul peuple qui ait

de la barbe ; ce font les Efquimaux. Ils habitent au nord vers le cinquante-deuxième degré, où le froid eft plus vif qu'au foixante & fixième de notre continent. Leurs voifins font imberbes. Voilà donc deux races d'hommes abfolument différentes, à côté l'une de l'autre, fuppofé qu'en effet les Efquimaux foient barbus. Mais de nouveaux voyageurs difent que les Efquimaux font imberbes, que nous avons pris leurs cheveux craffeux pour de la barbe. A qui croire ? (4)

Vers l'ifthme de Panama, eft la race des Dariens prefque femblables aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes ; race faible, & par conféquent en très-petit nombre.

Les lions de l'Amérique font chétifs & poltrons ; les animaux qui ont de la laine y font grands & fi vigoureux qu'ils fervent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y font dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de cette terre ne font pas celles de notre hémifphère. Ainfi tout eft varié ; & la même providence qui a produit l'éléphant, le rhinocéros & les nègres, a fait naître dans un autre monde des orignaux, des condors, des animaux à qui on a cru long-temps le nombril fur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'eft pas le nôtre.

(4) Il paraît qu'il exifte réellement en Amérique une petite peuplade d'hommes barbus. Mais les Iflandais avaient navigué en Amérique long-temps avant *Chriftophe Colomb*, & il eft poffible que cette peuplade d'hommes barbus foit un refte de ces navigateurs Européens.

Carver, qui a voyagé dans le nord de l'Amérique pendant les années 1766, 1767, 1768, prétend, dans fon ouvrage imprimé en 1778, que les fauvages de l'Amérique ne font imberbes que parce qu'ils s'épilent. Voyez *Carver's Travel*, page 224 ; l'auteur parle comme témoin *oculaire*.

DE LA THÉOCRATIE.

IL semble que la plupart des anciennes nations aient été gouvernées par une espèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les Brames long-temps souverains ; en Perse, les Mages ont la plus grande autorité. L'histoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable ; mais il en résulte toujours que c'était un Mage qui était sur le trône de *Cyrus*. Plusieurs prêtres d'Egypte prescrivaient aux rois jusqu'à la mesure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & souvent se fesaient rois eux-mêmes.

Si nous descendons aux Grecs, leur histoire, toute fabuleuse qu'elle est, ne nous apprend-elle pas que le prophète *Calchas* avait assez de pouvoir dans l'armée, pour sacrifier la fille du roi des rois ?

Descendez encore plus bas, chez des nations sauvages postérieures aux Grecs ; les Druides gouvernaient la nation gauloise.

Il ne paraît pas même possible que dans les premières peuplades un peu fortes (*c*), on ait eu d'autre gouvernement que la théocratie ; car dès qu'une nation a choisi un dieu tutélaire, ce dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation ; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur dieu ; ils le font donc toujours parler ; ils débitent ses oracles, & c'est par un ordre exprès de dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices

(*c*) On entend par premières peuplades, des hommes rassemblés au nombre de quelques milliers après plusieurs révolutions de ce globe.

de ſang humain qui ont ſouillé preſque toute la terre. Quel père, quelle mère aurait jamais pu abjurer la nature au point de préſenter ſon fils ou ſa fille à un prêtre pour être égorgés ſur un autel, ſi l'on n'avait pas été certain que le dieu du pays ordonnait ce ſacrifice?

Non-ſeulement la théocratie a long-temps régné, mais elle a pouſſé la tyrannie aux plus horribles excès où la démence humaine puiſſe parvenir; & plus ce gouvernement ſe diſait divin, plus il était abominable.

Preſque tous les peuples ont ſacrifié des enfans à leurs dieux; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle ſi improprement civiliſés, je ne vois guère que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs abſurdes. La Chine eſt le ſeul des anciens Etats connus qui n'ait pas été ſoumis au ſacerdoce; car les Japonais étaient ſous les lois d'un prêtre, ſix cens ans avant notre ère. Preſque par-tout ailleurs, la théocratie eſt ſi établie, ſi enracinée, que les premières hiſtoires ſont celles des dieux mêmes qui ſe ſont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les dieux, diſaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde; *Sammonocodom* à Siam; le dieu *Adad* gouverna la Syrie; la déeſſe *Cybèle* avait été ſouveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crète, *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même eſprit préſide à toutes ces fables; c'eſt par-tout une confuſe idée chez les hommes que les dieux ſont autrefois deſcendus ſur la terre.

DES CHALDÉENS.

LES Chaldéens, les Indiens, les Chinois, me paraiſſent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la ſcience des Chaldéens ; elle ſe trouve dans les dix-neuf cens trois ans d'obſervations céleſtes, envoyées de Babylone par *Calliſthène* au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables aſtronomiques remontent préciſément à l'année 2234 avant notre Ere vulgaire. Il eſt vrai que cette époque touche au temps où la vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la *Vulgate*, des *Samaritains* & des *Septante*, que nous révérons également. Le déluge univerſel eſt un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raiſonnons ici que d'après les notions naturelles, en ſoumettant toujours les faibles tâtonnemens de notre eſprit borné aux lumières d'un ordre ſupérieur.

D'anciens auteurs cités dans *George* le *Sincelle*, diſent que du temps d'un roi chaldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate ſe débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Chaldéens n'auraient pu ſavoir que par la révélation, qu'un pareil fléau eût ſubmergé toute la terre habitable. Encore une fois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il eſt clair que ſi les Chaldéens n'avaient exiſté ſur la terre que depuis dix-neuf cens années avant notre ère, ce court eſpace ne leur eût pas ſuffi pour trouver une partie du véritable ſyſtême de notre univers ; notion étonnante, à laquelle les Chaldéens

étaient enfin parvenus. *Ariſtarque* de Samos nous apprend que les ſages de Chaldée avaient connu combien il eſt impoſſible que la terre occupe le centre du monde planétaire, qu'ils avaient aſſigné au ſoleil cette place qui lui appartient ; qu'ils feſaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent (5).

Les progrès de l'eſprit ſont ſi lents, l'illuſion des yeux eſt ſi puiſſante, l'aſſerviſſement aux idées reçues ſi tyrannique, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cens ans, eût pu parvenir à ce haut degré de philoſophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Auſſi les Chaldéens comptaient quatre cens ſoixante & dix mille ans ; encore cette connaiſſance du vrai ſyſtême du monde ne fut en Chaldée que le partage du petit nombre des philoſophes. C'eſt le ſort de toutes les grandes vérités ; & les Grecs, qui vinrent enſuite, n'adoptèrent que le ſyſtême commun, qui eſt le ſyſtême des enfans.

(*d*) Quatre cens ſoixante & dix mille ans, c'eſt

(5) Voyez l'article *ſyſtême*, dans *le Dictionaire philoſophique.*

(*d*) Notre ſainte religion, ſi ſupérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'eſt fait que depuis environ ſix mille années ſelon la vulgate, ou environ ſept mille ſuivant les *Septante*. Les interprètes de cette religion ineffable nous enſeignent qu'*Adam* eut la ſcience infuſe, & que tous les arts ſe perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'eſt là en effet le ſentiment de l'égliſe, nous l'adoptons d'une foi ferme & conſtante, ſoumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette ſainte égliſe qui eſt infaillible. C'eſt vainement que l'empereur *Julien*, d'ailleurs ſi reſpectable par ſa vertu, ſa valeur & ſa ſcienee, dit dans ſon diſcours cenſuré par le grand & modéré *S. Cyrille*, que ſoit qu'*Adam* eût la ſcience infuſe ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui com-

beaucoup pour nous autres qui sommes d'hier ; mais c'est bien peu de chose pour l'univers entier. Je sais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Cicéron* s'en est moqué, qu'il est exorbitant, & que surtout nous devons croire au Pentateuque plutôt qu'à *Sanchoniaton* & à *Bérose;* mais, encore une fois, il est impossible (humainement parlant) que les hommes soient parvenus en dix-neuf cens ans à deviner de si étonnantes vérités. Le premier art est celui de pourvoir à sa subsistance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le second, de former un langage ; ce qui certainement demande un espace de temps très-considérable. Le troisième, de se bâtir quelques huttes ; le quatrième de se vêtir. Ensuite pour forger le fer, ou pour y suppléer, il faut tant de hasards heureux, tant d'industrie, tant de siècles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en sont venus à bout. Quel saut de cet état à l'astronomie !

Long-temps les Chaldéens gravèrent leurs observations & leurs lois sur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlans ; usage que les Egyptiens connurent après plusieurs siècles. L'art de transmettre ses pensées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Asie.

mander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de se perfectionner dans la science infuse, s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On sait avec quelle sagesse *S. Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot, nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choses sacrées. Nous protestons contre toutes les fausses interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

Il eſt à croire qu'au temps où les Chaldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à ſe ſervir de l'alphabet. Comment faiſait-on auparavant, dira-t-on? comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où perſonne ne ſait ni lire ni écrire, & cependant où l'on s'entend fort bien; où les arts néceſſaires ſont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babylone était probablement une très-ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immenſe & ſuperbe. Mais qui a bâti cette ville? je n'en ſais rien. Eſt-ce *Sémiramis*? eſt-ce *Bélus*? eſt-ce *Nabonaſſar*? Il n'y a peut-être jamais eu dans l'Aſie ni de femme appelée *Sémiramis*, ni d'homme appelé *Bélus*. (*e*) C'eſt comme ſi nous donnions à des villes grecques les noms d'*Armagnac* & d'*Abbeville*. Les Grecs qui changèrent toutes les terminaiſons barbares en mots grecs, dénaturèrent tous les noms aſiatiques. De plus, l'hiſtoire de *Sémiramis* reſſemble en tout aux contes orientaux.

Nabonaſſar, ou plutôt *Nabon-aſſor*, eſt probablement celui qui embellit & fortifia Babylone, & en fit à la fin une ville ſi ſuperbe. Celui-là eſt un véritable monarque, connu dans l'Aſie par l'ère qui porte ſon nom. Cette ère inconteſtable ne commence que 747 ans avant la nôtre : ainſi elle eſt très-moderne par rapport au nombre des ſiècles néceſſaire pour arriver juſqu'à l'établiſſement des grandes dominations. Il paraît par le nom même de Babylone, qu'elle exiſtait long-temps avant *Nabonaſſar*. C'eſt la ville du père *Bel*. *Bab* ſignifie *père* en chaldéen, comme

(*e*) *Bel* eſt le nom de Dieu.

l'avoue *d'Herbelot*. *Bel* eſt le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que ſous le nom de *Babel*, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou ſelon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu probablement plus de *Ninus* fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de *Bélus* fondateur de Babylone. Nul prince aſiatique ne porta un nom en *us*.

Il ſe peut que la circonférence de Babylone ait été de vingt-quatre de nos lieues moyennes ; mais qu'un *Ninus* ait bâti ſur le Tigre, ſi près de Babylone, une ville appelée Ninive, d'une étendue auſſi grande ; c'eſt ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puiſſans empires qui ſubſiſtaient à la fois, celui de Babylone, celui d'Aſſyrie ou de Ninive, & celui de Syrie ou de Damas. La choſe eſt peu vraiſemblable ; c'eſt comme ſi l'on diſait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puiſſans empires, dont les capitales, Paris, Soiſſons & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux empires de Babylone & d'Aſſyrie. Pluſieurs ſavans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Aſſyrie & la Chaldée n'étaient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un réſidant à Babylone, l'autre à Ninive ; & ce ſentiment raiſonnable peut être adopté, juſqu'à ce qu'on en trouve un plus raiſonnable encore.

Ce qui contribue à jeter une grande vraiſemblance ſur l'antiquité de cette nation, c'eſt cette fameuſe tour élevée pour obſerver les aſtres. Preſque tous les

commentateurs ne pouvant contester ce monument, se croient obligés de supposer que c'était un reste de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne sait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel ; est-ce la lune ? est-ce la planète de Vénus ? il y a loin d'ici là. Voulaient-ils seulement élever une tour un peu haute ? Il n'y a là ni aucun mal ni aucune difficulté, supposé qu'on ait beaucoup d'hommes, beaucoup d'instrumens & de vivres.

La tour de Babel, la dispersion des peuples, la confusion des langues sont des choses, comme on sait, très-respectables, auxquelles nous ne touchons point. Nous ne parlons ici que de l'observatoire, qui n'a rien de commun avec les histoires juives.

Si *Nabonassar* éleva cet édifice, il faut au moins avouer que les Chaldéens eurent un observatoire plus de deux mille quatre cens ans avant nous. Concevez ensuite combien de siècles exige la lenteur de l'esprit humain, pour en venir jusqu'à ériger un tel monument aux sciences.

Ce fut en Chaldée & non en Egypte qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me semble, trois preuves assez fortes ; la première, que les Chaldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable ; la seconde, que les signes du Zodiaque conviennent au climat de la Mésopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le signe du taureau au mois d'Avril, puisque ce n'est pas en cette saison qu'ils labourent ; ils ne pouvaient au mois que nous nommons *Août*, figurer un signe par une fille chargée

d'épis de bled, puisque ce n'est pas en ce temps qu'ils font la moisson. Ils ne pouvaient figurer Janvier par une cruche d'eau, puisqu'il pleut très-rarement en Egypte, & jamais au mois de Janvier. (6) La

(6) Les points équinoxiaux répondent successivement à tous les lieux du zodiaque, & leur révolution est d'environ 26000 ans. Il est clair que ces points se trouvaient dans la balance ou dans les gémeaux à l'époque où l'on a donné des noms aux signes; en effet, ils sont les seuls qui présentent un emblême de l'égalité des nuits & des jours. Mais en supposant les points équinoxiaux placés dans une de ces constellations, il reste quatre combinaisons également possibles, puisqu'on peut supposer également, soit l'équinoxe du printemps, soit l'équinoxe de l'automne, dans le signe de la balance ou dans celui des gémeaux. Supposons 1°. que l'équinoxe du printemps soit dans la balance; le solstice d'été sera dans le capricorne, celui d'hiver dans le cancer, & l'équinoxe d'automne dans le bélier. Supposons 2°. que l'équinoxe d'automne soit dans la balance; le solstice d'été sera dans le cancer, celui d'hiver dans le capricorne, & l'équinoxe du printemps dans le belier. Supposons 3°. que l'équinoxe du printemps soit dans les gémeaux; le solstice d'été sera dans la vierge, celui d'hiver dans les poissons, & l'équinoxe d'automne dans le sagittaire. Supposons enfin que l'équinoxe d'automne soit dans les gémeaux; le solstice d'été sera dans les poissons, le solstice d'hiver dans la vierge, & l'équinoxe du printemps dans le sagittaire.

Si nous examinons ensuite ces quatre hypothèses, nous trouverons d'abord un degré de probabilité en faveur des deux premieres: en effet, dans ces deux hypothèses les solstices ont pour signes le capricorne & le cancer, un animal qui grimpe & un qui marche à reculons; symboles naturels du mouvement apparent du soleil: & les deux dernières hypothèses n'ont pas cet avantage. En comparant ensuite les deux premières, nous observerons que la balance paraît devoir plus naturellement être supposée le signe du printemps: 1°. parce que le signe de cet équinoxe, regardé par-tout comme le premier de l'année, doit avoir porté de préférence l'emblême de l'égalité; 2°. parce que le capricorne, animal qui cherche les lieux élevés, paraît le signe naturel du mois où le soleil est plus élevé; & que le cancer, quoiqu'il puisse être regardé comme un symbole de l'un ou de l'autre solstice, paraît plus propre encore à désigner le solstice d'hiver. Or, si nous préférons la première hypothèse, le capricorne répond à juillet; les mois d'août & de septembre, temps de l'inondation du Nil, répondent au verseau & aux poissons, signes aquatiques; le Nil se retire en octobre, dont le bélier est le signe, parce qu'alors les troupeaux commencent à sortir; on cultive en novembre sous le signe du taureau, & l'on recueille

troisième raison, c'est que les signes anciens du Zodiaque chaldéen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs: chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous l'apprend *Diodore* de Sicile au livre II. Cette religion des anciens Chaldéens était le *Sabisme;* c'est-à-dire, l'adoration d'un DIEU suprême, & la vénération des astres & des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du nord, tant leur culte était lié à l'astronomie.

Vitruve, dans son neuvième livre, où il traite des cadrans solaires, des hauteurs du soleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toujours les anciens Chaldéens, & non les Egyptiens. C'est, ce me semble, une preuve assez forte qu'on regardait la Chaldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette science; de sorte que rien n'est plus vrai que cet ancien proverbe latin:

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

DES BABYLONIENS DEVENUS PERSANS.

A l'orient de Babylone étaient les Perses. Ceux-ci portèrent leurs armes & leur religion à Babylone,

en mars sous le signe de la moissonneuse. Il suffit donc pour pouvoir accorder avec le climat de l'Egypte les noms des douze signes du zodiaque, que ces noms leur aient été donnés lorsque l'équinoxe du printemps se trouvait au signe de la balance; c'est-à-dire, qu'il faut reculer d'environ treize mille ans l'invention de l'astronomie. Ce système, le plus naturel de tous ceux qui ont été imaginés jusqu'ici, le seul qui s'accorde avec les monumens, & qui explique les fables de la manière la moins précaire, est dû à M. D. P.

lorſque *Koresh*, que nous appelons *Cyrus*, prit cette ville avec le ſecours des Mèdes établis au nord de la Perſe. Nous avons deux fables principales ſur *Cyrus*, celle d'*Hérodote*, & celle de *Xénophon*, qui ſe contrediſent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote ſuppoſe un roi Mède; c'eſt-à-dire, un roi des pays voiſins de l'Hyrcanie, qu'il appelle *Aſtyage* d'un nom grec. Cet Hyrcanien *Aſtyage* commande de noyer ſon petit-fils *Cyrus* au berceau, parce qu'il a vu en ſonge ſa fille *Mandane*, *mère de Cyrus*, *piſſer ſi copieuſement qu'elle inonda toute l'Aſie.* Le reſte de l'aventure eſt à peu près dans ce goût; c'eſt une hiſtoire de *Gargantua* écrite ſérieuſement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à peu près ſemblable à notre Télémaque. Il commence par ſuppoſer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuſe de ſon héros, que les Mèdes étaient des voluptueux, plongés dans la molleſſe. Tous ces peuples voiſins de l'Hyrcanie, que les Tartares, alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sybarites?

Tout ce qu'on peut aſſurer de *Cyrus*, c'eſt qu'il fut un grand conquérant, par conſéquent un fléau de la terre. Le fond de ſon hiſtoire eſt très-vrai; les épiſodes ſont fabuleux : il en eſt ainſi de toute hiſtoire.

Rome exiſtait du temps de *Cyrus* : elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait ſes voiſins; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, & l'aventure de *Lucrèce*, & le bouclier deſcendu du ciel, & la

pierre coupée avec un rasoir. Il y avait quelques Juifs esclaves dans la Babylonie & ailleurs ; mais, humainement parlant, on pourrait douter que l'ange *Raphaël* fût descendu du ciel pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hyrcanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chasser le diable *Asmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xénophon*, concernant la vie & la mort de *Cyrus;* mais je remarquerai que les Parsis ou Perses prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait six mille ans, un ancien *Zerdust*, un prophète, qui leur avait appris à être justes & à révérer le soleil, comme les anciens Chaldéens avaient révéré les étoiles en les observant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perses & ces Chaldéens fussent si justes, & de déterminer précisément en quel temps vint leur second *Zerdust*, qui rectifia le culte du soleil & leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du soleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parsis, dispersés aujourd'hui dans l'Asie, révèrent comme leur Bible. Ce livre est très-ancien, mais moins que ceux des Chinois & des Brames ; on le croit même postérieur à ceux de *Sanchoniathon* & des cinq *Kings* des Chinois : il est écrit dans l'ancienne langue sacrée des Chaldéens ; & M. *Hyde*, qui nous a donné une traduction du *Sadder*, nous aurait procuré celle du *Zend*, s'il avait pu subvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au *Sadder*, à cet extrait du *Zend*, qui est le catéchisme des Parsis. J'y vois que ces Parsis croyaient depuis long-temps

un Dieu, un Diable, une résurrection, un paradis, un enfer. Ils sont les premiers, sans contredit, qui ont établi ces idées; c'est le système le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des siècles, puisque les Pharisiens chez les Juifs ne soutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenses après la mort, que vers le temps des Asmonéens.

Voilà, peut-être, ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne histoire du monde. Voilà une religion utile, établie sur le dogme de l'immortalité de l'ame & sur la connaissance de l'Etre créateur. Ne cessons point de remarquer par combien de degrés il fallut que l'esprit humain passât pour concevoir un tel système. Remarquons encore que le baptême (l'immersion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps) est un des préceptes du *Zend*. (Porte 251.) La source de tous les rites est venue, peut-être, des Persans & des Chaldéens jusqu'aux extrémités de la terre.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babyloniens eurent des dieux secondaires en reconnaissant un DIEU souverain. Ce système, ou plutôt ce cahos, fut celui de toutes les nations. Excepté dans les tribunaux de la Chine, on trouve presque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les lois, dans les cultes, dans les usages. L'instinct, plus que la raison, conduit le genre humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la déshonore. Les Perses révérèrent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs; tout en est plein dans les ruines de Persépolis: mais aussi on voit dans ces figures les symboles de l'immortalité; on y voit des têtes qui s'envolent au

ciel avec des ailes, fymboles de l'émigration d'une vie paffagère à la vie immortelle.

Paffons aux ufages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce, dans fon premier livre, que toutes les Babyloniennes étaient obligées par la loi de fe proftituer une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. (7) Je m'étonne encore plus que dans toutes les hiftoires faites pour l'inftruction de la jeuneffe, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une églife des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir defcendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé? Eft-il poffible que les magiftrats d'une des plus grandes villes du monde aient établi une telle police? que les maris aient confenti de proftituer leurs femmes? que tous les pères aient abandonné leurs filles aux palefreniers de l'Afie? Ce qui n'eft pas dans la nature n'eft jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Caffius*, qui affure que les graves fénateurs de Rome propofèrent un

(7) De très-profonds érudits ont prétendu que le marché fe faifait bien dans le temple, mais qu'il ne fe confommait que dehors. *Strabon* dit en effet qu'après s'être livrée à l'étranger *hors du temple*, la femme retournait chez elle. Où donc fe confommait cette cérémonie religieufe? Ce n'était ni chez la femme, ni chez l'étranger, ni dans un lieu profane où le mari, & peut-être un amant de la femme, qui auraient eu le malheur d'être philofophes & d'avoir des doutes fur la religion de Babylone, euffent pu troubler cet acte de piété. C'était donc dans quelque lieu voifin du temple deftiné à cet ufage, & confacré à la déeffe. Si ce n'était point dans l'églife, c'était au moins dans la facriftie.

décret, par lequel *César*, âgé de cinquante-sept ans, aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui, en compilant aujourd'hui l'histoire ancienne, copient tant d'auteurs sans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'appercevoir, ou qu'*Hérodote* a débité des fables ridicules, ou plutôt que son texte a été corrompu, & qu'il n'a voulu parler que des courtisannes établies dans toutes les grandes villes, & qui, peut-être alors, attendaient les passans sur les chemins ?

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*, qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes ! (8) La pédérastie, au contraire, était expressément défendue dans le livre du *Zend*, & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du *Zend*, le *Sadder*, où il est dit, (Porte 9.) *qu'il n'y a point de plus grand péché.* (*f*)

Strabon dit que les Perses épousaient leurs mères ; mais quels sont ses garans ? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à *Catulle :*

Nam Magus ex matre & nato nascatur oportet.

Tout Mage doit naître de l'inceste d'une mère & d'un fils.

(8) Voyez la *défense de mon oncle.*

Voyez aussi une note sur l'article *amour-socratique*, dans le *Dictionnaire philosophique.*

(*f*) Voyez les réponses à celui qui a prétendu que la prostitution était une loi de l'Empire des Babyloniens, & que la pédérastie était établie en Perse dans le même pays. On ne peut guère pousser plus loin l'opprobre de la littérature, ni plus calomnier la nature humaine.

Une telle loi n'eſt pas croyable ; une épigramme n'eſt pas une preuve. Si l'on n'avait pas trouvé de mères qui vouluſſent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perſes. La religion des Mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfans, puiſqu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

Que de ſottiſes n'avons-nous pas dites ſur les Turcs ? les Romains en diſaient davantage ſur les Perſes.

En un mot, en liſant toute hiſtoire, ſoyons en garde contre toute fable.

DE LA SYRIE.

JE vois, par tous les monumens qui nous reſtent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, juſqu'auprès de Bagdat, fut toujours nommée Syrie, que l'alphabet de ces peuples fut toujours ſyriaque, que c'eſt-là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balbek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmyre. Balk était ſi ancienne, que les Perſes prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puiſſant Empire d'Aſſyrie dont on a tant parlé, ſi ce n'eſt dans le pays des fables ?

Les Gaules, tantôt s'étendirent juſqu'au Rhin, tantôt furent plus reſſerrées ; mais qui jamais imagina de placer un vaſte empire entre le Rhin & les Gaules ? qu'on ait appelé les nations voiſines de l'Euphrate

Affyriennes, quand elles fe furent étendues vers Damas; & qu'on ait appelé Affyriens les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate; c'eft-là où fe peut réduire la difficulté. Toutes les nations voifines fe font mêlées, toutes ont été en guerre & ont changé de limites. Mais lorfqu'une fois il s'eft élevé des villes capitales, ces villes établiffent une différence marquée entre deux nations. Ainfi les Babyloniens, ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différens des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue fyriaque ne furent point ceux des anciens Chaldéens.

Le culte, les fuperftitions, les lois, bonnes ou mauvaifes, les ufages bifarres ne furent point les mêmes. La déeffe de Syrie fi ancienne, n'avait aucun rapport avec le culte des Chaldéens. Les Mages chaldéens, babyloniens, perfans, ne fe firent jamais eunuques comme les prêtres de la déeffe de Syrie. Chofe étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appelons *Priape*, & les prêtres fe dépouillaient de leur virilité!

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population confidérable? Il n'eft pas poffible qu'on eût voulu attenter ainfi contre la nature, dans un pays où l'efpèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cybèle* en Phrygie fe rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encore une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de facrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne fe point expofer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on

croyait impureté ? Peut-on s'étonner, après de tels ſacrifices, de celui que l'on feſait de ſon prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un teſticule chez des nations Africaines ? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne ſont que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* ſon père. La ſuperſtition invente des uſages ridicules, & l'eſprit romaneſque en invente des raiſons abſurdes.

Ce que je remarquerai encore des anciens Syriens, c'eſt que la ville qui fut depuis nommée la Ville ſainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens Mages ; il ſemble commun à tous ceux qui, dans ces climats, étaient conſacrés au ſervice de la Divinité. Chaque peuple eut une ville ſainte. Nous ſavons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babylone la ville de Dieu ; Apamée en Phrygie était auſſi la ville de Dieu.

Les Hébreux, long-temps après, parlent des peuples de *Gog* & de *Magog ;* ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre auſſi les Scythes qui vinrent ravager l'Aſie avant *Cyrus*, & qui dévaſtèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de ſavoir quelle idée paſſait par la tête d'un Juif quand il prononçait *Magog* ou *Gog*.

Au reſte, je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raiſon évidente que les pays les plus aiſément cultivables ſont néceſſairement les premiers peuplés & les premiers floriſſans.

DES PHÉNICIENS ET DE SANCHONIATHON.

Les Phéniciens font probablement raffemblés en corps de peuple auffi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Chaldéens, parce que leur pays eft moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Afcalon, font des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière reffource des peuples. On a commencé par cultiver fa terre avant de bâtir des vaiffeaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui font forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette induftrie, fille du befoin, qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'eft parlé d'aucune entreprife maritime, ni des Chaldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur; la mer était leur *Typhon*, un être mal-faifant; & c'eft ce qui fait révoquer en doute les quatre cens vaiffeaux équipés par *Séfoftris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entreprifes des Phéniciens font réelles. Carthage & Cadiz fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par Eziongaber, leurs manufactures d'étoffes précieufes, leur art de teindre en pourpre, font des témoignages de leur habileté; & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième fiècle, & ce que font devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur induftrie.

Le commerce exigeait néceffairement qu'on eût

des regiſtres qui tinſſent lieu de nos livres de compte, avec des ſignes aiſés & durables pour établir ces regiſtres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique eſt donc très-vraiſemblable. Je n'aſſurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Chaldéens ; mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puiſqu'ils peignirent les voyelles que les Chaldéens n'exprimaient pas.

Je ne vois pas que les Egyptiens aient jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple; au contraire, les Phéniciens tranſmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens!

Sanchoniathon Phénicien, qui écrivit, long-temps avant la guerre de Troye, l'hiſtoire des premiers âges, & dont *Euſèbe* nous a conſervé quelques fragmens, traduits par *Philon* de Biblos ; *Sanchoniathon*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient, de temps immémorial, ſacrifié aux élémens & aux vents; ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans ſon hiſtoire s'élever juſqu'à l'origine des choſes, comme tous les premiers écrivains ; il eut la même ambition que les auteurs du *Zend* & du *Vedam*, la même qu'eurent *Manéthon* en Egypte & *Héſiode* en Grèce.

On ne pourrait douter de la prodigieuſe antiquité du livre de *Sanchoniathon*, s'il était vrai, comme *Warburton* le prétend, qu'on en lût les premières lignes dans les myſtères d'*Iſis* & de *Cérès;* hommage que les Egyptiens & les Grecs n'euſſent pas rendu

à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières sources des connaissances humaines.

Sanchoniathon n'écrivit rien de lui-même; il consulta toutes les archives anciennes, & surtout le prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniathon* signifie en ancien phénicien, amateur de la vérité. *Porphire* le dit, *Théodoret* & *Bochart* l'avouent. La Phénicie était appelée le pays des Lettres, *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils brûlèrent la ville des Lettres, comme on le voit dans *Josué* & dans les Juges.

Jerombal, consulté par *Sanchoniathon*, était prêtre du Dieu suprême que les Phéniciens nommaient *Iao*, *Jeova*, nom réputé sacré, adopté chez les Egyptiens & ensuite chez les Juifs. On voit par les fragmens de ce monument si antique, que Tyr existait depuis très-long-temps, quoiqu'elle ne fût pas encore parvenue à être une ville puissante.

Ce mot *El*, qui désignait DIEU chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes; & il est probable que de ce monosyllabe *El*, les Grecs composèrent leur *Elios*. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloim*, dont les Hébreux se servirent très-long-temps après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'est de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iao*, *Adonaï*; cela ne peut être autrement, puisque les Juifs ne parlèrent long-temps en Canaan que la langue phénicienne.

Ce mot *Iao*, ce nom ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était si commun dans l'Orient, que *Diodore* dans son livre second, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les dieux, dit que Minos *se vantait d'avoir communiqué avec le dieu Zeus;* Zamolxis *avec la déesse Vesta*, & le juif Moïse *avec le dieu Iao*, &c.

Ce qui mérite surtout d'être observé, c'est que *Sanchoniaton*, en rapportant l'ancienne cosmologie de son pays, parle d'abord du Chaos d'un air ténébreux, *Chautereb*. L'Erèbe, la nuit d'*Hésiode*, est prise du mot phénicien qui s'est conservé chez les Grecs. Du Chaos sortit *Mot*, qui signifie la matière. Or, qui arrangea la matière? C'est *Colpi Iao*, l'esprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la voix de la bouche de Dieu. C'est à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes. (9)

Il est aisé de se convaincre que cette cosmogonie est l'origine de presque toutes les autres. Le peuple le plus ancien est toujours imité par ceux qui viennent après lui; ils apprennent sa langue, ils suivent une partie de ses rites, ils s'approprient ses antiquités & ses fables. Je sais combien toutes les origines chaldéennes, syriennes, phéniciennes, égyptiennes & grecques sont obscures. Quelle origine ne l'est pas? Nous ne pouvons avoir rien de certain sur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aurait daigné nous apprendre lui-même. Nous

(9) Cette manière d'entendre *Sanchoniathon* est très-naturelle; elle est appuyée sur l'autorité de *Bochart*. Ceux qui l'ont critiquée savent sûrement très-bien la langue grecque; mais ils ont prouvé que cela ne suffit pas toujours pour entendre les livres grecs.

marchons avec ſûreté juſqu'à certaines bornes : nous ſavons que Babylone exiſtait avant Rome, que les villes de Syrie étaient puiſſantes avant qu'on connût Jéruſalem ; qu'il y avait des rois d'Egypte avant *Jacob*, avant *Abraham*: nous ſavons quelles ſociétés ſe ſont établies les dernières ; mais pour ſavoir préciſément quel fut le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous eſt-il permis de peſer les probabilités, & de nous ſervir de notre raiſon dans ce qui n'intéreſſe point nos dogmes ſacrés, ſupérieurs à toute raiſon & qui ne cèdent qu'à la morale.

Il eſt très-avéré que les Phéniciens occupaient leur pays long-temps avant que les Hébreux s'y préſentaſſent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue phénicienne quand ils erraient, loin de la Phénicie, dans le déſert, au milieu de quelques hordes d'Arabes ?

La langue phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? & purent-ils écrire dans cette langue du temps de *Joſué*, parmi des dévaſtations & des maſſacres continuels ? Les Hébreux après *Joſué*, long-temps eſclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à ſang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de chaldéen, quand ils furent eſclaves à Babylone ?

N'eſt-il pas de la plus grande vraiſemblance qu'un peuple commerçant, induſtrieux, ſavant, établi de temps immémorial, & qui paſſe pour l'inventeur des lettres, écrivit long-temps avant un peuple errant, nouvellement établi dans ſon voiſinage, ſans aucune

ſcience, ſans aucune induſtrie, ſans aucun commerce, & ſubſiſtant uniquement de rapines ?

Peut-on nier ſérieuſement l'authenticité des fragmens de *Sanchoniaton* conſervés par *Euſèbe*? ou peut-on imaginer avec le ſavant *Huet*, que *Sanchoniathon* ait puiſé chez *Moïſe*, quand tout ce qui reſte de monumens antiques nous avertit que *Sanchoniaton* vivait avant *Moïſe*? Nous ne décidons rien; c'eſt au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *Vandale* qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité & non la diſpute.

DES SCYTHES ET DES GOMÉRITES.

LAISSONS *Gomer* preſqu'au ſortir de l'arche, aller ſubjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laiſſons aller *Tubal* en Eſpagne, & *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le temps où les fils de *Cham* feſaient une prodigieuſe quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes ſont débitées dans tant de livres, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrète, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scythes qu'ils ne connaiſſaient pas ?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane, au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en eſt à cinq cens lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philoſophique dans la bouche de

ces barbares ? pourquoi ſuppoſe-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* ſa ſoif de conquérir ? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Aſie, ſi long-temps avant lui ? pourquoi enfin *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus juſtes de tous les hommes ? La raiſon en eſt que, comme il place, en mauvais géographe, le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scythes en déclamateur.

Si *Horace*, en oppoſant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares ; s'il dit :

Campeſtres melius Scythæ
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos
Vivunt & rigidi Getæ :

Voyez les habitans de l'affreuſe Scythie
Qui vivent ſur des chars ;
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le peuple de Mars ;

c'eſt qu'*Horace* parle en poëte un peu ſatyrique, qui eſt bien aiſe d'élever des étrangers aux dépens de ſon pays.

C'eſt par la même raiſon que *Tacite* s'épuiſe à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs abominables dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace*, reſſemblent à ces pédagogues, qui, pour donner de l'émulation à leurs diſciples, prodiguent en leur préſence des louanges à des enfans étrangers, quelques groſſiers qu'ils puiſſent être.

Les Scythes ſont ces mêmes barbares que nous avons depuis appelés Tartares ; ce ſont ceux-là mêmes qui, long-temps avant *Alexandre*, avaient ravagé pluſieurs fois l'Aſie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt ſous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont aſſervi la Chine & les Indes ; tantôt ſous le nom de Turcs, ils ont chaſſé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Aſie. C'eſt de ces vaſtes campagnes que partirent les Huns pour aller juſqu'à Rome. Voilà ces hommes, déſintéreſſés & juſtes, dont nos compilateurs vantent encore aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-Curce*. C'eſt ainſi qu'on nous accable d'hiſtoires anciennes ſans choix & ſans jugement ; on les lit à peu près avec le même eſprit qu'elles ont été faites, & on ne ſe met dans la tête que des erreurs.

Les Ruſſes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie européenne ; ce ſont eux qui ont fourni à l'hiſtoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu ſur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination ; il n'y en a pas une qui ſatisfaſſe autant l'eſprit humain & qui lui faſſe autant d'honneur. On a vu des conquérans & des dévaſtations ; mais qu'un ſeul homme ait en vingt années changé les mœurs, les lois, l'eſprit du plus vaſte Empire de la terre ; que tous les arts ſoient venus en foule embellir des déſerts, c'eſt-là ce qui eſt admirable. Une femme qui ne ſavait ni lire ni écrire, perfectionna ce que *Pierre le grand* avait commencé. Une autre femme (*Eliſabeth*) étendit encore ces nobles commencemens. Une autre impératrice encore eſt allé plus loin que les deux

autres ;

autres; ſon génie s'eſt communiqué à ſes ſujets; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'Empire : on a vu en un demi-ſiècle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.

Et ce qui eſt plus admirable, c'eſt qu'en 1770, temps auquel nous écrivons, *Catherine II* pourſuit en Europe & en Aſie les Turcs fuyans devant ſes armées, & les fait trembler dans Conſtantinople. Ses ſoldats ſont auſſi terribles que ſa cour eſt polie; & quel que ſoit l'événement de cette grande guerre, la poſtérité doit admirer la *Thomiris* du nord. Elle mérite de venger la terre de la tyrannie turque.

DE L'ARABIE.

Si l'on eſt curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le temps d'*Abraham;* mais elle eſt dans un terrain ſi ſablonneux & ſi ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant les villes qu'on éleva près des fleuves, dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie eſt un vaſte déſert, ou de ſables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuſe a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de ſolitudes & d'une mer orageuſe, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appelés conquérans, juſqu'à *Mahomet;* & même alors elle ne fut que la compagne de ſes victoires. Cet avantage eſt bien au-deſſus de ſes aromates, de ſon encens, de ſa cannelle qui eſt d'une eſpèce médiocre, & même de ſon café qui fait aujourd'hui ſa richeſſe.

L'Arabie déserte est ce pays malheureux habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites : pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes, voleurs errans, & qui ne peut en nourrir davantage. C'est dans ces mêmes déserts qu'il est dit que deux millions d'Hébreux passèrent quarante années. Ce n'est point la vraie Arabie, & ce pays est souvent appelé désert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'est ainsi appelée que du nom de Pétra, petite forteresse, à qui sûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainsi par les Grecs vers le temps d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée est fort petite, & peut être confondue, sans lui faire tort, avec l'Arabie déserte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes. C'est auprès de cette Arabie pétrée que fut bâtie la ville appelée par nous Jérusalem.

Pour cette vaste partie appelée heureuse, près de la moitié consiste aussi en déserts ; mais quand on avance quelques milles dans les terres, soit à l'orient de Moka, soit même à l'orient de la Mecque ; c'est alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y est parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître sans culture. Mille ruisseaux descendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du soleil sous des ombrages toujours verds.

C'est surtout dans ces pays que le mot de jardin, paradis, signifia la faveur céleste.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis

ceux d'*Alcinoüs* chez les Grecs ; & cet Aden ou Eden était nommé le lieu des délices. On parle encore d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlans, était l'ombrage.

Ce vaste pays de l'Yemen est si beau, ses ports sont si heureusement situés sur l'Océan indien, qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le siége de son Empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer rouge ; & tous les trésors de l'Inde auraient passé d'Aden, ou d'Eden, à sa ville d'Alexandrie. Une telle entreprise ne ressemble pas à ces fables insipides & absurdes dont toute histoire ancienne est remplie. Il eût fallu, à la vérité, subjuguer toute l'Arabie ; si quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre :* mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point : ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait sous le joug l'Egypte & la Perse.

Les Arabes, défendus par leurs déserts & par leur courage, n'ont jamais subi le joug étranger ; *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée : aujourd'hui même ils bravent la puissance du Turc. Ce grand peuple a toujours été aussi libre que les Scythes, & plus civilisé qu'eux.

Il faut bien se garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui se disent descendues d'*Ismaël*. Les Ismaélites, ou Agaréens, ou ceux qui se disaient enfans de *Cethura*, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuse. Leurs hordes erraient dans l'Arabie

pétrée, vers le pays de Madian; elles se mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du temps de *Mahomet*, quand elles embrassèrent sa religion.

Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigènes, c'est-à-dire, qui de temps immémorial habitaient ce beau pays, sans mélange d'aucune autre nation, sans avoir jamais été ni conquis ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle & la plus simple de toutes ; c'était le culte d'un DIEU & la vénération pour les étoiles, qui semblaient, sous un ciel si beau & si pur, annoncer la grandeur de DIEU avec plus de magnificence que le reste de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre DIEU & les hommes. Ils eurent cette religion jusqu'à *Mahomet.* Je crois bien qu'il y eut beaucoup de superstitions, puisqu'ils étaient hommes : mais séparés du reste du monde par des mers & des déserts, possesseurs d'un pays délicieux, & se trouvant au-dessus de tout besoin & de toute crainte, ils durent être nécessairement moins méchans & moins superstitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus ni envahir le bien de leurs voisins, comme des bêtes carnassières affamées ; ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité ; ni faire leur cour aux puissans, en les flattant par de faux oracles : leurs superstitions ne furent ni absurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos histoires universelles fabriquées dans notre Occident ; je le crois bien : ils n'ont aucun rapport avec la petite nation juive qui est devenue l'objet & le fondement de

nos hiſtoires prétendues univerſelles, dans leſquelles un certain genre d'auteurs, ſe copiant les uns les autres, oublie les trois quarts de la terre.

DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM.

Il ſemble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, ſoit un des noms les plus communs aux anciens peuples de l'Aſie. Les Indiens, que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de Dieu, qui enſeigna aux Brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Chaldéens, les Perſans ſe l'approprièrent, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuſes de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont enſuite ils ſe vantèrent d'être deſcendus. Les Chaldéens l'adoptèrent comme un légiſlateur. Les Perſes appelaient leur ancienne religion *Millat Ibrahim;* les Mèdes *Kish Ibrahim.* Ils prétendaient que cet *Ibrahim* ou *Abraham* était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk; ils révéraient en lui un prophète de la religion de l'ancien *Zoroaſtre:* il n'appartient ſans doute qu'aux Hébreux, puiſqu'ils le reconnaiſſent pour leur père dans leurs livres ſacrés.

Des ſavans ont cru que ce nom était Indien, parce que les prêtres Indiens s'appelaient Brames, Brachmanes, & que pluſieurs de leurs inſtitutions ſacrées ont un rapport immédiat à ce nom; au lieu

que chez les Aſiatiques occidentaux, vous ne voyez aucun établiſſement qui tire ſon nom d'*Abram* ou *Abraham*. Nulle ſociété ne s'eſt jamais nommée *Abramique;* nul rite, nulle cérémonie de ce nom; mais puiſque les livres juifs diſent qu'*Abraham* eſt la tige des Hébreux, il faut croire ſans difficulté ces juifs, qui, bien que déteſtés par nous, ſont pourtant regardés comme nos précurſeurs & nos maîtres.

L'Alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes hiſtoires arabes; mais il en dit très-peu de choſe: elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Chaldée, & non pas de l'Inde ou de la Bactriane; ils étaient voiſins de la Chaldée; l'Inde & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples; & la Chaldée étant un pays dès long-temps renommé pour les ſciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une chétive & barbare nation renfermée dans la Paleſtine, de compter un ancien ſage réputé Chaldéen, au nombre de ſes ancêtres.

S'il eſt permis d'examiner la partie hiſtorique des livres judaïques par les mêmes règles qui nous conduiſent dans la critique des autres hiſtoires, il faut convenir avec tous les commentateurs, que le récit des aventures d'*Abraham*, tel qu'il ſe trouve dans le Pentateuque, ſerait ſujet à quelques difficultés s'il ſe trouvait dans une autre hiſtoire.

La Geneſe, après avoir raconté la mort de *Tharé*, dit qu'*Abraham* ſon fils ſortit d'Aran âgé de ſoixante & quinze ans; & il eſt naturel d'en conclure qu'il ne quitta ſon pays qu'après la mort de ſon père.

Mais la même Genèse dit que *Tharé* l'ayant engendré à soixante & dix ans, vécut jusqu'à deux cens cinq ; ainsi *Abraham* aurait eu cent trente-cinq ans quand il quitta la Chaldée. Il paraît étrange qu'à cet âge, il ait abandonné le fertile pays de la Mésopotamie, pour aller, à trois cens milles de-là, dans la contrée stérile & pierreuse de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem, on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui est environ à six cens milles ; & dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de sa femme, âgée de soixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette histoire ; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il est dit qu'*Abraham* reçut de grands présens du roi d'Egypte. (10) Ce pays était dès-lors un puissant Etat ; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés ; le fleuve avait été dompté, on avait creusé par-tout des canaux pour recevoir ses inondations, sans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme sensé, s'il n'avait pas fallu des siècles pour établir un tel Empire dans un pays long-temps inaccessible & dévasté par les eaux mêmes qui le fertilisèrent ? *Abraham*, selon la Genèse, arriva en Egypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manéthons*, aux *Hérodotes*, aux *Diodores*, aux *Eratosthènes* & à tant d'autres, la prodigieuse antiquité qu'ils accordent

(10) La Genèse parle d'un grand nombre d'esclaves & de bêtes de somme donnés à *Abraham*, lorsque *Pharaon* le croyait seulement le frère de *Sara* ; & quand il sortit d'Egypte, *Pharaon* y ajouta beaucoup d'or & d'argent.

tous au royaume d'Egypte ; & cette antiquité devait être très-moderne en comparaiſon de celle des Chaldéens & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'*Abraham.* Il eſt repréſenté au ſortir de l'Egypte comme un paſteur Nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Aſphaltide ; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie pétrée, tout le territoire y eſt bitumineux ; l'eau y eſt très-rare : le peu qu'on y en trouve eſt moins potable que celle de la mer. Il y voiture ſes tentes avec trois cens dix-huit ſerviteurs, & ſon neveu *Lot* eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babylone, un roi de Perſe, un roi de Pont, & un roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs & Sodome ; *Lot* eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment quatre grands rois ſi puiſſans ſe liguèrent pour venir ainſi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage ; ni comment *Abraham* défit de ſi puiſſans monarques avec trois cens valets de campagne ; ni comment il les pourſuivit juſques par de-là Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas ;* mais *Dan* n'exiſtait pas du temps de *Moïſe*, encore moins du temps d'*Abraham.* Il y a, de l'extrémité du lac Aſphaltide où Sodome était ſituée, juſqu'à Damas, plus de trois cens milles de route. Tout cela eſt au-deſſus de nos conceptions. Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux. Nous l'avons déjà dit, & nous rediſons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres ſans aucun examen.

DE L'INDE.

S'IL eſt permis de former des conjectures, les Indiens vers le Gange ſont peut-être les hommes le plus anciennement raſſemblés en corps de peuple. Il eſt certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile, eſt bientôt couvert de l'eſpèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'eſpèce humaine ait ſous ſa main des alimens plus ſains, plus agréables & en plus grande abondance que vers le Gange. Le riz y croît ſans culture ; le coco, la datte, le figuier, préſentent de tous côtés des mets délicieux ; l'oranger, le citronnier, fourniſſent à la fois des boiſſons rafraîchiſſantes avec quelque nourriture ; les cannes de ſucre ſont ſous la main, les palmiers & les figuiers à larges feuilles y donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin, dans ce climat, d'écorcher des troupeaux pour défendre ſes enfans des rigueurs des ſaiſons ; on les y élève encore aujourd'hui tout nuds juſqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de riſquer ſa vie en attaquant les animaux, pour la ſoutenir, en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque par-tout ailleurs.

Les hommes ſe ſeront raſſemblés d'eux-mêmes en ſociété dans ce climat heureux ; on ne ſe ſera point diſputé un terrain aride, pour y établir de maigres troupeaux ; on ne ſe ſera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Les Brames ſe vantent de poſſéder les monumens les plus anciens qui ſoient ſur la terre. Les raretés

les plus antiques que l'empereur Chinois *Cam-hi* eut dans ſon palais étaient indiennes : il montrait à nos miſſionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des empereurs Chinois : & c'eſt probablement des Indiens que les rois de Perſe apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant *Pythagore* voyageaient dans l'Inde pour s'inſtruire. Les ſignes des ſept planètes & des ſept métaux ſont encore, dans preſque toute la terre, ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain nous vient inconteſtablement de l'Inde; les éléphans auxquels nous avons ſubſtitué des tours, en ſont une preuve : il était naturel que les Indiens fiſſent marcher des éléphans : mais il ne l'eſt pas que des tours marchent.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Perſans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, ſans que jamais les Indiens allaſſent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un *Bacchus* qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Aſie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus*, quel qu'il ſoit, ſavait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la ſienne. Le beſoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche : & ſûrement le peuple riche eſt raſſemblé, civiliſé, policé, long-temps avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'eſt cette ancienne opinion de la tranſmigration des ames, qui s'étendit avec le temps juſqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'eſt pas que les Indiens ſuſſent ce que c'eſt qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, ſoit aérien, ſoit igné, allait ſucceſſivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce ſyſtème de philoſophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamnés par *Viſnou* & par *Brama*, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guère, parmi les anciens Empires, que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers légiſlateurs ne promulguèrent que des lois morales : ils crurent qu'il ſuffiſait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police ſévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embraſſant la doctrine de la métempſycoſe ; la crainte de tuer ſon père ou ſa mère, en tuant des hommes & des animaux, leur inſpira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tous les Indiens, dont les familles ne ſe ſont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, ſont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entièrement ſemblables à ces animaux paiſibles que nous élevons dans nos bergeries & dans nos colombiers, pour les égorger à notre plaiſir. Toutes les nations farouches

qui descendirent du Caucase, du Taurus, & de l'Immaüs pour subjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaspe, du Gange, les asservirent en se montrant.

C'est ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrétiens primitifs appelés Quakers, aussi pacifiques que les Indiens ; ils seraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion chrétienne, que ces seuls primitifs suivent à la lettre, est aussi ennemie du sang que la pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ont jamais observé leur religion, & les anciennes castes indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'est que le pythagorisme est la seule religion au monde qui ait su faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un sentiment religieux. La transmigration des ames est un système si simple, & même si vraisemblable aux yeux des peuples ignorans ; il est si facile de croire que ce qui anime un homme peut ensuite en animer un autre ; que tous ceux qui adoptèrent cette religion, crurent voir les ames de leurs parens dans tous les hommes qui les environnaient. Ils se crurent tous frères, pères, mères, enfans les uns des autres : cette idée inspirait nécessairement une charité universelle ; on tremblait de blesser un être qui était de la famille : en un mot, l'ancienne religion de l'Inde & celle des lettrés à la Chine, sont les seules dans lesquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment put-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes, qui se fesaient un crime d'égorger un animal, permissent que les femmes se brûlassent sur le corps de leurs maris, dans la vaine espérance

de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux ? c'eſt que le fanatiſme & les contradictions ſont l'apanage de la nature humaine.

Il faut ſurtout conſidérer que l'abſtinence de la chair des animaux eſt une ſuite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourriſſent bientôt la viande, elle y eſt une très-mauvaiſe nourriture : les liqueurs fortes y ſont également défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boiſſons rafraîchiſſantes. La métempſycoſe paſſa à la vérité chez nos nations ſeptentrionales : les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps : mais ſi les Druides avaient ajouté à cette doctrine la défenſe de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaiſſons preſque rien des anciens rites des Brames conſervés juſques à nos jours : ils communiquent peu les livres du *Hanſcrit*, qu'ils ont encore dans cette ancienne langue ſacrée : leur *Védam*, leur *Shaſta* ont été auſſi long-temps inconnus que le *Zend* des Perſes, & que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guère que ſix-vingts ans que les Européens eurent les premières notions des cinq *Kings :* & le *Zend* n'a été vu que par le célèbre docteur *Hyde*, qui n'eut pas de quoi l'acheter & de quoi payer l'interprète, & par le marchand *Chardin* qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eûmes que cet extrait du *Zend*, ou ce *Sadder* dont j'ai déjà parlé.

Un haſard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris un ancien livre des Brames, c'eſt l'*Ezourvédam*, écrit avant l'expédition d'*Alexandre*

dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des Brachmanes, intitulé le *Cormo-Védam :* ce manuſcrit traduit par un Brame, n'eſt pas à la vérité le *Védam* lui-même, mais c'eſt un réſumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous n'avons que depuis peu d'années le *Shaſta ;* nous le devons aux ſoins & à l'érudition de M. *Holwell* qui a demeuré très-long-temps parmi les Brames. Le *Shaſta* eſt antérieur au *Védam* de quinze cents années, ſelon le calcul de ce ſavant Anglais. (*g*) Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaiſſance des plus anciens écrits qui ſoient au monde.

Il faut déſeſpérer d'avoir jamais rien des Egyptiens ; leurs livres ſont perdus, leur religion s'eſt anéantie ; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encore moins la ſacrée. Ainſi ce qui était plus près de nous, plus facile à conſerver, dépoſé dans des bibliothèques immenſes, a péri pour jamais ; & nous avons trouvé au bout du monde des monumens non moins authentiques, que nous ne devions pas eſpérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'authenticité de ce rituel des Brachmanes dont je parle. L'auteur aſſurément ne flatte pas ſa ſecte ; il ne cherche point à déguiſer ſes ſuperſtitions, à leur donner quelque vraiſemblance par des explications forcées, à les excuſer par des allégories. Il rend compte des lois les plus extravagantes avec la ſimplicité de la candeur. L'eſprit humain paraît là dans toute ſa miſère. Si les Brames obſervaient toutes les lois de leur *Védam*, il n'y a point de moine qui voulût s'aſſujettir à cet état.

(*g*) Voyez le *Dictionnaire philoſophique.*

A peine le fils d'un Brame eſt-il né, qu'il eſt l'eſclave des cérémonies. On frotte ſa langue avec de la poix réſine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot *Oum;* on invoque vingt divinités ſubalternes avant qu'on lui ait coupé le nombril; mais auſſi on lui dit, *vivez pour commander aux hommes;* & dès qu'il peut parler, on lui fait ſentir la dignité de ſon être. En effet, les Brachmanes furent long-temps ſouverains dans l'Inde, & la théocratie fut établie dans cette vaſte contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expoſe l'enfant à la lune : on prie l'Etre ſuprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne ſoit né que depuis huit jours : on adreſſe des *Antiennes* au feu ; on donne à l'enfant avec cent cérémonies le nom de *Chormo*, qui eſt le titre d'honneur des Brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il paſſe ſa vie à ſe baigner & à réciter des prières ; il fait le ſacrifice des morts ; & ce ſacrifice eſt inſtitué pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent ſortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'eſt pas plus étrange que les prières récitées au dieu *Pet* par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les Brames ſans prières. La première fois qu'on raſe la tête de l'enfant, le père dit au raſoir dévotement : *Raſoir, raſe mon fils comme tu as raſé le ſoleil & le dieu Indro.* Il ſe pourrait après tout que le dieu *Indro* eût été autrefois raſé ; mais pour le ſoleil, cela n'eſt pas aiſé à comprendre, à moins que les Brames

n'aient eu notre *Apollon*, que nous repréſentons encore ſans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies ſerait auſſi ennuyeux qu'elles nous paraiſſent ridicules ; & dans leur aveuglement ils en diſent autant des nôtres : mais il y a chez eux un myſtère qui ne doit pas être paſſé ſous ſilence : c'eſt le *Matricha Machom*. On ſe donne par ce myſtère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame eſt ſuppoſée être dans la poitrine, & c'eſt en effet le ſentiment de preſque toute l'antiquité. On paſſe la main, de la poitrine à la tête, en appuyant ſur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, & l'on conduit ainſi ſon ame à ſon cerveau. Quand on eſt ſûr que ſon ame eſt bien montée, alors le jeune homme s'écrie que ſon ame & ſon corps ſont réunis à l'Etre ſuprême, & dit : *je ſuis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus reſpectables philoſophes de la Grèce, de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-deſſus d'elle-même, celle des divins *Antonins ;* & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inſpirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité, c'eſt s'impoſer la loi de ne rien faire qui ne ſoit digne de DIEU même.

On trouve dans cette loi des Brachmanes dix commandemens, & ce ſont dix péchés à éviter. Ils ſont diviſés en trois eſpèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer ſon prochain, le voler, violer les femmes, ce ſont les péchés du corps ; diſſimuler, mentir, injurier, ce ſont les péchés de la parole ; ceux de la volonté conſiſtent à ſouhaiter le mal, à regarder le bien des

autres

autres avec envie; à n'être pas touché des misères d'autrui. Ces dix commandemens font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale est la même chez toutes les nations civilisées, tandis que les usages les plus consacrés chez un peuple, paraissent aux autres ou extravagans ou haïssables. Les rites établis divisent aujourd'hui le genre humain, & la morale le réunit.

La superstition n'empêcha jamais les Brachmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabon*, dans son quinzième livre, dit qu'ils adorent un Dieu suprême; qu'ils gardent le silence plusieurs années avant d'oser parler; qu'ils sont sobres, chastes, tempérans; qu'ils vivent dans la justice, & qu'ils meurent sans regret. C'est le témoignage que leur rendent St *Thomas* d'Alexandrie, *Apulée*, *Porphire*, *Pallade*, S *Ambroise*. Noublions pas surtout qu'ils eurent un paradis terrestre, & que les hommes qui abusèrent des bienfaits de Dieu furent chassés de ce paradis.

La chûte de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à se plaindre du présent & à vanter le passé, a fait imaginer par-tout une espèce d'âge d'or auquel les siècles de fer ont succédé. Ce qui est plus singulier encore, c'est que le *Védam* des anciens Brachmanes enseigne que le premier homme fut *Adimo* & la première femme *Procriti*. Chez eux, *Adimo* signifiait *Seigneur*, & *Procriti* voulait dire la *Vie ;* comme *Eva* chez les Phéniciens, & même chez les Hébreux leurs imitateurs, signifiait aussi la *Vie* ou le *Serpent*. Cette conformité mérite une grande attention.

sage, doit avoir été rassemblée en corps de peuple pendant des siècles antérieurs. Voilà ce peuple qui, depuis plus de quatre mille ans, écrit journellement ses annales. Encore une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que, pour être exercé dans tous les arts qu'exige la société des hommes, & pour en venir non-seulement jusqu'à écrire, mais jusqu'à bien écrire; il avait fallu plus de temps que l'Empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-hi* jusqu'à nos jours? Il n'y a point de Lettré à la Chine qui doute que les cinq *Kings* n'aient été écrits deux mille trois cents ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cents années les premières observations babyloniennes envoyées en Grèce par *Callisthène.* De bonne foi, sied-il bien à des Lettrés de Paris de contester l'antiquité d'un livre chinois regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine? (*)

Les premiers rudimens sont, en tout genre, plus lents chez les hommes, que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que presque personne ne savait écrire il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont se servent encore aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'atteste encore dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuses, qu'on n'a commencé à rédiger par écrit que depuis quatre cents cinquante ans, nous apprennent assez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe

(*) Voyez les lettres du savant jésuite *Parennin.*

qui n'ait fait, en dernier lieu, plus de progrès en un demi-ſiècle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invaſions des barbares juſqu'au quatorzième ſiècle.

Je n'examinerai point ici, pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui eſt utile à la ſociété, n'ont pas été auſſi loin que nous allons aujourd'hui dans les ſciences. Ils ſont auſſi mauvais phyſiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents ans; & que les Grecs & les Romains l'ont été: mais ils ont perfectionné la morale, qui eſt la première des ſciences.

Leur vaſte & populeux Empire était déjà gouverné comme une famille dont le monarque était le père, & dont quarante tribunaux de légiſlation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était ſimple, ſage, auguſte, libre de toute ſuperſtition & de toutes barbaries, quand nous n'avions pas même encore des *Teutates* à qui des druides ſacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'oſier.

Les empereurs Chinois offraient eux-mêmes au dieu de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choſes, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encore? de ce qu'ils avaient ſemé de leurs propres mains. Cette coutume s'eſt ſoutenue pendant quarante ſiècles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux

ne fut déshonorée par des impoſtures ; jamais troublée par les querelles du ſacerdoce & de l'Empire ; jamais chargée d'innovations abſurdes qui ſe combattent les unes les autres avec des argumens auſſi abſurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'eſt par-là, ſurtout, que les Chinois l'emportent ſur toutes les nations de l'univers.

Leur *Confutzée* que nous appelons *Confucius*, n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites ; il ne fit ni l'inſpiré, ni le prophète : c'était un ſage magiſtrat qui enſeignait les anciennes lois. Nous diſons quelquefois, & bien mal à propos, *La religion de Confucius* ; il n'en avait point d'autres que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux ; point d'autre que celle des premiers ſages. Il ne recommande que la vertu ; il ne prêche aucun myſtère. Il dit dans ſon premier livre, que pour apprendre à gouverner, il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger. Dans le ſecond, il prouve que DIEU a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme ; il dit que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute. Le troiſième eſt un recueil de maximes pures, où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples, il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant & il aima mieux inſtruire les hommes que de les gouverner.

On s'eſt élevé avec force, dans l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale*, contre la témérité que nous avons eue, au bout de l'occident, de vouloir juger de cette Cour

orientale, & de lui attribuer l'athéisme. Par quelle fureur, en effet, quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeler athée un Empire dont presque toutes les lois sont fondées sur la connaissance d'un Etre suprême, rémunérateur & vengeur? Les inscriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, sont: (*i*) *Au premier principe, sans commencement & sans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il est infiniment bon, infiniment juste; il éclaire, il soutient, il règle toute la nature.*

On a reproché, en Europe, aux jésuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un Français appelé *Maigrot*, nommé par un pape évêque *in partibus* de Conon à la Chine, fut député par ce même pape pour aller juger le procès sur les lieux. Ce *Maigrot* ne savait pas un mot de Chinois; cependant il traita *Confucius* d'athée, sur ces paroles de ce grand homme: *Le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos saints n'a jamais débité de maxime plus céleste. Si *Confucius* était athée, *Caton* & le chancelier *de l'Hospital* l'étaient aussi.

Répétons ici, pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui soutenaient contre *Bayle*, qu'une société d'athées était impossible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la terre était une société d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encore que les Lettrés Chinois, adorateurs d'un seul Dieu, abandonnèrent le peuple aux

(*i*) Voyez seulement les estampes gravées dans la collection du jésuite *du Halde*.

ſuperſtitions des bonzes. Ils reçurent la ſecte de *Laokium*, & celle de *Fo* & pluſieurs autres. Les magiſtrats ſentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celle de l'Etat, comme il a une nourriture plus groſſière; ils ſouffrirent les bonzes & les continrent. Preſque par-tout ailleurs, ceux qui faiſaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il eſt vrai que les lois de la Chine ne parlent point de peines & de récompenſes après la mort: ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne ſavaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés eſt très-étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admiſe. Ils ſe contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, & à être juſtes. Ils crurent qu'une police exacte, toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues, & qu'on craindrait plus la loi toujours préſente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en ſon temps d'un autre peuple, infiniment moins conſidérable, qui eut à peu près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée; mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Réſumons ici ſeulement, que l'Empire Chinois ſubſiſtait avec ſplendeur, quand les Chaldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'obſervations aſtronomiques, envoyées en Grèce par *Calliſthène*. Les Brames régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perſes avaient leurs lois; les Arabes au midi, les Scythes au ſeptentrion, habitaient ſous des tentes; l'Egypte, dont nous allons parler, était un puiſſant royaume.

DE L'EGYPTE.

Il me paraît ſenſible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils ſont, ne purent être raſſemblés en corps, civiliſés, policés, induſtrieux, puiſſans, que très-long-temps après tous les peuples que je viens de paſſer en revue. La raiſon en eſt évidente. L'Egypte, juſqu'au Delta, eſt reſſerrée par deux chaînes de rochers, entre leſquels le Nil ſe précipite, en deſcendant l'Ethiopie du midi au ſeptentrion. Il n'y a, des cataractes du Nil à ſes embouchures, en ligne droite, que cent ſoixante lieues de trois mille pas géométriques; & la largeur n'eſt que de dix à quinze & vingt lieues juſqu'au Delta, partie baſſe de l'Egypte, qui embraſſe une étendue de cinquante lieues d'orient en occident. A la droite du Nil, ſont les déſerts de la Thébaïde; & à la gauche les ſables inhabitables de la Lybie, juſqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil durent, pendant des ſiècles, écarter tous les colons d'une terre ſubmergée quatre mois de l'année; ces eaux croupiſſantes s'accumulant continuellement, durent long-temps faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en eſt pas ainſi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange & d'autres rivières qui ſe débordent auſſi preſque chaque année, en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne ſont pas ſi grands, & les vaſtes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Obſervons ſurtout que la peſte, ce fléau attaché au genre animal, règne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus deſtructive quand les eaux du Nil, en croupiſſant ſur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; & ainſi la population de l'Egypte dut être très-faible pendant bien des ſiècles.

L'ordre naturel des choſes ſemble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodytes, nés dans ces rochers dont le Nil eſt bordé, furent obligés à des travaux auſſi longs que pénibles, pour creuſer des canaux qui reçuſſent le fleuve, pour élever des cabanes & les rehauſſer de vingt-cinq pieds au-deſſus du terrein. C'eſt-là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thèbes, aux prétendues cent portes; avant d'élever Memphis & de ſonger à conſtruire des pyramides. Il eſt bien étrange qu'aucun ancien hiſtorien n'ait fait une réflexion ſi naturelle.

Nous avons déjà obſervé que dans le temps où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puiſſant royaume. Ses rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces pyramides qui étonnent encore les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, pluſieurs ſiècles avant *Abraham*. On ne ſait en quel temps fut conſtruite la fameuſe Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Dioſpolis*. Il paraît que dans ces temps reculés, les grandes villes portaient le nom de villes de Dieu, comme Babylone. Mais, qui pourra croire que par chacune des cent portes de cette ville, il ſortait deux cents chariots armés en guerre, & dix

mille combattans ? (11) Cela ferait vingt mille chariots & un million de soldats ; & à un soldat pour cinq personnes, ce nombre suppose au moins cinq millions de têtes pour une seule ville, dans un pays qui n'est pas si grand que l'Espagne ou que la France, & qui n'avait pas, selon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent soixante mille soldats pour sa défense. *Diodore*, au livre premier, dit que l'Egypte était si peuplée, qu'autrefois elle avait eu jusqu'à sept millions d'habitans ; & que de son temps, elle en avait encore trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Sésostris*, qu'aux dix millions de soldats qui sortent par les cent portes de Thèbes. Ne pensez-vous pas lire l'histoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Diodore*, vous disent que le père de *Sésostris*, fondant ses espérances sur un songe & sur un oracle, destina son fils à subjuguer le monde ; qu'il fit élever à sa cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils ; qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues ; (*k*) enfin, que *Sésostris* partit avec six cents mille hommes, & vingt-sept mille chars de guerre, pour aller conquérir toute la terre, depuis l'Inde jusqu'aux extrémités du Pont-Euxin, &

(11) M. *de Voltaire* n'a en vue ici que les compilateurs modernes. *Homère* parle de cent chars qui sortaient de chaque porte de Thèbes ; *Diodore* en compte deux cents ; & c'est *Pomponius Mela* qui parle des dix mille combattans. Voyez la *défense de mon oncle*, chap. 9.

(*k*) Quand on réduirait ces huit lieues à six, on ne retrancherait qu'un quart du ridicule.

qu'il ſubjugua la Mingrélie & la Géorgie, appelées alors la Colchide. (12) *Hérodote* ne doute pas que *Séſoſtris* n'ait laiſſé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes baſanés, avec des cheveux crépus, reſſemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces eſpèces de Scythes, des bords de la mer Noire & de la mer Caſpienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent ſi long-temps l'Aſie, avant le règne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des eſclaves de l'Egypte, ce vrai pays d'eſclaves, & qu'*Hérodote* put voir ou crut voir les deſcendans en Colchide. Si les Colchidiens avaient en effet la ſuperſtition de ſe faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte; comme il arriva preſque toujours aux peuples du Nord, de prendre les rites des nations civiliſées qu'ils avaient vaincues. (13)

Jamais les Egyptiens dans les temps connus ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les ſubjuguât. Les Scythes commencèrent. Après les Scythes, vint *Nabuchodonoſor* qui conquit l'Egypte ſans réſiſtance; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ſes lieutenans : révoltée ſous *Cambyſe*, il ne

(12) Nous avons entendu expliquer cette hiſtoire de *Séſoſtris* d'une manière très-ingénieuſe, en la regardant comme une allégorie. *Séſoſtris* eſt le ſoleil, qui part à la tête de l'armée céleſte pour conquérir la terre; les dix-ſept cents enfans, nés le même jour que lui, ſont les étoiles : les Egyptiens en devaient connaître à peu près ce nombre. Mais que cette fable ſoit une allégorie aſtronomique, ou un conte qui ne ſignifie rien; il eſt toujours également ridicule de la regarder comme une hiſtoire.

(13) Il peut y avoir eu une Colonie Egyptienne ſur les bords du Pont-Euxin, ſans que *Séſoſtris* ſoit parti de l'Egypte avec 600,000 combattans pour conquérir la terre. *Hérodote* pouvait être à la fois un hiſtorien fabuleux & un mauvais logicien.

fallut qu'une campagne pour la soumettre : & ce *Cambyse* eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu *Apis* en leur présence. *Ochus* réduisit l'Egypte en province de son royaume. *Alexandre*, *César*, *Auguste*, le Calife *Omar* conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos, sous le nom de Mammelucs, revinrent encore s'emparer de l'Egypte du temps des croisades; enfin *Sélim I* conquit l'Egypte en une seule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient présentés. Il n'y a jamais eu que nos seuls croisés qui se soient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs ; mais c'est qu'alors les Egyptiens étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il est vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant : témoins les Grecs & les Romains. Mais nous sommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs, que de celle de *Sésostris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Sésostris*, n'ait pu avoir une guerre heureuse contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors, dans le langage des exagérateurs, il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation subjuguée qui ne prétende en avoir autrefois subjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne supériorité console de l'humiliation présente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit ; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuses plaies d'Egypte, de ce combat magique

entre les forciers de *Pharaon* & le miniftre du Dieu des Juifs, & d'une armée entière engloutie au fond de la mer Rouge, fous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laiffer paffer les Hébreux ; lefquelles en retombant fubmergèrent les Egyptiens ? C'était affurément le plus grand événement dans l'hiftoire du monde : comment donc ni *Hérodote*, ni *Manethon*, ni *Eratofthènes*, ni aucun des Grecs fi grands amateurs du merveilleux, & toujours en correfpondance avec l'Egypte, n'ont-ils point parlé de ces miracles qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas affurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révère comme je dois : je me borne à m'étonner feulement du filence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. DIEU ne voulut pas fans doute qu'une hiftoire fi divine nous fût tranfmife par aucune main profane.

DE LA LANGUE DES EGYPTIENS, ET DE LEURS SYMBOLES.

LE langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Afie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'*Adoni* ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui fignifient le Seigneur ; ni de *Mitra*, qui était le foleil chez les Perfes ; ni de *Melch*, qui fignifie roi en Syrie ; ni de *Shak*, qui fignifie la même chofe chez les Indiens & chez les Perfans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom égyptien qui répond à roi. *Oshiret* (*Ofiris*) répondait au *Mitra* des Perfans ; & le mot vulgaire *On*

fignifiait le foleil. Les prêtres perfans s'appelaient *Mogh* ; ceux des Egyptiens *Choen* ; au rapport de la Genèfe, *chapitre* 46. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Egypte, que le temps a épargnés, & que nous voyons encore gravés fur les obélifques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes euffent inventé les hiéroglyphes, ils avaient indubitablement des fignes repréfentatifs ; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes, finon ce que nous fefons quand nous fommes à leur place ? Qu'un enfant fe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par fignes ; fi on ne l'entend pas, pour peu qu'il ait la moindre fagacité, il deffine fur un mur avec un charbon les chofes dont il a befoin.

On peignit donc d'abord groffièrement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de deffiner précéda fans doute l'art d'écrire. C'eft ainfi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient ; ils n'avaient pas pouffé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps, on inventa les figures fymboliques : deux mains entrelacées fignifièrent la paix ; des flèches repréfentèrent la guerre ; un œil fignifia la Divinité ; un fceptre marqua la royauté ; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phrafes courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet qui, en mettant fous les yeux les différens fons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots

possibles ? Qui put ainsi apprendre aux hommes à graver si aisément leurs pensées ? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens sur cet art qui éternise tous les arts ; je dirai seulement qu'il a fallu bien des siècles pour y arriver.

Les *Choen*, ou prêtres d'Egypte, continuèrent long-temps d'écrire en hiéroglyphes ; ce qui est défendu par le second article de la loi des Hébreux : & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques, les Choen en prirent de différens qu'ils appelèrent sacrés, afin de mettre toujours une barrière entr'eux & le peuple. Les Mages, les Brames en usaient de même, tant l'art de se cacher aux hommes a semblé nécessaire pour les gouverner. Non-seulement ces Choen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux ; mais ils avaient encore conservé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

Manethon cité dans *Eusèbe*, parle de deux colonnes gravées par *Thaut*, le premier *Hermès*, en caractères de la langue sacrée : mais qui sait en quel temps vivait cet ancien *Hermès* ? Il est très-vraisemblable qu'il vivait plus de huit cents ans avant le temps où l'on place *Moïse* : car *Sanchoniathon* dit avoir lu les écrits de *Thaut*, faits, dit-il, il y a huit cents ans. Or *Sanchoniathon* écrivait en Phénicie, pays voisin de la petite contrée Cananéenne, mise à feu & à sang par *Josué*, selon les livres juifs. S'il avait été contemporain de *Moïse*, ou s'il était venu après lui, il aurait sans doute parlé d'un homme si extraordinaire, & de ses prodiges épouvantables ; il aurait rendu témoignage à ce fameux législateur Juif, & *Eusèbe* n'aurait

n'aurait pas manqué de se prévaloir des aveux de *Sanchoniathon*.

Quoi qu'il en soit, les Egyptiens gardèrent surtout très-scrupuleusement leurs premiers symboles. C'est une chose curieuse de voir sur leurs monumens un serpent qui se mord la queue, figurant les douze mois de l'année ; & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne sont pas absolument ceux du Zodiaque que nous connaissons. On voit encore les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois, sous la forme d'un petit serpent sur lequel cinq figures sont assises : c'est un *Epervier*, un *Homme*, un *Chien*, un *Lion* & un *Ibis*. On les voit dessinés dans *Kirker*, d'après des monumens conservés à Rome. Ainsi presque tout est symbole & allégorie dans l'antiquité.

DES MONUMENS DES EGYPTIENS.

IL est certain qu'après les siècles où les Egyptiens fertilisèrent le sol par les saignées du fleuve, après les temps où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes ; alors, les arts nécessaires étant perfectionnés, les arts d'ostentation commencèrent à être en honneur. Alors il se trouva des souverains qui employèrent leurs sujets & quelques Arabes voisins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais, & leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte, à les embarquer sur des radeaux jusqu'à Memphis, à élever sur des colonnes massives de grandes pierres plates, sans goût & sans proportions. Ils connurent le grand, &

jamais le beau. Ils enfeignèrent les premiers Grecs ; mais enfuite les Grecs furent leurs maîtres en tout, quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eft trifte que dans la guerre de *Céfar*, la moitié de la fameufe bibliothèque des *Ptolomées* ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des mufulmans, quand *Omar* fubjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des fuperftitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philofophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs fciences.

Il faut abfolument qu'ils aient été en paix pendant plufieurs fiècles, pour que leurs princes aient eu le temps & le loifir d'élever tous ces bâtimens prodigieux dont la plupart fubfiftent encore.

Leurs pyramides coûtèrent bien des années & bien des dépenfes ; il fallut qu'une grande partie de la nation & nombre d'efclaves étrangers fuffent longtemps employés à ces ouvrages immenfes. Ils furent élevés par le defpotifme, la vanité, la fervitude & la fuperftition. En effet, il n'y avait qu'un roi defpote qui pût forcer ainfi la nature. L'Angleterre, par exemple, eft aujourd'hui plus puiffante que n'était l'Egypte ; un roi d'Angleterre pourrait-il employer fa nation à élever de tels monumens ?

La vanité y avait part fans doute ; c'était, chez les anciens rois d'Egypte, à qui élèverait la plus belle pyramide à fon père ou à lui-même ; la fervitude procura la main-d'œuvre. Et quant à la fuperftition, on fait que ces pyramides étaient des tombeaux ; on fait que les Chochamatim ou Choen d'Egypte, c'eft-à-dire les prêtres, avaient perfuadé la

nation que l'ame rentrerait dans son corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption : c'est pourquoi on l'embaumait avec un soin si scrupuleux ; & pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une masse de pierre sans issue. Les rois, les grands donnaient à leurs tombeaux la forme qui offrait le moins de prise aux injures du temps. Leurs corps se sont conservés au delà des espérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies égyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une résurrection après dix siècles passa depuis chez les Grecs disciples des Egyptiens, & chez les Romains disciples des Grecs. On la retrouve dans le sixième livre de l'Enéïde, qui n'est que la description des mystères d'*Isis* & de *Cérès Eleusine*. (*l*)

Has omnes ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno ;
Scilicet ut memores supera & convexa revisant.

Elle s'introduisit ensuite chez les Chrétiens qui établirent le règne de mille ans ; la secte des Millénaires l'a fait revivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi que plusieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà assez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit sur leur architecture & sur leurs dimensions ; je n'examine que l'histoire de l'esprit humain.

(*l*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, article INITIATION.

DES RITES EGYPTIENS ET DE LA CIRCONCISION.

PREMIEREMENT, les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême ? Si l'on eût fait cette question aux gens du peuple, ils n'auraient su que répondre ; si à de jeunes étudians dans la théologie égyptienne, ils auraient parlé long-temps sans s'entendre ; si à quelqu'un des sages consultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu. Il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'Isis : *Je suis ce qui est ;* & cette autre : *Je suis tout ce qui a été & qui sera ; nul mortel ne pourra lever mon voile.* Il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine sous le nom de *Knef*. Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent, *I ha ho*. On le prononce diversement : mais *Clément* d'Alexandrie assure dans ses Stromates, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis* étaient obligés de porter sur eux le nom de *I ha ho*, ou bien celui de *I ha hou*, qui signifie le dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe *Hou* adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec plus de respect encore que le mot *Allah ;* car ils se servent d'*Allah* dans la conversation, & ils n'emploient *Hou* que dans leurs prières.

Disons ici en passant que l'ambassadeur Turc *Said Effendi*, voyant représenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc ; quand il entendit prononcer le nom sacré *Hou* avec dérision & avec des postures

extravagantes, il regarda ce divertiſſement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourriſſaient-ils un bœuf ſacré, un chien ſacré, un crocodile ſacré? oui. Et les Romains eurent auſſi des oies ſacrées. Ils eurent des dieux de toute eſpèce; & les dévotes avaient parmi leurs pénates le dieu de la chaiſe percée, *Deum Stercutium*, & le dieu Pet, *Deum Crepitum*: mais en reconnaiſſaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le maître des dieux & des hommes? Quel eſt le pays qui n'ait pas eu une foule de ſuperſtitieux & un petit nombre de ſages?

Ce qu'on doit ſurtout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'eſt qu'elles n'ont jamais eu d'opinions conſtantes; comme elles n'ont jamais eu de lois toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens uſages. Il n'y a d'immuable que la géométrie; tout le reſte eſt une variation continuelle.

Les ſavans diſputent & diſputeront. L'un aſſure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un dieu ſans ſimulacre, l'autre qu'ils ont révéré pluſieurs dieux dans pluſieurs ſimulacres; ils ont tous raiſon: il n'y a ſeulement qu'à diſtinguer le temps & les hommes qui ont changé: rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* & les principaux prêtres ſe moquaient du bœuf *Apis*, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvénal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons: mais aucun hiſtorien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon ſacré & un

oignon dieu; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on confacre fur un autel. Nous lifons dans *Cicéron*, que les hommes qui ont épuifé toutes les fuperftitions, ne font point parvenus encore à celle de manger leurs dieux, & que c'eft la feule abfurdité qui leur manque.

La circoncifion vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens? Je n'en fais rien. Que ceux qui le favent le difent. Tout ce que je fais, c'eft que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient fur le corps des marques de leur confécration; comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des foldats Romains. Là, des facrificateurs fe tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone*: ici, ils fe fefaient eunuques, comme les prêtres de *Cybèle*.

Ce n'eft point du tout par un principe de fanté que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens fe circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long; mais, fi l'on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien qui, né hors de fa patrie, n'avait point été circoncis: je puis affurer que fon prépuce était précifément comme les nôtres.

Je ne fais pas quelle nation s'avifa la première de porter en proceffion le *Kteis* & le *Phallum*, c'eft-à-dire la repréfentation des fignes diftinctifs des animaux mâles & femelles; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois facrée: les Egyptiens eurent cette coutume. On offrait aux dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux; il paraît naturel & jufte que les prêtres offriffent

une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent aussi leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes ; ce qui prouve bien que la santé ni la netteté ne pouvaient être la raison de cette cérémonie ; car assurément une fille incirconcise peut être aussi propre qu'une circoncise.

Quand les prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération, leurs initiés la subirent aussi ; mais avec le temps on abandonna aux seuls prêtres cette marque distinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* se soit fait circoncire, & jamais les auteurs romains ne flétrirent le peuple égyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circoncision des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conservée, ainsi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition, & qui s'est conservé par la coutume.

DES MYSTERES DES EGYPTIENS.

Je suis bien loin de savoir quelle nation inventa la première ces mystères qui furent si accrédités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des mystères d'*Isis*. *Zoroastre* passe pour en avoir établi en Perse ; *Cadmus* & *Inachus* en Grèce ; *Orphée* en Thrace ; *Minos* en Crète. Il est certain que tous ces mystères annonçaient une vie

future; car *Celſe* dit aux chrétiens : (*m*) *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?*

Les Grecs qui prirent tant de choſes des Egyptiens, leur *Tartharoth* dont ils firent le Tartare; le lac dont ils firent l'*Achéron;* le batelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts; n'eurent leurs fameux myſtères d'*Eleuſine* que d'après ceux d'*Iſis*. Mais que les myſtères de *Zoroaſtre* n'aient pas précédé ceux des Egyptiens, c'eſt ce que perſonne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité; & tous les auteurs grecs & latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies ſacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces myſtères, en conſervèrent les rites; car malgré leur extrême légéreté, ils furent conſtans dans la ſuperſtition. La prière que nous trouvons dans *Apulée*, quand *Lucius* eſt initié aux myſtères d'*Iſis*, doit être l'ancienne prière. *Les puiſſances céleſtes te ſervent, les enfers te ſont ſoumis, l'univers tourne ſous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les aſtres répondent à ta voix, les ſaiſons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéiſſent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité de Dieu reconnue par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs ſuperſtitions mépriſables?

(*m*) *Origène*, livre VIII.

DES GRECS, DE LEURS ANCIENS DELUGES, DE LEURS ALPHABETS ET DE LEUR GENIE.

LA Grèce eſt un petit pays montagneux, entrecoupé par la mer, à peu près de l'étendue de la grande Bretagne. Tout atteſte dans cette contrée les révolutions phyſiques qu'elle a dû éprouver. Les îles qui l'environnent montrent aſſez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croiſſent ſous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golfes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Meſſène apprennent aux yeux que la mer s'eſt fait des paſſages dans les terres. Les coquillages de mer dont ſont remplies les montagnes qui renferment la fameuſe vallée de Tempé, ſont des témoignages viſibles d'une ancienne inondation : & les déluges d'*Ogygès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, ſont d'une vérité hiſtorique. C'eſt même probablement ce qui fait des Grecs un peuple ſi nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Aſie & de l'Egypte étaient floriſſantes.

Je laiſſe à de plus ſavans que moi le ſoin de prouver que les trois enfans de *Noé*, qui étaient les ſeuls habitans du globe, le partagèrent tout entier; qu'ils allèrent chacun, à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder par-tout de puiſſans Empires; & que *Javan* ſon petit-fils peupla la Grèce en paſſant en Italie : que c'eſt de là que les Grecs s'appelèrent *Ioniens*, parce qu'*Ion* envoya des colonies ſur les côtes

de l'Asie mineure ; que cet *Ion* est visiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croient rien :

Nec pueri credunt nisi qui nondum ære lavantur.

Le déluge d'*Ogygès* est placé communément environ 1020 années avant la première olympiade. Le premier qui en parle est *Acusilaüs*, cité par *Jules Africain*. Voyez *Eusèbe* dans sa *Préparation évangélique*. La Grèce, dit-on, resta presque déserte, deux cents années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant on prétend que dans le même temps, il y avait un gouvernement établi à Sicione, & dans Argos ; on cite même les noms des premiers magistrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Basileis*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obscurités.

Il y eut encore une autre inondation du temps de *Deucalion* fils de *Prométhée*. La fable ajoute qu'il ne resta des habitans de ces climats, que *Deucalion*, & *Pirrha* qui refirent des hommes, en jetant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Ainsi le genre humain se repeupla beaucoup plus vîte qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme *Pétau* le jésuite, un seul fils de *Noé* produisit une race qui, au bout de deux cents quatre-vingt-cinq ans, se montait à six cents vingt-trois milliards six cents douze millions d'hommes. Le calcul est un peu fort. Nous sommes aujourd'hui assez malheureux pour que de vingt-six mariages, il n'y en ait

d'ordinaire que quatre dont il reste des enfans qui deviennent pères. C'est ce qu'on a calculé sur les relevés des registres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année, il en reste à peine six cents au bout de vingt ans. Défions-nous de *Pétau* & de ses semblables, qui font des enfans à coups de plume, aussi bien que ceux qui ont écrit que *Deucalion* & *Pirrha* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on sait, le pays des fables; & presque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté absurde, tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique, établie en mémoire d'un événement, était une démonstration de la vérité de cet événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* sortant de la cüisse de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans sa cuisse! Quoi, *Cadmus* & sa femme avaient été changés en serpens dans la Béotie, parce que les Béotiens en fesaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de *Castor* & de *Pollux* à Rome démontrait-il que ces dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

Soyez sûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils sont les ouvrages de l'erreur: cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois siècles, elle devient enfin sacrée; & l'on bâtit des temples à des chimères.

Dans les temps historiques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de sectateurs; les

plus grands hommes meurent ſans honneur. Les *Thémiſtocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Ariſtides*, les *Phocions* ſont perſécutés, tandis que *Perſée*, *Bacchus* & d'autres perſonnages fantaſtiques ont des temples.

On peut croire un peuple ſur ce qu'il dit de lui-même à ſon déſavantage, quand ces récits ſont accompagnés de vraiſemblance, & qu'ils ne contrediſent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très-ſtérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé *Cécrops*, chaſſé de ſon pays, leur donna leurs premières inſtitutions. Cela paraît ſurprenant, puiſque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs : mais il ſe peut que les Phéniciens qui voyageaient chez toutes les nations, aient amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt que les Grecs ne prirent point les lettres égyptiennes, auxquelles les leurs ne reſſemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet; il ne conſiſtait alors qu'en ſeize caractères qui ſont évidemment les mêmes : les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un alphabet comme un monument inconteſtable du pays dont une nation a tiré ſes premières connaiſſances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Eſpagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs qui, depuis, inſtruiſirent tant d'autres nations.

Ce peuple, tout barbare qu'il était au temps d'*Ogygès*, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne sais quoi de plus fin & de plus délié; leur langage en est un témoignage; car avant même qu'ils sussent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de consonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath;*, qui désigne les Phéniciens selon *Sanchoniathon*, n'est pas si harmonieux que celui d'*Hellen* ou *Graïcos*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olympie, sonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia*, la sagesse, est plus doux que *Shochemath* en syriac & en hébreu. *Basileus*, Roi, sonne mieux que *Melk* ou *Shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Diomède*, d'*Idoménée* à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohasduch*, *Niricassolahssar*. *Josephe* lui-même, dans son livre contre *Appion*, avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jérusalem*, c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaïm*: ce mot écorchait le gosier d'un Athénien; & ce furent les Grecs qui changèrent *Hershalaïm* en *Jérusalem*.

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes syriacs, persans, égyptiens. De *Coresh*, ils firent *Cyrus;* d'*Isbeth*, *Oshireth*, ils firent *Isis* & *Osiris;* de *Moph*, ils firent *Memphis*, & accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux; de sorte que du temps des *Ptolomées*, les villes & les dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la grecque.

Ce sont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde

& au Gange. Le Gange s'appelait *Sannoubi* dans la langue des brames, l'Indus *Sombadipo*. Tels ſont les anciens noms qu'on trouve dans le *Védam*.

Les Grecs en s'étendant ſur les côtes de l'Aſie mineure, y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la ſculpture perfectionnée, la peinture, la bonne muſique, la vraie poéſie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'hiſtoire; enfin la philoſophie même, quoiqu'informe & obſcure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout ſur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles ſtatues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmyre en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorſque les ſouverains de ces pays appelèrent des artiſtes de la Grèce. On ne voit que des reſtes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Perſépolis bâtie par les Perſes; & les monumens de Balbek & de Palmyre ſont encore, ſous leurs décombres, des chefs-d'œuvre d'architecture.

DES LEGISLATEURS GRECS, DE MINOS, D'ORPHÉE, DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

QUE des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce ſont de grands exploits aſſez connus. Que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé*, nommé *Setim*, fut roi de Macédoine; parce que, dans le premier livre des *Machabées*, il eſt dit

qu'*Alexandre* sortit du pays de Kittim ; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à peu près au temps où nous plaçons *Moïse* ; & c'est même ce qui a donné au savant *Huet*, évêque d'Avranches, quelque faux prétexte de soutenir que *Minos* né en Crète, & *Moïse* né sur les confins de l'Egypte, étaient la même personne ; système qui n'a trouvé aucun partisan, tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable grecque ; il est indubitable que *Minos* fut un roi législateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité, & que nous devons aux Anglais, fixent sa naissance quatorze cents quatre-vingt-deux ans avant notre ère vulgaire. (14) *Homère* l'appelle dans l'Odyssée le sage confident de DIEU. *Flavien Josephe* cherche à justifier *Moïse* par l'exemple de *Minos* & des autres législateurs qui se sont crus, ou qui se sont dits inspirés de DIEU. Celà est un peu étrange dans un juif qui ne semblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ses maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'existence de tous les Dieux des autres nations. (15)

Il est sûr que *Minos* était un législateur très-

(14) Dans cet endroit des marbres d'*Arundel*, la date est effacée ; mais ils parlent de *Minos* comme d'un personnage réel, & le lieu où se trouve le passage mutilé suffit pour indiquer à peu près l'époque de sa naissance ou de son règne.

(15) Quoi qu'en aient dit les critiques de M. *de Voltaire*, ce *Josephe* était un fripon qui ne croyait pas plus à *Moïse* qu'à *Minos* ; son raisonnement se réduit à ceci : Vous regardez *Minos* comme un héros, quoiqu'il se soit dit inspiré ; pourquoi n'avez-vous pas la même indulgence pour *Moïse* ?

févère, puifqu'on fuppofa qu'après fa mort il jugeait les ames des morts dans les enfers ; il eft évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une affez grande partie de l'Afie & de l'Europe.

Orphée eft un perfonnage auffi réel que *Minos ;* il eft vrai que les marbres de Paros n'en font point mention ; c'eft probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'exiftence du premier *Orphée*, fur un paffage de *Cicéron*, dans fon excellent livre De la Nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Ariftote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs ; mais *Ariftote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'eft pas d'ailleurs celle de *Cicéron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée :* les myftères qui portent fon nom lui rendent témoignage. *Paufanias*, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que fes vers étaient chantés dans les cérémonies religieufes, de préférence à ceux d'*Homère* qui ne vint que long-temps après lui. On fait bien qu'il ne defcendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces temps reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aérienne, ombre du corps, mânes, fouffle léger, ame inconnue, ame incompréhenfible mais exiftante, & la croyance des peines & des récompenfes dans une autre vie, étaient admifes dans toute la Grèce, dans les Iles, dans l'Afie, dans l'Egypte.

Les

Les Juifs ſeuls parurent ignorer abſolument ce myſtère ; le livre de leurs lois n'en dit pas un ſeul mot ; on n'y voit que des peines & des récompenſes temporelles. Il eſt dit dans l'Exode : *Honore ton père & ta mère, afin qu'Adonaï prolonge tes jours ſur la terre ;* & le livre du Zend (Porte 11) dit : *Honore ton père & ta mère, afin de mériter le ciel.*

Warburton, le commentateur de *Shakeſpeare*, & de plus, auteur de la Légation de *Moïſe*, n'a pas laiſſé de démontrer dans cette légation, que *Moïſe* n'a jamais fait mention de l'immortalité de l'ame. Il a même prétendu que ce dogme n'eſt point du tout néceſſaire dans une théocratie. Tout le clergé anglican s'eſt révolté contre la plupart de ſes opinions, & ſurtout, contre l'abſurde arrogance avec laquelle il les débite dans ſa compilation trop pédanteſque. Mais tous les théologiens de cette ſavante égliſe ſont convenus que le dogme de l'immortalité n'eſt pas ordonné dans le Pentateuque. Cela eſt, en effet, plus clair que le jour.

Arnaud, le grand *Arnaud*, eſprit ſupérieur en tout à *Warburton*, avait dit long-temps avant lui, dans ſa belle apologie de Port-Royal, ces propres paroles : *C'eſt le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité qui eſt des plus communes, & qui eſt atteſtée par tous les pères, que les promeſſes de l'ancien teſtament n'étaient que temporelles & terreſtres, & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que ſi les Perſes, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenſes éternelles ; les Hé-

breux pouvaient bien auſſi les croire : que ſi tous les légiſlateurs de l'antiquité ont établi de ſages lois ſur ce fondement ; *Moïſe* pouvait bien en uſer de même : que s'il ignorait ces dogmes utiles ; il n'était pas digne de conduire une nation : que s'il les ſavait & les cachait ; il en était encore plus indigne.

On répond à ces argumens, que DIEU, dont *Moïſe* était l'organe, daignait ſe proportionner à la groſſièreté des Juifs. Je n'entre point dans cette queſtion épineuſe ; & reſpectant toujours tout ce qui eſt divin, je continue l'examen de l'hiſtoire des hommes.

DES SECTES DES GRECS.

IL paraît que chez les Egyptiens, chez les Perſans, chez les Chaldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une ſecte de philoſophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière ; ce qu'on appelait *la ſageſſe*, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue ſacrée, inconnue au peuple, ne laiſſait le dépôt de la ſcience qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce, plus libre & plus heureuſe, l'accès de la raiſon fut ouvert à tout le monde ; chacun donna l'eſſor à ſes idées ; & c'eſt ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'eſt ainſi que de nos jours, la nation anglaiſe eſt devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penſer impunément chez elle.

Les Stoïques admirent une ame univerſelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres

vîvans ſe replongeaient. Les Epicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes phyſiques. Ils ſoutinrent que les Dieux ne ſe mêlaient pas des affaires des hommes ; & on laiſſa les Epicuriens en paix, comme ils y laiſſaient les Dieux.

Les écoles retentirent depuis *Thales* juſqu'au temps de *Platon* & d'*Ariſtote*, de diſputes philoſophiques qui toutes décèlent la ſagacité & la folie de l'eſprit humain ; ſa grandeur & ſa faibleſſe. On argumenta preſque toujours ſans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizième ſiècle où nous commençâmes à raiſonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas ; tous les philoſophes étaient inintelligibles : il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel ſuccès aurait *Platon*, s'il paraiſſait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon ſens, & s'il leur diſait ces belles paroles qui ſont dans ſon Timée : *De la ſubſtance indiviſible & de la diviſible, Dieu compoſa une troiſième eſpèce de ſubſtance au milieu des deux ; tenant de la nature* du même & de l'autre : *puis prenant ces trois natures enſemble, il les mêla toutes en une ſeule forme ; & força la nature de l'ame à ſe mêler avec la nature* du même : *& les ayant mêlées avec la ſubſtance, & de ces trois ayant fait un ſuppôt ; il le diviſa en portions convenables : chacune de ces portions était mêlée* du même & de l'autre ; *& de la ſubſtance il fit ſa diviſion.* (16)

Enſuite il explique avec la même clarté le qua-

(16) Voyez dans le *Dictionnaire philoſophique* une note des éditeurs ſur *Platon*.

ternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes raisonnables qui viendraient de lire *l'Entendement humain* de *Locke*, prieraient *Platon* d'aller à son école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait, de temps en temps, de très-belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit, qu'ils en abusèrent; mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il soit avéré que ses opinions lui coûtèrent la vie; & il fut encore moins la victime de ses opinions, que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on sait combien ils s'en repentirent; on sait qu'ils punirent ses accusateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entière, non-seulement à la philosophie, mais à toutes les religions. (17) Elle recevait tous les dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus.

Il est incontestable que les Grecs reconnaissaient un Dieu suprême, ainsi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le

(17) Les prêtres excitèrent plus d'une fois le peuple d'Athènes contre les philosophes, & cette fureur ne fut fatale qu'à *Socrate*. Mais le repentir suivit bientôt le crime, & les accusateurs furent punis. On peut donc prétendre avec raison que les Grecs ont été tolérans, surtout si on les compare à nous, qui avons immolé à la superstition des milliers de victimes, par des supplices recherchés & en vertu de lois permanentes; à nous dont la sombre fureur s'est perpétuée pendant plus de quatorze siècles sans interruption; à nous enfin, chez qui les lumières ont plutôt arrêté que détruit le fanatisme qui s'immole encore des victimes, & dont les partisans payent encore des apologistes pour justifier ses anciennes fureurs.

maître des dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée;* on la retrouve cent fois dans *Homère :* tous les autres dieux sont inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perses, aux génies des autres nations orientales. Tous les philosophes, excepté les Stratoniciens & les Epicuriens reconnurent l'architecte du monde, le *Demiourgos.*

Ne craignons point de trop peser sur cette grande vérité historique, que la raison humaine commencée adora quelque puissance, quelqu'être qu'on croyait au-dessus du pouvoir ordinaire, soit le soleil, soit la lune ou les étoiles ; que la raison humaine cultivée adora, malgré toutes ses erreurs, un Dieu suprême, maître des élémens & des autres dieux ; & que toutes les nations policées, depuis l'Inde jusqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique plusieurs sectes de philosophes eussent une opinion contraire.

DE ZALEUCUS, ET DE QUELQUES AUTRES LEGISLATEURS.

J'OSE ici défier tous les moralistes & tous les législateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile, que l'exorde des lois de *Zaleucus* qui vivait avant *Pythagore*, & qui fut le premier magistrat des Locriens.

Tout citoyen doit être persuadé de l'existence de la Divinité. Il suffit d'observer l'ordre & l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le hasard ne peut l'avoir

formé. On doit maîtriser son ame, la purifier, en écarter tout mal ; persuadé que DIEU *ne peut être bien servi par les pervers, & qu'il ne ressemble point aux misérables mortels qui se laissent toucher par de magnifiques cérémonies, & par de somptueuses offrandes. La vertu seule, & la disposition constante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juste dans ses principes & dans la pratique, c'est ainsi qu'on se rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la justice; mais ceux que leurs passions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, simples habitans, doivent être avertis de se souvenir des dieux; & de penser souvent aux jugemens sévères qu'ils exercent contre les coupables. Qu'ils aient devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le souvenir des fautes amène les remords & le vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses actions à l'équité.*

Chacun doit donc se conduire à tout moment, comme si ce moment était le dernier de sa vie : mais si un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels; qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie mal-faisant; qu'il se jette surtout entre les bras des gens de bien, dont les conseils le ramèneront à la vertu, en lui représentant la bonté de DIEU *& sa vengeance.*

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple & sublime, dicté par la raison & par la vertu, dépouillé d'enthousiasme & de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue.

Charondas, qui suivit *Zaleucus*, s'expliqua de même.

Les *Platons*, les *Cicérons*, les divins *Antonins*, n'eurent point depuis d'autre langage. C'eſt ainſi que s'explique en cent endroits ce *Julien* qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle; *Julien*, le ſcandale de notre égliſe & la gloire de l'Empire romain.

Il faut, dit-il, *inſtruire les ignorans, & non les punir; les plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un empereur eſt d'imiter* DIEU *: l'imiter, c'eſt d'avoir le moins de beſoins, & de faire le plus de bien qu'il eſt poſſible.* Que ceux donc qui inſultent l'antiquité, apprennent à la connaître; qu'ils ne confondent pas les ſages légiſlateurs avec des conteurs de fables; qu'ils ſachent diſtinguer les lois des plus ſages magiſtrats, & les uſages ridicules des peuples; qu'ils ne diſent point : On inventa des cérémonies ſuperſtitieuſes, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges; donc tous les magiſtrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs; c'eſt comme s'ils diſaient: Il y a des bonzes à la Chine qui abuſent la populace; donc le ſage *Confucius* était un miſérable impoſteur.

On doit, dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre, rougir de ces déclamations que l'ignorance a ſi ſouvent débitées contre des ſages qu'il fallait imiter, & non pas calomnier. Ne ſait-on pas que dans tout pays, le vulgaire eſt imbécille, ſuperſtitieux, inſenſé? N'y a-t-il pas eu des convulſionnaires dans la patrie du chancelier de l'*Hoſpital*, de *Charon*, de *Montagne*, de *la Mothe-le-Vayer*, de *Deſcartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Monteſquieu*? N'y a-t-il pas des méthodiſtes, des moraves, des millénaires, des fanatiques

de toute eſpèce, dans le pays qui eut le bonheur de donner naiſſance au chancelier *Bacon*, à ces génies immortels *Newton* & *Locke*, & à une foule de grands hommes ?

DE BACCHUS.

EXCEPTÉ les fables viſiblement allégoriques, comme celles des *Muſes*, de *Vénus*, des *Grâces*, de l'*Amour*, de *Zéphyre* & de *Flore*, & quelques-unes de ce genre ; toutes les autres ſont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault;* & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres. Mais il en eſt une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité : c'eſt la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dionyſios*, fils de Dieu, a-t-il été un perſonnage véritable ? Tant de nations en parlent ainſi que d'*Hercule :* on a célébré tant d'*Hercules* & tant de *Bacchus* différens ; qu'on peut ſuppoſer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainſi qu'un *Hercule*.

Ce qui eſt indubitable, c'eſt que dans l'Egypte, dans l'Aſie & dans la Grèce, *Bacchus* ainſi qu'*Hercule* étaient reconnus pour demi-dieux ; qu'on célébrait leurs fêtes ; qu'on leur attribuait des miracles ; qu'il y avait des myſtères inſtitués au nom de *Bacchus*, avant qu'on connût les livres juifs.

On ſait aſſez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers, que du temps de *Ptolomée Philadelphe*, environ deux cents trente ans avant notre ère. Or, avant ce temps, l'Orient & l'Occident retentiſſaient des orgies de *Bacchus*. Les vers attribués

à l'ancien *Orphée*, célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-dieu. Son hiſtoire eſt ſi ancienne, que les pères de l'égliſe ont prétendu que *Bacchus* était *Noé;* parce que *Bacchus* & *Noé* paſſent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérode, en rapportant les anciennes opinions, dit que *Bacchus* fut élevé à Nyſe, ville d'Ethiopie, que d'autres placent dans l'Arabie heureuſe. Les vers orphiques lui donnent le nom de *Miſès*. Il réſulte des recherches du ſavant *Huet*, ſur l'hiſtoire de *Bacchus*, qu'il fut ſauvé ; qu'il fut inſtruit des ſecrets des dieux ; qu'il avait une verge qu'il changeait en ſerpent quand il voulait ; qu'il paſſa la mer rouge à pied ſec ; comme *Hercule* paſſa depuis, dans ſon gobelet, le détroit de Calpé & d'Abila ; que quand il alla dans les Indes, lui & ſon armée jouiſſaient de la clarté du ſoleil pendant la nuit ; qu'il toucha de ſa baguette enchantereſſe les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaſpe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laiſſer un paſſage libre. Il eſt dit même qu'il arrêta le cours du ſoleil & de la lune. Il écrivit ſes lois ſur deux tables de pierre. Il était anciennement repréſenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de ſa tête.

Il n'eſt pas étonnant après cela, que pluſieurs ſavans hommes, & ſurtout *Bochart* & *Huet*, dans nos derniers temps, aient prétendu que *Bacchus* eſt une copie de *Moïſe* & de *Joſué*. Tout concourt à favoriſer la reſſemblance : car *Bacchus* s'appelait chez les Egyptiens *Arſaph*, & parmi les noms que les Pères ont donnés à *Moïſe*, on y trouve celui d'*Oſaſirph*.

Entre ces deux hiſtoires qui paraiſſent ſemblables

en tant de points, il n'eſt pas douteux que celle de *Moïſe* ne ſoit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne ſoit la fable; mais il paraît que cette fable était connue des nations, long-temps avant que l'hiſtoire de *Moïſe* fût parvenue juſqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité *Moïſe*, avant *Longin* qui vivait ſous l'empereur *Aurélien;* & tous avaient célébré *Bacchus.*

Il paraît inconteſtable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaiſſance; livre d'ailleurs ſi rare chez les Juifs mêmes, que ſous le roi *Joſias* on n'en trouva qu'un ſeul exemplaire; livre preſqu'entièrement perdu, pendant l'eſclavage des Juifs tranſportés en Chaldée & dans le reſte de l'Aſie; livre reſtauré enſuite par *Eſdras*, dans les temps floriſſans d'Athènes & des autres républiques de la Grèce; temps où les myſtères de *Bacchus* étaient déjà inſtitués.

Dieu permit donc que l'eſprit de menſonge divulguât les abſurdités de la vie de *Bacchus*, chez cent nations; avant que l'eſprit de vérité fît connaître la vie de *Moïſe* à aucun peuple, excepté aux Juifs.

Le ſavant évêque d'Avranches, frappé de cette étonnante reſſemblance, ne balança pas à prononcer que *Moïſe* était non-ſeulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Oſiris* des Egyptiens. Il ajoute même, (*n*) pour allier les contraires, que *Moïſe* était auſſi leur *Typhon;* c'eſt-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe; le protecteur de l'ennemi; le Dieu & le Diable reconnus en Egypte.

(*n*) Propoſition IV, pages 79 & 87.

Moïse, selon ce savant homme, est le même que *Zoroastre*. Il est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Persée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'est que *Virgile* a dit :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or *Moïse* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* est encore meilleure : c'est que quelquefois on représentait *Priape* avec un âne, & que les Juifs passèrent pour adorer un âne. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moïse* pouvait fort bien être comparée au sceptre de *Priape*. (*o*)

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Mosi.

Voilà ce que *Huet* appelle sa démonstration. Elle n'est pas à la vérité géométrique. Il est à croire qu'il en rougit les dernières années de sa vie, & qu'il se souvenait de sa démonstration, quand il fit son traité de la faiblesse de l'esprit humain, & de l'incertitude de ses connaissances..

DES METAMORPHOSES CHEZ LES GRECS, RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'OPINION de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoses, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuse, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez persuadé que mon

(*o*) *Huet*, page 110.

ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval auſſi.

Les métamorphoſes recueillies par *Ovide*, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaient point du tout étonner un Pythagoricien, un Brame, un Chaldéen, un Egyptien. Les dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poiſſon en Syrie; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs dans des temps très-poſtérieurs écrivent que *Nabuchodonoſor* fut changé en bœuf, ſans compter la femme de *Lot* transformée en ſtatue de ſel. N'eſt-ce pas même une métamorphoſe réelle, quoique paſſagère, que toutes les apparitions des dieux & des génies ſous la forme humaine?

Un Dieu ne peut guère ſe communiquer à nous, qu'en ſe métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne, pour jouir de *Léda;* mais ces cas ſont rares: & dans toutes les religions, la Divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'entendre la voix des dieux s'ils ſe préſentaient à nous en crocodiles ou en ours.

Enfin les dieux ſe métamorphoſèrent preſque par-tout; & dès que nous fumes inſtruits des ſecrets de la magie, nous nous métamorphoſâmes nous-mêmes. Pluſieurs perſonnes dignes de foi ſe changèrent en loups: le mot de loup-garou atteſte encore parmi nous cette belle métamorphoſe.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces tranſmutations, & tous les prodiges de cette eſpèce; c'eſt

qu'on ne peut prouver en forme leur impoſſibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira : un dieu vint hier chez moi ſous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a oſé en douter a été changé en loup ; il court & heurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, ſi l'homme devenu loup vous affirme qu'il a ſubi en effet cette métamorphoſe, vous ne pouvez démontrer que la choſe n'eſt pas vraie. Vous n'auriez d'autre reſſource que d'aſſigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le dieu, & fait l'enfant à la demoiſelle ; qu'à faire obſerver l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de ſon impoſture. Mais la famille ne s'expoſera pas à cet examen ; elle vous ſoutiendra avec les prêtres du canton, que vous êtes un profane & un ignorant ; ils vous feront voir que puiſqu'une chenille eſt changée en papillon, un homme peut tout auſſi aiſément être changé en bête : & ſi vous diſputez, vous ſerez déféré à l'inquiſition du pays, comme un impie qui ne croit ni aux loups-garous, ni aux dieux qui engroſſent les filles.

DE L'IDOLATRIE.

APRÈS avoir lu tout ce qu'on a écrit ſur l'idolâtrie, on ne trouve rien qui en donne une notion préciſe. Il ſemble que *Locke* ſoit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au haſard. Le terme qui répond à idolâtrie ne ſe trouve dans aucune langue ancienne ; c'eſt une expreſſion des

Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais servi avant le second siècle de notre ère. Elle signifie adoration d'images. C'est un terme de reproche, un mot injurieux : jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre; jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image, comme le Dieu suprême de la nature. Les anciens Chaldéens, les anciens Arabes, les anciens Perses n'eurent long-temps ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le soleil, les astres & le feu, les emblêmes de la Divinité, peuvent-ils être appelés idolâtres? Ils révéraient ce qu'ils voyaient : mais certainement révérer le soleil & les astres, ce n'est pas adorer une figure taillée par un ouvrier; c'est avoir un culte erroné, mais ce n'est point être idolâtre.

Je suppose que les Egyptiens aient adoré réellement le chien *Anubis*, & le bœuf *Apis;* qu'ils aient été assez fous pour ne les pas regarder comme des animaux consacrés à la divinité, & comme un emblême du bien que leur *Isheth*, leur *Isis*, faisait aux hommes; pour croire même qu'un rayon céleste animait ce bœuf & ce chien consacrés; il est clair que ce n'était pas adorer une statue : une bête n'est pas une idole.

Il est indubitable que les hommes eurent des objets de culte, avant que d'avoir des sculpteurs; & il est clair que ces hommes si anciens ne pouvaient point être appelés idolâtres. Il reste donc à savoir si ceux qui firent enfin placer les statues dans les temples, & qui firent révérer ces statues, se nommèrent adorateurs de statues, & leurs peuples

adorateurs de ſtatues : c'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres, l'étaient-ils en effet? était-il ordonné de croire que la ſtatue de bronze qui repréſentait la figure fantaſtique de *Bel* à Babylone, était le Maître, le DIEU, le Créateur du monde? la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même? n'eſt-ce pas, (s'il eſt permis de comparer les uſages de notre ſainte religion avec les uſages antiques,) n'eſt-ce pas comme ſi l'on diſait que nous adorons la figure du père éternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe? Ce ſont des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons ſi peu que, quand ces ſtatues ſont de bois, on s'en chauffe dès qu'elles pourriſſent, on en érige d'autres; elles ſont de ſimples avertiſſemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croient que les catholiques ſont idolâtres, mais les catholiques ne ceſſent de proteſter contre cette injure.

Il n'eſt pas poſſible qu'on adore réellement une ſtatue; ni qu'on croie que cette ſtatue eſt le DIEU ſuprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ſes ſtatues; or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était ſuppoſé habiter les nuées, ou le mont Olympe, ou la planète qui porte ſon nom; & ſes figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées ni ſur le mont Olympe : toutes les prières étaient adreſſées aux dieux immortels, & aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, & des ſuperſtitieux crurent que des ſtatues avaient parlé. Combien de fois nos peuples groſſiers n'ont-ils pas eu la même crédulité? mais jamais chez aucun peuple ces abſurdités ne furent la religion de l'Etat. Quelque vieille imbécille n'aura pas diſtingué la ſtatue & le dieu ; ce n'eſt pas une raiſon d'affirmer que le gouvernement penſait comme cette vieille. Les magiſtrats voulaient qu'on révérât les repréſentations des dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces ſignes viſibles. C'eſt préciſément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui repréſentent DIEU le père ſous la forme d'un vieillard, & on ſait bien que DIEU n'eſt pas un vieillard. On a des images de pluſieurs ſaints qu'on vénère, & on ſait bien que ces ſaints ne ſont pas DIEU le père.

De même, ſi on oſe le dire, les anciens ne ſe méprenaient pas entre les demi-dieux, les dieux, & le maître des dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des ſtatues dans leurs temples, la moitié de la chrétienté eſt donc idolâtre auſſi ; & ſi elle ne l'eſt pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un ſeul poëte, un ſeul philoſophe, un ſeul homme d'Etat qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze ou du bois. Les témoignages du contraire ſont innombrables : les nations idolâtres ſont donc comme les ſorciers ; on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur, *Dacier*, a conclu qu'on adorait réellement

réellement la ſtatue de *Priape*, parce qu'*Horace* en feſant parler cet épouvantail, lui fait dire : *J'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain s'il en ferait un dieu ou une eſcabelle, prit le parti d'en faire un dieu*, &c. Le commentateur cite le prophète *Baruch*, pour prouver que du temps d'*Horace*, on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle : il ne voit pas qu'*Horace* ſe moque & du prétendu dieu & de ſa ſtatue. Il ſe peut qu'une de ſes ſervantes, en voyant cette énorme figure, crût qu'elle avait quelque choſe de divin : mais aſſurément tous ces *Priapes* de bois dont les jardins étaient remplis pour chaſſer les oiſeaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il eſt dit que *Moïſe*, malgré la loi divine de ne faire aucune repréſentation d'hommes ou d'animaux, érigea un ſerpent d'airain, ce qui était une imitation du ſerpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en proceſſion : mais quoique ce ſerpent fût fait pour guérir les morſures des ſerpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple ; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des dieux. Si donc, dans le temple des juifs & dans les nôtres, on a reſpecté des ſtatues ſans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations ? ou nous devons les abſoudre, ou elles doivent nous accuſer.

DES ORACLES.

IL eſt évident qu'on ne peut ſavoir l'avenir, parce qu'on ne peut ſavoir ce qui n'eſt pas ; mais il eſt clair auſſi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuse & disciplinée, conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent suivi de peu de troupes mal armées, mal postées, & dont vous savez que la moitié le trahit; vous prédisez que ce capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperdument; vous les avez observés sortant l'un & l'autre de la maison paternelle; vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte; vous ne vous trompez guère. Toutes les prédictions se réduisent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée est celle que fit ce traître *Flavien Josephe* à *Vespasien* & *Titus* son fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Vespasien* & *Titus* adorés des armées romaines dans l'orient, & *Néron* détesté de tout l'empire. Il ose, pour gagner les bonnes grâces de *Vespasien*, lui prédire au nom du Dieu des juifs (*p*) que lui & son fils seront empereurs: ils le furent en effet; mais il est évident que *Josephe* ne risquait rien. Si *Vespasien* succombe un jour en prétendant à l'Empire, il n'est pas en état de punir *Josephe*; s'il est empereur, il le récompense; & tant qu'il ne règne pas, il espère régner. *Vespasien* fait dire à ce *Josephe* que s'il est prophète, il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée romaine: *Josephe* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel commandant, en soutenant un siége dans une

(*p*) *Josephe*, livre III, chapitre XXVIII.

petite place contre une grande armée, ne prédit pas que la place ſera priſe ?

Il n'était pas bien difficile de ſentir qu'on pouvait s'attirer le reſpect & l'argent de la multitude en feſant le prophète, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque ſaurait le tromper. Il y eut par-tout des devins; mais ce n'était pas aſſez de ne prédire qu'en ſon propre nom, il fallait parler au nom de la Divinité : & depuis les prophètes de l'Egypte qui s'appelaient les *Voyans*, juſqu'à *Ulpius*, prophète du mignon de l'empereur *Adrien* devenu dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans ſacrés qui firent parler les dieux pour ſe moquer des hommes. On ſait aſſez comment ils pouvaient réuſſir : tantôt par une réponſe ambiguë qu'ils expliquaient enſuite comme ils voulaient; tantôt en corrompant des domeſtiques; en s'informant d'eux ſecrétement des aventures des dévots qui venaient les conſulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophètes paſſaient pour ſavoir le paſſé, le préſent & l'avenir ; c'eſt l'éloge qu'*Homère* fait de *Chalcas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le ſavant *Van-Dale* & le judicieux *Fontenelle* ſon rédacteur, ont dit des oracles. Ils ont dévoilé avec ſagacité des ſiècles de fourberie; & le jéſuite *Baltus* montra bien peu de ſens, ou beaucoup de malignité, quand il ſoutint contr'eux la vérité des oracles païens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les diables

de l'enfer, pour venir faire sur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même; pour rendre des oracles.

Ou ces diables disaient vrai, & en ce cas il était impossible de ne les pas croire; & Dieu appuyant toutes les fausses religions par des miracles journaliers, jetait lui-même l'univers entre les bras de ses ennemis : ou ils disaient faux ; & en ce cas, Dieu déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées ; c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jeune Pythie montait sur un trépied, posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'esprit divin entrait sous la robe de la Pythie par un endroit fort humain; mais depuis qu'une jolie Pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier: & je crois que c'est la raison pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les divinations, les augures, étaient des espèces d'oracles ; & sont, je crois, d'une plus haute antiquité; car il fallait bien des cérémonies, bien du temps pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres : & rien n'était plus aisé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art se subdivisa en mille façons ; on prédit par le vol des oiseaux, par le foie des moutons,

par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés sur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina ; & souvent même par un pur enthousiasme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art ? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année ? c'était, pour ce village, le grand dont la mort était prédite : une barque de pêcheurs était-elle submergée ? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége est un sorcier, soit que ses prédictions soient accomplies, soit qu'elles ne le soient pas ; car si quelque événement les favorise, sa magie est démontrée : si les événemens sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout ; ce peuple ne vient point ; mais un vent du nord fait geler quelques vignes, c'est ce qui a été prédit par *Mathieu Lansberge.* Quelqu'un ose-t-il douter de son savoir ? Aussi tôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les astrologues le traitent même de petit esprit & de méchant raisonneur.

Les Sunnites mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du Koran de *Mahomet.* L'étoile *Aldebaran* avait été en grande vénération chez les Arabes, elle signifie l'œil du

taureau ; cela voulait dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, & que, comme un taureau, il frapperait ses ennemis de ses cornes.

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie : on en faisait de grandes haies qui préservaient les moissons de l'ardeur du soleil ; *Mahomet* est l'acacia qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bêtises subtiles ; les jeunes femmes n'y pensent pas ; les vieilles dévotes y croient ; & celui qui dirait publiquement à un Derviche qu'il enseigne des sottises, courrait risque d'être empalé. Il y a eu des savans qui ont trouvé l'histoire de leur temps dans l'Iliade & dans l'Odyssée; mais ces savans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ses oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les dieux, après l'oracle rendu ; il espérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du monde; c'est-à-dire, des nations voisines : point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussitôt après sa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre presque inconnu, entre l'Anti-Liban, l'Arabie déserte & la pétrée,

efpérèrent, comme les autres peuples, d'être les maîtres de l'univers ; fondés fur mille oracles que nous expliquons dans un fens myftique, & qu'ils entendaient dans le fens littéral.

DES SIBYLLES CHEZ LES GRECS, ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES AUTRES NATIONS.

LORSQUE prefque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui, fans être attachées à aucun temple, s'avifèrent de prophétifer pour leur compte. On les appella *Sibylles*, mot grec du dialecte de Laconie, qui fignifie confeil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales, en divers pays. On fait affez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome, à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne Sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jeta au feu les fix premiers livres, & exigea autant d'argent des trois reftans, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent, dit-on, confervés à Rome, jufqu'au temps de *Sylla*, & furent confumés dans un incendie du capitole.

Mais comment fe paffer des prophéties des Sibylles ? On envoya trois fénateurs à Erytre, ville de Grèce où l'on gardait précieufement un millier de mauvais vers grecs, qui paffaient pour être de la façon de la fibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La fibylle *Erytrée* avait tout prédit ; il en était de fes prophéties comme de celles de *Noftradamus* parmi nous : & l'on ne manquait pas à

chaque événement de forger quelques vers grecs qu'on attribuait à la sibylle.

Auguste qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autoriseraient des conspirations, défendit, sous peine de mort, qu'aucun Romain eût chez lui des vers sibyllins : défense digne d'un tyran soupçonneux qui conservait avec adresse un pouvoir usurpé par le crime.

Les vers sibyllins furent respectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continssent la vérité, puisqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans son églogue sur la naissance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Drusus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la Sibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant qui mourut bientôt après, ramènerait le siècle d'or. La sibylle *Erytrée* avait, disait-on alors, prophétisé aussi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à *Auguste*, ou à son favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la sibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne sont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des Sibylles étant donc toujours en très-grande réputation, les premiers chrétiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les Gentils par leurs propres armes. *Hermas* & *St Justin* passent pour être les premiers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. *St Justin* cite des oracles de la sibylle de Cumes, débités par un chrétien qui avait pris le nom d'*Istape*, & prétendait que sa

ſibylle avait vécu du temps du déluge. *St Clément* d'Alexandrie, (dans ſes Stromates, liv. VI,) aſſure que l'apôtre *St Paul* recommande dans ſes épîtres *la lecture des ſibylles qui ont manifeſtement prédit la naiſſance du fils de* DIEU.

Il faut que cette épître de *St Paul* ſoit perdue; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de *St Paul*. Il courait dans ce temps-là parmi les chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus; comme Les Prophéties de *Jaldabaſt*, celles de *Seth*, d'*Enoch* & de *Cham*; La Pénitence d'*Adam*; L'hiſtoire de *Zacharie*, père de *St Jean*; L'évangile des Egyptiens; L'évangile de *St Pierre*, d'*André*, de *Jacques*; L'évangile d'*Eve*; L'apocalypſe d'*Adam*; Les Lettres de JESUS-CHRIST, & cent autres écrits dont il reſte à peine quelques fragmens enſevelis dans des livres qu'on ne lit guère.

L'égliſe chrétienne était alors partagée en ſociété judaïſante, & ſociété non-judaïſante. Ces deux ſociétés étaient diviſées en pluſieurs autres. Quiconque ſe ſentait un peu de talent, écrivait pour ſon parti. Il y eut plus de cinquante évangiles, juſqu'au concile de Nicée; il ne nous en reſte aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de *Jacques*, de l'*Enfance*, & de *Nicodème*. On forgea ſurtout des vers attribués aux anciennes ſibylles. Tel était le reſpect du peuple pour ces oracles ſibyllins, qu'on crut avoir beſoin de cet appui étranger pour fortifier le chriſtianiſme naiſſant. Non-ſeulement on fit des vers grecs ſibyllins qui annonçaient JESUS-CHRIST; mais on les fit en acroſtiches, de manière que les lettres de ces mots, *Jeſous Chreiſtos ïos Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement

de chaque vers. C'eſt dans ces poëſies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poiſſons,
Il nourrira cinq mille hommes au déſert,
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du chriſtianiſme le ſens des vers de la quatrième églogue de *Virgile :*

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cælo demittitur alto.

Les temps de la ſibylle enfin ſont arrivés:
Un nouveau rejeton deſcend du haut des cieux.

Cette opinion eut un ſi grand cours dans les premiers ſiècles de l'égliſe, que l'empereur *Conſtantin* la ſoutint hautement. Quand un empereur parlait, il avait ſurement raiſon. *Virgile* paſſa long-temps pour un prophète. Enfin, on était ſi perſuadé des oracles des ſibylles ; que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'eſt pas fort ancienne, ces deux vers remarquables :

Solvet ſæclum in favilla,
Teſte David cum ſibylla.

Il mettra l'univers en cendres,
Témoin la ſibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux ſibylles, on faiſait ſurtout valoir le règne de mille ans, que les pères de l'égliſe adoptèrent juſqu'au temps de *Théodoſe II.*

Ce règne de JESUS-CHRIST pendant mille ans ſur la terre, était fondé d'abord ſur la prophétie de *St Luc*, chap. XXI; prophétie mal entendue, que JESUS-CHRIST *viendrait dans les nuées, dans une grande puiſſance & dans une grande majeſté, avant que la génération préſente fût paſſée.* La génération avait paſſé; mais *St Paul* avait dit auſſi dans ſa première épître aux Theſſaloniciens, chap. IV:

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui ſommes réſervés pour ſon avénement, nous ne préviendrons point ceux qui ſont déjà dans le ſommeil.

Car auſſitôt que le ſignal aura été donné par la voix de l'archange, & par le ſon de la trompette de DIEU; *le Seigneur lui-même deſcendra du ciel, & ceux qui ſeront morts en* JESUS-CHRIST *reſſuſciteront les premiers.*

Puis nous autres qui ſommes vivans, & qui ſerons demeurés juſqu'alors; nous ſerons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainſi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il eſt bien étrange que *Paul* diſe que c'eſt le Seigneur lui-même qui lui avait parlé; car *Paul*, loin d'avoir été un des diſciples de CHRIST, avait été long-temps un de ſes perſécuteurs. Quoi qu'il en puiſſe être, l'Apocalypſe avait dit auſſi, chap. XX, que les juſtes *régneraient ſur la terre pendant mille ans avec* JESUS-CHRIST.

On s'attendait donc à tout moment que JESUS-CHRIST deſcendrait du ciel pour établir ſon règne, & rebâtir Jéruſalem dans laquelle les chrétiens devaient ſe réjouir avec les patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalypse : *Moi*, Jean, *je vis la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel parée comme une épousée.... Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un ange à chaque porte.... douze fondemens où sont les noms des apôtres de l'agneau.... Celui qui me parlait avait une toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la muraille. La ville est bâtie en carré, elle est de douze mille stades; sa longueur, sa largeur & sa hauteur sont égales.... Il en mesura aussi la muraille qui est de cent quarante-quatre coudées.... cette muraille était de jaspe; & la ville était d'or, &c.*

On pouvait se contenter de cette prédiction, mais on voulut encore avoir pour garant une sibylle à qui l'on fait dire à peu près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que *St Justin*, dans son dialogue contre *Triphon*, dit *qu'il en est convenu; & que* JESUS *doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.*

St Irénée se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à *St Jean* l'évangéliste ces paroles : *Dans la nouvelle Jérusalem chaque cep de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin; & quand un des saints vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira : prends-moi, je suis meilleur que lui* (*q*).

Ce n'était pas assez que la sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de *Tertullien*, la Jérusalem

(*q*) *Irénée*, chap. XXXV, liv. V.

nouvelle defcendre du ciel pendant quarante nuits confécutives.

Tertullien s'exprime ainfi : (*r*) *Nous confeffons que le royaume nous eft promis pour mille ans en terre, après la réfurrection dans la cité de Jérufalem apportée du ciel ici-bas.*

C'eft ainfi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des chofes extraordinaires, a perverti le fens commun dans tous les temps. C'eft ainfi qu'on s'eft fervi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne fut d'ailleurs foutenue par des raifons fi folides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'églife parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

DES MIRACLES.

REVENONS toujours à la nature de l'homme; il n'aime que l'extraordinaire ; & cela eft fi vrai, que fitôt que le beau, le fublime eft commun; il ne paraît plus ni beau ni fublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va jufqu'à l'impoffible. L'hiftoire ancienne reffemble à celle de ce chou plus grand qu'une maifon, & à ce pot plus grand qu'une églife, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle* qui d'abord fignifiait *chofe admirable*? Nous avons dit, c'eft ce que la nature ne peut opérer; c'eft ce qui eft contraire à toutes fes lois. Ainfi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de fe mettre tout

(*r*) *Tert.* contre *Marcion*, liv. III.

entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au couvent.

Nous croyons ſans difficulté aux vrais miracles opérés dans notre ſainte religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raiſonnons que ſuivant les règles du bon ſens, toujours ſoumiſes à la révélation.

Quiconque n'eſt pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux lois éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas poſſible que DIEU dérange ſon propre ouvrage; il ſait que tout eſt lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il ſait que DIEU étant immuable, ſes lois le ſont auſſi; & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, ſans que la nature entière ſoit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène*, fait une nuit de vingt-quatre heures, lorſqu'elle devait être de douze; il eſt néceſſaire que la terre s'arrête dans ſon cours, & reſte immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaiſſent la nuit ſuivante, il eſt néceſſaire auſſi que la lune & toutes les planètes ſe ſoient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes céleſtes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort reſſuſcite au bout de quelques jours: il faut que toutes les parties imperceptibles de ſon corps, qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les

vents avaient emportées au loin, reviennent se mettre chacune à leur place; que les vers & les oiseaux, ou les autres animaux nourris de la substance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraissés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pie-grièches, ces pie-grièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort: sans quoi ce ne serait plus la même personne. Tout cela n'est rien encore, si l'ame ne revient dans son hôtellerie.

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des lois immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses lois; ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de supposer un cas où le créateur & le maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car, ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel ressuscite *Pélops*, *Hippolyte*, *Hérès*, & quelques autres fameux personnages; mais il ne paraît pas vraisemblable que le maître commun de l'univers oublie le soin de cet univers en faveur de cet *Hippolyte* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles sont incroyables, selon les faibles lumières de notre esprit, plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent

des chofes très-ordinaires. Auffi ne s'avifait-on pas de nier ceux de fes voifins. Les Grecs difaient aux Egyptiens, aux nations afiatiques : Les dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours ; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils fe font mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphofes, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux difcours. Il n'y a pas même jufqu'aux Romains, chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché, *Rome, prends garde à toi.* Pline dans fon livre huitième, dit qu'un chien parla, lorfque *Tarquin* fut chaffé du trône. Une corneille, fi l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le capitole, lorfqu'on allait affaffiner *Domitien; Eftai panta kalos*, c'eft fort bien fait, tout eft bien. C'eft ainfi qu'un des chevaux d'*Achille*, nommé *Xante*, prédit à fon maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'*Achille*, le belier de *Phryxus* avait parlé, auffi bien que les vaches du mont Olympe. Ainfi au lieu de réfuter les fables, on enchériffait fur elles. On fefait comme ce praticien à qui on produifait une fauffe obligation; il ne s'amufa point à plaider, il produifit fur le champ une fauffe quittance.

Il eft vrai que nous ne voyons guère de morts reffufcités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guérifons miraculeufes. Les Grecs plus attachés à la métempfycofe, eurent beaucoup de réfurrections. Ils tenaient ce fecret des Orientaux de qui toutes les fciences & les fuperftitions étaient venues.

De toutes les guérifons miraculeufes, les plus

atteftées,

atteſtées, les plus authentiques ſont celles de cet aveugle à qui l'empereur *Veſpaſien* rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'uſage de ſes membres. C'eſt dans Alexandrie que ce double miracle s'opère; c'eſt devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'eſt ſur ſon tribunal que *Veſpaſien* opère ces prodiges. Ce n'eſt pas lui qui cherche à ſe faire valoir par des preſtiges dont un monarque affermi n'a pas beſoin, ce ſont ces deux malades eux-mêmes qui, proſternés à ſes pieds, le conjurent de les guérir. Il rougit de leurs prières, il s'en moque, il dit qu'une telle guériſon n'eſt pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés inſiſtent: *Sérapis* leur eſt apparu; *Sérapis* leur a dit qu'ils feraient guéris par *Veſpaſien*. Enfin il ſe laiſſe fléchir, il les touche ſans ſe flatter du ſuccès. La divinité favorable à ſa modeſtie & à ſa vertu, lui communique ſon pouvoir; à l'inſtant l'aveugle voit & l'eſtropié marche. Alexandrie, l'Egypte & tout l'Empire applaudiſſent à *Veſpaſien* favori du ciel. Le miracle eſt conſigné dans les archives de l'Empire & dans toutes les hiſtoires contemporaines. Cependant, avec le temps, ce miracle n'eſt cru de perſonne; parce que perſonne n'a intérêt de le ſoutenir.

Si l'on en croit je ne ſais quel écrivain de nos ſiècles barbares, nommé *Helgaut;* le roi *Robert*, fils de *Hugues Capet*, guérit auſſi un aveugle. Ce don des miracles, dans le roi *Robert*, fut apparemment la récompenſe de la charité avec laquelle il avait fait brûler le confeſſeur de ſa femme, & ces chanoines d'Orléans, accuſés de ne pas croire l'infaillibilité

& la puiſſance abſolue du pape ; & par conſéquent d'être Manichéens : ou, ſi ce ne fut pas le prix de ces bonnes actions, ce fut celui de l'excommunication qu'il ſouffrit pour avoir couché avec la reine ſa femme.

Les philoſophes ont fait des miracles, comme les empereurs & les rois. On connaît ceux d'*Apollonios* de Thyane ; c'était un philoſophe pythagoricien, tempérant, chaſte & juſte, à qui l'hiſtoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faibleſſes dont fut accuſé *Socrate*. Il voyagea chez les Mages & chez les Brachmanes, & fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeſte, donnant toujours de ſages conſeils, & diſputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux dieux eſt admirable : *Dieux immortels ! accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne ſoyons pas indignes.* Il n'avait nul enthouſiaſme ; ſes diſciples en eurent : ils lui ſuppoſèrent des miracles qui furent recueillis par *Philoſtrate*. Les Thyanéens le mirent au rang des demi-dieux, & les empereurs romains approuvèrent ſon apothéoſe. Mais avec le temps, l'apothéoſe d'*Apollonios* eut le ſort de celle qu'on décernait aux empereurs romains, & la chapelle d'*Apollonios* fut auſſi déſerte, que le *Socratéion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les rois d'Angleterre, depuis *S*[t] *Edouard* juſqu'au roi *Guillaume III*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles qu'aucuns médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume III* ne voulut point faire de miracles, & ſes ſucceſſeurs s'en ſont abſtenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve

jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

DES TEMPLES.

ON n'eut pas un temple auſſitôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Chaldéens, les Perſans qui révéraient les aſtres, ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices conſacrés ; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était-là leur temple. Celui de *Bel* à Babylone paſſe pour le plus ancien de tous ; mais ceux de *Brama* dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée ; au moins les Brames le prétendent.

Il eſt dit dans les annales de la Chine, que les premiers empereurs ſacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais, chez aucun peuple, qu'une divinité ſecondaire ; cependant le temple de Tyr eſt très-antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique, lorſque *Salomon* aidé par *Hiram* bâtit le ſien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens, dit que, de ſon temps, les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-temps. *Hérodote* dit encore qu'il apprit que le temple de *Vulcain* à Memphis avait été bâti par *Ménès*, vers le temps qui répond à trois mille ans avant notre ère ; & il n'eſt pas à croire que les Egyptiens euſſent élevé un temple à *Vulcain*, avant d'en avoir donné un à *Iſis*, leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit *Hérodote* au livre second : il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs, tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je soupçonne le texte grec d'avoir été corrompu. Les hommes les plus sauvages s'abstiennent de cette action devant des témoins. On ne s'est jamais avisé de caresser sa femme ou sa maîtresse en présence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'est guère possible que chez tant de nations qui étaient religieuses jusqu'au plus grand scrupule, tous les temples eussent été des lieux de prostitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple ; comme en usaient les prêtres juifs & d'autres : mais que les prêtres égyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abstenaient de toucher à leurs femmes, quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-temps sans avoir de temples. Ils portaient leurs dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que quand les Juifs habitèrent les déserts, à l'orient du lac Asphaltide, ils portaient le tabernacle du dieu *Remphan*, du dieu *Molok*, du dieu *Kium*, comme le dit *Amos*, & comme le répete *St Etienne*.

C'est ainsi qu'en usaient toutes les autres petites nations du désert. Cet usage doit être le plus ancien

de tous, par la raiſon qu'il eſt bien plus aiſé d'avoir un coffre, que de bâtir un grand édifice.

C'eſt probablement de ces dieux portatifs que vint la coutume des proceſſions qui ſe firent chez tous les peuples; car il ſemble qu'on ne ſe ſerait pas aviſé d'ôter un dieu de ſa place, dans ſon temple, pour le promener dans la ville; & cette violence eût pu paraître un ſacrilège, ſi l'ancien uſage de porter ſon dieu ſur un chariot, ou ſur un brancard, n'avait pas été dès long-temps établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans leſquelles on mettait en ſureté les choſes ſacrées. Ainſi le palladium était dans la fortereſſe de Troye; les boucliers deſcendus du ciel ſe gardaient dans le capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maiſon forte, capable de ſoutenir un aſſaut. Il eſt dit au troiſième livre des Rois, que l'édifice avait ſoixante coudées de long & vingt de large; c'eſt environ quatre-vingt-dix pieds de long ſur trente de face. Il n'y a guère de plus petit édifice public. Mais cette maiſon étant de pierre & bâtie ſur une montagne, pouvait au moins ſe défendre d'une ſurpriſe: les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au-dehors qu'en dedans, reſſemblaient à des meurtrières.

Il eſt dit que les prêtres logeaient dans des appentis de bois adoſſés à la muraille.

Il eſt difficile de comprendre les dimenſions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que ſur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois: que le premier avait cinq

coudées de large, le fecond fix, & le troifième fept. Ces proportions ne font pas les nôtres ; ces étages de bois auraient furpris *Michel-Ange* & *Bramante*. Quoi qu'il en foit, il faut confidérer que ce temple était bâti fur le penchant de la montagne Moria, & que par conféquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter plufieurs degrés pour arriver à la petite efplanade où fut bâti le fanctuaire long de vingt coudées ; or un temple dans lequel il faut monter & defcendre, eft un édifice barbare. Il était recommandable par fa fainteté, mais non par fon architecture. Il n'était pas néceffaire pour les deffeins de DIEU, que la ville de Jérufalem fût la plus magnifique des villes, & fon peuple le plus puiffant des peuples : il n'était pas néceffaire non plus que fon temple furpaffât celui des autres nations : le plus beau des temples eft celui où les hommages les plus purs lui font offerts.

La plupart des commentateurs fe font donné la peine de deffiner cet édifice, chacun à fa manière. Il eft à croire qu'aucun de ces deffinateurs n'a jamais bâti de maifon. On conçoit pourtant que ces murailles qui portaient ces trois étages, étant de pierre, on pouvait fe défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette efpèce de fortereffe d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre *Nabufardan*, l'un des capitaines du roi de Babylone, que nous nommons *Nabuchodonofor*.

Le fecond temple bâti par *Néhémie*, fut moins grand & moins fomptueux. Le livre d'*Efdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient

que trois rangs de pierre brute, & que le reste était de bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraie forteresse. Il fut obligé, comme nous l'apprend *Josephe*, de démolir le temple de *Néhémie*, qu'il appelle le temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria, pour faire une plate-forme appuyée d'un très-gros mur sur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de sorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus*, jusqu'à ce qu'un soldat Romain ayant jeté une solive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'instant : ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois, du temps d'*Hérode*, ainsi que sous *Néhémie* & sous *Salomon*.

Ces bâtimens de sapin contredisent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Josephe*. Il dit que *Titus* étant entré dans le sanctuaire, l'admira & avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guère d'apparence qu'un empereur romain, au milieu du carnage, marchant sur des monceaux de morts, s'amusât à considérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long, tel qu'était ce sanctuaire ; & qu'un homme qui avait vu le capitole, fût surpris de la beauté d'un temple juif. Ce temple était très-saint, sans doute; mais un sanctuaire de vingt coudées de long, n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèse, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olympie, de Rome.

Josephe, dans sa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne fallait *qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu*. Ce raisonnement ne paraît pas concluant; car si les Juifs avaient eu sept ou huit cents milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait fallu qu'ils passassent leur vie à voyager pour aller sacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un DIEU, il suit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne suit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La superstition a toujours une mauvaise logique.

D'ailleurs, comment *Josephe* peut-il dire qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, lorsqu'ils avaient depuis le règne de *Ptolémée-Philometor* le temple assez connu de l'*Onion*, à Bubaste en Egypte?

DE LA MAGIE.

QU'EST-CE que la magie? Le secret de faire ce que ne peut faire la nature; c'est la chose impossible: aussi a-t-on cru à la magie dans tous les temps. Le mot est venu des *Mag*, *Magdim*, ou *Mages* de Chaldée: Ils en savaient plus que les autres; ils recherchaient la cause de la pluie & du beau temps; & bientôt ils passèrent pour faire le beau temps & la pluie. Ils étaient astronomes; les plus ignorans & les plus hardis furent astrologues. Un événement arrivait sous la conjonction de deux planètes; donc ces deux planètes avaient causé cet événement; & les astrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en songe leurs amis mourans ou morts; les magiciens fesaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout

ſimple qu'ils la fiſſent deſcendre ſur la terre. Ils diſpoſaient même de la vie des hommes, ſoit en feſant des figures de cire, ſoit en prononçant le nom de DIEU, ou celui du Diable. *Clément* d'Alexandrie, dans ſes Stromates, livre I[er], dit que ſuivant un ancien auteur, *Moïſe* prononça le nom de *Ihaho*, ou *Jeowah*, d'une manière ſi efficace à l'oreille du roi d'Egypte, *Phara Nekeſr*, que ce roi tomba ſans connaiſſance.

Enfin, depuis *Jannès* & *Mambrès*, qui étaient les ſorciers à brevet de *Pharaon*, juſqu'à la maréchale d'*Ancre*, qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune; il n'y a pas eu un ſeul temps ſans ſortilége.

La pythoniſſe d'Endor, qui évoqua l'ombre de *Samuel*, eſt aſſez connue; il eſt vrai qu'il ſerait fort étrange que ce mot de *Python* qui eſt grec, eût été connu des Juifs, du temps de *Saül*. Mais la vulgate ſeule parle de *Python*: le texte Hébreu ſe ſert du mot *Ob* que les Septante ont traduit par *Engaſtrimuthon*. (18)

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le ſabbat des ſorciers en eſt une preuve parlante; & le bouc avec lequel les ſorcières étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert; ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique, chap. XVII.

(18) L'auteur était trop modeſte pour expliquer ici par quel endroit parlait cette ſorcière. C'eſt le même par lequel la pythoniſſe de Delphes recevait l'eſprit divin; & voilà pourquoi la vulgate a traduit le mot *Ob* par *Python*; elle a voulu ménager la modeſtie des lecteurs, qu'une traduction littérale aurait pu bleſſer.

Il n'y a guère eu parmi nous de procès criminels de sorciers, sans qu'on y ait impliqué quelque juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du temps d'*Auguste*, s'infatuaient encore des sortiléges, tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile* intitulée *Pharmaceutria:*

Carmina vel cælo possunt deducere lunam.
La voix de l'enchanteur fait descendre la lune.

His ego sæpe lupum fieri & se condere silvis
Mœrim, sæpe animas imis exire sepulcris.
Mœris devenu loup se cachait dans les bois:
Du creux de leur tombeau j'ai vu sortir les ames.

On s'étonne que *Virgile* passe aujourd'hui à Naples pour un sorcier : il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles sortiléges. Les premières têtes de la république furent infectées de ces imaginations funestes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour se faire aimer étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en possession de les vendre aux dames romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, fesaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuses, se perpétuèrent chez nous, & il n'y a pas un siècle qu'elles sont décréditées. Des missionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde ; ils ont plaint les peuples à qui le

démon les inſpirait. Eh, mes amis ! que ne reſtiez-vous dans votre patrie ? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables ; mais vous y auriez trouvé tout autant de ſottiſes.

Vous auriez vu des milliers de miſérables aſſez inſenſés pour ſe croire ſorciers, & des juges aſſez imbécilles & aſſez barbares pour les condamner aux flammes. Vous auriez vu une juriſprudence établie en Europe, ſur la magie ; comme on a des lois ſur le larcin & ſur le meurtre : juriſprudence fondée ſur les déciſions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'eſt que les peuples voyant que la magiſtrature & l'égliſe croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement perſuadés de ſon exiſtence : par conſéquent, plus on pourſuivait les ſorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur ſi funeſte & ſi générale ? de l'ignorance : & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes, ſont leurs véritables bienfaicteurs.

On a dit que le conſentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve ! Tous les peuples ont cru à la magie, à l'aſtrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le conſentement de tous les ſages était, non pas une preuve ; mais une eſpèce de probabilité. Et quelle probabilité encore ! Tous les ſages ne croyaient-ils pas avant *Copernic*, que la terre était immobile au centre du monde ?

Aucun peuple n'eſt en droit de ſe moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, *mon révérend père en diable*, parce qu'on enſeignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Seville ; les Eſpagnols peuvent

reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs sorciers.

La France est peut-être de tous les pays, celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être sorciers; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlassent.

DES VICTIMES HUMAINES.

LES hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés; mais le temps qui tantôt corrompt les usages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres, bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes; & la superstition, fille dénaturée de la religion, s'écarta de la pureté de sa mère au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, sous prétexte qu'il fallait donner à DIEU ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, dont la mémoire se soit conservée, fut celui de *Jéhud* chez les Phéniciens, qui, si l'on en croit les fragmens de *Sanchoniathon*, fut immolé par son père *Hillu*, environ deux mille ans avant notre ère. C'était un temps où les grands Etats étaient déjà établis, où la Syrie, la Chaldée, l'Egypte étaient très-florissantes; & déjà en Egypte, suivant *Diodore*, on immolait à *Osiris* les hommes roux; *Plutarque* prétend qu'on les brûlait vifs. D'autres ajoutent qu'on noyait une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un

plein débordement qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocauftes s'établirent dans prefque toute la terre. *Paufanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il fallait bien que cet ufage fût reçu du temps de la guère de Troye, puis qu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze Troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il ofé dire une chofe fi horrible? N'aurait-il pas craint de révolter tous fes lecteurs, fi de tels holocauftes n'avaient pas été en ufage? Tout poëte peint les mœurs de fon pays.

Je ne parle pas du facrifice d'*Iphigénie*, & de celui d'*Idamante* fils d'*Idoménée*: vrais ou faux, ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guère révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolaffent des étrangers.

Si nous defcendons à des temps plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, facrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs, pour expier le crime d'une veftale. *Plutarque* confirme cette affreufe vérité dans fes Queftions fur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'ofier: des forcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du fang qui coulait de la bleffure.

Je crois bien que ces facrifices étaient rares: s'ils

avaient été fréquens, si on en avait fait des fêtes annuelles, si chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinssent choisir la plus belle fille ou le fils aîné de la maison, pour lui arracher le cœur saintement sur une pierre consacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très-probable que ces saints parricides ne se commettaient que dans une nécessité pressante, dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte, & où la fausse idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les Brames, toutes les veuves ne se brûlaient pas toujours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de temps immémorial, & font encore cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs Kans les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* décrit en détail la manière dont on préparait leurs cadavres, pour en former un cortége autour du cadavre royal; mais il ne paraît point par l'histoire que cet usage ait duré long-temps.

Si nous lisions l'histoire des Juifs, écrite par un auteur d'une autre nation; nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui soit venu par ordre exprès de DIEU immoler sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas; égorger sans miséricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mamelle, & ne réserver que les petites filles; que ce peuple saint ait été puni de son DIEU, quand il avait été assez criminel pour épargner un seul homme dévoué à l'anathème. Nous ne croirions pas qu'un peuple

si abominable eût pu exister sur la terre : mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ses livres saints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Notre sainte église qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le DIEU créateur & père de tous les hommes ; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raisonnement.

Il est vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans DIEU une autre sagesse, une autre justice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée ; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu ; ce n'est pas à nous de le juger ; je m'en tiens toujours au simple historique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est expressément ordonné de n'épargner aucune chose, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure :* dit la loi du Lévitique, au chapitre XXVII. C'est en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler sa propre fille, & le prêtre *Samuel* couper en morceaux le roi *Agag*. (19) Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui est environ de neuf lieues quarrées, les Israëlites ayant trouvé six cents soixante & quinze mille brebis, soixante &

(19) Des critiques ont prétendu qu'il n'était pas sûr que *Samuel* fût prêtre. Mais comment, n'étant point prêtre, se serait-il arrogé le droit de sacrer *Saül* & *David* ? Si ce n'est pas en qualité de prêtre qu'il immola *Agag*, c'est donc en qualité d'assassin ou de bourreau. Si *Samuel* n'était pas prêtre, que devient l'autorité de son exemple employée tant de fois par les théologiens, pour prouver que les prêtres ont le droit non-seulement de sacrer les rois, mais d'en sacrer d'autres, quand ceux qu'ils ont oints les premiers ne leur conviennent plus ; & même de traiter les rois indociles, comme le doux *Samuel* a traité l'impie *Agag*.

douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles vierges ; *Moïse* commanda qu'on massacrât tous les hommes, toutes les femmes & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles dont trente-deux seulement furent immolées. (20) Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'est que ce même *Moïse* était gendre du grand-prêtre des Madianites *Jéthro*, qui lui avait rendu les plus signalés services, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que *Josué*, fils de *Nun*, ayant passé avec sa horde la rivière du Jourdain à pied sec, & ayant fait tomber au son des trompettes les murs de Jéricho, dévoué à l'anathème, il fit périr tous les habitans dans les flammes ; qu'il conserva seulement *Rahab la prostituée* & sa famille, qui avait caché les espions du saint peuple : que le même *Josué* dévoua à la mort douze mille habitans de la

(20) On a prétendu que ces trente-deux filles furent seulement destinées au service du tabernacle, mais si on lit attentivement le livre des *Nombres*, où cette histoire est rapportée, on verra que le sens de M. *de Voltaire* est le plus naturel. Les Israélites avaient massacré tous les mâles en état de porter les armes, & n'avaient réservé que les femmes & les enfans. *Moïse* leur en fait des reproches violens ; il leur ordonne de sang froid, plusieurs jours après la bataille, d'égorger les enfans mâles & toutes les femmes qui ne sont pas vierges. Après avoir commandé le meurtre, il prescrit aux meurtriers la méthode de se purifier. Il a oublié seulement de nous transmettre la manière dont les Juifs s'y prenaient pour distinguer une vierge, d'une fille qui ne l'était pas. Ainsi il est clair que l'on peut, sans faire injure au caractère de *Moïse*, croire qu'après avoir ordonné le massacre de quarante mille, tant enfans mâles que femmes ; il n'a pas hésité à ordonner le sacrifice de trente-deux filles. Comment imagine-t-on que les Juifs aient pu consacrer au service du tabernacle trente-deux filles étrangères & idolâtres. D'ailleurs, la portion des prêtres avait été réglée à part, & ils ne se seraient pas contentés de trente-deux vierges. Voyez l'ouvrage intitulé: *Un Chrétien contre six Juifs*.

ville

ville de Haï, qu'il immola au Seigneur trente & un rois du pays, tous soumis à l'anathème ; & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces assassinats religieux dans nos derniers temps, si ce n'est, peut-être, la Saint-Barthelemi & les massacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes doutent que les Juifs aient trouvé six cents soixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un désert au milieu des rochers ; & que personne ne doute de la Saint-Barthelemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumières de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer sur les étranges événemens de l'antiquité, & sur les raisons que DIEU, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choisir le peuple juif pour exterminer le peuple cananéen.

DES MYSTERES DE CERÈS-ELEUSINE.

DANS le chaos des superstitions populaires, qui auraient fait de presque tout le globe un vaste repaire de bêtes féroces, il y eut une institution salutaire qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutissement ; ce fut celle des mystères & des expiations. Il était impossible qu'il ne se trouvât des esprits doux & sages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y-eût des philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison & à la morale.

Ces sages se servirent de la superstition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le

cœur des vipères pour guérir de leurs morſures ; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités ſe ſoutinrent par les fables.

On ne connaît plus les myſtères de *Zoroaſtre*. On ſait peu de choſe de ceux d'*Iſis ;* mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçaſſent le grand ſyſtème d'une vie future ; car *Celſe* dit à *Origène*, liv. VIII : *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?*

L'unité de DIEU était le grand dogme de tous les myſtères. Nous avons encore la prière des prêtreſſes d'Iſis, conſervée dans Apulée, & que j'ai citée en parlant des myſtères égyptiens.

Les cérémonies myſtérieuſes de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Iſis*. Ceux qui avaient commis des crimes les confeſſaient & les expiaient : on jeûnait, on ſe purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues ſecrètes, ſous la religion du ſerment, pour les rendre plus vénérables. Les myſtères ſe célébraient la nuit pour inſpirer une ſainte horreur. On y repréſentait des eſpèces de tragédies dont le ſpectacle étalait aux yeux le bonheur des juſtes & les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquité, les *Platon*, les *Cicéron* ont fait l'éloge de ces myſtères qui n'étaient pas encore dégénérés de leur pureté première.

De très-ſavans hommes ont prétendu que le ſixième livre de l'*Enéide* n'eſt que la peinture de ce qui ſe pratiquait dans ces ſpectacles ſi ſecrets & ſi renommés. *Virgile* n'y parle point à la vérité du *Demiourgos* qui repréſentait le créateur ; mais il fait

voir dans le veſtibule, dans l'avant-ſcène, les enfans que leurs parens avaient laiſſé périr, & c'était un avertiſſement aux pères & mères :

Continuò auditæ voces, vagitus & ingens, &c.

Enſuite paraiſſait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare, & les juſtes conduits dans les champs Elyſées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-Dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des juſtes ; & même quand les Eſſéniens chez le peuple juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer : car pour les phariſiens, ils adoptèrent la métempſycoſe, & non la réſurrection. S'il eſt permis de citer l'hiſtoire ſacrée de JESUS-CHRIST parmi tant de choſes profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant : « Tu ſeras aujourd'hui avec moi dans le jardin ». (*s*) Il ſe conformait en cela au langage de tous les hommes.

Les myſtères d'*Eleuſine* devinrent les plus célébres. Une choſe très-remarquable, c'eſt qu'on y liſait le commencement de la théogonie de *Sanchoniathon* le Phénicien ; c'eſt une preuve que *Sanchoniathon* avait annoncé un DIEU ſuprême, créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du polythéiſme.

(*s*) *Luc*, chap. XXIII.

Suppofons parmi nous un peuple fuperftitieux qui ferait accoutumé dès fa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *St Jofeph*, & aux autres faints le même culte qu'à DIEU le père. Il ferait peut-être dangereux de vouloir le détromper tout d'un coup ; il ferait fage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raifonnables, la diftance infinie qui eft entre DIEU & les créatures : c'eft précifément ce que firent les myftagogues. Les participans aux myftères s'affemblaient dans le temple de *Cérès*, & l'hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer *Cérès*, conduifant *Triptolème* fur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le DIEU qui nourrit les hommes, & qui a permis que *Cérès* & *Triptolème* miffent l'agriculture en honneur.

Cela eft fi vrai, que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien Orphée : *Marchez dans la voie de la juftice, adorez le feul maître de l'univers ; il eft un, il eft feul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur exiftence ; il agit dans eux & par eux ; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Paufanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère* : il faut convenir que du moins, pour le fens, ils valent beaucoup mieux que l'Iliade & l'Odyffée entière.

Il faut avouer que l'évêque *Warburton*, quoique très-injufte dans plufieurs de fes décifions audacieufes, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la néceffité de cacher le dogme de l'unité de DIEU à un peuple entêté du polythéifme. Il remarque, d'après *Plutarque*, que le jeune *Alcibiade*

ayant affifté à ces myftères, ne fit aucune difficulté d'infulter aux ftatues de *Mercure*, dans une partie de débauche avec plufieurs de fes amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il fallait donc alors la plus grande difcrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même, (fi cette anecdote n'eft pas apocryphe,) ayant obtenu en Egypte de l'hiérophante des myftères, la permiffion de mander à fa mère le fecret des initiés, la conjura en même temps de brûler fa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui, trompés par un faux zèle, ont prétendu depuis que ces myftères n'étaient que des débauches infames; devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés :* il veut dire qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encore fans replique, que ces myftères n'étaient célébrés que pour infpirer la vertu aux hommes; c'eft la formule par laquelle on congédiait l'affemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Koftomphet*, VEILLEZ ET SOYEZ PURS. (*Warburton leg. de Moïfe*, liv. 1.) Enfin pour dernière preuve, c'eft que l'empereur *Néron*, coupable de la mort de fa mère, ne put être reçu à ces myftères quand il voyagea dans la Grèce: le crime était trop énorme; & tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zozyme* dit auffi que *Conftantin* ne put trouver de prêtres païens qui vouluffent le purifier & l'abfoudre de fes parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme Païens, Gentils, Idolâtres, une religion très-pure ; tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquefois le sang humain en l'honneur de quelques dieux imaginaires, méprisés & détestés par les sages.

Cette religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un DIEU suprême, de sa providence & de sa justice. Ce qui défigurait ces mystères, c'était, si l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'initié parût ressusciter ; c'était le symbole du nouveau genre de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds ; l'hiérophante levait sur lui le couteau sacré : l'initié qu'on feignait de frapper feignait aussi de tomber mort ; après quoi il paraissait ressusciter. Il y a encore chez les francs-maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias, dans ses Arcadiques, nous apprend que dans plusieurs temples d'*Eleusine* on flagellait les pénitens, les initiés ; coutume odieuse, introduite long-temps après dans plusieurs églises chrétiennes. (21) Je ne doute pas que dans tous ces mystères, dont le fond était si sage & si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche, qui amena le mépris.

(21) *Pausanias* ne dit pas positivement que les coups de verges ne fussent que pour les initiés ; mais il serait plaisant d'imaginer que les prêtres d'Athènes eussent eu le droit de frapper de verges tous ceux qu'ils rencontraient. Passe pour les initiés & les dévotes.

Il ne resta enfin de tous ces anciens myſtères, que des troupes de gueux que nous avons vus, ſous le nom d'Egyptiens & de Bohèmes, courir l'Europe avec des caſtagnettes; danſer la danſe des prêtres d'*Iſis*; vendre du baume; guérir la gale & en être couverts; dire la bonne aventure, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on a eu de plus ſacré dans la moitié de la terre connue.

DES JUIFS AU TEMPS OU ILS COMMENCERENT A ETRE CONNUS.

Nous toucherons le moins que nous pourrons à ce qui eſt divin dans l'hiſtoire des Juifs; ou ſi nous ſommes forcés d'en parler, ce n'eſt qu'autant que leurs miracles ont un rapport eſſentiel à la ſuite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui ſignalèrent tous les pas de cette nation, le reſpect qu'on leur doit; nous les croyons avec la foi raiſonnable qu'exige l'égliſe ſubſtituée à la ſynagogue; nous ne les examinons pas; nous nous en tenons toujours à l'hiſtorique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en peſant les probabilités & en diſcutant les faits. Perſonne au monde n'ayant écrit leur hiſtoire qu'eux-mêmes, avant que les Romains détruiſiſſent leur petit Etat, il faut ne conſulter que leurs annales.

Cette nation eſt des plus modernes, à ne la regarder, comme les autres peuples, que depuis le temps où elle forme un établiſſement, & où elle poſſède une capitale. Les Juifs ne paraiſſent conſidérés

de leurs voisins, que du temps de *Salomon*, qui était à peu près celui d'*Hésiode* & d'*Homère* & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soleiman* est fort connu des orientaux ; mais celui de *David* ne l'est point ; de *Saül* encore moins. Les Juifs avant *Saül* ne paraissent qu'une horde d'Arabes du désert, si peu puissans que les Phéniciens les traitaient à peu près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des esclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes : ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiser les socs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées ; il fallait qu'ils allassent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette espèce. Les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuel*, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée ni javelot, dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béthaven, contre les Phéniciens, ou Philistins ; journée où il est rapporté que *Saül* fit serment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il est vrai qu'avant cette bataille gagnée sans armes, il est dit au chapitre précédent, (*t*) que *Saül* avec une armée de trois cents trente mille hommes défit entièrement les Ammonites ; ce qui semble ne se pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs, les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cents trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui semblent errans & opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une

(*t*) I. *Rois*, chap. II.

arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cents trente mille ſoldats ? il y avait là de quoi conquérir l'Aſie & l'Europe. Laiſſons à des auteurs ſavans & reſpectables le ſoin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières ſupérieures font diſparaître ; reſpectons ce que nous ſommes tenus de reſpecter, & remontons à l'hiſtoire des Juifs par leurs propres écrits.

DES JUIFS EN EGYPTE.

LES annales des Juifs diſent que cette nation habitait ſur les confins de l'Egypte, dans les temps ignorés ; que ſon ſéjour était dans le petit pays de Goſſen, ou Geſſen, vers le mont Caſius & le lac Sirbon. C'eſt là que ſont encore des Arabes qui viennent en hiver paître leurs troupeaux dans la baſſe Egypte. Cette nation n'était compoſée que d'une ſeule famille, qui en deux cents cinq années produiſit un peuple d'environ trois millions de perſonnes ; car pour fournir ſix cents mille combattans que la Genèſe compte au ſortir de l'Egypte, il faut des femmes, des filles & des vieillards. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, eſt un des miracles que DIEU daigna faire en faveur des Juifs.

C'eſt en vain qu'une foule de ſavans hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux ſages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux ; que la fille du roi, qui demeurait à Memphis, ſoit venue ſe baigner loin de Memphis dans un bras du Nil où jamais perſonne ne ſe

baigne à cauſe des crocodiles. C'eſt en vain qu'ils font des objections ſur l'âge de quatre-vingts ans auquel *Moïſe* était déjà parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'eſclavage.

Ils diſputent ſur les dix plaies d'Egypte ; ils diſent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de DIEU ; & que ſi DIEU leur donnait ce pouvoir, il ſemblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïſe* ayant changé toutes les eaux en ſang, il ne reſtait plus d'eau pour que les magiciens puſſent faire la même métamorphoſe.

Ils demandent comment *Pharaon* put pourſuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuſe, après que tous les chevaux étaient morts dans les cinquièmes, ſixièmes, ſeptièmes & dixièmes plaies ? Ils demandent pourquoi ſix cents mille combattans s'enfuirent ayant DIEU à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers nés avaient été frappés de mort ? Ils demandent encore pourquoi DIEU ne donna pas la fertile Egypte à ſon peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déſerts ?

On n'a qu'une ſeule réponſe à toutes ces objections ſans nombre ; & cette réponſe eſt : DIEU l'a voulu, l'égliſe le croit, & nous devons le croire. C'eſt en quoi cette hiſtoire diffère des autres. Chaque peuple a ſes prodiges, mais tout eſt prodige chez le peuple juif ; & on peut dire que cela devait être ainſi, puiſqu'il était conduit par DIEU même. Il eſt clair que l'hiſtoire de DIEU ne doit point reſſembler à celle des hommes. C'eſt pourquoi nous ne rapporterons aucun de ces

faits surnaturels dont il n'appartient qu'à l'Esprit saint de parler ; encore moins oserons-nous tenter de les expliquer. Examinons seulement le peu d'événemens qui peuvent être soumis à la critique.

DE MOÏSE CONSIDÉRÉ SIMPLEMENT COMME CHEF D'UNE NATION.

LE maître de la nature donne seul la force au bras qu'il daigne choisir. Tout est surnaturel dans *Moïse*. Plus d'un savant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voient en lui qu'un roseau faible, dont la main divine daigne se servir pour faire le destin des Empires. Qu'est-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingts ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple sur lequel il n'a aucun droit ? Son bras ne peut combattre, & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépit & bègue. Il ne conduit ses suivans que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadès-Barné, & à le voir rétrograder jusque vers l'endroit d'où il était parti ; il serait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il est à la tête de six cents mille combattans, & il ne pourvoit ni au vêtement ni à la subsistance de ses troupes. DIEU fait tout, DIEU remédie à tout, il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. *Moïse* n'est donc rien par lui-même, & son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puissant ; aussi

nous ne considérons en lui que l'homme, & non le ministre de DIEU. Sa personne en cette qualité est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller au pays des Cananéens, à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jéricho, qui est, dit-on, un bon terroir à quelques égards; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient entre Esiongaber & la mer Morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croît pas un arbuste, & où l'on ne trouve point de fontaine, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens, sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déserts vers Cadés-Barné. Comment se laisse-t-il battre à la tête de six cents mille soldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui deux ou trois mille habitans? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de sa législation: lui & son peuple meurent avant que d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait subjuguer.

Un législateur selon nos notions communes doit se faire aimer & craindre; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les ministres de la loi quelques supplices aux coupables, faire égorger au hasard une grande partie de sa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de six-vingts ans, *Moïse* n'étant conduit que par lui-même, eût été si inhumain, si endurci au carnage, qu'il eût commandé aux Lévites de massacrer, sans distinction, leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois

mille, pour la prévarication de ſon propre frère qui devait plutôt mourir, que de faire un veau pour être adoré ? Quoi ! après cette indigne action ſon frère eſt grand-pontife, & vingt-trois mille hommes ſont maſſacrés ?

Moïſe avait épouſé une Madianite, fille de *Jéthro* grand-prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée ; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits ; il lui avait donné ſon fils pour lui ſervir de guide dans les déſerts ; par quelle cruauté oppoſée à la politique (à ne juger que par nos faibles notions), *Moïſe* aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de ſa nation, ſous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madianite ? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que *Moïſe était le plus doux de tous les hommes* ? Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raiſon & la nature. Mais ſi nous conſidérons dans *Moïſe* le miniſtre des deſſeins & des vengeances de DIEU, tout change alors à nos yeux ; ce n'eſt point un homme qui agit en homme, c'eſt l'inſtrument de la Divinité à laquelle nous n'avons aucun compte à demander : nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si *Moïſe* avait inſtitué ſa religion de lui-même, comme *Zoroaſtre*, *Thaut*, les premiers Brames, *Numa*, *Mahomet*, & tant d'autres ; nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'eſt pas ſervi dans ſa religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime ; pourquoi il n'a pas annoncé expreſſément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort, dogmes reçus dès long-temps en Egypte, en Phénicie, en

Méfopotamie, en Perfe & dans l'Inde. *Vous avez été inſtruit*, lui dirions-nous, *dans la ſageſſe des Egyptiens; vous êtes légiſlateur, & vous négligez abſolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus néceſſaire aux hommes, croyance ſi ſalutaire & ſi ſainte, que vos propres juifs, tout groſſiers qu'ils étaient, l'ont embraſſée long-temps après vous; du moins elle fut adoptée en partie par les eſſéniens & les phariſiens au bout de mille années.*

Cette objection accablante contre un légiflateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute fa force quand il s'agit d'une loi donnée par DIEU même, qui, ayant daigné être le roi du peuple juif, le puniffait & le récompenfait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaiffance de l'immortalité de l'ame, & les fupplices éternels de l'enfer, que dans les temps marqués par fes décrets. Prefque tout événement purement humain chez le peuple juif eft le comble de l'horreur. Tout ce qui eft divin eft au-deffus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduifent toujours au filence.

Il s'eft trouvé des hommes d'une fcience profonde, qui ont pouffé le pyrrhonifme de l'hiftoire jufqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïſe;* fa vie qui eft toute prodigieufe depuis fon berceau jufqu'à fon fépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables arabes, & particulièrement de celle de l'ancien *Bacchus.* (*u*) Ils ne favent en quel temps placer *Moïſe;* le nom même du Pharaon, ou roi d'Egypte fous lequel on le fait vivre, eft inconnu. Nul monument, nulles traces ne nous reftent du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impoffible que *Moïſe* ait gouverné deux

(*u*) Voyez l'article *Bacchus.*

ou trois millions d'hommes, pendant quarante ans, dans des déserts inhabitables où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire qui sapperait tous les fondemens de l'histoire ancienne du peuple juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben-Esra*, de *Maimonide*, de *Nugnès*, de l'auteur des cérémonies judaïques ; quoique le docte *le Clerc*, *Midleton*, les savans connus sous le titre de *théologiens de Hollande*, & même le grand *Newton*, aient fortifié ce sentiment. Ces illustres savans prétendent que ni *Moïse*, ni *Josué* ne purent écrire les livres qui leur sont attribués : ils disent que leurs histoires & leurs lois auraient été gravées sur la pierre, si en effet elles avaient existé ; que cet art exige des soins prodigieux, & qu'il n'était pas possible de le cultiver dans des déserts. Ils se fondent, comme on peut le voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands hommes, l'opinion commune qui est celle de la synagogue & de l'église dont nous reconnaissons l'infaillibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les *le Clerc*, les *Midleton*, les *Newton* d'impiété; à Dieu ne plaise! Nous sommes convaincus que si les livres de *Moïse* & de *Josué*, & le reste du Pentateuque ne leur paraissaient pas être de la main de ces héros israëlites, ils n'en ont pas été moins persuadés que ces livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de DIEU à chaque ligne dans *la Genèse*, dans *Josué*, dans *Samson*, dans

Ruth. L'écrivain juif n'a été, pour ainsi dire, que le secrétaire de DIEU; c'est DIEU qui a tout dicté. *Newton* sans doute n'a pu penser autrement, on le sent assez. DIEU nous préserve de ressembler à ces hypocrites pervers qui saisissent tous les prétextes d'accuser tous les grands hommes d'irréligion, comme on les accusait autrefois de magie! Nous croirions non-seulement agir contre la probité, mais insulter cruellement la religion chrétienne, si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au public que les plus savans hommes & les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais chrétiens. Plus nous respectons l'église à laquelle nous sommes soumis, plus nous pensons que cette église tolère les opinions de ces savans vertueux avec la charité qui fait son caractère.

DES JUIFS APRÈS MOÏSE, JUSQU'A SAUL.

JE ne recherche point pourquoi *Josuah* ou *Josué*, capitaine des Juifs, faisant passer sa horde, de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jéricho, a besoin que DIEU suspende le cours de ce fleuve qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jeter un pont de planches, & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette rivière; témoin celui auquel les Israélites égorgèrent les quarante-deux mille Israélites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth.*

Je ne demande point pourquoi Jéricho tombe au son des trompettes; ce sont de nouveaux prodiges que DIEU daigne faire en faveur du peuple dont il s'est

s'eſt déclaré le roi ; cela n'eſt pas du reſſort de l'hiſtoire. Je n'examine point de quel droit *Joſué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs diſaient : Nous deſcendons d'*Abraham ; Abraham* voyagea chez vous, il y a quatre cents quarante années ; donc votre pays nous appartient ; & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfans.

Fabricius & *Holſtenius* ſe ſont fait l'objection ſuivante : Que dirait-on ſi un Norwégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ſes compatriotes, & diſait aux Allemands : Il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays, fils d'un potier, voyagea près de Vienne ; ainſi l'Autriche nous appartient, & nous venons tout maſſacrer au nom du Seigneur ? Les mêmes auteurs conſidèrent que le temps de *Joſué* n'eſt pas le nôtre, que ce n'eſt pas à nous à porter un œil profane dans les choſes divines ; & ſurtout que DIEU avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il eſt dit qu'à peine Jéricho eſt ſans défenſe, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mamelle, & tous les animaux, excepté une femme proſtituée, qui avait gardé chez elle les eſpions juifs ; eſpions d'ailleurs inutiles, puiſque les murs devaient tomber au ſon des trompettes. Pourquoi tuer auſſi tous les animaux qui pouvaient ſervir ?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puiſqu'elle fut une aïeule de *David*, & même du Sauveur des chrétiens qui ont ſuccédé

aux Juifs. Tous ces événemens font des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grâce. Ce font, encore une fois, des myftères. auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Jofué* rapporte que ce chef, s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre fes rois au nombre de trente-un; c'eft-à-dire trente-un chefs de bourgades, qui avaient ofé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut fe profterner ici devant la Providence qui châtiait les péchés de ces rois par le glaive de *Jofué*.

Il n'eft pas bien étonnant que les peuples voifins fe réuniffent contre les Juifs qui, dans l'efprit des peuples aveuglés, ne pouvaient paffer que pour des brigands exécrables, & non pour les inftrumens facrés de la vengeance divine & du futur falut du genre humain. Ils furent réduits en efclavage par *Cufan*, roi de Méfopotamie. Il y a loin, il eft vrai, de la Méfopotamie à Jéricho; il fallait donc que *Cufan* eût conquis la Syrie & une partie de la Paleftine. Quoi qu'il en foit, ils font efclaves huit années, & reftent enfuite foixante-deux ans fans remuer. Ces foixante-deux ans font une efpèce d'afferviffement, puifqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays, depuis la Méditerranée jufqu'à l'Euphrate; que tout ce vafte pays (*x*) leur était promis; & qu'affurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils font efclaves dix-huit années fous *Eglon* roi des Moabites, affaffiné par *Aod;* ils font enfuite pendant vingt années efclaves d'un peuple cananéen qu'ils ne nomment pas,

(*x*) Genèfe, chap. XV, v. 18; Deuter. chap. I, v. 7.

jusqu'au temps où la prophéteſſe guerrière *Débora* les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans jusqu'à *Gédéon*.

Ils sont esclaves dix-huit ans des Phéniciens qu'ils appellent Philistins, jusqu'à *Jephté*. Ils sont encore esclaves des Phéniciens quarante années jusqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre notre jugement, c'est qu'ils étaient esclaves du temps même de *Samson*, pendant qu'il suffisait à *Samson* d'une simple mâchoire d'âne pour tuer mille Philistins, & que DIEU opérait par les mains de *Samson* les plus étonnans prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour observer combien de juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de DIEU même, depuis qu'ils errèrent dans les déserts, jusqu'au temps où ils eurent un roi élu par le sort.

Les lévites, après l'adoration du veau d'or jeté en fonte par le frère de *Moïse*, égorgent	23000 juifs.
Consumés par le feu, pour la révolte de *Coré*, ...	250
Egorgés pour la même révolte,	14700
Egorgés pour avoir eu commerce avec les filles Madianites, . . .	24000
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer *Shiboleth*, ...	42000
Tués par les Benjamites qu'on attaquait, ...	40000
	143950

De l'autre part, . . .	143950 juifs.
Benjamites tués par les autres tribus, ...	45000
Lorfque l'arche fut prife par les Philiftins, & que DIEU, pour les punir, les ayant affligés d'hémorrhoïdes, ils ramenèrent l'arche à Bethfamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or; les Bethfamites frappés de mort pour avoir regardé l'arche, au nombre de	50070
Somme totale, . . .	239020 juifs.

Voilà deux cents trente-neuf mille vingt juifs exterminés par l'ordre de DIEU même, ou par leurs guerres civiles, fans compter ceux qui périrent dans le défert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens, &c. ce qui peut aller à plus d'un million d'hommes.

Si on jugeait des Juifs, comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pu produire une race affez nombreufe pour fupporter une telle perte. Mais DIEU qui les conduifait, DIEU qui les éprouvait & les puniffait, rendit cette nation fi différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le refte de la terre, & ne point juger de ces événemens, comme on juge des événemens ordinaires.

DES JUIFS DEPUIS SAUL.

LES Juifs ne paraissent pas jouir d'un sort plus heureux sous leurs rois que sous leurs juges.

Leur premier roi *Saül* est obligé de se donner la mort. *Isboseth* & *Miphiboseth* ses fils sont assassinés.

David livre aux Gabaonites sept petits-fils de *Saül*, pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* son fils de faire mourir *Adonias* son autre fils, & son général *Joab*. Le roi *Asa* fait tuer une partie du peuple dans Jérusalem. *Baasa* assassine *Nadab* fils de *Jéroboam*, & tous ses parens. *Jéhu* assassine *Joram* & *Ochosias*, soixante & dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochosias* & tous leurs amis. *Athalie* assassine tous ses petits-fils excepté *Joas;* elle est assassinée par le grand-prêtre *Joiadad*. *Joas* est assassiné par ses domestiques; *Amasias* est tué; *Zacharias* est assassiné par *Sellum* qui est assassiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes grosses dans Tapsa. *Phaceïa* fils de *Manahem*, est assassiné par *Phacée* fils de *Roméli*, qui est assassiné par *Osée* fils d'*Ela*. *Manassé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs assassinent *Ammon* fils de *Manassé*, &c.

Au milieu de ces massacres, dix tribus enlevées par *Salmanasar* roi des Babyloniens sont esclaves & dispersées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reste encore deux tribus qui bientôt sont esclaves à leur tour pendant soixante & dix ans: au bout de ces soixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permission de retourner à Jérusalem. Ces deux

tribus, ainſi que le peu de Juifs qui peuvent être reſtés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, ſont toujours ſujettes des rois de Perſe.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perſe, la Judée eſt compriſe dans ſes conquêtes. Après *Alexandre* les Juifs demeurèrent ſoumis tantôt aux *Séleucides* ſes ſucceſſeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolomées* ſes ſucceſſeurs en Egypte; toujours aſſujettis, & ne ſe ſoutenant que par le métier de courtiers qu'ils feſaient dans l'Aſie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte *Ptolémée-Epiphanes*. Un juif nommé *Joſephe* devint fermier général des impôts ſur la baſſe Syrie & la Judée qui appartenaient à ce *Ptolémée*. C'eſt-là l'état le plus heureux des Juifs; car c'eſt alors qu'ils bâtirent la troiſième partie de leur ville, appelée depuis l'enceinte des *Machabées*, parce que les *Machabées* l'achevèrent.

Du joug du roi *Ptolomée*, ils repaſſent à celui du roi de Syrie *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux & ſe révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'eſt le temps des *Machabées* dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions; mais les *Machabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus-Eupator* fils d'*Antiochus-Epiphanes*, ne fît raſer les murailles du temple, en laiſſant ſubſiſter ſeulement le ſanctuaire, & qu'on ne fît trancher la tête au grand-prêtre *Onias* regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que ſous les rois de Syrie; ils n'adorèrent plus de divinités étrangères; ce fut alors

que leur religion fut irrévocablement fixée, & cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toujours ſur leur délivrance, ſur les promeſſes de leurs prophètes, ſur le ſecours de leur Dieu, mais abandonnés par la Providence, dont les décrets ne ſont pas connus des hommes.

Ils reſpirèrent quelque temps par les guerres inteſtines des rois de Syrie; mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois, & que la dignité de grand-ſacrificateur était la première; c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis: on n'était grand-prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au ſanctuaire que ſur les cadavres de ſes rivaux.

Hircan de la race des *Machabées*, devenu grand-prêtre, mais toujours ſujet des Syriens, fit ouvrir le ſépulcre de *David*, dans lequel l'exagérateur *Joſephe* prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtiſſait le temple ſous *Néhémie*, qu'il eût fallu chercher ce prétendu tréſor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus-Sidétès* le droit de battre monnoie: mais comme il n'y eut jamais de monnoie juive, il y a grande apparence que le tréſor du tombeau de *David* n'avait pas été conſidérable.

Il eſt à remarquer que ce grand-prêtre *Hircan* était Saducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges; ſujet nouveau de querelle qui commençait à diviſer les Saducéens & les Phariſiens. Ceux-ci conſpirèrent contre *Hircan*, & voulurent le condamner à la priſon & au fouet. Il ſe vengea d'eux & gouverna deſpotiquement.

Son fils *Ariſtobule* oſa ſe faire roi pendant les

troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple juif. *Ariſtobule*, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim ſa mère, & fit égorger *Antigone* ſon frère. Il eut pour ſucceſſeur un nommé *Jean* ou *Jeanné*, auſſi méchant que lui.

Ce *Jeanné*, ſouillé de crimes, laiſſa deux fils qui ſe firent la guerre. Ces deux fils étaient *Ariſtobule* & *Hircan*; *Ariſtobule* chaſſa ſon frère & ſe fit roi. Les Romains alors ſubjuguaient l'Aſie. *Pompée* en paſſant vint mettre les Juifs à la raiſon, prit le temple, fit pendre les ſéditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi *Ariſtobule*.

Cet *Ariſtobule* avait un fils qui oſait ſe nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par l'ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour roi aux Juifs un Arabe iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'eſt ce même *Hérode* que *St Mathieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, ſur ce qu'il apprit qu'il était né un *Roi des Juifs* dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des préſens.

Ainſi les Juifs furent preſque toujours ſubjugués ou eſclaves. On ſait comme ils ſe révoltèrent contre les Romains, & comme *Titus*, & enſuite *Adrien* les firent tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils eſſuyèrent un ſort encore plus funeſte ſous les empereurs *Trajan* & *Adrien*, & ils le méritèrent.

Il y eut du temps de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le signal de la colère de DIEU contre les Romains; ils se rassemblèrent, ils s'armèrent en Afrique & en Chypre : une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous *Adrien*, quand *Barchochebas* se disant leur messie se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrens de sang.

Il est étonnant qu'il reste encore des juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel*, rabin très-savant qui voyagea dans l'Europe & dans l'Asie au douzième siècle, en comptait environ trois cents quatre-vingt mille, tant juifs que samaritains; car il ne faut pas faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompeur ou trompé sur cet article, prétend qu'il y avait trois cents mille juifs des dix anciennes tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Vespasien*, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager; mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au nord de la Mecque. C'est depuis *Mahomet* qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie

d'Egypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens : elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieilleſſe, ni le ſexe, ni l'enfance dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle oſe étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations; (*y*) elle ſe révolte contre tous ſes maîtres ; toujours ſuperſtitieuſe, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rampante dans le malheur, & inſolente dans la proſpérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurſeurs, ils nous ont préparé la voie : ils ont été les hérauts de la Providence.

(*y*) Voici ce qu'on trouve dans une réponſe à l'évêque *Warburton*, lequel, pour juſtifier la haine des Juifs contre les nations, écrivit avec beaucoup de haine & d'injures contre pluſieurs auteurs français.

" Venons maintenant à la haine invétérée que les Iſraélites avaient " conçue contre toutes les nations. Dites-moi, ſi on égorge les pères & " les mères, les fils & les filles, les enfans à la mamelle & les animaux " même ſans haïr ? Si un homme avait trempé dans le ſang ſes mains " dégouttantes de fiel & d'encre, oſerait-il dire qu'il aurait aſſaſſiné ſans " colère & ſans haine ? Reliſez tous les paſſages où il eſt ordonné aux Juifs " de ne pas laiſſer une ame en vie, & dites après cela qu'il ne leur était " pas permis de haïr. C'eſt ſe tromper trop groſſièrement ſur la haine ; " c'eſt un uſurier qui ne ſait pas compter.

" Quoi ! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger " s'eſt ſervi, de ne pas toucher ſes habits ; ce n'eſt pas ordonner l'averſion " pour les étrangers ? Les Juifs, dites-vous, ne haïſſaient que l'idolâtrie, " & non les idolâtres : plaiſante diſtinction !

" Un jour un tigre raſſaſié de carnage rencontra des brebis qui prirent " la fuite ; il courut après elles, & leur dit : Mes enfans, vous vous " imaginez que je ne vous aime point, vous avez tort ; c'eſt votre bêlement " que je hais ; mais j'ai du goût pour vos perſonnes, & je vous chéris au " point que je ne veux faire qu'une chair avec vous : je m'unis à vous par " la chair & le ſang ; je bois l'un, je mange l'autre pour vous incorporer " à moi. Jugez ſi on peut aimer plus intimement. "

Les deux autres nations qui font errantes comme la juive dans l'Orient, & qui, comme elle, ne s'allient avec aucun autre peuple, font les Banians & les Parfis nommés Guèbres. Ces Banians adonnés au commerce ainfi que les Juifs, font les defcendans des premiers habitans paifibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur fang à un fang étranger, non plus que les Brachmanes. Les Parfis font ces mêmes Perfes, autrefois dominateurs de l'Orient, & fouverains des Juifs. Ils font difperfés depuis *Omar*, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fidelles à cette antique religion des Mages, adorant un feul Dieu, & confervant le feu facré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblème de la Divinité.

Je ne compte point ces reftes d'Egyptiens adorateurs fecrets d'*Ifis*, qui ne fubfiftent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

DES PROPHETES JUIFS.

NOUS nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Roheim* des Hébreux, avec les impofteurs des autres nations. On fait que DIEU ne fe communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers; comme, par exemple, quand il infpira *Balaam* prophète de Méfopotamie; & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le prophète d'un autre Dieu, & cependant il n'eft point dit qu'il fût un faux prophète (z). Nous avons déjà remarqué que les

(z) *Nombre*, chap. XXII.

prêtres d'Egypte étaient prophètes & voyans. Quel sens attachait-on à ce mot? celui d'inspiré. Tantôt l'inspiré devinait le passé, tantôt l'avenir; souvent il se contentait de parler dans un style figuré : c'est pourquoi l'on a donné le même nom aux poëtes & aux prophètes.

Le titre, la qualité de prophète était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la loi à certaines personnes choisies, comme la dignité de pythie à Delphes ? Non ; les prophètes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de là que souvent il s'élevait de faux prophètes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de DIEU, & qui souvent causèrent de grands malheurs ; comme les prophètes des Cévènes au commencement de ce siècle.

Il était très-difficile de distinguer le faux prophète du véritable. C'est pourquoi *Manassé*, roi de Juda, fit périr *Isaïe* par le supplice de la scie. Le roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie* qui prédisaient des choses contraires, & il fit mettre *Jérémie* en prison. *Ezéchiel* fut tué par des juifs compagnons de son esclavage. *Michée* ayant prophétisé des malheurs aux rois *Achab* & *Josaphat*, un autre prophète, *Tsedékia* fils de *Canaa*, (*a*) lui donna un soufflet, en lui disant : L'esprit de l'Eternel a passé par ma main pour aller sur ta joue. *Osée*, ch. IX, déclare que les prophètes sont des fous, *stultum prophetam, insanum virum spiritualem.* Les prophètes se traitaient les uns les autres de visionnaires & de

(*a*) *Paralipomènes*, chap. XVIII.

menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux, que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Syrie, le roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de présens, pour savoir s'il guérirait; *Elisée* répondit, *que le roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait*. Le roi mourut en effet. Si *Elisée* n'avait pas été un prophète du vrai DIEU, on aurait pu le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement; car si le roi n'était pas mort, *Elisée* avait prédit sa guérison en disant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas spécifié le temps de sa mort. Mais ayant confirmé sa mission par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de sa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici, avec les commentateurs, ce que c'était que l'esprit double qu'*Elisée* reçut d'*Elie*, ni ce que signifie le manteau que lui donna *Elie*, en montant au ciel dans un char de feu traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poësie le char d'*Apollon*. Nous n'approfondirons point quel est le type, quel est le sens mystique de ces quarante-deux petits enfans qui, en voyant *Elisée* dans le chemin escarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant : *Monte, chauve, monte ;* & de la vengeance qu'en tira le prophète, en fesant venir sur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits sont connus ; & le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'Orient ; que les Juifs poussèrent à un point qui nous étonne. Cet usage était non-seulement de parler en allégories,

mais d'exprimer par des actions singulières les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage; car les hommes n'ayant écrit long-temps leurs pensées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (si on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darah*, que nous appelons *Darius*, un oiseau, une souris, une grenouille & cinq flèches; cela voulait dire que si *Darius* ne s'enfuyait aussi vîte qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris & comme une grenouille; il périrait par leurs flèches.

Le conte peut n'être pas vrai, mais il est toujours un témoignage des emblèmes en usage dans ces temps reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la reine de *Saba*. *Tarquin le superbe* consulté dans son jardin par son fils, sur la manière dont il faut se conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-dessus des autres fleurs. Il fesait assez entendre qu'il fallait exterminer les grands & épargner le peuple.

C'est à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable est bien plus ancienne que l'histoire.

Il faut être un peu familiarisé avec l'antiquité, pour n'être point effarouché des actions & des discours énigmatiques des prophètes juifs.

Isaïe veut faire entendre au roi *Achas* qu'il sera délivré dans quelques années du roi de Syrie & du

Melk, ou roitelet de Samarie, unis contre lui; il lui dit : *Avant qu'un enfant soit en âge de discerner le mal & le bien, vous serez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un rasoir de louage, pour raser la tête, le poil du penil* (qui est figuré par les pieds) *& la barbe, &c.* Alors le prophète prend deux témoins, *Zacharie* & *Urie ;* il couche avec la prophéteffe, elle met au monde un enfant. Le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas, *Partagez vîte les dépouilles;* & ce nom signifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le sens allégorique & infiniment respectable qu'on donne à cette prophétie ; je me borne à l'examen de ces usages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Isaïe* marche tout nud dans Jérusalem, pour marquer que les Egyptiens seront entièrement dépouillés par le roi de Babylone.

Quoi ! dira-t-on, est-il possible qu'un homme marche tout nud dans Jérusalem, sans être repris de justice ? Oui, sans doute : *Diogène* ne fut pas le seul dans l'antiquité qui eut cette hardiesse. *Strabon*, dans son quinzième livre, dit qu'il y avait dans les Indes une secte de brachmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encore on voit des pénitens dans l'Inde, qui marchent nuds & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du temps d'*Isaïe*, il y eut un seul usage qui ressemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Esprit. DIEU étendit sa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord; cette chaudière représente les peuples qui viendront du Septentrion, & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achète une ceinture de lin, la met sur ses reins, & va la cacher par l'ordre de DIEU dans un trou auprès de l'Euphrate: il retourne ensuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole, en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaînes, il met un joug sur ses épaules; il envoie ces cordes, ces chaînes, & ce joug aux rois voisins, pour les avertir de se soumettre au roi de Babylone *Nabuchodonosor*, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique; il met à terre une poêle de fer; il couche trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fêves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens humains. *C'est ainsi*, dit-il, *que les enfans d'Israël mangeront leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles ils seront chassés.*

Mais

Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, DIEU lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ſes cheveux & les diviſe en trois parts; il en met une partie au feu, coupe la ſeconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troiſième.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encore plus ſurprenantes. Il introduit le Seigneur qui parle ainſi, chap. XVI : *Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni ſalée.... tu es devenue grande, ta gorge s'eſt formée, ton poil a paru.... J'ai paſſé, j'ai connu que c'était le temps des amans. Je t'ai couverte, & je me ſuis étendu ſur ton ignominie.... Je t'ai donné des chauſſures & des robes de coton, des bracelets, un collier, des pendans d'oreille.... Mais pleine de confiance en ta beauté, tu t'es livrée à la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu; tu t'es proſtituée dans les carrefours; tu as ouvert tes jambes à tous les paſſans.... tu as recherché les plus robuſtes.... On donne de l'argent aux courtiſannes, & tu en as donné à tes amans, &c.*

(*b*) Oolla *a forniqué ſur moi; elle a aimé avec fureur ſes amans, princes, magiſtrats, cavaliers..... Sa ſœur* Ooliba *s'eſt proſtituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le.... d'un âne, & qui.... comme les chevaux.* (*c*)

Ces expreſſions nous ſemblent bien indécentes & bien groſſières; elles ne l'étaient point chez les

(*b*) *Ezech.* chap. XXIII.

(*c*) On a très-approfondi cette matière dans pluſieurs livres nouveaux, ſurtout dans le *Dictionnaire philoſophique*, & dans l'*Avis important* de mylord *Bolingbroke*.

Juifs, elles fignifiaient les apoftafies de Jérufalem & de Samarie. Ces apoftafies étaient repréfentées très-fouvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encore une fois, juger des mœurs, des ufages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne fe reffemblent pas plus que la langue françaife ne reffemble au chaldéen & à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophète *Ofée*, chap. I, de prendre pour fa femme une proftituée, & il obéit. Cette proftituée lui donne un fils. DIEU appelle ce fils *Jezraël* : c'eft un type de la maifon de *Jéhu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Joram* dans Jezraël. Enfuite le Seigneur ordonne à *Ofée*, chap. III, d'époufer une femme adultère qui foit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'Ifraël, qui regardent les dieux étrangers, & qui aiment le marc de raifin. Le Seigneur dans la prophétie d'*Amos*, chap. IV, menace les vaches de Samarie de les mettre dans la chaudière. Enfin tout eft l'oppofé de nos mœurs & de notre tour d'efprit; & fi l'on examine les ufages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également oppofés à nos coutumes, non-feulement dans les temps reculés, mais aujourd'hui même lorfque nous les connaiffons mieux.

DES PRIERES DES JUIFS.

IL nous refte peu de prières des anciens peuples; nous n'avons que deux ou trois formules des myftères, & l'ancienne prière à *Ifis*, rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont confervé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à DIEU, on s'appercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs pseaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion ; & ils demandent au Seigneur dans le style oriental tous les biens terrestres.

(*d*) *Tu arroseras les montagnes, la terre sera rassasiée de fruits.*

(*e*) *Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage.*

(*f*) *Juda est une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée, une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un style non moins figuré.

(*g*) *Demande-moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations; tu les régiras avec une verge de fer.*

(*h*) *Mon* DIEU, *traitez mes ennemis selon leurs œuvres, selon leurs desseins méchans; punissez-les comme ils le méritent.*

(*i*) *Que mes ennemis impies rougissent, qu'ils soient conduits dans le sépulcre.*

(*k*) *Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les passages; que mes ennemis soient*

(*d*) Pseaume LXXXVIII.
(*e*) Pseaume CIII.
(*f*) Pseaume CVII.
(*g*) Pseaume II.
(*h*) Pseaume XXVII.
(*i*) Pseaume XXX.
(*k*) Pseaume XXXIV.

couverts de confusion; qu'ils soient comme la poussière emportée par le vent; qu'ils tombent dans le piége.

(*l*) *Que la mort les surprenne, qu'ils descendent tout vivans dans la fosse.*

(*m*) *Dieu brisera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions.*

(*n*) *Ils souffriront la faim comme des chiens, ils se disperseront pour chercher à manger, & ne seront point rassasiés.*

(*o*) *Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds.*

(*p*) *Réprimez ces bêtes sauvages, c'est une assemblée de peuples semblables à des taureaux & à des vaches.... Vos pieds seront baignés dans le sang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en sera abreuvée.*

(*q*) *Faites fondre sur eux tous les traits de votre colère; qu'ils soient exposés à votre fureur; que leur demeure & leurs tentes soient désertes.*

(*r*) *Répandez abondamment votre colère sur les peuples à qui vous êtes inconnu.*

(*s*) *Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu.*

(*t*) *Asservissez le pécheur; que le malin soit toujours à son côté droit.*

Qu'il soit toujours condamné quand il plaidera.

Que sa prière lui soit imputée à péché; que ses enfans soient

(*l*) Pseaume LIV.
(*m*) Pseaume LVII.
(*n*) Pseaume LVIII.
(*o*) Pseaume LIX.
(*p*) Pseaume LXVII.
(*q*) Pseaume LXVIII.
(*r*) Pseaume LXXVIII.
(*s*) Pseaume LXXXII.
(*t*) Pseaume CVIII.

orphelins, & sa femme veuve; que ses enfans soient des mendians vagabonds; que l'usurier enlève tout son bien.

(u) *Le Seigneur juste coupera leurs têtes : que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe sèche des toits.*

(x) *Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mamelle, & qui les écrasera contre la pierre, &c.*

On voit que si DIEU avait exaucé toutes les prières de son peuple, il ne ferait resté que des Juifs sur la terre; car ils détestaient toutes les nations, ils en étaient détestés; & en demandant sans cesse que DIEU exterminât tous ceux qu'ils haïssaient, ils semblaient demander la ruine de la terre entière. Mais il faut toujours se souvenir que non-seulement les Juifs étaient le peuple chéri de DIEU, mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations, comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encore à la mamelle, & qu'on les écrase contre la pierre. DIEU étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs pseaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grâce a sur la loi de rigueur : & plût à DIEU que sous une loi sainte, & avec des prières divines; nous n'eussions pas répandu le sang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un DIEU de miséricorde!

(u) Pseaume CXXVIII. (x) Pseaume CXXXVI.

DE JOSEPHE, HISTORIEN DES JUIFS.

On ne doit pas s'étonner que l'hiſtoire de *Flavien-Joſephe* trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il eſt vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires ; il fallait au moins trois mois à un copiſte habile pour la tranſcrire. Les livres étaient très-chers & très-rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'eſclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponſe de *Joſephe* à *Appion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs ; & l'on voit auſſi que ce petit nombre le traita de menteur & de viſionnaire.

Il faut ſe mettre à la place des Romains du temps de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue, & les légiſlateurs des nations devaient regarder l'hiſtoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guère ſavoir que *Joſephe* avait tiré la plupart des faits des livres ſacrés dictés par le ſaint Eſprit. Ils ne pouvaient pas être inſtruits que *Joſephe* avait ajouté beaucoup de choſes à la Bible, & en avait paſſé beaucoup ſous ſilence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fond de quelques hiſtoriettes dans le troiſième livre d'*Eſdras*, & que ce livre d'*Eſdras* eſt un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penſer un ſénateur romain en liſant ces contes orientaux ? *Joſephe* rapporte, liv. X, ch. XII, que *Darius* fils d'*Aſtiage*, avait fait le prophète *Daniel* gouverneur de trois cents ſoixante villes, lorſqu'il défendit ſous peine de la vie de

prier aucun dieu pendant un mois. Certainement l'écriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cents soixante villes.

Josephe semble supposer ensuite que toute la Perse se fit juive.

Le même *Josephe* donne au second temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une singulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius.* Un esclave juif intime ami du roi des rois! c'est à peu près comme si un de nos historiens nous disait qu'un fanatique des Cévènes, délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV.*

Quoi qu'il en soit, selon *Flavien-Josephe*, *Darius* qui était un prince de beaucoup d'esprit, proposa à toute sa cour une question digne du mercure galant, savoir: qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes? Celui qui répondrait le mieux devait pour récompense avoir une thiare de lin, une robe de pourpre, un collier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se promener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de cousin du roi.

Darius s'assit sur son trône d'or pour écouter les réponses de son académie de beaux esprits. L'un disserta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois; *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puissant qu'elles, car j'ai vu, dit-il, *Apamée*, la maîtresse du roi mon seigneur, donner de petits soufflets sur les joues de sa sacrée majesté, & lui ôter son turban pour s'en coiffer.

Darius trouva la réponse de *Zorobabel* si comi-

que, que sur le champ il fit rebâtir le temple de Jérusalem.

Ce conte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de *Soliman*, & d'un nez retroussé, lequel a servi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous sommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retroussé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or; & que le roi de France ne l'a point appelé mon cousin : nous ne sommes plus au temps des *Darius*.

Ces rêveries dont *Josephe* surchargeait les livres saints, firent tort sans doute chez les païens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient distinguer ce qui avait été puisé dans une source impure, de ce que *Josephe* avait tiré d'une source sacrée. Cette Bible, sacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou aussi méprisée d'eux que *Josephe* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'histoire juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le passage de la mer rouge, les dix plaies d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple Juif en si peu de temps, & dans un aussi petit terrain; le soleil & la lune s'arrêtant en plein midi pour donner le temps à ce peuple esclave de massacrer quelques paysans déjà exterminés par une pluie de pierres; tous les prodiges qui signalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui DIEU s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple barbare réduit en esclavage.

Josephe sentait bien que tout ce qu'il écrivait révolterait des auteurs profanes ; il dit en plusieurs endroits : *Le lecteur en jugera comme il voudra.* Il craint d'effaroucher les esprits ; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être juif, lors même qu'il s'efforce de rendre sa nation recommandable à ses vainqueurs. Il faut sans doute pardonner aux Romains qui n'avaient que le sens commun, & qui n'avaient pas encore la foi, de n'avoir regardé l'historien *Josephe*, que comme un misérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ses maîtres. Bénissons DIEU, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonin*, & que tout le sénat & les chevaliers romains nos maîtres ; nous qui, éclairés par des lumières supérieures, pouvons discerner les fables absurdes de *Josephe* & les sublimes vérités que la sainte Ecriture nous annonce.

D'UN MENSONGE DE FLAVIEN-JOSEPHE, CONCERNANT ALEXANDRE ET LES JUIFS.

LORSQU'*Alexandre*, élu par tous les Grecs comme son père, & comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Asie, eut remporté la victoire d'Issus, il s'empara de la Syrie, l'une des provinces de *Darah* ou *Darius ;* il voulait s'assurer de l'Egypte avant de passer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein qui était celui d'un très-grand capitaine, il fallut assiéger Tyr.

Cette ville était fous la protection des rois de Perfe & fouveraine de la mer ; *Alexandre* la prit après un fiége opiniâtre de fept mois, & y employa autant d'art que de courage ; la digue qu'il ofa faire fur la mer eft encore aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent fuivre tous les généraux dans de pareilles entreprifes. C'eft en imitant *Alexandre* que le duc de *Parme* prit Anvers, & le cardinal de *Richelieu*, la Rochelle (s'il eft permis de comparer les petites chofes aux grandes). *Rollin* à la vérité dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr, que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que DIEU voulut venger l'honneur de fon peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encore d'autres raifons : il fallait, après avoir foumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Pélufe. Ainfi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour furprendre Gaza, il alla de Gaza à Pélufe en fept jours. C'eft ainfi qu'*Arrien*, *Quinte-Curce*, *Diodore*, *Paul-Orofe* même, le rapportent fidellement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Jofephe* pour relever fa nation fujette des Perfes, tombée fous la puiffance d'*Alexandre* avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques priviléges par ce grand homme ? Il prétend qu'*Alexandre* en Macédoine avait vu en fonge le grand-prêtre des Juifs, *Jaddus*, (fuppofé qu'il y eût en effet un prêtre juif dont le nom finît en *us;*) que ce prêtre l'avait encouragé à fon expédition contre les Perfes; que c'était par cette raifon qu'*Alexandre* avait attaqué l'Afie. Il ne manqua donc pas après le fiége de Tyr, de fe détourner de cinq ou fix journées de chemin pour aller voir Jérufalem. Comme le grand-prêtre

Jaddus avait autrefois apparu en ſonge à *Alexandre*, il reçut auſſi en ſonge un ordre de DIEU d'aller ſaluer ce roi; il obéit; & revêtu de ſes habits pontificaux, ſuivi de ſes lévites en ſurplis, il alla en proceſſion au-devant d'*Alexandre*. Dès que ce monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en ſonge ſept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perſe, & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait ſur ſa tête ſon bonnet orné d'une lame d'or, ſur laquelle était gravé un mot hébreu. *Alexandre* qui, ſans doute, entendait l'hébreu parfaitement, reconnut auſſitôt le nom *Jehovah*, & ſe proſterna humblement, ſachant bien que DIEU ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra auſſitôt des prophéties qui diſaient clairement qu'*Alexandre* s'emparerait de l'Empire des Perſes, prophéties qui n'avaient point été faites après la bataille d'*Iſſus*. Il le flatta que DIEU l'avait choiſi pour ôter à ſon peuple chéri toute eſpérance de régner ſur la terre promiſe: ainſi qu'il avait choiſi autrefois *Nabuchodonoſor* & *Cyrus* qui avaient poſſédé la terre promiſe l'un après l'autre. Ce conte abſurde du romancier *Joſephe* ne devait pas, ce me ſemble, être copié par *Rollin*, comme s'il était atteſté par un écrivain ſacré.

Mais c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire ancienne, & bien ſouvent la moderne.

DES PREJUGÉS POPULAIRES AUXQUELS LES ECRIVAINS SACRÉS ONT DAIGNÉ SE CONFORMER PAR CONDESCENDANCE.

Les livres ſaints ſont faits pour enſeigner la morale, & non la phyſique.

Le ſerpent paſſait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le ſerpent fut aſſez ſubtil pour ſéduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain ſacré fait parler le ſerpent & l'âneſſe de *Balaam*. Pluſieurs juifs & pluſieurs docteurs chrétiens ont regardé cette hiſtoire comme une allégorie ; mais ſoit emblème, ſoit réalité, elle eſt également reſpectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin ſe proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la lune fut faite pour préſider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient ſolides ; on les nommait en hébreu *Rakiak*, mot qui répond à une plaque de métal, à un corps étendu & ferme, & que nous traduisîmes par *firmament*. Il portait des eaux, leſquelles ſe répandaient par des ouvertures. L'Ecriture ſe proportionne à cette phyſique ; & enfin on a nommé firmament, c'eſt-à-dire plaque, cette profondeur immenſe de l'eſpace dans lequel on apperçoit à peine les étoiles les plus éloignées à l'aide des téleſcopes.

Les Indiens, les Chaldéens, les Perſans imaginaient que DIEU avait formé le monde en ſix temps. L'auteur de la Geneſe, pour ne pas effaroucher la

faibleſſe des Juifs, repréſente DIEU formant le monde en ſix jours, quoiqu'un mot & un inſtant ſuffiſent à ſa toute-puiſſance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans des pays ſecs & brûlés du ſoleil ; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : DIEU eſt toujours repréſenté comme un homme ; il ſe promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot ame, *Ruah*, ſignifie le ſouffle, la vie : l'ame eſt toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géants, & la Genèſe veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une eſpèce de raiſon. DIEU daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Perſonne ne ſavait ce que c'eſt que l'arc-en-ciel, il était regardé comme une choſe ſurnaturelle, & *Homère* en parle toujours ainſi. L'Ecriture l'appelle l'arc de DIEU, le ſigne d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre-humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en préſentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçuſſent : l'auteur de la Genèſe dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité ſe ſervait des charmes contre la morſure des ſerpens; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureuſemeut ſucée

par des charlatans nommés *Psilles*, ou qu'enfin on avait appliqué avec succès des topiques convenables ; on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. *Moïse* éleva un serpent d'airain dont la vue guérissait ceux que les serpens avaient mordus. DIEU changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion, que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermisseaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption est le principe de la génération. Puisqu'on croyait qu'un corps mort produisait des mouches, on se figurait que le moyen sûr de se procurer des abeilles, était de préparer les peaux sanglantes des animaux de la manière requise pour opérer cette métamorphose. On ne fesait pas réflexion combien les abeilles ont d'aversion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur est contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réussir ; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile* dans son quatrième chant des géorgiques, dit que cette opération fut heureusement faite par *Aristée;* mais aussi il ajoute que c'est un miracle : *Mirabile monstrum.*

C'est en rectifiant cet antique préjugé, qu'il est rapporté que *Samson* trouva un essaim d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encore une opinion vulgaire que l'aspic

ſe bouchait les oreilles, de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le Pſalmiſte ſe prête à cette erreur en diſant, pſeaume LVIII : *Tel que l'aſpic ſourd qui bouche ſes oreilles, & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ancienne opinion que les femmes ſont tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de ſe figer, & ſont périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, ſubſiſte encore dans le petit peuple, ainſi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un ſang corrompu; & que ſi un homme approchait de ſa femme dans ce temps critique, il feſait néceſſairement des enfans lépreux & eſtropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique, chap. XX, condamne à mort l'homme & la femme qui ſe feront rendu le devoir conjugal dans ce temps critique.

Enfin l'Eſprit ſaint veut bien ſe conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais de vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le blé pourriſſe pour mûrir.

St Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur perſuader la réſurrection : *Inſenſés, ne ſavez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour ſe vivifier ?* On ſait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever; s'il pourriſſait, il ne lèverait pas; mais alors on était dans cette erreur; & le St Eſprit daignait en tirer des comparaiſons utiles. C'eſt ce que *St Jérôme* appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulſions paſſèrent pour

des poſſeſſions de diable, dès que la doctrine des diables fut admiſe. L'épilepſie, chez les Romains comme chez les Grecs, fut appelée le *mal ſacré.* La mélancolie accompagnée d'une eſpèce de rage, fut encore un mal dont la cauſe était ignorée ; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appelés démoniaques, lycanthropes chez les Grecs. L'Ecriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient ſouvent tourmentés des furies ; elles avaient réduit *Oreſte* à un tel déſeſpoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur ; elles avaient pourſuivi *Alcméon*, *Etéocle* & *Polinice.* Les Juifs helléniſtes qui furent inſtruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des eſpèces de furies, des eſprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il eſt vrai que les Saducéens ne reconnaiſſaient point de diables ; mais les Phariſiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode.* Il y avait alors chez les Juifs des Exorciſtes qui chaſſaient les diables ; ils ſe ſervaient d'une racine qu'ils mettaient ſous le nez des poſſédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon.* Enfin ils étaient tellement en poſſeſſion de chaſſer les diables, que notre Sauveur lui-même, accuſé ſelon *St Matthieu* de les chaſſer par les enchantemens de *Belzébuth*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande ſi c'eſt par *Belzébuth* qu'ils triomphent des eſprits malins ?

Certes, ſi les mêmes Juifs qui firent mourir JESUS

avaient

avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, si les pharisiens chassaient en effet les diables, ils fesaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur. Ils avaient le don que JESUS communiquait à ses disciples; & s'ils ne l'avaient pas, JESUS se conformait donc au préjugé populaire, en daignant supposer que ses implacables ennemis, qu'il appelait race de vipères, avaient le don des miracles & dominaient sur les démons. Il est vrai que ni les juifs ni les chrétiens ne jouissent plus aujourd'hui de cette prérogative long-temps si commune. Il y a toujours des exorcistes, mais on ne voit plus de diables ni de possédés (22) : tant les choses changent avec le temps ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des possédés, & il est bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges nécessaires pour élever un

(22) M. *de Voltaire* fait trop d'honneur à notre siècle. Nous avons encore des possédés, non-seulement à Besançon où le diable les conduit tous les ans pour avoir le plaisir de se faire chasser par la présence du *saint Suaire*, mais à Paris même. Pendant la semaine sainte, la nuit, dans l'église de la sainte Chapelle, on joue une farce religieuse, où des possédés tombent en convulsion à la vue d'un prétendu morceau de la vraie croix. On imaginerait difficilement un spectacle plus indécent ou plus dégoûtant; mais aussi on en trouverait difficilement un qui prouvât mieux jusqu'à quel point la superstition peut dégrader l'espèce humaine; & surtout jusqu'à quel point l'amour de l'argent & l'envie de dominer sur le peuple, peuvent endurcir des prêtres contre la honte, & les déterminer à se dévouer au mépris public. Il est étonnant que les chefs du clergé & ceux de la magistrature n'aient pas daigné se réunir pour abolir ce scandale, qui souille également & l'église de *Jesus-Christ*, & le temple de la justice.

En 1777, un de ces prétendus possédés profita de cette qualité pour proférer devant le peuple assemblé tous les blasphêmes dont il se put aviser. Un homme raisonnable qui aurait parlé avec la même franchise eût été brûlé vif. Le possédé en fut quitte pour une double dose d'eau bénite. L'année d'après, la bonne compagnie y courut en foule, dans l'espérance d'entendre blasphémer; mais la police avait ordonné au diable de se taire, & le diable obéit.

un édifice divin, font inutiles quand il eft au comble. Tout a changé fur la terre : la vertu feule ne change jamais. Elle eft femblable à la lumière du foleil, qui ne tient prefque rien de la matière connue, & qui eft toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens fe confondent fans ceffe. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir fon auteur.

DES ANGES, DES GENIES, DES DIABLES, CHEZ LES ANCIENNES NATIONS ET CHEZ LES JUIFS.

TOUT a fa fource dans la nature de l'efprit humain. Tous les hommes puiffans, les magiftrats, les princes avaient leurs meffagers ; il était vraifemblable que les dieux en avaient auffi. Les Chaldéens & les Perfes femblent être les premiers hommes connus de nous, qui parlèrent des anges comme d'huiffiers céleftes, & de porteurs d'ordre. Mais avant eux, les Indiens, de qui toute efpèce de théologie nous eft venue, avaient inventé les anges & les avaient repréfentés dans leur ancien livre du Shafta comme des créatures immortelles, participantes de la divinité, & dont un grand nombre fe révolta dans le ciel contre le créateur. (Voyez le chapitre de l'Inde.)

Les Parfis ignicoles, qui fubfiftent encore, ont communiqué à l'auteur de la religion des anciens Perfes (*y*) les noms des anges que les premiers Perfes reconnaiffaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi lefquels ne font ni *Raphaël* ni *Gabriel*, que les Perfes

(*y*) Hide, *de religione veterum Perfarum*.

n'adoptèrent que long-temps après. Ces mots sont chaldéens, ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité; car avant l'histoire de *Tobie*, on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perses dans leur ancien catalogue qu'on trouve au-devant du *Sadder*, ne comptaient que douze diables; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de génies bienfaisans, que de démons ennemis du genre humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs au lieu de génies tutélaires eurent des divinités secondaires, des héros & des demi-dieux. Au lieu de diables, ils eurent *Até*, *Erinnys*, les *Euménides*. Il me semble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais génie, qui présidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux génies; & le mauvais eut toujours plus d'occupations & de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes: les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toujours la forme humaine, & c'est ainsi que nous les peignons encore aujourd'hui en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduisit *Tobie*. Les anges qui apparurent à *Abraham*, à *Lot*, burent

O 2

& mangèrent avec ces patriarches ; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de *Lot* avaient un corps. Il ferait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru fous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de DIEU. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve;* il parle même au ferpent ; il fe promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne converfer avec *Abraham*, avec les patriarches, avec *Moïfe.* Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la Genèfe, *Fefons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre ; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible reffemblance de la forme de fon créateur ; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chute des anges transformés en diables, en démons, foit le fondement de la religion juive & de la chrétienne ; il n'en eft pourtant rien dit dans la Genèfe, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèfe dit expreffément qu'un ferpent parla à *Eve* & la féduifit. Elle a foin de remarquer que le ferpent était le plus habile, le plus rufé de tous les animaux ; & nous avons obfervé que toutes les nations avaient cette opinion du ferpent. La Genèfe marque encore pofitivement que la haine des hommes pour les ferpens vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain ; que c'eft depuis ce temps-là qu'il cherche à nous mordre ; que nous cherchons à l'écrafer ; & qu'enfin il eft

condamné pour ſa mauvaiſe action à ramper ſur le ventre, & à manger la pouſſière de la terre. Il eſt vrai que le ſerpent ne ſe nourrit point de terre; mais toute l'antiquité le croyait.

Il ſemble à notre curioſité que c'était-là le cas d'apprendre aux hommes que ce ſerpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer ſa vengeance ſur l'ouvrage de Dieu, & le corrompre. Cependant, il n'eſt aucun paſſage dans le Pentateuque dont nous puiſſons inférer cette interprétation, en ne conſultant que nos faibles lumières,

Satan paraît dans *Job*, le maître de la terre ſubordonné à Dieu. Mais quel homme un peu verſé dans l'antiquité ne ſait que ce mot *Satan* était chaldéen; que ce *Satan* était l'*Arimane* des Perſes, adopté par les Chaldéens; le mauvais principe qui dominait ſur les hommes? *Job* eſt repréſenté comme un paſteur Arabe, vivant ſur les confins de la Perſe. Nous avons déjà dit que les mots arabes conſervés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. *Flavien-Joſephe*, qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu, ne laiſſe aucun doute ſur ce ſujet.

Les démons, les diables chaſſés d'un globe du ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur priſon pour tenter les hommes, ſont regardés depuis pluſieurs ſiècles comme les auteurs de notre damnation. Mais, encore une fois, c'eſt une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien Teſtament. C'eſt une vérité de tradition, tirée du livre ſi antique & ſi long-temps inconnu, écrit

par les premiers Brachmanes, & que nous devons enfin aux recherches de quelques savans anglais qui ont résidé long-temps dans le Bengale.

Quelques commentateurs ont écrit que ce passage d'Isaïe : *Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, qui paraissais le matin?* désigne la chute des anges, & que c'est *Lucifer* qui se déguisa en serpent, pour faire manger la pomme à *Eve* & à son mari.

Mais en vérité, une allégorie si étrange ressemble à ces énigmes qu'on fesait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les colléges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard & une jeune fille. L'un disait : c'est l'hiver & le printemps ; l'autre, c'est la neige & le feu ; un autre, c'est la rose & l'épine, ou bien c'est la force & la faiblesse : & celui qui avait trouvé le sens le plus éloigné du sujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en est précisément de même de cette application singulière de l'étoile du matin au diable. *Isaïe* dans son quatorzième chapitre, en insultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit : *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les sapins, les cèdres s'en sont réjouis. Il n'est venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau malgré le son de tes musettes? comment es-tu couché avec les vers & la vermine? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin; Hélel, toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre!*

On a traduit cet *Hélel* en latin par *Lucifer :* on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait assurément peu de rapport entre le diable & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant tombé

du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à DIEU : il ne pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des géants armés contre les dieux, répandue chez toutes les nations, est selon plusieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient soulevés contre leur maître.

Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de St *Jude*, où il est dit : *Dieu a gardé dans les ténèbres, enchaînés jusqu'au jugement du grand jour, les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure..... Malheur à ceux qui ont suivi les traces de Caïn...... desquels Enoch, septième homme après Adam, a prophétisé, en disant : Voici, le Seigneur est venu avec ses millions de saints, &c.*

On s'imagina qu'*Enoch* avait laissé par écrit l'histoire de la chûte des anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premiérement, *Enoch* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; & le faux *Enoch* que cite St *Jude*, est reconnu pour être forgé par un juif. (z) Secondement, ce faux *Enoch* ne dit pas un mot de la

(z) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoch* ait quelque antiquité, car on le trouve cité plusieurs fois dans le testament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier siècle : & ce testament des douze patriarches est même cité par *St Paul*, dans sa première épître aux Thessaloniciens, si c'est citer un passage que de le répéter mot pour mot. Le testament du patriarche *Ruben* porte au chapitre VI : *La colère du Seigneur tomba enfin sur eux ;* & *St Paul* dit précisément les mêmes paroles. Au reste, ces douze testamens ne sont pas conformes à la Genèse dans tous les faits. L'inceste de *Juda*, par exemple, n'y est pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abusa de sa belle-fille étant ivre. Le testament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme sept organes des sens, au lieu de cinq ; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux sens. Au reste, tous ces patriarches se repentent dans ce testament d'avoir vendu leur frère *Joseph*.

rebellion & de la chûte des anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit des ses *Egregori.*

Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru, ils eurent de très-belles filles; les anges, les veillans, Egregori, en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux; ils se dirent: Choisissons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. Semiaxas leur prince dit: Je crains que vous n'osiez accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent: Fesons serment d'exécuter notre dessein, & dévouons-nous à l'anathème si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment & firent des imprécations. Ils étaient deux cents en nombre. Ils partirent ensemble du temps de Jared, & allèrent sur la montagne appelée Hermonim à cause de leur serment. Voici le nom des principaux: Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel-Hosampsich, Zaciel-Parmar, Thausaël, Samiel, Tirel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes, l'an onze cent soixante & dix de la création du monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géants Naphilim, &c.

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers temps; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes, c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse: *Or en ce temps il y avait des géants sur la terre; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puissans du siècle.*

Le livre d'*Enoch* & la Genèse sont entièrement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & sur la race des géants qui en naquit. Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Testament, ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Il n'est question des esprits malins & du diable, que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'est pas un livre juif; & dans l'aventure de *Tobie*. Le diable *Asmodée*, ou *Shammadey*, qui étrangla les sept premiers maris de *Sara*, & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poisson, n'était point un diable juif, mais persan. *Raphaël* l'alla enchaîner dans la haute Egypte; mais il est constant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer, & ce fut quand la secte des pharisiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penser que le serpent qui tenta *Eve* fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui sert de fondement à tout l'édifice ne fut posée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'histoire de la chute des anges devenus diables; mais nous ne savons où en trouver l'origine.

On appela diables *Belzébuth*, *Belphégor*, *Astaroth*; mais c'étaient d'anciens dieux de Syrie. *Belphégor* était le Dieu du mariage; *Belzébuth*, ou *Bel-se-puth*, signifiait le Seigneur qui préserve des insectes. Le roi *Ochosias* même l'avait consulté comme un dieu, pour savoir s'il guérirait d'une maladie; & *Elie*

indigné de cette démarche avait dit : *N'y a-t-il point de dieu en Ifraël, pour aller confulter le dieu d'Accaron ?*

Aftaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre *Jude* dit encore *que le diable fe querella avec l'ange Michaël au fujet du corps de Moïfe.* Mais on ne trouve rien de femblable dans le canon des Juifs. Cette difpute de *Michaël* avec le diable n'eft que dans un livre apocryphe intitulé, *Analypfes de Moïfe*, cité par *Origène* dans le troifième livre de fes principes.

Il eft donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables jufque vers le temps de leur captivité à Babylone. Ils puifèrent cette doctrine chez les Perfes qui la tenaient de *Zoroaftre.*

Il n'y a que l'ignorance, le fanatifme & la mauvaife foi qui puiffent nier tous ces faits ; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conféquences. DIEU a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenfes & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple juif. Notre fainte religion a confacré cette doctrine ; elle a établi ce que les autres avaient entrevu ; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, eft devenu par la révélation une vérité divine.

SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ LES AUTRES NATIONS, OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS PAR ELLES.

LES livres ſacrés n'ayant jamais décidé ſi les Juifs avaient été les maîtres ou les diſciples des autres peuples, il eſt permis d'examiner cette queſtion.

Philon, dans la relation de ſa miſſion auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Iſraël* eſt un terme chaldéen; que c'eſt un nom que les Chaldéens donnèrent aux juſtes conſacrés à DIEU; qu'*Iſraël* ſignifie *voyant Dieu.* Il paraît donc prouvé par cela ſeul que les Juifs n'appelèrent Jacob *Iſraël*, qu'ils ne ſe donnèrent le nom d'*Iſraëlites*, que lorſqu'ils eurent quelque connaiſſance du chaldéen. Or, ils ne purent avoir connaiſſance de cette langue que quand ils furent eſclaves en Chaldée. Eſt-il vraiſemblable que dans les déſerts de l'Arabie pétrée, ils euſſent appris déjà le chaldéen?

Flavien-Joſephe, dans ſa réponſe à *Appion*, à *Lyſimaque* & à *Molon*, liv. II, ch. V, avoue en propres termes, *Que ce ſont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à ſe faire circoncire, comme Hérodote le témoigne.* En effet, ſerait-il probable que la nation antique & puiſſante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de ſon aveu ne fut circoncis que ſous *Joſué*?

Les livres ſacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïſe* avait été nourri dans les ſciences des Egyptiens, & ils ne diſent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut

bâtir ſon temple & ſon palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr? il eſt dit même qu'il donna vingt villes au roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres : c'était ſans doute payer bien chèrement; & le marché eſt étrange : mais les Tyriens demandèrent-ils des artiſtes juifs?

Le même *Joſephe* dont nous avons parlé avoue que ſa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut long-temps aucun commerce avec les autres nations;* quelle fut *ſurtout inconnue des Grecs, qui connaiſſaient les Scythes, les Tartares. Faut-il s'étonner*, ajoute-t-il, liv. I, ch. V, *que notre nation éloignée de la mer, & ne ſe piquant point de rien écrire, ait été ſi peu connue?*

Lorſque le même *Joſephe* raconte avec ſes exagérations ordinaires, la manière auſſi honorable qu'incroyable, dont le roi *Ptolemée-Philadelphe* acheta une traduction grecque des livres juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie; *Joſephe*, dis-je, ajoute que *Démétrius* de Phalère, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de ſon roi, demanda à l'un des traducteurs, *comment il ſe pouvait faire qu'aucun hiſtorien, aucun poëte étranger n'eût jamais parlé des lois juives.* le traducteur répondit : *Comme ces lois ſont toutes divines, perſonne n'a oſé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire ont été châtiés de Dieu. Théopompe voulant en inſérer quelque choſe dans ſon hiſtoire, perdit l'eſprit durant trente jours; mais ayant reconnu dans un ſonge qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choſes divines, & en faire part aux profanes,* (a) *il appaiſa la colère de* DIEU *par ſes prières, & rentra dans ſon bon ſens.*

(a) *Joſephe*, hiſt. des Juifs, liv. XII, chap. II.

Théodecte, poëte Grec, ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos livres saints, devint aussitôt aveugle, & ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu sa faute.

Ces deux contes de *Josephe*, indignes de l'histoire & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins, *Josephe*, en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des livres de sa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques; on les appela les Juifs hellénistes. Il est donc indubitable que les Juifs depuis *Alexandre* prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure, & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

DES ROMAINS. COMMENCEMENS DE LEUR EMPIRE ET DE LEUR RELIGION: LEUR TOLERANCE.

LES Romains ne peuvent être comptés parmi les nations primitives: ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cents cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut des rites & des lois, elle les tint des Toscans & des Grecs. Les Toscans

lui communiquèrent la ſuperſtition des augures, ſuperſtition pourtant fondée ſur des obſervations phyſiques, ſur le paſſage des oiſeaux dont on augurait les changemens de l'atmoſphère. Il ſemble que toute ſuperſtition ait une choſe naturelle pour principe, & que bien des erreurs ſoient nées d'une vérité dont on abuſe.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des lois & des dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare ; auſſi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire du temps des rois & des premiers conſuls, n'était pas ſi étendu que celui de Raguſe. Il ne faut pas ſans doute entendre par ce nom de roi, des monarques tels que *Cyrus* & ſes ſucceſſeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être deſpotique. Les dépouilles ſe partagent en commun, & chacun défend ſa liberté comme ſon bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibuſtiers.

Si l'on en croit les hiſtoriens romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ſes voiſins. Il devait être exterminé ; mais la férocité & le beſoin qui le portaient à ces rapines, rendirent ſes injuſtices heureuſes ; il ſe ſoutint étant toujours en guerre ; & enfin, au bout de cinq ſiècles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les ſoumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golfe Adriatique juſqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours juſqu'au temps de *Sylla*. Cet amour de la patrie conſiſta pendant plus de quatre cents

ans, à rapporter à la maſſe commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'eſt la vertu des voleurs. Aimer la patrie, c'était tuer & dépouiller les autres hommes; mais dans le ſein de la république il y eut de très-grandes vertus. Les Romains policés avec le temps, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les légiſlateurs de l'Occident.

Les Grecs paraiſſent dans les premiers temps de leurs républiques une nation ſupérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne ſortent des repaires de leurs ſept montagnes avec des poignées de foin, *manipuli*, qui leur ſervent de drapeaux, que pour piller des villages voiſins: ceux-là au contraire ne ſont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volſques, les Antiates. Les Grecs repouſſent les armées innombrables du grand roi de Perſe, & triomphent de lui ſur terre & ſur mer. Ces Grecs, vainqueurs, cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous, juſque vers le temps de *Scipion-l'Africain*.

J'obſerverai ici ſur leur religion deux choſes importantes; c'eſt qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs: & qu'au fond, le ſénat & les empereurs reconnurent toujours un DIEU ſuprême, ainſi que la plupart des philoſophes & des poëtes de la Grèce. (*b*)

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un

(*b*) Voyez l'article DIEU dans le *Dictionnaire philoſophique*.

autre être à penser comme lui? mais quand un peuple est rassemblé, quand la religion est devenue une loi de l'Etat, il faut se soumettre à cette loi : or les Romains par leurs lois adoptèrent tous les dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les dieux inconnus, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent : *Separatim nemo habessit deos neve advenas nisi publice adscitos:* que personne n'ait des dieux étrangers & nouveaux sans la sanction publique. On donna cette sanction à plusieurs cultes ; tous les autres furent tolérés. Cette association de toutes les divinités du monde, cette espèce d'hospitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine versassent le sang humain, sans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encore très-remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais personne pour sa manière de penser. Il n'y en a pas un seul exemple depuis *Romulus* jusqu'à *Domitien*, & chez les Grecs il n'y eut que le seul *Socrate*.

Il est encore incontestable que les Romains comme les Grecs, adoraient un DIEU suprême. Leur *Jupiter* était le seul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le seul que l'on nommât le Dieu très-grand & très-bon, *Deus optimus maximus*. Ainsi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu suprême & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaissance d'un Dieu, à cette indulgence universelle, qui sont par-tout le fruit de la raison cultivée, se joignit une foule de superstitions, qui étaient le fruit ancien de la raison commencée & erronée.

On sait bien que les poulets sacrés, & la déesse *Pertunda*, & la déesse *Cloacina*, sont ridicules. Pourquoi les vainqueurs & les législateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces sottises? c'est qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple, & qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul-Emile*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *César* avaient autre chose à faire qu'à combattre les superstitions de la populace. Quand une vieille erreur est établie, la politique s'en sert comme d'un mors que le vulgaire s'est mis lui-même dans la bouche; jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire, & que la politique profite de cette seconde erreur, comme elle a profité de la première.

QUESTIONS SUR LES CONQUETES DES ROMAINS, ET LEUR DECADENCE.

POURQUOI les Romains qui, sous *Romulus*, n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit, devinrent-ils avec le temps les plus grands conquérans de la terre? & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu six cents trente mille soldats en sortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient sous le DIEU des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir seulement Tyr & Sidon dans

leur voiſinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils preſque toujours dans l'eſclavage? Ils avaient tout l'enthouſiaſme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans; le DIEU des armées était toujours à leur tête; & cependant ce ſont les Romains, éloignés d'eux de dix-huit cents milles, qui viennent à la fin les ſubjuguer & les vendre au marché.

N'eſt-il pas clair (humainement parlant, & ne conſidérant que les cauſes ſecondes,) que ſi les Juifs, qui eſpéraient la conquête du monde, ont été preſque toujours aſſervis, ce fut leur faute? Et ſi les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence? Je demande très-humblement pardon aux Romains, de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains, pendant plus de quatre cents cinquante ans, ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues? N'eſt-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, & qu'ils n'avaient ſucceſſivement à combattre que de petits peuples comme eux? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voiſins vaincus, ils eurent aſſez de force pour réſiſter à *Pyrrhus*.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier, aſſez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils ſept cents années à ſe donner enfin un Empire à peu près auſſi vaſte que celui qu'*Alexandre* conquit en ſept ou huit années? eſt-ce parce qu'ils eurent toujours à

combattre des nations belliqueuses, & qu'*Alexandre* eut affaire à des peuples amollis?

Pourquoi cet Empire fut-il détruit par des barbares? ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains amollis à leur tour sous *Honorius* & sous ses successeurs? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie, du temps de *Marius*, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire les peuples du Nord, déchireraient l'Empire lorsqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faiblesse des empereurs, les factions de leurs ministres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'Empire portait à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le christianisme, les disputes théologiques substituées au maniement des armes, & la molleffe à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les soldats, tout appelait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, & qui accablèrent Rome languissante, sous des empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns inondèrent l'Empire romain, quelles mesures les deux empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages? La différence de *l'Omoosios* à *l'Omousios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Nestorius*, patriarche de Constantinople, qui eut d'abord un grand crédit sous *Théodose second*, obtint de cet empereur qu'on persécutât ceux qui pensaient qu'on devait rebaptiser les chrétiens apostats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la

Pâque le 14 de la lune de Mars, ceux qui ne fesaient pas plonger trois fois les baptisés ; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appela la Ste Vierge *Anthropotokos;* ses ennemis qui voulaient qu'on l'appelât *Théotokos*, & qui sans doute avaient raison, puisque le concile d'Ephèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits: & pendant qu'on disputait, les barbares partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric*, qui au commencement du cinquième siècle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était maître de la Thrace? Comment hasarda-t-il de se trouver pressé entre l'Empire d'Orient & celui d'Occident? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin, lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête? Les historiens de ces temps-là, aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce mystère; mais il est aisé de le deviner. *Alaric* avait été général d'armée sous *Théodose I*, prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'Empire en confiant sa défense aux Goths. Il vainquit avec eux son compétiteur *Eugène;* mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodose* soudoyait *Alaric* & ses Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius*, fils de *Théodose*, fut sur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc son tributaire pour aller tomber sur *Honorius* & sur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre *Stilicon*, le

ſeul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déjà arrêté les efforts des barbares. *Honorius* ſur de ſimples ſoupçons lui fit trancher la tête ſans forme de procès. Il était plus aiſé d'aſſaſſiner *Stilicon* que de battre *Alaric*. Cet indigne empereur retiré à Ravenne, laiſſa le barbare, qui lui était ſupérieur en tout, mettre le ſiége devant Rome. L'ancienne maîtreſſe du monde ſe racheta du pillage au prix de cinq mille livres peſant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de ſoie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde ſervirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité; il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina; il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un empereur qui devint ſon premier ſujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en ſaccageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré; les habitans du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les empereurs d'Orient ne ſe maintinrent qu'en ſe rendant tributaires.

C'eſt ainſi que *Théodoſe II* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut-là le fruit de la politique forcée de *Conſtantin*, qui avait transféré l'Empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas viſiblement une deſtinée qui fait l'accroiſſement & la ruine des Etats? Qui aurait prédit à *Auguſte*, qu'un jour le capitole ſerait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné *Auguſte*. Pourquoi ce prêtre s'eſt-il enfin emparé de la ville des *Scipions* & des *Céſars*? c'eſt

qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en eſt rendu le maître, preſque ſans effort; comme les évêques d'Allemagne, vers le treizième ſiècle, devinrent ſouverains des peuples dont ils étaient paſteurs.

Tout événement en amène un autre, auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome, ni pour les princes Goths, ni pour des évêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs ; & *Conſtantin* n'avait pas bâti Conſtantinople pour *Mahomet II.*

DES PREMIERS PEUPLES QUI ECRIVIRENT L'HISTOIRE, ET DES FABLES DES PREMIERS HISTORIENS.

IL eſt inconteſtable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales ſe ſuivent ſans interruption. Preſque toutes circonſtanciées, toutes ſages, ſans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées ſur des obſervations aſtronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans, elles remontent encore à pluſieurs ſiècles au delà, ſans dates préciſes à la vérité, mais avec cette vraiſemblance qui ſemble approcher de la certitude. Il eſt bien probable que des nations puiſſantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient auſſi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conſerver ; parce qu'ils ont peu de beſoins, peu de lois, peu d'événemens ; qu'ils ne ſont occupés que d'une ſubſiſtance

précaire, & qu'une tradition orale leur suffit. Une bourgade n'eut jamais d'hiſtoire, un peuple errant encore moins, une ſimple ville très-rarement.

L'hiſtoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques regiſtres très-ſommaires, qui ſont conſervés, autant qu'ils peuvent l'être, dans un temple où dans une citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation. Ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiècles qu'une hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces regiſtres informes, & cette première hiſtoire eſt toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtième Olympiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius-Pictor*, le plus ancien hiſtorien des Romains, n'écrivit que du temps de la ſeconde guerre contre Carthage, environ cinq cents quarante ans après la fondation de Rome.

Or ſi ces deux nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé ſi tard leur hiſtoire; ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun hiſtorien avant *Grégoire* de Tours; croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds, qui dorment ſur la neige, ou des Troglodytes, qui ſe cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de ſable, aient eu des *Thucydides* & des *Xénophons*? peuvent-ils ſavoir quelque choſe de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaiſſance avant

d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appelé tous les arts dont ils étaient privés ?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Esquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de plusieurs siècles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une suite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne se moquerait-on pas de ces pauvres sauvages ? Et si quelques personnes amoureuses du merveilleux, ou intéressées à le faire croire, donnaient la torture à leur esprit pour rendre ces sottises vraisemblables, ne se moquerait-on pas de leurs efforts ? & s'ils joignaient à leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour les savans, & la cruauté de persécuter ceux qui douteraient, ne seraient-ils pas les plus exécrables des hommes ? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoses de *Sammonocodom*, & qu'il me menace de me brûler si je lui fais des objections, comment dois-je en user avec ce Siamois ?

Les historiens romains nous content à la vérité, que le dieu *Mars* fit deux enfans à une vestale, dans un siècle où l'Italie n'avait point de vestales ; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déjà vu ; que *Castor* & *Pollux* combattirent pour les Romains ; que *Curtius* se jeta dans un gouffre, & que le gouffre se referma ; mais le sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges : il fut permis d'en rire dans le capitole.

Il y a dans l'histoire romaine des événemens très-possibles, qui sont très-peu vraisemblables.

Plusieurs savans hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oies qui sauvèrent Rome, & celle de *Camille* qui détruisit entièrement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live;* mais *Polybe*, plus ancien que *Tite-Live*, & plus homme d'Etat, dit précisément le contraire ; il assure que les Gaulois, craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live*, ou de *Polybe*? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encore du supplice de *Régulus* qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer ? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même *Polybe* presque contemporain, *Polybe* qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi des Romains envers les Carthaginois ? Comment ce peuple aurait-il osé violer d'une manière aussi barbare le droit des gens avec *Régulus*, dans le temps que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage, sur lesquels ils auraient pu se venger ?

Enfin, *Diodore* de Sicile rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des prisonniers Carthaginois, le sénat romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de *Régulus*, si leur père avait été assassiné à Carthage ? L'histoire du supplice de *Régulus* s'établit avec le

temps, la haine contre Carthage lui donna cours; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jetons les yeux sur les premiers temps de notre histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoûtant; du moins il est bien difficile de croire l'aventure de *Childeric* & d'une *Bazine*, femme d'un *Bazin*, & d'un capitaine romain élu roi des Francs qui n'avaient point encore de rois.

Grégoire de Tours est notre *Hérodote*, à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant que le Grec. Les moines qui écrivirent après *Grégoire* furent-ils plus éclairés & plus véridiques? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes sages qui ne leur avaient rien donné?

Je sais bien que les Francs qui envahirent la Gaule, furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Visigoths qui régnèrent en Espagne. On voit autant de meurtres, autant d'assassinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierri*, des *Childebert*, des *Chilperic* & des *Clotaire*, que dans celles des rois de Juda & d'Israël.

Rien n'est assurément plus sauvage que ces temps barbares; cependant, n'est-il pas permis de douter du supplice de la reine *Brunehaut*? Elle était âgée de près de quatre-vingts ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédegaire* qui écrivait sur la fin du huitième siècle, cent cinquante ans après la mort de *Brunehaut*; (& non pas dans le septième siècle, comme il est dit dans l'abrégé

chronologique, par une faute d'impreffion) *Frédegaire*, dis-je, nous affure que le roi *Clotaire*, prince très-pieux, très-craignant DIEU, humain, patient & débonnaire, fit promener la reine *Brunehaut* fur un chameau autour de fon camp; enfuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante fur les chemins, lui fracaffa la tête fur les cailloux & la mit en pièces; après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingts ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne font pas des chofes bien communes.

Il eft peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puiffent tenir à une queue, & qu'on foit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieufe attention d'inhumer *Brunehaut*, dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? les moines *Frédegaire* & *Aimoin* le difent; mais ces moines font-ils des *de Thou* & des *Humes*?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinzième fiècle dans l'abbaye de St Martin-d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce fépulcre un refte d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon que l'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'eft dommage qu'on n'y ait pas trouvé auffi la corne du chameau fur lequel on avait fait monter la reine. N'eft-il pas poffible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? Car, au quinzième fiècle, un éperon doré était une grande

marque d'honneur. En un mot, n'eſt-il pas raiſonnable de ſuſpendre ſon jugement ſur cette étrange aventure, ſi mal conſtatée ? il eſt vrai que *Paſquier* dit que la mort de *Brunehaut avait été prédite par la ſibylle.*

Tous ces ſiècles de barbarie ſont des ſiècles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit ? ils étaient preſque les ſeuls qui ſuſſent lire & écrire, lorſque *Charlemagne* ne ſavait pas ſigner ſon nom. Ils nous ont inſtruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que *Charles-Martel* battit les Sarrazins ; mais qu'il en ait tué trois cents ſoixante mille dans la bataille, en vérité c'eſt beaucoup.

Ils diſent que *Clovis*, ſecond du nom, devint fou ; la choſe n'eſt pas impoſſible ; mais que DIEU ait affligé ſon cerveau, pour le punir d'avoir pris un bras de *St Denis* dans l'égliſe de ces moines, pour le mettre dans ſon oratoire ; cela n'eſt pas ſi vraiſemblable.

Si l'on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'hiſtoire de France, ou plutôt de l'hiſtoire des rois francs & de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire : mais comment ſupporter les menſonges groſſiers dont elle eſt pleine ? On y aſſiège continuellement des villes & des fortereſſes qui n'exiſtaient pas. Il n'y avait par de-là le Rhin que des bourgades ſans murs, défendues par des paliſſades de pieux, & par des foſſés. On ſait que ce n'eſt que ſous *Henri l'Oiſeleur*, vers l'an 920, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là ſont autant de fables, & qui pis eſt, de fables ennuyeuſes.

DES LEGISLATEURS QUI ONT PARLÉ AU NOM DES DIEUX.

TOUT légiflateur profane qui ofa feindre que la Divinité lui avait dicté fes lois, était vifiblement un blafphémateur, & un traître : un blafphémateur, puifqu'il calomniait les dieux ; un traître, puifqu'il afferviffait fa patrie à fes propres opinions. Il y a deux fortes de lois, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous. *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain ; tu auras un foin refpectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance ; tu ne raviras pas la femme de ton frère ; tu ne mentiras pas pour lui nuire ; tu l'aideras dans fes befoins, pour mériter d'en être fecouru à ton tour* : voilà les lois que la nature a promulguées, du fond des îles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Licurgue*, ni *Numa*, n'avaient befoin que *Jupiter* vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié : Arrête, ne compromets point ainfi la Divinité ; tu veux me tromper fi tu la fais defcendre pour enfeigner ce que nous favons tous ; tu veux fans doute la faire fervir à quelqu'autre ufage : tu veux te prévaloir de mon confentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon confentement à ton ufurpation : je te défère au peuple, comme un tyran qui blafphème.

Les autres lois font les politiques : lois purement

civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établiſſent des éphores, tantôt des conſuls; des comices par centuries, ou des comices par tribus; un aréopage ou un ſénat; l'ariſtocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce ſerait bien mal connaître le cœur humain, de ſoupçonner qu'il ſoit poſſible qu'un légiſlateur profane eût jamais établi une ſeule de ces lois politiques au nom des dieux, que dans la vue de ſon intérêt. On ne trompe ainſi les hommes que pour ſon profit.

Mais tous les légiſlateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier ſupplice? non. De même qu'aujourd'hui, dans les aſſemblées des magiſtrats, il ſe trouve toujours des ames droites & élevées qui propoſent des choſes utiles à la ſociété, ſans ſe vanter qu'elles leur ont été révélées; de même auſſi parmi les légiſlateurs, il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ont inſtitué des lois admirables, ſans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le ſénat romain, qui donna des lois à l'Europe, à la petite Aſie & à l'Afrique, ſans les tromper; & tel de nos jours a été *Pierre le grand*, qui eût pu en impoſer à ſes ſujets plus facilement qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois, & *Zamolxis* aux anciens Scythes.

ESSAI
SUR LES MOEURS
ET L'ESPRIT DES NATIONS,
ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

AVANT-PROPOS,

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raifons pour lefquelles on commence cet effai par l'Orient.

Vous voulez enfin furmonter le dégoût que vous caufe l'hiftoire moderne, (*c*) depuis la décadence de l'Empire romain, & prendre une idée générale des nations qui habitent & qui défolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immenfité que ce qui mérite d'être connu de vous ; l'efprit, les mœurs, les ufages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'eft pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'eft pas de favoir en quelle année un prince indigne d'être connu, fuccéda à un prince barbare chez une nation groffière. Si l'on pouvait avoir le malheur de mettre dans fa tête la fuite chronologique de toutes

(*c*) Cet ouvrage fut compofé en 1740 pour madame *du Châtelet*, amie de l'auteur. Aucune des compilations univerfelles qu'on a vues depuis n'exiftait alors.

les dynaſties, on ne ſaurait que des mots. Autant il faut connaître les grandes actions des ſouverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des rois, qui ne pourrait que charger la mémoire. A quoi vous ſerviraient les détails de tant de petits intérêts qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes qui ſe ſont diſputé des provinces englouties enſuite dans de grands royaumes? preſque chaque ville a aujourd'hui ſon hiſtoire vraie ou fauſſe, plus ample, plus détaillée que celle d'*Alexandre*. Les ſeules annales d'un ordre monaſtique contiennent plus de volumes que celles de l'Empire Romain.

Dans tous ces recueils immenſes qu'on ne peut embraſſer, il faut ſe borner & choiſir. C'eſt un vaſte magaſin où vous prendrez ce qui eſt à votre uſage.

L'illuſtre *Boſſuet*, qui dans ſon diſcours ſur une partie de l'hiſtoire univerſelle en a ſaiſi le véritable eſprit, au moins dans ce qu'il dit de l'Empire Romain, s'eſt arrêté à *Charlemagne*. C'eſt en commençant à cette époque, que votre deſſein eſt de vous faire un tableau du monde; mais il faudra ſouvent remonter à des temps antérieurs. Cet éloquent écrivain, en diſant un mot des Arabes, qui fondèrent un ſi puiſſant Empire & une religion ſi floriſſante, n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Il paraît avoir écrit uniquement pour inſinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation juive, que ſi DIEU donna l'Empire de l'Aſie aux Babyloniens, ce fut pour punir les Juifs; ſi DIEU fit régner *Cyrus*, ce fut pour les venger; ſi DIEU envoya les

Romains,

Romains, ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être. Mais les grandeurs de *Cyrus* & des Romains ont encore d'autres causes ; & *Bossuet* même ne les a pas omises en parlant de l'esprit des nations.

Il eût été à souhaiter qu'il n'eût pas oublié entièrement les anciens peuples de l'orient, comme les Indiens & les Chinois qui ont été si considérables, avant que les autres nations fussent formées.

Nourris de productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amusés par les jeux qu'ils ont inventés, instruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connaître l'esprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jusqu'à elles ?

En vous instruisant en philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'orient, berceau de tous les arts, & qui a tout donné à l'occident.

Stérilité naturelle de nos climats.

Les climats orientaux voisins du midi tiennent tout de la nature, & nous, dans notre occident septentrional, nous devons tout au temps, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits sauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates & des Scythes. On dit que l'île de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine ; (23) mais le froment,

(23) Il croît naturellement en Sicile une plante dont le grain ressemble beaucoup à celui du froment, & qu'on a prise pour du froment sauvage ; mais les botanistes ont observé des différences très-marquées entre cette plante & le froment.

le riz, les fruits délicieux croissaient vers l'Euphrate, à la Chine, & dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le Levant, depuis la Grèce jusqu'aux extrémités de notre hémisphère, fut long-temps célèbre avant que nous en sussions assez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut savoir quelque chose des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs & aux Romains, nations encore très-postérieures aux Asiatiques.

Nul ancien monument en Europe.

Si, par exemple, des Gaulois voisins des Alpes, joints aux habitans de ces montagnes, s'étant établis sur les bords de l'Eridan, vinrent jusqu'à Rome trois cents soixante & un ans après sa fondation; s'ils assiégèrent le capitole; ce sont les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres Gaulois, environ cent ans après, entrèrent dans la Thessalie, dans la Macédoine, & passèrent sur le rivage du Pont-Euxin; ce sont les Grecs qui nous le racontent, sans nous dire quels étaient ces Gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne reste chez nous aucun monument de ces émigrations qui ressemblent à celles des Tartares; elles prouvent seulement que la nation était très-nombreuse, mais non civilisée. La colonie de Grecs, qui fonda Marseille six cents ans avant notre ère vulgaire, ne put polir la Gaule: la langue grecque ne s'étendit pas même au-delà de son territoire.

Gaulois, Allemands, Espagnols, Bretons, Sarmates, nous ne savons rien de nous, avant dix-huit siècles, sinon le peu que nos vainqueurs ont pu nous en apprendre; nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas osé imaginer une origine. Ces vaines

idées que tout cet Occident fut peuplé par *Gomer*, fils de *Japhet*, sont des fables orientales.

Si les anciens Toscans qui enseignèrent les premiers Romains, savaient quelque chose de plus que les autres peuples occidentaux, c'est que les Grecs avaient envoyé chez eux des colonies; ou plutôt, c'est parce que de tout temps une des propriétés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes & de Lacédémone. Mais quels monumens avons-nous de l'ancienne Toscane? Aucun. Nous nous épuisons en vaines conjectures sur quelques inscriptions inintelligibles, que les injures du temps ont épargnées, & qui probablement sont des premiers siècles de la république romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous reste d'elles, dans leur ancien langage, aucun monument antérieur à notre ère. Anciens Toscans.

L'Espagne maritime fut découverte par les Phéniciens, ainsi que l'Amérique le fut depuis par les Espagnols. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, y trouvèrent tour à tour de quoi les enrichir, dans les trésors que la terre produisait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Mexique & du Pérou; le temps les a épuisées, comme il épuisera celles du nouveau monde. *Pline* rapporte qu'en neuf ans les Romains en tirèrent huit mille marcs d'or, & environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus descendans de *Gomer* avaient bien mal profité des présens que leur fesait la terre en tout genre, puisqu'ils furent subjugués Anciens Espagnols.

par les Carthaginois, par les Romains, par les Vandales, par les Goths & par les Arabes.

Gaule barbare.

Ce que nous ſavons des Gaulois par *Jules-Céſar* & par les autres auteurs romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait beſoin d'être ſoumis par une nation éclairée. Les dialectes du langage celtique, étaient affreuſes : l'empereur *Julien*, ſous qui ce langage ſe parlait encore, dit dans ſon Miſopogon, qu'il reſſemblait au croaſſement des corbeaux. Les mœurs, du temps de *Céſar*, étaient auſſi barbares que le langage. Les druides, impoſteurs groſſiers, faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes & hideuſes ſtatues d'oſier. Les druideſſes plongeaient des couteaux dans le cœur des priſonniers, & jugeaient de l'avenir à la manière dont le ſang coulait. De grandes pierres un peu creuſées, qu'on a trouvées ſur les confins de la Germanie & de la Gaule, vers Strasbourg, ſont, dit-on, les autels où l'on feſait ces ſacrifices. Voilà tous les monumens de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Biſcaye & de la Gaſcogne s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces temps ſauvages qui ſont la honte de la nature.

Ridicule des hiſtoires anciennes.

Comptons parmi les folies de l'eſprit humain, l'idée qu'on a eue de nos jours de faire deſcendre les Celtes des Hébreux. Ils ſacrifiaient des hommes, dit-on, parce que *Jephté* avait immolé ſa fille. Les druides étaient vêtus de blanc pour imiter les prêtres des Juifs ; ils avaient comme eux un Grand-Pontife. Leurs druideſſes ſont des images de la ſœur de

Moïse & de *Débora*. Le pauvre qu'on nourriſſait à Marſeille, & qu'on immolait couronné de fleurs & chargé de malédictions, avait pour origine le *bouc émiſſaire*. On va juſqu'à trouver de la reſſemblance entre trois ou quatre mots celtiques & hébraïques qu'on prononce également mal; & l'on en conclut que les Juifs & les nations des Celtes ſont la même famille. C'eſt ainſi qu'on inſulte à la raiſon dans des hiſtoires univerſelles, & qu'on étouffe ſous un amas de conjectures forcées, le peu de connaiſſance que nous pourrions avoir de l'antiquité.

Les Germains avaient à peu près les mêmes mœurs que les Gaulois, ſacrifiaient comme eux des victimes humaines, décidaient comme eux leurs petits différends particuliers par le duel, & avaient ſeulement plus de groſſièreté, & moins d'induſtrie. *Céſar*, dans ſes mémoires, nous apprend que leurs magiciennes réglaient toujours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que quand un de leurs rois, *Arioviſte*, amena cent mille de ſes Germains errans pour piller les Gaules; lui qui voulait les aſſervir & non pas les piller, ayant envoyé deux officiers romains pour entrer en conférence avec ce barbare; *Arioviſte* les fit charger de chaînes: que les deux officiers furent deſtinés à être ſacrifiés aux dieux des Germains, & qu'ils allaient l'être lorſqu'il les délivra par ſa victoire. Hommes ſacrifiés.

Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie, pour uniques retraites, des cabanes, où d'un côté le père, la mère, les ſœurs, les frères, les enfans couchaient nuds ſur la paille, & de l'autre côté étaient leurs animaux domeſtiques. Ce ſont-là Germains barbares.

pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. *Tacite* loue les mœurs des Germains ; mais comme *Horace* chantaît celles des barbares nommés Gètes, l'un & l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, & voulaient feulement faire la fatyre de Rome. Le même *Tacite*, au milieu de fes éloges , avoue que tout le monde favait que les Germains aimaient mieux vivre de rapine que de cultiver la terre ; & qu'après avoir pillé leurs voifins, ils retournaient chez eux manger & dormir. C'eft la vie des voleurs de grand chemin d'aujourd'hui & des coupeurs de bourfe, que nous puniffons de la roue & de la corde ; & voilà ce que *Tacite* a le front de louer pour rendre la cour des empereurs romains méprifable, par le contrafte de la vertu germanique ! Il appartient à un efprit auffi jufte que le vôtre, de regarder *Tacite* comme un fatyrique ingénieux , auffi profond dans fes idées que concis dans fes expreffions, qui a fait la critique plutôt que l'hiftoire de fon temps, & qui eût mérité l'admiration du nôtre s'il avait été impartial.

Anciens Anglais.

Quand *Céfar* paffe en Angleterre, il trouve cette île plus fauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes. Les femmes d'un canton y appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de rofeaux, & leurs ornemens des figures que les hommes & les femmes s'imprimaient fur la peau en y fefant des piqûres, & en y verfant le fuc des herbes, ainfi que le pratiquent encore les fauvages de l'Amérique.

Que la nature humaine ait été plongée pendant

une longue ſuite de ſiècles dans cet état ſi approchant de celui des brutes, & inférieur à pluſieurs égards; c'eſt ce qui n'eſt que trop vrai. La raiſon en eſt, comme on l'a dit, qu'il n'eſt pas dans la nature de l'homme de *deſirer ce qu'il ne connaît pas*. Il a fallu par-tout, non-ſeulement un eſpace de temps prodigieux, mais des circonſtances heureuſes, pour que l'homme s'élevât au-deſſus de la vie animale.

Vous avez donc grande raiſon de vouloir paſſer tout d'un coup aux nations qui ont été civiliſées les premières. Il ſe peut que long-temps avant les Empires de la Chine & des Indes, il y ait eu des nations inſtruites, polies, puiſſantes, que des déluges de barbares auront enſuite replongées dans le premier état d'ignorance & de groſſièreté qu'on appelle l'état de pure nature.

La ſeule priſe de Conſtantinople a ſuffi pour anéantir l'eſprit de l'ancienne Grèce. Le génie des Romains fut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique autrefois ſi floriſſantes, ne ſont preſque plus que des repaires de brigands. Des changemens encore plus grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les cauſes phyſiques ont dû ſe joindre aux cauſes morales; car ſi l'Océan n'a pu changer entièrement ſon lit, du moins il eſt conſtant qu'il a couvert tour à tour, & abandonné de vaſtes terrains. La nature a dû être expoſée à un grand nombre de fléaux & de viciſſitudes. Les terres les plus belles, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes baſſes arroſées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieuſe multitude de ſiècles: c'eſt

Changemens dans le globe.

ce que vous avez déjà vu dans la *Philosophie de l'histoire.*

Nous redirons encore qu'il n'est pas si sûr que les montagnes qui traversent l'ancien & le nouveau monde, aient été autrefois des plaines couvertes par les mers; car 1°. plusieurs de ces montagnes sont élevées de quinze mille pieds & plus au-dessus de l'Océan.

2°. S'il eût été un temps où ces montagnes n'eussent pas existé, d'où seraient partis les fleuves qui sont si nécessaires à la vie des animaux ? Ces montagnes sont les réservoirs des eaux, elles ont dans les deux hémisphères des directions diverses; ce sont, comme dit *Platon*, les os de ce grand animal appelé *la Terre.* Nous voyons que les moindres plantes ont une structure invariable; comment la terre serait-elle exceptée de la loi générale?

3°. Si les montagnes étaient supposées avoir porté des mers, ce serait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des lois de la gravitation & de l'hydrostatique.

4°. Le lit de l'Océan est creusé, & dans ce creux il n'est point de chaînes de montagnes d'un pôle à l'autre, ni d'orient en occident, comme sur la terre; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été long-temps mer, parce que plusieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes & les Cordilières, parce qu'elle a couvert la partie basse de la Gaule, de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique & de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines & des Moluques a été un continent.

Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toujours à peu près ce qu'elles sont. (24) Dans combien de livres n'a-t-on pas dit qu'on a trouvé une ancre de vaisseau sur la cime des montagnes de la Suisse? cela est pourtant aussi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'admettons en physique que ce qui est prouvé, & en histoire que ce qui est de la plus grande probabilité reconnue. Il se peut que les pays montagneux aient éprouvé par les volcans, & par les secousses de la terre, autant de changemens que les pays plats; mais par-tout où il y a eu des sources de fleuves, il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe, dans le physique & dans le moral; mais nous ne les connaissons pas; & les hommes se sont avisés si tard d'écrire l'histoire, que le genre humain, tout ancien qu'il est, paraît nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au temps où le chaos de notre Europe commence à prendre une forme; après la chute de l'Empire romain. Parcourons donc ensemble ce globe: voyons dans quel état il était alors, en l'étudiant de la même manière qu'il paraît avoir été civilisé, c'est-à-dire, depuis les pays orientaux jusqu'aux nôtres; & portons notre première attention sur un peuple qui avait une histoire suivie dans une langue déjà fixée, lorsque nous n'avions pas encore l'usage de l'écriture.

(24) Voyez une note des éditeurs sur l'ouvrage intitulé : *Des changemens arrivés au globe.*

CHAPITRE PREMIER.

De la Chine, de son antiquité, de ses forces, de ses lois, de ses usages & de ses sciences.

L'EMPIRE de la Chine dès-lors était plus vaste que celui de *Charlemagne*, sur tout en y comprenant la Corée & le Tunquin, provinces alors tributaires des Chinois. Environ trente degrés en longitude & vingt-quatre en latitude, forment son étendue. Nous avons remarqué que le corps de cet Etat subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans, sans que les lois, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, aient souffert d'altération sensible.

Son histoire, incontestable dans les choses générales, la seule qui soit fondée sur des observations célestes, remonte, par la chronologie la plus sûre, jusqu'à une éclipse observée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & vérifiée par les mathématiciens missionnaires qui, envoyés dans les derniers siècles chez cette nation inconnue, l'ont admirée & l'ont instruite. Le père *Gaubil* a examiné une suite de trente-six éclipses de soleil, rapportées dans les livres de *Confutzée ;* & il n'en a trouvé que deux fausses & deux douteuses. Les douteuses sont celles qui en effet sont arrivées, mais qui n'ont pu être observées du lieu où l'on suppose l'observateur ; & cela même prouve qu'alors les astronomes Chinois calculaient les éclipses, puisqu'ils se trompèrent dans deux calculs.

Eclipses calculées.

Il eſt vrai qu'*Alexandre* avait envoyé de Babylone en Grèce les obſervations des Chaldéens, qui remontaient un peu plus haut que les obſervations chinoiſes; & c'eſt ſans contredit le plus beau monument de l'antiquité : mais ces éphémérides de Babylone n'étaient point liées à l'hiſtoire des faits : les Chinois au contraire ont joint l'hiſtoire du ciel à celle de la terre, & ont ainſi juſtifié l'une par l'autre.

Deux cents trente ans au delà du jour de l'éclipſe dont on a parlé, leur chronologie atteint ſans interruption, & par des témoignages authentiques, juſqu'à l'empereur *Hiao*, qui travailla lui-même à réformer l'aſtronomie, & qui, dans un règne d'environ quatre-vingts ans, chercha, dit-on, à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom eſt encore en vénération à la Chine, comme l'eſt en Europe celui des *Titus*, des *Trajan* & des *Antonin*. S'il fut pour ſon temps un mathématicien habile, cela ſeul montre qu'il était né chez une nation déjà très-policée. On ne voit point que les anciens chefs des bourgades germaines ou gauloiſes aient réformé l'aſtronomie : *Clovis* n'avait point d'obſervatoire.

Avant *Hiao*, (*d*) on trouve encore ſix rois ſes prédéceſſeurs ; mais la durée de leur règne eſt incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce ſilence de la chronologie, que de recourir à la règle de *Newton* qui, ayant compoſé une année commune des années qu'ont régné les rois des différens pays, réduit chaque règne à vingt-deux ans ou environ.

(*d*) Quelle étrange conformité n'y a-t-il pas entre ce nom de *Hiao*, & les *Hiao* ou *Jeova* des Phéniciens & des Egyptiens ! cependant, gardons-nous de croire que ce nom de *Hiao* ou *Jeova* vienne de la Chine.

Suivant ce calcul, d'autant plus raisonnable qu'il est plus modéré, ces six rois auront régné à peu près cent trente ans ; ce qui est bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les deux cents quarante ans qu'on donne, par exemple, aux sept rois de Rome ; & que tant d'autres calculs démentis par l'expérience de tous les temps.

Le premier de ces rois, nommé *Fohi*, régnait donc plus de vingt-cinq siècles avant l'ère vulgaire, au temps que les Babyloniens avaient déjà une suite d'observations astronomiques ; & dès-lors la Chine obéissait à un souverain. Ses quinze royaumes, réunis sous un seul homme, prouvent que long-temps auparavant cet Etat était très-peuplé, policé, partagé en beaucoup de souverainetés ; car jamais un grand Etat ne s'est formé que de plusieurs petits ; c'est l'ouvrage de la politique, du courage, & sur-tout du temps : il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité.

Il est rapporté dans Les cinq Kings, le livre de la Chine le plus ancien & le plus autorisé, que sous l'empereur *Yo*, quatrième successeur de *Fohi*, on observa une conjonction de *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, *Mercure* & *Vénus*. Nos astronomes modernes disputent entr'eux sur le temps de cette conjonction, & ne devraient pas disputer. Mais quand on se serait trompé à la Chine dans cette observation du ciel, il était beau même de se tromper. Les livres chinois disent expressément que de temps immémorial on savait à la Chine que *Vénus* & *Mercure* tournaient autour du soleil. Il faudrait renoncer aux plus simples lumières de la raison, pour ne pas voir que de telles

connaiſſances ſuppoſaient une multitude de ſiècles antérieurs, quand même ces connaiſſances n'auraient été que des doutes.

Ce qui rend ſurtout ces premiers livres reſpectables, & qui leur donne une ſupériorité reconnue ſur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations, c'eſt qu'on n'y voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune même de ces fourberies politiques que nous attribuons aux fondateurs des autres Etats; excepté peut-être ce qu'on a imputé à *Fohi*, d'avoir fait accroire qu'il avait vu ſes lois écrites ſur le dos d'un ſerpent ailé. Cette imputation même fait voir qu'on connaiſſait l'écriture avant *Fohi*. Enfin, ce n'eſt pas à nous, au bout de notre Occident, à conteſter les archives d'une nation qui était toute policée, quand nous n'étions que des ſauvages.

Un tyran nommé *Chi-Hoangti* ordonna à la vérité qu'on brûlât tous les livres; mais cet ordre inſenſé & barbare avertiſſait de les conſerver avec ſoin, & ils reparurent après lui. Qu'importe après tout que ces livres renferment ou non une chronologie toujours ſûre? Je veux que nous ne ſachions pas en quel temps préciſément vécut *Charlemagne*: dès qu'il eſt certain qu'il a fait de vaſtes conquêtes avec de grandes armées, il eſt clair qu'il eſt né chez une nation nombreuſe, formée en corps de peuple par une longue ſuite de ſiècles. Puis donc que l'empereur *Hiao*, qui vivait inconteſtablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre ère, conquit tout le pays de la Corée, il eſt indubitable que ſon peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cycle, un comput qui commence deux

Prodigieuſe antiquite de la Chine prouvee.

mille six cents deux ans avant le nôtre. Est-ce à nous à leur contester une chronologie unanimement reçue chez eux, à nous qui avons soixante systèmes différens pour compter les temps anciens, & qui ainsi n'en avons pas un ?

Ridicule supposition de la propagation de l'espèce humaine.

Répétons que les hommes ne multiplient pas aussi aisément qu'on le pense. Le tiers des enfans est mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'espèce humaine ont remarqué qu'il faut des circonstances favorables & rares, pour qu'une nation s'accroisse d'un vingtième au bout de cent années ; & très-souvent il arrive que la peuplade diminue au lieu d'augmenter. De savans chronologistes ont supputé qu'une seule famille après le déluge, toujours occupée à peupler, & ses enfans s'étant occupés de même, il se trouva en deux cents cinquante ans beaucoup plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & Les Mille & une nuits contiennent rien de plus absurde. Il a déjà été dit qu'on ne fait point ainsi des enfans à coups de plume. Voyez nos colonies, voyez ces archipels immenses de l'Asie dont il ne sort personne : les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans nécessaire. Tout cela est encore une nouvelle preuve de la prodigieuse antiquité de la population de la Chine.

Elle était au temps de *Charlemagne*, comme longtemps auparavant, plus peuplée encore que vaste. Le dernier dénombrement dont nous avons connaissance, fait seulement dans les quinze provinces qui composent la Chine proprement dite, monte jusqu'à près de soixante millions d'hommes capables d'aller

Population.

à la guerre; en ne comptant ni les ſoldats vétérans, ni les vieillards au deſſus de ſoixante ans, ni la jeuneſſe au-deſſous de vingt ans, ni les mandarins, ni la multitude des lettrés, ni les bonzes, encore moins les femmes qui ſont par-tout en pareil nombre que les hommes, à un quinzième ou ſeizième près, ſelon les obſervations de ceux qui ont calculé avec plus d'exactitude ce qui concerne le genre humain. A ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'habitans à la Chine: notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions, à compter vingt millions en France, vingt-deux en Allemagne, quatre dans la Hongrie, dix dans toute l'Italie juſqu'en Dalmatie, huit dans la Grande-Bretagne & dans l'Irlande, huit dans l'Eſpagne & le Portugal, dix ou douze dans la Ruſſie européenne, cinq dans la Pologne, autant dans la Turquie d'Europe, dans la Grèce & les Iles, quatre dans la Suède; trois dans la Norwège & le Danemarck, près de quatre dans la Hollande & les Pays-Bas voiſins.

On ne doit donc pas être ſurpris ſi les villes chinoiſes ſont immenſes; ſi Pékin, la nouvelle capitale de l'Empire, a près de ſix de nos grandes lieues de circonférence, & renferme environ trois millions de citoyens: ſi Nanquin, l'ancienne métropole, en avait autrefois davantage: ſi une ſimple bourgade nommée Cuientzeng, où l'on fabrique la porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Le journal de l'Empire Chinois, journal le plus authentique & le plus utile qu'on ait dans le monde, puiſqu'il contient le détail de tous les beſoins publics,

des ressources & des intérêts de tous les ordres de l'Etat; ce journal, dis-je, rapporte que l'an de notre ère 1725, la femme que l'empereur *Yontchin* déclara impératrice, fit à cette occasion, selon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine qui passaient soixante & dix ans. Le journal compte dans la seule province de Kanton quatre-vingt-dix-huit mille deux cents vingt femmes de soixante & dix ans qui reçurent ces présens, quarante mille huit cents quatre-vingt-treize qui passaient quatre-vingts ans, & trois mille quatre cents cinquante-trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne reçurent pas ce présent? En voilà, parmi celles qui ne sont plus comptées au nombre des personnes utiles, plus de cent quarante-deux mille qui le reçûrent dans une seule province. Quelle doit donc être la population de l'Etat? & si chacune d'elles reçut la valeur de dix livres dans toute l'étendue de l'Empire, à quelles sommes dut monter cette libéralité?

Libéralités singulières.

Les forces de l'Etat consistent, selon les relations des hommes les plus intelligens qui aient jamais voyagé, dans une milice d'environ huit cents mille soldats bien entretenus. Cinq cents soixante & dix mille chevaux sont nourris, ou dans les écuries, ou dans les pâturages de l'empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, & pour les couriers publics. Plusieurs missionnaires, que l'empereur *Cang-hi* dans ces derniers temps approcha de sa personne par amour pour les sciences, rapportent qu'ils l'ont suivi dans ces chasses magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers & soixante-

Etat des armées.

foixante mille hommes de pied marchaient en ordre de bataille : c'eft un ufage immémorial dans ces climats.

Les villes chinoifes n'ont jamais eu d'autres fortifications que celles que le bon fens infpirait à toutes les nations avant l'ufage de l'artillerie ; un foffé, un rempart, une forte muraille & des tours ; depuis même que les Chinois fe fervent de canons, ils n'ont point fuivi le modèle de nos places de guerre : mais au lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois fortifièrent leur empire. La grande muraille qui féparait & défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-fept ans avant notre ère, fubfifte encore dans un contour de cinq cents lieues, s'élève fur des montagnes, defcend dans des précipices, ayant prefque par-tout vingt de nos pieds de largeur, fur plus de trente de hauteur : monument fupérieur aux pyramides d'Egypte, par fon utilité comme par fon immenfité. Grande muraille.

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter, dans la fuite des temps, des divifions de la Chine, & de la fubjuguer ; mais la conftitution de l'Etat n'en a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans eft devenu une partie de l'Etat conquis ; & les Tartares Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre chofe que fe foumettre les armes à la main aux lois du pays dont ils ont envahi le trône.

On trouve dans le troifième livre de *Confutzée* une particularité qui fait voir combien l'ufage des chariots armés eft ancien. De fon temps, les vice-rois ou gouverneurs de provinces étaient obligés de fournir Anciens quadriges.

au chef de l'Etat ou empereur mille chars de guerre à quatre chevaux de front, mille quadriges. *Homère*, qui fleurit long-temps avant le philosophe chinois, ne parle jamais que de chars à deux ou à trois chevaux. Les Chinois avaient sans doute commencé, & étaient parvenus à se servir de quadriges : mais ni chez les anciens Grecs, du temps de la guerre de Troye, ni chez les Chinois, on ne voit aucun usage de la simple cavalerie. Il paraît pourtant incontestable que la méthode de combattre à cheval précéda celle des chariots. Il est marqué que les pharaons d'Egypte avaient de la cavalerie, mais ils se servaient aussi de chars de guerre : cependant il est à croire que dans un pays fangeux, comme l'Egypte, & entrecoupé de tant de canaux, le nombre de chevaux fut toujours très-médiocre.

Finances. Quant aux finances, le revenu ordinaire de l'empereur se monte, selon les supputations les plus vraisemblables, à deux cents millions de taels d'argent fin. Il est à remarquer que le tael n'est pas précisément égal à notre once, & que l'once d'argent ne vaut pas cinq livres françaises, valeur intrinsèque, comme le dit l'histoire de la Chine, compilée par le jésuite *du Halde* : car il n'y a point de valeur intrinsèque numéraire ; mais deux cents millions de taels font deux cents quarante-six millions d'onces d'argent, ce qui, en mettant le marc d'argent fin à 54 livres 19 sols, revient à environ mille six cents quatre-vingt-dix millions de nottre monnaie en 1768. Je dis en ce temps, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encore : c'est à quoi ne prennent pas assez garde les

écrivains, plus instruits des livres que des affaires, qui évaluent souvent l'argent étranger d'une manière très-fautive.

Ils ont eu des monnaies d'or & d'argent frappées au marteau, long-temps avant que les dariques fussent fabriquées en Perse. L'empereur *Cang-hi* avait rassemblé une suite de trois mille de ces monnaies, parmi lesquelles il y en avait beaucoup des Indes; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Asie. Mais depuis long-temps, l'or n'est plus une mesure commune à la Chine, il y est marchandise comme en Hollande; l'argent n'y est plus monnaie; le poids & le titre en font le prix; on n'y frappe plus que du cuivre, qui seul dans ce pays a une valeur arbitraire. Le gouvernement, dans des temps difficiles, a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un Etat de l'Europe; mais jamais la Chine n'a eu l'usage des banques publiques qui augmentent les richesses d'une nation, en multipliant son crédit.

Ce pays favorisé de la nature possède presque tous les fruits transplantés dans notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le blé, le riz, la vigne, les légumes, les arbres de toute espèce y couvrent la terre; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers temps, satisfaits d'une liqueur assez forte qu'ils savent tirer du riz.

L'insecte précieux qui produit la soie est originaire de la Chine; c'est de là qu'il passa en Perse assez tard, avec l'art de faire des étoffes du duvet qui le couvre; & ces étoffes étaient si rares, du temps même de *Justinien*, que la soie se vendait en Europe au poids de l'or. Manufactures

Le papier fin & d'un blanc éclatant était fabriqué chez les Chinois de temps immémorial; on en fefait avec des filets de bois de bambou bouilli. On ne connaît pas la première époque de la porcelaine, & de ce beau vernis qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils favent depuis deux mille ans fabriquer le verre, mais moins beau & moins tranfparent que le nôtre.

Imprimerie. L'imprimerie fut inventée par eux dans le même temps. On fait que cette imprimerie eft une gravure fur des planches de bois, telle que *Guttemberg* la pratiqua le premier à Mayence, au quinzième fiècle. L'art de graver les caractères fur le bois eft plus perfectionné à la Chine; notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup fupérieure à la leur, n'a point encore été adoptée par eux; tant ils font attachés à toutes leurs anciennes méthodes.

L'ufage des cloches eft chez eux de la plus haute antiquité. Nous n'en avons eu en France qu'au fixième fiècle de notre ère. Ils ont cultivé la chimie; & fans devenir jamais bons phyficiens, ils ont inventé la poudre; mais ils ne s'en fervaient que dans des fêtes, dans l'art des feux d'artifice, où ils ont furpaffé les autres nations. Ce furent les Portugais qui dans ces derniers fiècles leur ont enfeigné l'ufage de l'artillerie, & ce font les jéfuites qui leur ont appris à fondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent pas à inventer ces inftrumens deftructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puifqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Ils ne poussèrent loin l'astronomie qu'en tant qu'elle est la science des yeux & le fruit de la patience. Ils observèrent le ciel assidument, remarquèrent tous les phénomènes, & les transmirent à la postérité. Ils divisèrent, comme nous, le cours du soleil en trois cents soixante-cinq parties & un quart. Ils connurent, mais confusément, la précession des équinoxes & des solstices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'est que, de temps immémorial, ils partagent le mois en semaines de sept jours. Les Indiens en usaient ainsi ; la Chaldée se conforma à cette méthode, qui passa dans le petit pays de la Judée ; mais elle ne fut point adoptée en Grèce. Astronomie.

On montre encore les instrumens dont se servit un de leurs fameux astronomes, mille ans avant notre ère, dans une ville qui n'est que du troisième ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conserve un globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embrasser, porté sur un cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce globe, sur lequel sont tracés les méridiens & les parallèles.

Pékin a un observatoire rempli d'astrolabes & de sphères armillaires ; instrumens à la vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de la supériorité des Chinois sur les autres peuples d'Asie.

La boussole, qu'ils connaissaient, ne servait pas à son véritable usage de guider la route des vaisseaux. Ils ne navigeaient que près des côtes. Possesseurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas besoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La boussole,

ainsi que la poudre à tirer, était pour eux une simple curiosité, & ils n'en étaient pas plus à plaindre.

Géométrie. Voyez les lettres de *Parennin*.

On est étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens. Il est certain que les Chinois connaissaient ces élémens plusieurs siècles avant qu'*Euclide* les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'empereur *Cang-hi* assura de nos jours au père *Parennin*, l'un des plus savans & des plus sages missionnaires qui aient approché de ce prince, que l'empereur *Yu* s'était servi des propriétés du triangle rectangle pour lever un plan géographique d'une province, il y a plus de trois mille neuf cents soixante années; & le père *Parennin* lui-même cite un livre écrit onze cents ans avant notre ère, dans lequel il est dit que la fameuse démonstration, attribuée en Occident à *Pythagore*, était depuis long-temps au rang des théorèmes les plus connus.

On demande pourquoi les Chinois, ayant été si loin dans des temps si reculés, sont toujours restés à ce terme; pourquoi l'astronomie est chez eux si ancienne & si bornée; pourquoi dans la musique ils ignorent encore les demi-tons. Il semble que la nature ait donné à cette espèce d'homme, si différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était nécessaire, & incapables d'aller au-delà. Nous au contraire, nous avons eu des connaissances très-tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui est moins étonnant, c'est la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'astrologie judiciaire aux vraies connaissances célestes. Cette superstition a été celle de tous les hommes; & il n'y a pas long-temps

que nous en sommes guéris ; tant l'erreur semble faite pour le genre humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts & de sciences, cultivés sans interruption depuis si long-temps à la Chine, ont cependant fait si peu de progrès, il y en a peut-être deux raisons : l'une est le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs pères, & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien ; l'autre est la nature de leur langue, premier principe de toutes les connaissances.

L'art de faire connaître ses idées par l'écriture, qui devait n'être qu'une méthode très-simple, est chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens : un savant à la Chine est celui qui connaît le plus de ces caractères ; quelques-uns sont arrivés à la vieillesse avant que de savoir bien écrire.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'est la morale & les lois. Le respect des enfans pour leurs pères est le fondement du gouvernement chinois. L'autorité paternelle n'y est jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre son père qu'avec le consentement de tous les parens, des amis & des magistrats. Les mandarins lettrés y sont regardés comme les pères des villes & des provinces, & le roi comme le père de l'empire. Cette idée, enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet Etat immense.

La loi fondamentale étant donc que l'empire est une famille, on y a regardé plus qu'ailleurs le bien public comme le premier devoir. De-là vient l'attention continuelle de l'empereur & des tribunaux à

La Chine, monarchie tempérée.

réparer les grands chemins, à joindre les rivières; à creuser des canaux, à favoriser la culture des terres & les manufactures.

Nous traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine; mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs, & surtout les missionnaires, ont cru voir par-tout le despotisme. On juge de tout par l'extérieur; on voit des hommes qui se prosternent; & dès-lors on les prend pour des esclaves. Celui devant qui l'on se prosterne doit être maître absolu de la vie & de la fortune de cent cinquante millions d'hommes; sa seule volonté doit servir de loi. Il n'en est pourtant pas ainsi, & c'est ce que nous discuterons. Il suffit de dire ici que, dans les plus anciens temps de la monarchie, il fut permis d'écrire sur une longue table, placée dans le palais, ce qu'on trouvait de répréhensible dans le gouvernement; que cet usage fut mis en vigueur sous le règne de *Venti*, deux siècles avant notre ère vulgaire; & que, dans les temps paisibles, les représentations des tribunaux ont toujours eu force de loi. Cette observation importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans l'*Esprit des lois* contre ce gouvernement, le plus ancien qui soit au monde.

Tous les vices existent à la Chine comme ailleurs, mais certainement plus réprimés par le frein des lois, parce que les lois sont toujours uniformes. Le savant auteur des mémoires de l'amiral *Anson* témoigne du mépris & de l'aigreur contre les Chinois, sur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put: mais doit-on juger du gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace

des frontières ? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils eussent fait naufrage sur nos côtes maritimes dans le temps où les lois des nations d'Europe confisquaient les effets naufragés, & que la coutume permettait qu'on égorgeât les propriétaires ?

Les cérémonies continuelles qui, chez les Chinois, gênent la société, & dont l'amitié seule se défait dans l'intérieur des maisons, ont établi dans toute la nation une retenue & une honnêteté qui donnent à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent, dans les marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confusions qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares & des emportemens si fréquens & si odieux, ils ont vu les paysans se mettre à genoux les uns devant les autres, selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusait, s'aider l'un l'autre, & débarrasser tout avec tranquillité. Usages utiles.

Dans les autres pays, les lois punissent les crimes ; à la Chine elles font plus, elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse & rare se répand-il dans une province, le mandarin est obligé d'en avertir l'empereur ; & l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée. Dans nos derniers temps, un pauvre paysan nommé *Chicou* trouve une bourse remplie d'or qu'un voyageur a perdue ; il la transporte jusqu'à la province de ce voyageur, & remet la bourse au magistrat du canton, sans vouloir rien pour ses peines. Le Loi admirable.

magiſtrat, ſous peine d'être caſſé, était obligé d'en avertir le tribunal ſuprême de Pékin; ce tribunal obligé d'en avertir l'empereur; & le pauvre payſan fut créé mandarin du cinquième ordre: car il y a des places de mandarins pour les payſans qui ſe diſtinguent dans la morale, comme pour ceux qui réuſſiſſent le mieux dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous on n'aurait diſtingué ce payſan qu'en le mettant à une taille plus forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à ſon aiſe. Cette morale, cette obéiſſance aux lois, jointe à l'adoration d'un être ſuprême, forment la religion de la Chine, celle des empereurs & des lettrés. L'empereur eſt, de temps immémorial, le premier pontife: c'eſt lui qui ſacrifie au *Tien*, au ſouverain du ciel & de la terre. Il doit être le premier philoſophe, le premier prédicateur de l'empire: ſes édits ſont preſque toujours des inſtructions & des leçons de morale.

CHAPITRE II.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'eſt point athée; que le chriſtianiſme n'y a point été prêché au ſeptieme ſiècle. De quelques ſectes établies dans le pays.

DANS le ſiècle paſſé, nous ne connaiſſions pas aſſez la Chine. *Voſſius* l'admirait en tout avec exagération. *Renaudot* ſon rival, & l'ennemi des gens de lettres, pouſſait la contradiction juſqu'à feindre de

méprifer les Chinois, & jufqu'à les calomnier ; tâchons d'éviter ces excès.

Confutzée, que nous appelons *Confucius*, qui vivait il y a deux mille trois cents ans, un peu avant *Pythagore*, rétablit cette religion, laquelle confifte à être jufte. Il l'enfeigna & la pratiqua dans la grandeur & dans l'abaiffement : tantôt premier miniftre d'un roi tributaire de l'empereur, tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de fon vivant cinq mille difciples ; & après fa mort fes difciples furent les empereurs, les *Colao*, c'eft-à-dire les mandarins, les lettrés, & tout ce qui n'eft pas peuple. Il commence par dire dans fon livre que quiconque eft deftiné à gouverner, doit *rectifier la raifon qu'il a reçue du ciel, comme on effuie un miroir terni ;* qu'il doit *auffi fe renouveler foi-même, pour renouveler le peuple par fon exemple.* Tout tend à ce but ; il n'eft point prophète, il ne fe dit point infpiré ; il ne connaît d'infpiration que l'attention continuelle à réprimer fes paffions ; il n'écrit qu'en fage : auffi n'eft-il regardé par les Chinois que comme un fage. Sa morale eft auffi pure, auffi févère & en même temps auffi humaine que celle d'*Epictète*. Il ne dit point, ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît ; mais, *Fais aux autres ce que tu veux qu'on te faffe.* Il recommande le pardon des injures, le fouvenir des bienfaits, l'amitié, l'humilité. Ses difciples étaient un peuple de frères. Le temps le plus heureux & le plus refpectable qui fût jamais fur la terre fut celui où l'on fuivit fes lois.

Morale de *Confutzée.*

Sa famille fubfifte encore : & dans un pays où il n'y a d'autre nobleffe que celle des fervices actuels,

elle est distinguée des autres familles en mémoire de son fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins, qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus saines que puisse former l'esprit humain. C'est pourquoi le père *le Comte* & d'autres missionnaires ont écrit *que les Chinois ont connu le vrai* DIEU, *quand les autres peuples étaient idolâtres, & qu'ils lui ont sacrifié dans le plus ancien temple de l'univers.*

Culte de DIEU très-ancien.

Les reproches d'athéisme, dont on charge si libéralement dans notre Occident quiconque ne pense pas comme nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être aussi inconsidérés que nous le sommes dans toutes nos disputes, pour avoir osé traiter d'athée un gouvernement dont presque tous les édits parlent (*e*) *d'un être suprême, père des peuples, récompensant & punissant avec justice, qui a mis entre l'homme & lui une correspondance de prières & de bienfaits, de fautes & de châtimens.*

Le parti opposé aux jésuites a toujours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les jésuites en étaient favorisés: mais il faut que cette rage de parti se taise devant le testament de l'empereur *Cang-hi*. Le voici.

Je suis âgé de soixante & dix ans, j'en ai régné soixante & un; je dois cette faveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, & au DIEU *de toutes les récoltes de l'empire: je ne puis l'attribuer à ma faible vertu.*

(*e*) Voyez l'édit de l'empereur *Yontchin* rapporté dans les mémoires de la Chine, rédigés par le jésuite *du Halde*. Voyez aussi le poëme de l'empereur *Kienlong*.

Il eſt vrai que leur religion n'admet point de peines & de récompenſes éternelles ; & c'eſt ce qui fait voir combien cette religion eſt ancienne. Le Pentateuque ne parle point de l'autre vie dans ſes lois : les ſaducéens, chez les juifs, ne la crurent jamais.

On a cru que les lettrés chinois n'avaient pas une idée diſtincte d'un DIEU immatériel ; mais il eſt injuſte d'inférer de-là qu'ils ſont athées. Les anciens Egyptiens, ces peuples ſi religieux, n'adoraient pas *Iſis* & *Oſiris* comme de purs eſprits. Tous les dieux de l'antiquité étaient adorés ſous une forme humaine ; & ce qui montre bien à quel point les hommes ſont injuſtes, c'eſt que chez les Grecs, on flétriſſait du nom d'athées ceux qui n'admettaient pas ces dieux corporels, & qui adoraient dans la Divinité une nature inconnue, inviſible, inacceſſible à nos ſens.

Le fameux archevêque *Navarrète* dit que, ſelon tous les interprètes des livres ſacrés de la Chine, *l'ame eſt une partie aérée, ignée, qui en ſe ſéparant du corps ſe réunit à la ſubſtance du ciel.* Ce ſentiment ſe trouve le même que celui des ſtoïciens. C'eſt ce que *Virgile* développe admirablement dans ſon ſixième livre de l'Enéide. Or certainement, ni le Manuel d'*Epictète*, ni l'Enéide ne ſont infectés de l'athéiſme. Tous les premiers pères de l'Egliſe ont penſé ainſi. Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphyſique n'eſt pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites, qui condamnent à la fois les ſuperſtitions des païens, & les mœurs des chrétiens. Jamais la religion des

lettrés ne fut déshonorée par des fables, ni souillée par des querelles & des guerres civiles.

Gouvernement chinois accusé à la fois d'athéisme & d'idolâtrie.

En imputant l'athéisme au gouvernement de ce vaste empire, nous avons eu la légéreté de lui attribuer l'idolâtrie par une accusation qui se contredit ainsi elle-même. Le grand mal-entendu sur les rites de la Chine est venu de ce que nous avons jugé de leurs usages par les nôtres : car nous portons au bout du monde les préjugés de notre esprit contentieux. Une génuflexion, qui n'est chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration : nous avons pris une table pour un autel : c'est ainsi que nous jugeons de tout. Nous verrons en son temps comment nos divisions & nos disputes ont fait chasser de la Chine nos missionnaires.

Secte de *Fo*.

Quelque temps avant *Confucius*, *Laokiun* avait introduit une secte qui croit aux esprits malins, aux enchantemens, aux prestiges. Une secte semblable à celle d'*Epicure* fut reçue & combattue à la Chine, cinq cents ans avant JESUS-CHRIST : mais dans le premier siècle de notre ère, ce pays fut inondé de la superstition des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de *Fo* ou *Foé*, adorée sous différens noms par les Japonais & les Tartares, prétendu dieu descendu sur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conséquent le plus fait pour le vulgaire. Cette religion, née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Asie orientale ; c'est ce dieu que prêchent les *Bonzes* à la Chine, les *Talapoins* à Siam, les *Lamas* en Tartarie. C'est en son nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de bonzes consacrent leurs jours

à des exercices de pénitence qui effraient la nature. Quelques-uns passent leur vie enchaînés ; d'autres portent un carcan de fer qui plie leur corps en deux & tient leur front toujours baissé à terre. Leur fanatisme se subdivise à l'infini. Ils passent pour chasser des démons, pour opérer des miracles ; ils vendent au peuple la rémission des péchés. Cette secte séduit quelquefois des mandarins ; & par une fatalité qui montre que la même superstition est de tous les pays, quelques mandarins se sont fait tondre en bonzes par piété.

Ce sont eux qui, dans la Tartarie, ont à leur tête le *Dalaïlama*, idole vivante qu'on adore, & c'est-là peut-être le triomphe de la superstition humaine.

Ce *Dalaïlama*, successeur & vicaire du Dieu *Fo*, passe pour immortel. Les prêtres nourrissent toujours un jeune *Lama*, désigné successeur secret du souverain pontife, qui prend sa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, est mort. Les princes tartares ne lui parlent qu'à genoux : il décide souverainement tous les points de foi sur lesquels les *Lamas* sont divisés : enfin il s'est depuis quelque temps fait souverain du Thibet, à l'occident de la Chine. L'empereur reçoit ses ambassadeurs, & lui envoie des présens considérables. Grand Lama.

Ces sectes sont tolérées à la Chine pour l'usage du vulgaire, comme des alimens grossiers faits pour le nourrir ; tandis que les magistrats & les lettrés, séparés en tout du peuple, se nourissent d'une substance plus pure : il semble en effet que la populace ne mérite pas une religion raisonnable. *Confucius* gémissait pourtant de cette foule d'erreurs : il y

avait beaucoup d'idolâtres de son temps. La secte de *Laokiun* avait déjà introduit les superstitions chez le peuple. *Pourquoi*, dit-il dans un de ses livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les lettrés? c'est que le peuple est gouverné par les bonzes.*

Matérialistes. Beaucoup de lettrés sont à la vérité tombés dans le matérialisme; mais leur morale n'en a point été altérée. Ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes, & si aimable par elle-même, qu'on n'a pas même besoin de la connaissance d'un DIEU pour la suivre. D'ailleurs, il ne faut pas croire que tous les matérialistes chinois soient athées; puisque tant de pères de l'Eglise croyaient DIEU & les anges corporels.

Nous ne savons point au fond ce que c'est que la matière; encore moins connaissons-nous ce qui est immatériel. Les Chinois n'en savent pas sur cela plus que nous; il a suffi aux lettrés d'adorer un Etre suprême, on n'en peut douter.

Croire DIEU & les esprits corporels est une ancienne erreur métaphysique; mais ne croire absolument aucun dieu, ce serait une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage. C'est une contradiction digne de nous, de s'élever avec fureur, comme on a fait, contre *Bayle*, sur ce qu'il croit possible qu'une société d'athées subsiste; & de crier avec la même violence que le plus sage empire de l'univers est fondé sur l'athéisme.

Le père *Fouquet*, jésuite, qui avait passé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des jésuites, m'a

m'a dit plusieurs fois qu'il y avait à la Chine très-peu de philosophes athées. Il en est de même parmi nous.

On prétend que vers le huitième siècle, avant *Charlemagne*, la religion chrétienne était connue à la Chine. On assure que nos missionnaires ont trouvé dans la province de Kingt-ching ou Quen-sin, une inscription en caractères syriacs & chinois. Ce monument, qu'on voit tout au long dans *Kirker*, atteste qu'un saint homme, nommé *Olopüen*, conduit par des nuées bleues, & observant la règle des vents, vint de Tacin à la Chine l'an 1092 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 636 de notre ère; qu'aussitôt qu'il fut arrivé au faubourg de la ville impériale, l'empereur envoya un colao au-devant de lui, & lui fit bâtir une église chrétienne. Fausse inscription.

Il est évident, par l'inscription même, que c'est une de ces fraudes pieuses qu'on s'est toujours trop aisément permises. Le sage *Navarrète* en convient. Ce pays de *Tacin*, cette ère des *Séleucides*, ce nom d'*Olopüen*, qui est, dit-on, chinois, & qui ressemble à un ancien nom espagnol, ces nuées bleues qui servent de guides, cette église chrétienne bâtie tout d'un coup à Pékin pour un prêtre de Palestine, qui ne pouvait mettre le pied à la Chine sans encourir la peine de mort; tout cela fait voir le ridicule de la supposition. Ceux qui s'efforcent de la soutenir, ne font pas réflexion que les prêtres dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient des Nestoriens, & qu'ainsi ils ne combattent que pour des hérétiques. (*f*)

(*f*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

Il faut mettre cette infcription avec celle de *Malabar*, où il eft dit que *St Thomas* arriva dans le pays en qualité de charpentier avec une règle & un pieu, & qu'il porta feul une groffe poutre pour preuve de fa miffion. Il y a affez de vérités hiftoriques, fans y mêler ces abfurdes menfonges.

Juifs à la Chine.

Il eft très-vrai qu'au temps de *Charlemagne*, la religion chrétienne, ainfi que les peuples qui la profeffent, avait toujours été abfolument inconnus à la Chine. Il y avait des Juifs : plufieurs familles de cette nation, non moins errante que fuperftitieufe, s'y étaient établies deux fiècles avant notre ère vulgaire; elles y exerçaient le métier de courtier, que les Juifs ont fait dans prefque tout le monde.

Je me réferve à jeter les yeux fur Siam, fur le Japon, & fur tout ce qui eft fitué vers l'orient & le midi, lorfque je ferai parvenu au temps où l'induftrie des Européens s'eft ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre hémifphère.

CHAPITRE III.

Des Indes.

EN fuivant le cours apparent du foleil, je trouve d'abord l'Inde ou l'Indouftan, contrée auffi vafte que la Chine, & plus connue par les denrées précieufes, que l'induftrie des négocians en a tirées dans tous les temps, que par des relations exactes. Ce pays eft l'unique dans le monde qui produife ces épiceries, dont la fobriété de fes habitans peut fe paffer, & qui font néceffaires à la voracité des peuples feptentrionaux.

Une chaîne de montagnes, peu interrompue, semble avoir fixé les limites de l'Inde, entre la Chine, la Tartarie & la Perse ; le reste est entouré de mers. L'Inde, en de çà du Gange, fut long-temps soumise aux Persans ; & voilà pourquoi *Alexandre*, vengeur de la Grèce & vainqueur de *Darius*, poussa ses conquêtes jusqu'aux Indes, tributaires de son ennemi. Depuis *Alexandre*, les Indiens avaient vécu dans la liberté & dans la mollesse qu'inspirent la chaleur du climat & la richesse de la terre.

Les Grecs y voyageaient avant *Alexandre*, pour y chercher la science. C'est là que le célèbre *Pilpay* écrivit, il y a deux mille trois cents années, ses *Fables morales*, traduites dans presque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables & en allégories chez les orientaux, & particulièrement chez les Indiens. *Pythagore*, disciple des gymnosophistes, serait lui seul une preuve incontestable que les véritables sciences étaient cultivées dans l'Inde. Un législateur en politique & en géométrie n'eût pas resté long-temps dans une école où l'on n'aurait enseigné que des mots. Il est très-vraisemblable même que *Pythagore* apprit chez les Indiens les propriétés du triangle rectangle, dont on lui fait honneur. Ce qui était si connu à la Chine, pouvait aisément l'être dans l'Inde. On a écrit long-temps après lui qu'il avait immolé cent bœufs pour cette découverte : cette dépense est un peu forte pour un philosophe. Il est digne d'un sage de remercier d'une pensée heureuse l'Etre dont nous vient toute pensée, ainsi que le mouvement & la vie ; mais il est bien plus vraisemblable que *Pythagore* dut ce

Pythagore n'est pas l'inventeur des propriétés du triangle rectangle.

S 2

théoreme aux gymnosophistes, qu'il ne l'est, qu'il ait immolé cent bœufs. (25)

Long-temps avant *Pilpay*, les sages de l'Inde avaient traité la morale & la philosophie en fables allégoriques, en paraboles. Voulaient-ils exprimer l'équité d'un de leurs rois, ils disaient : *Que les Dieux qui président aux divers élémens, & qui sont en discorde entr'eux, avaient pris ce roi pour leur arbitre.* Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui est à peu près le même que celui de *Salomon*. Ils ont une fable qui est précisément la même que celle de *Jupiter* & d'*Amphitrion;* mais elle est plus ingénieuse. Un sage découvre qui des deux est le Dieu, & qui est l'homme. (*g*) Ces traditions montrent combien sont anciennes les paraboles qui sont enfans des

(25) On ne peut former que des conjectures incertaines sur ce que les Grecs ont dû de connaissances astronomiques ou géométriques, soit aux Orientaux, soit aux Egyptiens. Non-seulement nous n'avons point les écrits de *Pythagore* ou de *Thales*, mais les ouvrages mathématiques de *Platon*, ceux même de ses premiers disciples ne sont point venus jusqu'à nous. *Euclyde*, le plus ancien auteur de ce genre dont nous ayons les écrits, est postérieur d'environ trois siècles au temps où les philosophes Grecs allaient étudier les sciences hors de leur pays. Ce n'était plus alors l'Egypte qui instruisait la Grèce, mais la Grèce qui fondait une école grecque dans la nouvelle capitale de l'Egypte. Observons qu'il ne s'était passé qu'environ trois siècles entre le temps de *Pythagore*, qui découvrit la propriété si célèbre du triangle rectangle, & *Archimède*. Les Grecs, dans cet intervalle, avaient fait en géométrie des progrès prodigieux ; tandis que les Indiens & les Chinois en sont encore où ils en étaient il y a deux mille ans.

Ainsi, dès qu'il s'agit de découvertes, pour peu qu'il y ait de dispute, la vraisemblance paraît devoir toujours être en faveur des Grecs.

On leur reproche leur vanité nationale, & avec raison ; mais ils étaient si supérieurs à leurs voisins, ils ont été même si supérieurs à tous les autres hommes, si l'on en excepte les Européens des deux derniers siècles, que jamais la vanité nationale n'a été plus pardonnable.

(*g*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

dieux les hommes extraordinaires. Les Grecs, dans leur mythologie, n'ont été que des disciples de l'Inde & de l'Egypte. Toutes ces fables enveloppaient autrefois un sens philosophique : ce sens a disparu, & les fables sont restées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. Nous avons encore une relation de deux voyageurs arabes, qui allèrent aux Indes & à la Chine un peu après le règne de *Charlemagne*, & quatre cents ans avant le célèbre *Marco-Paolo*. Ces Arabes prétendent avoir parlé à l'empereur de la Chine qui régnait alors ; ils rapportent que l'empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grands rois dans le monde, & qu'il mettait de ce nombre, *le roi des éléphans & des Indiens, qu'on appelle le roi de la sagesse, parce que la sagesse vient originairement des Indes.*

J'avoue que ces deux Arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains orientaux ; mais enfin il résulte que les Indiens passaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'Orient, soit que l'empereur Chinois ait fait cet aveu aux deux Arabes, soit qu'ils aient parlé d'eux-mêmes.

Il est indubitable que les plus anciennes théogonies, furent inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans, dans leur ancienne langue sacrée, nommée le *Hanscrit* ou le *Sanscrit*. De ces deux livres, le premier est le *Shasta*, & le second le *Védam*. Voici le commencement du *Shasta*.

„ L'Eternel absorbé dans la contemplation de son
„ existence, résolut, dans la plénitude des temps,

„ de former des êtres participans de son essence „ & de sa béatitude. Ces êtres n'étaient pas : il „ voulut, & ils furent. „ (*h*)

On voit assez que cet exorde, véritablement sublime & qui fut long-temps inconnu aux autres nations, n'a jamais été que faiblement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent les demi-dieux, les esprits célestes, adoptés ensuite par les Chaldéens, & chez les Grecs par *Platon*. Les Juifs les admirent, quand ils furent captifs à Babylone ; ce fut là qu'ils apprirent les noms que les Chaldéens avaient donnés aux anges, & ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Israël* même, sont des mots chaldéens qui ne furent jamais connus dans l'Inde.

C'est dans le *Shasta* qu'on trouve l'histoire de la chute de ces anges. Voici comme le *Shasta* s'exprime :

„ Depuis la création des *Debtalog* (c'est-à-dire „ des anges), la joie & l'harmonie environnèrent „ long-temps le trône de l'Eternel. Ce bonheur „ aurait duré jusqu'à la fin des temps ; mais l'envie „ entra dans le cœur de *Moisaor* & des anges ses „ suivans. Ils rejettèrent le pouvoir de perfectibilité „ dont l'Eternel les avait doués dans sa bonté : ils „ exercèrent le pouvoir d'imperfection : ils firent le „ mal à la vue de l'Eternel. Les anges fidelles furent „ saisis de tristesse. La douleur fut connue pour la „ première fois. „

Ensuite la rébellion des mauvais anges est décrite. Les trois ministres de DIEU, qui sont peut-être l'original de la trinité de *Platon*, précipitent les

(*h*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

mauvais anges dans l'abyme. A la fin des temps, DIEU leur fait grâce, & les envoie animer les corps des hommes.

Il n'y a rien dans l'antiquité de ſi majeſtueux & de ſi philoſophique. Ces myſtères des Brachmanes percèrent enfin juſque dans la Syrie : il fallait qu'ils fuſſent bien connus, puiſque les Juifs en entendirent parler du temps d'*Hérode*. Ce fut alors qu'on forgea, ſuivant ces principes indiens, le faux livre d'*Hénoc*, cité par l'apôtre *Jude*, dans lequel il eſt dit quelque choſe de la chute des anges. Cette doctrine devint depuis le fondement de la religion chrétienne. (*i*)

Les eſprits ont dégénéré dans l'Inde. Probablement le gouvernement Tartare les a hébétés, comme le gouvernement Turc a déprimé les Grecs & abruti les Egyptiens. Les ſciences ont preſque péri de même chez les Perſes, par les révolutions de l'Etat. Nous avons vu qu'elles ſe ſont fixées à la Chine, au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge, par la même cauſe qui agiſſait ſur nous, c'eſt-à-dire, par un reſpect ſuperſtitieux

(*i*) Le ſerpent dont il eſt parlé dans la Genèſe devint le principal mauvais ange. On lui donna tantôt le nom de *Satan*, qui eſt un mot Perſan, tantôt celui de *Lucifer*, étoile du matin, parce que la vulgate traduiſit le mot *Hélel* par celui de *Lucifer*. *Iſaïe*, inſultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit par une figure de rhétorique : *Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Lucifer ?* On a pris ce nom pour celui du diable, & on a appliqué ce paſſage à la chute des anges. C'eſt encore le fondement du poëme de *Milton*. Mais *Milton* eſt bien moins raiſonnable que le *Shaſta* indien. Le *Shaſta* ne pouſſe point l'extravagance juſqu'à faire déclarer la guerre à DIEU par les anges ſes créatures, & à rendre quelque temps la victoire indéciſe. Cet excès était réſervé à *Milton*.

N. B. Tout ce morceau eſt tiré principalement de M. *Holwell*, qui a demeuré trente ans avec les Brames, & qui entend très-bien leur langue ſacrée.

pour l'antiquité, & par les règlemens même des écoles. Ainsi, dans tous pays, l'esprit humain trouve des obstacles à ses progrès.

Cependant, jusqu'au treizième siècle de notre ère, l'esprit vraiment philosophique ne périt pas absolument dans l'Inde. *Pachimère*, dans ce treizième siècle, traduisit quelques écrits d'un Brame son contemporain. Voici comme ce Brame indien s'explique : le passage mérite attention.

Belle idée d'un Brame.

„ J'ai vu toutes les sectes s'accuser réciproquement „ d'imposture ; j'ai vu tous les mages disputer avec „ fureur du premier principe, & de la dernière fin. „ Je les ai tous interrogés, & je n'ai vu dans tous „ ces chefs de factions qu'une opiniâtreté inflexible, „ un mépris superbe pour les autres, une haine „ implacable. J'ai donc résolu de n'en croire aucun. „ Ces docteurs, en cherchant la vérité, sont comme „ une femme qui veut faire entrer son amant par „ une porte dérobée, & qui ne peut trouver la „ clef de la porte. Les hommes, dans leurs vaines „ recherches, ressemblent à celui qui monte sur un „ arbre où il y a un peu de miel, & à peine en „ a-t-il mangé, que les serpens qui sont autour de „ l'arbre, le dévorent. „

Telle fut la manière d'écrire des Indiens. Leur esprit paraît encore davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu, que nous appelons *des échecs*, par corruption, fut inventé par eux, & nous n'avons rien qui en approche ; il est allégorique comme leurs fables ; c'est l'image de la guerre. Les noms de *Shak*, qui veut dire *Prince*, & de *pion*, qui signifie *soldat*, se sont conservés encore dans cette partie de l'Orient.

Les chiffres dont nous nous servons, & que les Arabes ont apporté en Europe, vers le temps de *Charlemagne*, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois font tant de cas, sont une preuve que plusieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois. Chiffres indiens.

On y a, de temps immémorial, divisé la route annuelle du soleil en douze parties, &, dans des temps vraisemblablement encore plus reculés, la route de la lune en vingt-huit parties. L'année des Brachmanes, & des plus anciens gymnosophistes; commença toujours quand le soleil entrait dans la constellation qu'ils nomment *Moscham* & qui est pour nous le bélier. Leurs semaines furent toujours de sept jours; division que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les noms des sept planètes. Le jour du soleil est appelé chez eux *Mitradinan*: reste à savoir si ce mot *Mitra*, qui chez les Perses signifie aussi le soleil, est originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des sages de l'Inde. Année indienne.

Il est bien difficile de dire laquelle des deux nations enseigna l'autre; mais s'il s'agissait de décider entre les Indes & l'Egypte, je croirais toujours les sciences bien plus anciennes dans les Indes, comme nous l'avons déjà remarqué. Le terrain des Indes est bien plus aisément habitable que le terrain voisin du nil, dont les débordemens durent long-temps rebuter les premiers colons, avant qu'il eussent dompté ce fleuve en creusant des canaux. Le sol des Indes est d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curiosité & l'indrustrie humaine.

L'homme eſt-il originaire de l'Inde ?

Quelques-uns ont cru la race des hommes originaire de l'Indouſtan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, & ſur une terre qui produit ſans culture les fruits les plus nourriſſans, les plus ſalutaires, comme les dattes & les cocos. Ceux-ci ſurtout donnent aiſément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir & le loger. Et de quoi d'ailleurs a beſoin un habitant de cette preſqu'île ? tout ouvrier y travaille preſque nud, deux aunes d'étoffe tout au plus ſervent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans reſtent entièrement nuds, du moment où ils ſont nés, juſqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais & de ſoins, ſeraient une incommodité intolérable pour ces peuples qui ne peuvent dormir qu'au frais ſur la natte la plus légère. Nos maiſons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la peſte dans le climat de l'Inde ; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraîchiſſantes & pures ; la nature leur a prodigué des forêts de citroniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, & des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus robuſte peut ne dépenſer qu'un ou deux ſous par jour pour ſes alimens. Nos ouvriers dépenſent plus en un jour qu'un Malabare en un mois. Toutes ces conſidérations ſemblent fortifier l'ancienne opinion, que le genre humain eſt originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, & ne lui a laiſſé preſque rien à faire : mais cela prouve ſeulement que les Indiens

ſont indigênes, & ne prouve point du tout que les autres eſpèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs & les nègres, & les rouges, & les Lappons, & les Samoyèdes, & les Albinos ne viennent certainement pas du même ſol. La différence entre toutes ces eſpèces eſt auſſi marquée qu'entre un lévrier & un barbet; il n'y a donc qu'un brame, mal inſtruit & entêté, qui puiſſe prétendre que tous les hommes deſcendent de l'Indien *Adimo* & de ſa femme.

L'Inde, au temps de *Charlemagne*, n'était connue que de nom; & les Indiens ignoraient qu'il y eût un *Charlemagne*. Les Arabes, ſeuls maîtres du commerce maritime, fourniſſaient à la fois les denrées des Indes à Conſtantinople & aux Francs. Veniſe les allait déjà chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encore conſidérable en France chez les particuliers; elles furent long-temps inconnues en Allemagne, & dans tout le Nord. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes dès qu'ils furent les maîtres de l'Egypte. Ainſi les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or & leur argent, & ont toujours enrichi ce pays déjà ſi riche par lui-même. De là vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois & les Gangarides, ſortir de leurs pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, ſoit juifs, ſoit ſarraſins; les Tartares, & les Romains même qui, poſtés dans le plus mauvais pays de l'Italie, ſubſiſtèrent d'abord de la guerre, & ſubſiſtent aujourd'hui de la religion.

L'Inde autrefois plus étendue.

Il eſt inconteſtable que le continent de l'Inde a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'eſt

aujourd'hui. Ces îles, ces immenſes archipels, qui l'avoiſinent à l'orient & au midi, tenaient dans les temps reculés à la terre ferme. On s'en apperçoit encore par la mer même qui les ſépare: ſon peu de profondeur, les arbres qui croiſſent ſur ſon fond, ſemblables à ceux des îles; les nouveaux terrains qu'elle laiſſe ſouvent à découvert; tout fait voir que ce continent a été inondé, & il a dû l'être inſenſiblement quand l'océan, qui gagne toujours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'eſt retiré de nos terres occidentales.

L'Inde, dans tous les temps connus commerçante & induſtrieuſe, avait néceſſairement une grande police; & ce peuple, chez qui *Pythagore* avait voyagé pour s'inſtruire, devait avoir de bonnes lois, ſans leſquelles les arts ne ſont jamais cultivés; mais les hommes avec des lois ſages ont toujours eu des coutumes inſenſées. Celle qui fait aux femmes un point d'honneur & de religion de ſe brûler ſur le corps de leurs maris, ſubſiſtait dans l'Inde, de temps immémorial. Les philoſophes indiens ſe jetaient eux-mêmes dans un bûcher, par un excès de fanatiſme & de vaine gloire. *Calan*, ou *Calanus* qui ſe brûla devant *Alexandre*, n'avait pas le premier donné cet exemple; & cette abominable dévotion n'eſt pas détruite encore. La veuve du roi de Tanjaor ſe brûla en 1735 ſur le bûcher de ſon époux. M. *Dumas*, M. *Dupleix*, gouverneurs de Pondichéri, l'épouſe de l'amiral *Ruſſel*, ont été témoins de pareils ſacrifices: c'eſt le dernier effort des erreurs qui pervertiſſent le genre humain. Le plus auſtère des derviches n'eſt qu'un lâche en comparaiſon d'une

Affreuſe ſuperſtition.

femme du Malabar. Il semblerait qu'une nation, chez qui les philosophes & même les femmes se dévouaient ainsi à la mort, dût être une nation guerrière & invincible : cependant, depuis l'ancien *Séfac*, quiconque a attaqué l'Inde, l'a aisément vaincue.

Il serait encore difficile de concilier les idées sublimes que les Bramins conservent de l'Etre suprême avec leurs superstitions & leur mythologie fabuleuse, si l'histoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

Il y avait des chrétiens sur les côtes de Malabar, depuis deux cents ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie, nommé *Mar-Thomas*, s'étant établi sur les côtes de Malabar avec sa famille & ses facteurs, au sixième siècle, y laissa sa religion, qui était le Nestorianisme; ces sectaires orientaux, s'étant multipliés, se nommèrent les *chrétiens de St Thomas* : ils vécurent paisiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point remuer est rarement persécuté. Ces chrétiens n'avaient aucune connaissance de l'église latine. Chrétiens de *St Thomas.*

Ce n'est pas certainement le Christianisme qui fleurissait alors dans l'Inde, c'est le Mahométisme. Il s'y était introduit par les conquêtes des califes, & *Aaron-al-Raschild*, cet illustre contemporain de *Charlemagne*, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perse & d'une partie de l'Inde, envoya des missionnaires musulmans des rives du Gange aux îles de l'Océan indien, & jusque chez des peuplades de nègres. Depuis ce temps il y eut beaucoup de musulmans dans l'Inde. On ne dit point que le

grand *Aaron* convertit à ſa religion les Indiens par le fer & par le feu, comme *Charlemagne* convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens aient refuſé le joug & la loi d'*Aaron-al-Raſchild*, comme les Saxons refuſèrent de ſe ſoumettre à *Charles*.

LesIndiens ont toujours été auſſi mous, que nos ſeptentrionaux étaient féroces. La molleſſe, inſpirée par le climat, ne ſe corrige jamais ; mais la dureté s'adoucit.

En général, les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre occident ; leur climat les diſpoſe à l'abſtinence des liqueurs fortes & de la chair des animaux, nourritures qui aigriſſent le ſang, & portent ſouvent à la férocité ; & quoique la ſuperſtition & les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance & de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du nord.

Le phyſique de l'Inde différant en tant de choſes du nôtre, il fallait bien que le moral différât auſſi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux déréglemens de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était, de temps immémorial, une maxime chez eux, & chez les Chinois, que le ſage viendrait de l'occident. L'Europe au contraire diſait que le ſage viendrait de l'orient : toutes les nations ont toujours eu beſoin d'un ſage.

CHAPITRE IV.

Des Brachmanes; du Védam, & de l'Ezourvédam.

SI l'Inde, de qui toute la terre a befoin, & qui feule n'a befoin de perfonne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conféquemment avoir eu la plus ancienne forme de religion. Il eft très-vraifemblable que cette religion fut long-temps celle du gouvernement Chinois, & qu'elle ne confiftait que dans le culte pur d'un Etre fuprême, dégagé de toute fuperftition & de tout fanatifme.

Les premiers Brachmanes avaient fondé cette religion fimple, telle qu'elle fut établie à la Chine par fes premiers rois : ces Brachmanes gouvernaient l'Inde. Lorfque les chefs paifibles d'un peuple fpirituel & doux font à la tête d'une religion, elle doit être fimple & raifonnable, parce que ces chefs n'ont pas befoin d'erreurs pour être obéis. Il eft fi naturel de croire un DIEU unique, de l'adorer, & de fentir dans le fond de fon cœur qu'il faut être jufte; que quand des princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. Il faut du temps pour établir des lois arbitraires; mais il n'en faut point pour apprendre aux hommes raffemblés à croire un DIEU, & à écouter la voix de leur propre cœur.

Les premiers Brachmanes étant donc à la fois rois & pontifes, ne pouvaient guère établir la religion

que fur la raifon univerfelle. Il n'en eft pas de même dans les pays où le pontificat n'eft pas uni à la royauté. Alors les fonctions religieufes, qui appartiennent originairement aux pères de famille, forment une profeffion féparée ; le culte de DIEU devient un métier ; & pour faire valoir ce métier, il faut fouvent des preftiges, des fourberies & des cruautés.

La religion dégénéra donc chez les Brachmanes, dès qu'ils ne furent plus fouverains.

Long-temps avant *Alexandre*, les Brachmanes ne régnaient plus dans l'Inde ; mais leur tribu, qu'on nomme *Cafte*, était toujours la plus confidérée, comme elle l'eft encore aujourd'hui ; & c'eft dans cette même tribu qu'on trouvait les fages vrais ou faux, que les Grecs appelèrent gymnofophiftes. Il eft difficile de nier qu'il n'y eût parmi eux, dans leur décadence, cette efpèce de vertu qui s'accorde avec les illufions du fanatifme. Ils reconnaiffaient toujours un DIEU fuprême à travers la multitude de divinités fubalternes que la fuperftition populaire adoptait dans tous les pays du monde. *Strabon* dit expreffément qu'au fond, les Brachmanes n'adoraient qu'un feul DIEU. En cela ils étaient femblables à *Confucius*, à *Orphée*, à *Socrate*, à *Platon*, à *Marc-Aurèle*, à *Epictete*, à tous les fages, à tous les hiérophantes des myftères. Les fept années de noviciat chez les Brachmanes, la loi du filence pendant ces fept années, étaient en vigueur, du temps de *Strabon*. Le célibat, pendant ce temps d'épreuve, l'abftinence de la chair des animaux qui fervent l'homme, étaient des lois qu'on ne tranfgreffa jamais, & qui fubfiftent

encore chez les brames. Ils croyaient un DIEU créateur, rémunérateur & vengeur. Ils croyaient l'homme déchu & dégénéré, & cette idée se trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima sata est ætas* est la devise de toutes les nations.

Apulée, *Quinte-Curce*, *Clément* d'Alexandrie, *Philostrate*, *Porphyre*, *Pallade* s'accordent tous dans les éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des brachmanes, à leur vie retirée & pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. *St Ambroise* préfère hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de son temps. Peut-être est-ce une de ces exagérations, qu'on se permet quelquefois pour faire rougir ses concitoyens de leurs désordres. On loue les brachmanes, pour corriger les moines; & si *St Ambroise* avait vécu dans l'Inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux brachmanes. Mais enfin il résulte de tant de témoignages, que ces hommes singuliers étaient en réputation de sainteté dans toute la terre.

Cette connaissance d'un DIEU unique, dont tous les philosophes leur savaient tant de gré, ils la conservent encore aujourd'hui au milieu des pagodes, & de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poëtes a dit dans une de ses épîtres, où le faux domine presque toujours: (*k*)

L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux brachmane
Déifier, brutalement zélé,
Le diable même en bronze ciselé.

(*k*) *Rousseau.*

Fausse idée qu'on a des brachmanes en Europe.

Certainement des hommes qui ne croient point au diable, ne peuvent adorer le diable. Ces reproches absurdes sont intolérables ; on n'a jamais adoré le diable en aucun pays du monde ; les manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe ; on ne lui en rendait aucun dans la religion de *Zoroastre*. Il est temps que nous quittions l'indigne usage de calomnier toutes les sectes, & d'insulter toutes les nations.

Nous avons, comme vous savez, l'*Ezourvédam*, ancien commentaire composé par *Chumontou*, sur ce *Védam*, sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de DIEU aux hommes. Ce commentaire a été rédigé par un brame très-savant, qui a rendu beaucoup de services à notre compagnie des Indes ; & il l'a traduit lui-même de la langue sacrée en français (*l*).

Paroles tirées du Védam même.

Dans cet Ezourvédam, dans ce commentaire, *Chumontou* combat l'idolâtrie ; il rapporte les propres paroles du Védam. *C'est l'Etre suprême qui a tout créé, le sensible & l'insensible ; il y a eu quatre âges différens ; tout périt à la fin de chaque âge, tout est submergé, & le déluge est un passage d'un âge à l'autre*, &c.

Lorsque DIEU *existait seul, & que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le monde ; il créa d'abord le temps, ensuite l'eau & la terre ; & du mélange des cinq élémens, à savoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumière, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur base. Il fit ce globe que nous habitons en forme ovale comme un œuf. Au milieu de*

(*l*) Ce manuscrit est à la bibliothèque du roi, où chacun peut le consulter.

la terre est la plus haute de toutes les montagnes, nommée Mérou, (*c'est l'*Immaüs.) Adimo, *c'est le nom du premier homme sorti des mains de* DIEU. Procriti *est le nom de son épouse. D'*Adimo *naquit* Brama, *qui fut le législateur des nations & le père des brames.*

Que de choses curieuses dans ce peu de paroles! on y apperçoit d'abord cette grande vérité, que DIEU est le créateur du monde; on voit ensuite la source primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain & de fer. Tous les principes de la théologie des anciens sont renfermés dans le Védam. On y voit ce déluge de *Deucalion*, qui ne figure autre chose que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les temps à dessécher les terres que la négligence des hommes a laissé long-temps inondées. Toutes les citations du Védam, dans ce manuscrit, sont étonnantes; on y trouve expressément ces paroles admirables: DIEU *ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur.* DIEU, *qui est la sagesse & la sainteté, ne créa jamais que la vertu.*

Le Védam, origine des fables de la Grèce.

Voici un morceau des plus singuliers du Védam: *Le premier homme étant sorti des mains de* DIEU, *lui dit: Il y aura sur la terre différentes occupations, tous ne seront pas propres à toutes; comment les distinguer entr'eux?* DIEU *lui répondit: Ceux qui sont nés avec plus d'esprit & de goût pour la vertu que les autres, seront les Brames. Ceux qui participent le plus du* Rosogoun, *c'est-à-dire, de l'ambition, seront les guerriers; ceux qui participent le plus du* Tomogun, *c'est-à-dire de l'avarice, seront les marchands. Ceux qui participeront du* Comogun, *c'est-à-dire, qui seront robustes & bornés, seront occupés aux œuvres serviles.*

On reconnaît dans ces paroles l'origine véritable des quatre caſtes des Indes, ou plutôt les quatre conditions de la ſociété humaine. En effet : ſur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, ſinon ſur l'inégalité primitive des talens? Le Védam pourſuit & dit : *L'Etre ſuprême n'a ni corps ni figure*, & l'Ezour-védam ajoute : *Tous ceux qui lui donnent des pieds & des mains ſont des inſenſés.* Chumontou cite enſuite ces paroles du Védam : *Dans le temps que* DIEU *tira toutes choſes du néant, il créa ſéparément un individu de chaque eſpèce, & voulut qu'il portât dans lui ſon germe, afin qu'il pût produire ; il eſt le principe de chaque choſe : le ſoleil n'eſt qu'un corps ſans vie & ſans connaiſſance, il eſt entre les mains de* DIEU *comme une chandelle entre les mains d'un homme.*

Après cela l'auteur du commentaire, combattant l'opinion des nouveaux brames, qui admettaient pluſieurs incarnations dans le dieu *Brama* & dans le dieu *Vitſnou*, s'exprime ainſi :

Dis-moi donc, Homme étourdi & inſenſé, qu'eſt-ce que ce Kochiopo & cette Odité, que tu dis avoir donné naiſſance à ton DIEU? *Ne ſont-ils pas des hommes comme les autres? & ce* DIEU *qui eſt pur de ſa nature, & éternel de ſon eſſence, ſe ſerait-il abaiſſé juſqu'à s'anéantir dans le ſein d'une femme pour s'y revêtir d'une figure humaine? Ne rougis-tu pas de nous préſenter ce* DIEU *en poſture de ſuppliant devant une de ſes créatures? As-tu perdu l'eſprit? ou es-tu venu à ce point d'impiété de ne pas rougir de faire jouer à l'Etre ſuprême le perſonnage de fourbe & de menteur?.... Ceſſe de tromper les hommes, ce n'eſt qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le Védam ; car ſi tu reſtes dans les mêmes ſentimens, tu es incapable de l'entendre, & ce ſerait le proſtituer que de te l'enſeigner.*

Au livre IIIe de ce commentaire, l'auteur *Chumontou* réfute la fable que les nouveaux brames inventaient fur une incarnation du dieu *Brama*, qui felon eux parut dans l'Inde fous le nom de *Kopilo*, c'eft-à-dire de pénitent; ils prétendaient qu'il avait voulu naître de *Déhobuti*, femme d'un homme de bien, nommé *Kordomo.*

S'il eft vrai, dit le commentateur, *que Brama foit né fur la terre, pourquoi donc portait-il le nom d'Eternel? Celui qui eft fouverainement heureux, & dans qui feul eft notre bonheur, aurait-il voulu fe foumettre à tout ce que fouffre un enfant? &c.*

On trouve enfuite une defcription de l'enfer, toute femblable à celle que les Egyptiens & les Grecs ont donnée depuis, fous le nom de Tartare. *Que faut-il faire*, dit-on, *pour éviter l'enfer? Il faut aimer* DIEU, répond le commentateur Chumontou: *il faut faire ce qui nous eft ordonné par le Védam, & le faire de la façon dont il nous le prefcrit. Il y a*, dit-il, *quatre amours de* DIEU. *Le premier eft de l'aimer pour lui-même, fans intérêt perfonnel : le fecond, de l'aimer par intérêt : le troifiéme, de ne l'aimer que dans les momens où l'on n'écoute pas fes paffions : le quatrième, de ne l'aimer que pour obtenir l'objet de ces paffions mêmes; & ce quatrième amour n'en mérite pas le nom.* (*m*)

Tel eft le précis des principales fingularités du *Védam*, livre inconnu jufqu'aujourd'hui à l'Europe, & à prefque toute l'Afie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur *Cormovédam*, qui eft leur rituel, eft un ramas de

(*m*) Le Shafta eft beaucoup plus fublime. Voyez le *Dictionnaire philofophique.*

cérémonies superstitieuses, qui font rire quiconque n'est pas né sur les bords du Gange ou de l'Indus, ou plutôt quiconque n'étant pas philosophe s'étonne des sottises des autres peuples, & ne s'étonne point de celles de son pays.

Le détail de ces minuties est immense : c'est un assemblage de toutes les folies que la vaine étude de l'astrologie judiciaire a pu inspirer à des savans ingénieux, mais extravagans ou fourbes. Toute la vie d'un brame est consacrée à ces cérémonies superstitieuses. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il semble que les hommes soient devenus faibles & lâches dans l'Inde, à mesure qu'ils ont été subjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête, les superstitions & les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. *Sésac*, *Madiès*, les Assyriens, les Perses, *Alexandre*, les Arabes, les Tartares ; & de nos jours, *Sha-Nadir*, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont fait un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas su être guerrier.

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les temps d'humiliation & de misère ; toutes ces pagodes ont des revenus considérables, & les dévots les enrichissent encore de leurs offrandes. Quand un Raya passe devant une pagode, il descend de son cheval, de son chameau, ou de son éléphant, ou de son palanquin, & marche à pied jusqu'à ce qu'il ait passé le territoire du temple.

Cet ancien commentaire du Védam, dont je viens de donner l'extrait, me paraît écrit avant les conquêtes d'*Alexandre* ; car on n'y trouve aucun des

noms que les vainqueurs grecs imposèrent aux fleuves, aux villes, aux contrées, en prononçant à leur manière, & soumettant aux terminaisons de leurs langues les noms communs du pays. L'Inde s'appelle *Zomboudipo* ; le mont Immaüs est *Mérou;* le Gange est nommé *Zanoubi.* Ces anciens noms ne sont plus connus que des savans dans la langue sacrée.

L'ancienne pureté de la religion des premiers brachmanes ne subsiste plus que chez quelques-uns de leurs philosophes ; & ceux-là ne se donnent pas la peine d'instruire un peuple qui ne veut pas être instruit, & qui ne le mérite pas. Il y aurait même du risque à vouloir le détromper : les brames ignorans se soulèveraient ; les femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques superstitieuses, crieraient à l'impiété. Quiconque veut enseigner la raison à ses concitoyens, est persécuté, à moins qu'il ne soit le plus fort ; & il arrive presque toujours que le plus fort redouble les chaînes de l'ignorance, au lieu de les rompre.

Peu de christianisme dans l'Inde.

La religion mahométane seule a fait dans l'Inde d'immenses progrès, surtout parmi les hommes bien élevés, parce que c'est la religion du prince, & qu'elle n'enseigne que l'unité de DIEU, conformément à l'ancienne doctrine des premiers brachmanes. Le christianisme n'a pas eu dans l'Inde le même succès, malgré l'évidence & la sainteté de sa doctrine, & malgré les grands établissemens des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'est même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles se haïssent

[illegible] elles ont souvent la [illegible] elles [illegible] fait haïr ce [illegible] d'ailleurs révoltent [illegible] de nous voir boire [illegible] qu'ils abhorrent. La [illegible] que nous [illegible] Asie, est encore [illegible] mais le plus grand [illegible] viennent nos [illegible] Anglicans [illegible] par le Calviniste. [illegible] chacun [illegible] mensonge ; ils [illegible] qui voit [illegible] de la [illegible] mutuel-[illegible]

[illegible] comme ailleurs, [illegible] & aux-[illegible] exagéré [illegible] nous n'ont [illegible] envoyés [illegible] l'Asie. Le [illegible] la mission [illegible] ment ; qu'ils en firent [illegible] missionnaires n'oublièrent pas leur premier métier. Notre [illegible] peu de progrès sur les côtes, & nul dans les États soumis immédiatement au grand Mogol. La religion de Mahomet & celle de Brama

(a) [illegible] page 225.

partagent encore tout ce vaste continent. Il n'y a pas deux siècles que nous appelions toutes ces nations *la paganie*, tandis que les Arabes, les Turcs, les Indiens ne nous connaissaient que sous le nom d'idolâtres.

CHAPITRE V.

De la Perse, au temps de Mahomet le prophète, & de l'ancienne religion de Zoroastre.

EN tournant vers la Perse, on y trouve, un peu avant le temps qui me sert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connaissions sur la terre.

Une nouvelle domination, une religion & des mœurs jusqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées, & ce changement s'étendait déjà fort avant en Asie, en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du mahométisme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avait étendu sa domination avant *Alexandre*, de l'Egypte à la Bactriane, au delà du pays où est aujourd'hui Samarkande, & de la Thrace jusqu'au fleuve de l'Inde.

Divisée & resserrée sous les *Séleucides*, elle avait repris des accroissemens sous *Arsaces* le Parthien, deux cents cinquante ans avant notre ère. Les Arsacides n'eurent, ni la Syrie, ni les contrées qui

bordent le Pont-Euxin; mais ils diſputèrent avec les Romains de l'empire de l'Orient, & leur oppoſèrent toujours des barrières inſurmontables.

Du temps d'*Alexandre-Sévère*, vers l'an 226 de notre ère, un ſimple ſoldat Perſan, qui prit le nom d'*Artaxare*, enleva ce royaume aux Parthes, & rétablit l'empire des Perſes, dont l'étendue ne différait guère alors de ce qu'elle eſt de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babyloniens conquis par les Perſes, ni comment ce peuple ſe vantait de quatre cents mille ans d'obſervations aſtronomiques, dont on ne put retrouver qu'une ſuite de dix-neuf cents années, du temps d'*Alexandre*. Vous ne voulez pas vous écarter de votre ſujet pour vous rappeler l'idée de la grandeur de Babylone, & de ces monumens plus vantés que ſolides, dont les ruines mêmes ſont détruites. Si quelque reſte des arts aſiatiques mérite un peu notre curioſité, ce ſont les ruines de Perſépolis, décrites dans pluſieurs livres, & copiées dans pluſieurs eſtampes. Je ſais quelle admiration inſpirent ces maſures échappées aux flambeaux dont *Alexandre* & la courtiſanne *Taïs* mirent Perſépolis en cendre. Mais était-ce un chef-d'œuvre de l'art, qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes qui ſont encore debout, ne ſont aſſurément, ni dans de belles proportions, ni d'un deſſein élégant. Les chapiteaux, ſurchargés d'ornemens groſſiers, ont preſque autant de hauteur que les fûts mêmes des colonnes. Toutes les figures ſont auſſi lourdes & auſſi ſèches que celles dont nos égliſes gothiques ſont encore malheureuſement ornées.

Ce font des monumens de grandeur, mais non pas de goût; & tout nous confirme que fi l'on s'arrêtait à l'hiftoire des arts, on ne trouverait que quatre fiècles dans les annales du monde; ceux d'*Alexandre*, d'*Augufte*, des *Médicis* & de *Louis XIV*.

Cependant les Perfans furent toujours un peuple ingénieux. *Lokman*, qui eft le même qu'*Efope*, était né à Casbin. Cette tradition eft bien plus vraifemblable que celle qui le fait originaire d'Ethiopie, pays où il n'y eut jamais de philofophes. Les dogmes de l'ancien *Zerduft*, appelé *Zoroaftre* par les Grecs, qui ont changé tous les noms orientaux, fubfiftaient encore. On leur donne neuf mille ans d'antiquité; car les Perfans, ainfi que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, reculent l'origine du monde autant que d'autres la rapprochent. Un fecond *Zoroaftre* fous *Darius* fils d'*Hiftafpes*, n'avait fait que perfectionner cette antique religion. C'eft dans ces dogmes qu'on trouve, ainfi que dans l'Inde, l'immortalité de l'ame, & une autre vie heureufe ou malheureufe. C'eft là qu'on voit expreffément un enfer. *Zoroaftre*, dans les écrits rédigés dans le *Sadder*, dit que DIEU lui fit voir cet enfer, & les peines réfervées aux méchans. Il y voit plufieurs rois, un entr'autres auquel il manquait un pied; il en demande à DIEU la raifon; DIEU lui répond: *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en fa vie. Il vit en allant à la chaffe un dromadaire qui était lié trop loin de fon auge, & qui, voulant y manger, ne pouvait y atteindre; il approcha l'auge d'un coup de pied: j'ai mis fon pied dans le ciel, tout le refte eft ici.* Ce trait peu connu fait voir l'efpèce de philofophie qui régnait dans ces temps reculés, philofophie toujours

Antiquité des Perfes.

allégorique, & quelquefois très-profonde. Nous avons rapporté ailleurs ce trait singulier qu'on ne peut trop faire connaître. (*)

Vous savez que les Babyloniens furent les premiers après les Indiens qui admirent des êtres mitoyens entre la Divinité & l'homme. Les Juifs ne donnèrent des noms aux anges que dans le temps de leur captivité à Babylone. Le nom de *Satan* paraît pour la première fois dans le livre de *Job;* ce nom est persan, & l'on prétend que *Job* l'était. Le nom de *Raphaël* est employé par l'auteur, quel qu'il soit, de *Tobie*, qui était captif à Ninive, & qui écrivit en chaldéen. Le nom d'*Israël* même était chaldéen, & signifiait *voyant Dieu.* Ce *Sadder* est l'abrégé du *Zenda-Vesta* ou du *Zend*, l'un des trois plus anciens livres qui soient au monde, comme nous l'avons dit dans la *Philosophie de l'histoire*, qui sert d'introduction à cet ouvrage. Ce mot *Zenda-Vesta* signifiait chez les Chaldéens le culte du feu; le *Sadder* est divisé en cent articles, que les Orientaux appelaient *Portes* ou *puissances:* il est important de les lire, si l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité se figure toujours que nous avons tout inventé, que tout est venu des Juifs & de nous, qui avons succédé aux Juifs; on est bien détrompé quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques-unes de ces Portes qui serviront à nous tirer d'erreur.

Iere PORTE. Le décret du très-juste DIEU est que les hommes soient jugés par le bien & le mal

(*) Voyez le *Dictionnaire philosophique.*

qu'ils auront fait : leurs actions seront pesées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière ; la foi les délivrera de *Satan.*

IIe. Si tes vertus l'emportent sur tes péchés, le ciel est ton partage : si tes péchés l'emportent, l'enfer est ton châtiment.

Ve. Qui donne l'aumône est véritablement un homme ; c'est le plus grand mérite dans notre sainte religion, &c.

VIe. Célébre quatre fois par jour le soleil ; célébre la lune au commencement du mois.

N. B. Il ne dit point : Adore comme des dieux le soleil & la lune, mais célébre le soleil & la lune comme ouvrages du Créateur. Les anciens Perses n'étaient point ignicoles, mais déicoles, comme le prouve invinciblement l'historien de la religion des Perses.

VIIe. Dis, *Ahunavar* & *Ashim Vuhû* quand quelqu'un éternue.

N. B. On ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieuse antiquité est l'usage de saluer ceux qui éternuent.

IXe. Fuis surtout le péché contre nature, il n'y en a point de plus grand.

N. B. Ce précepte fait bien voir combien *Sextus Empiricus* se trompe, quand il dit que cette infamie était permise par les lois de Perse.

XIe. Aye foin d'entretenir le feu facré, c'eft l'ame du monde, &c.

N. B. Ce feu facré devint un des rites de plufieurs nations.

XIIe. N'enfevelis point les morts dans des draps neufs, &c.

N. B. Ce précepte prouve combien fe font trompés tous les auteurs qui ont dit que les Perfes n'enfeveliffaient point leurs morts. L'ufage d'enterrer ou de brûler les cadavres, ou de les expofer à l'air fur des collines, a varié fouvent. Les rites changent chez tous les peuples, la morale feule ne change pas.

XIIIe. Aime ton père & ta mère, fi tu veux vivre à jamais.

N. B. Voyez le décalogue.

XVe. Quelque chofe qu'on te préfente, bénis DIEU.

XIXe Marie-toi dans ta jeuneffe; ce monde n'eft qu'un paffage: il faut que ton fils te fuive, & que la chaîne des êtres ne foit point interrompue.

XXXe. Il eft certain que DIEU a dit à *Zoroaftre:* Quand on fera dans le doute fi une action eft bonne ou mauvaife, qu'on ne la faffe pas.

N. B. Ceci eft un peu contre la doctrine des opinions probables.

XXXIIIe. Que les grandes libéralités ne soient répandues que sur les plus dignes ; ce qui est confié aux indignes est perdu.

XXXVe. Mais s'il s'agit du nécessaire, quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens.

XLe. Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être sans péché ; qu'il ait du zèle, & que ce zèle ne soit point trompeur ; qu'il ne mente jamais ; que son caractère soit bon, son ame sensible à l'amitié, son cœur & sa langue toujours d'intelligence ; qu'il soit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché ; qu'il soit un exemple de bonté, de justice devant le peuple de DIEU.

N. B. Quel exemple pour les prêtres de tout pays ! & remarquez que dans toutes les religions de l'Orient le peuple est appelé le peuple de DIEU.

XLIe. Quand les *Fervardagans* viendront, fais les repas d'expiation & de bienveillance, cela est agréable au Créateur.

N. B. Ce précepte a quelque ressemblance avec les *Agapes*.

LXVIIe. Ne mens jamais, cela est infame, quand même le mensonge serait utile.

N. B. Cette doctrine est bien contraire à celle du mensonge officieux.

LXIXe. Point de familiarité avec les courtisannes. Ne cherche à séduire la femme de personne.

LXXe. Qu'on s'abstienne de tout vol, de toute rapine.

LXXIe. Que ta main, ta langue & ta pensée soient pures de tout péché. Dans tes afflictions, offre à DIEU ta patience; dans le bonheur, rends-lui des actions de grâce.

XCI^e. Jour & nuit, pense à faire du bien : la vie est courte. Si, devant servir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. Célébre les six *Gahambârs* ; car DIEU a créé le monde en six fois dans l'espace d'une année, &c. Dans le temps des six *Gahambârs*, ne refuse personne. Un jour le grand roi *Giemshid* ordonna au chef de ses cuisines de donner à manger à tous ceux qui se présenteraient ; le mauvais génie ou *Satan* se présenta sous la forme d'un voyageur : quand il eut dîné, il demanda encore à manger ; *Giemshid* ordonna qu'on lui servît un bœuf; *Satan* ayant mangé le bœuf, *Giemshid* lui fit servir des chevaux; *Satan* en demanda encore d'autres. Alors le juste DIEU envoya l'ange *Behman*, qui chassa le diable; mais l'action de *Giemshid* fut agréable à DIEU.

N. B. On reconnaît bien le génie oriental dans cette allégorie.

Baptême des anciens Perses.

Ce sont-là les principaux dogmes des anciens Perses. Presque tous sont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde ; les cérémonies sont par-tout différentes ; la vertu est par-tout la même ; c'est qu'elle vient de DIEU, le reste est des hommes.

Nous

Nous remarquerons ſeulement que les Parſis eurent toujours un baptême, & jamais la circonciſion. Le baptême eſt commun à toutes les anciennes nations de l'Orient ; la circonciſion des Egyptiens, des Arabes & des Juifs, eſt infiniment poſtérieure : car rien n'eſt plus naturel que de ſe laver, & il a fallu bien des ſiècles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature & contre la pudeur pût plaire à l'Etre des êtres.

Nous paſſons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des uſages que nous ne connaiſſons plus. Nous ſupprimons auſſi toutes les amplifications orientales, & toutes ces figures giganteſques, incohérentes & fauſſes, ſi familières à tous ces peuples, chez leſquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à *Eſope*, qui ait écrit naturellement.

Nous ſavons aſſez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'Orient, parce que les hommes, n'y ayant jamais vécu en ſociété avec les femmes, & ayant preſque toujours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occaſions de ſe former l'eſprit, qu'eurent les Grecs & les Romains. Otez aux Arabes, aux Perſans, aux Juifs le ſoleil & la lune, les montagnes & les vallées, les dragons & les baſilics, il ne leur reſte preſque plus de poëſie.

Il ſuffit de ſavoir que ces préceptes de *Zoroaſtre*, rapportés dans le *Sadder*, ſont de l'antiquité la plus haute ; qu'il y eſt parlé de rois dont *Béroſe* lui-même ne fait pas mention.

Nous ne ſavons pas quel était le premier *Zoroaſtre*,

en quel temps il vivait, si c'est le *Brama* des Indiens, & l'*Abraham* des Juifs; mais nous savons, à n'en pouvoir douter, que sa religion enseignait la vertu. C'est le but essentiel de toutes les religions; elles ne peuvent jamais en avoir eu d'autre; car il n'est pas dans la nature humaine, quelque abrutie qu'elle puisse être, de croire d'abord à un homme qui viendrait enseigner le crime.

Les dogmes du *Sadder* nous prouvent encore que les Perses n'étaient point idolâtres. Notre ignorante témérité accusa long-temps d'idolâtrie les Persans, les Indiens, les Chinois, & jusqu'aux Mahométans, si attachés à l'unité de DIEU, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'idolâtres. Tous nos anciens livres italiens, français, espagnols, appellent les Mahométans *païens*, & leur empire la *paganie*. Nous ressemblions dans ces temps-là aux Chinois, qui se croyaient le seul peuple raisonnable, & qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raison est toujours venue tard; c'est une divinité qui n'est apparue qu'à peu de personnes.

Les Juifs imputèrent aux chrétiens des repas de *Thieste*, & des noces d'*Oedipe*, les chrétiens aux païens, toutes les sectes s'accusèrent mutuellement des plus grands crimes: l'univers s'est calomnié.

Les deux principes.

La doctrine des deux principes est de *Zoroastre*. *Orosmade* ou *Oromaze*, le dieu des jours, & *Arimane* le génie des ténèbres, sont l'origine du manichéisme. C'est l'*Osiris* & le *Typhon* des Egyptiens; c'est la *Pandore* des Grecs, c'est le vain effort de tous les sages pour expliquer l'origine du bien & du mal. Cette théologie des mages fut respectée dans l'Orient

ſous tous les gouvernemens ; & au milieu de toutes les révolutions, l'ancienne religion s'était toujours ſoutenue en Perſe : ni les dieux des Grecs, ni d'autres divinités n'avaient prévalu.

Noushirvan ou *Coſroès le grand*, ſur la fin du ſixième ſiècle, avait étendu ſon empire dans une partie de l'Arabie pétrée, & de celle qu'on nommait heureuſe. Il en avait chaſſé les Abyſſins, demi-chrétiens qui l'avaient envahie. Il proſcrivit, autant qu'il le put, le chriſtianiſme de ſes propres Etats, forcé à cette ſévérité par le crime d'un fils de ſa femme, qui s'étant fait chrétien ſe révolta contre lui.

Les enfans du grand *Noushirvan*, indignes d'un tel père, déſolaient la Perſe par des guerres civiles & par des parricides. Les ſucceſſeurs du légiſlateur *Juſtinien* aviliſſaient le nom de l'empire. *Maurice* venait d'être détrôné par les armes de *Phocas*, par les intrigues du patriarche *Cyriaque*, par celles de quelques évêques, que *Phocas* punit enſuite de l'avoir ſervi. Le ſang de *Maurice* & de ſes cinq fils avait coulé ſous la main du bourreau ; & le pape *Grégoire le grand*, ennemi des patriarches de Conſtantinople, tâchait d'attirer le tyran *Phocas* dans ſon parti, en lui prodiguant des louanges, & en condamnant la mémoire de *Maurice*, qu'il avait loué pendant ſa vie.

L'empire de Rome en occident était anéanti ; un déluge de barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand *Mahomet* jetait dans les déſerts de l'Arabie les fondemens de la religion & de la puiſſance muſulmane.

CHAPITRE VI.

De l'Arabie & de Mahomet.

DE tous les législateurs & de tous les conquérans, il n'en est aucun dont la vie ait été écrite avec plus d'authenticité & dans un plus grand détail par ses contemporains que celle de *Mahomet*. Otez de cette vie les prodiges dont cette partie du monde fut toujours infatuée, le reste est d'une vérité reconnue. Il naquit dans la ville de Mecca, que nous nommons la Mecque, l'an 569 de notre ère vulgaire, au mois de mai. Son père s'appelait *Abdala*, sa mère *Emine*: il n'est pas douteux que sa famille ne fût une des plus considérées de la première tribu, qui était celle des Coracites. Mais la généalogie qui le fait descendre d'*Abraham* en droite ligne, est une de ces fables inventées par ce desir si naturel d'en imposer aux hommes.

Mœurs des Arabes.

Les mœurs & les superstitions des premiers âges que nous connaissons, s'étaient conservées dans l'Arabie. On le voit par le vœu que fit son grand-père *Abdala-Moutaleb* de sacrifier un de ses enfans. Une prêtresse de la Mecque lui ordonna de racheter ce fils pour quelques chameaux, que l'exagération arabe fait monter au nombre de cent. Cette prêtresse était consacrée au culte d'une étoile, qu'on croit avoir été celle de *Syrius*; car chaque tribu avait son étoile ou sa planète. (*a*) On rendait aussi un

(*a*) Voyez le *Koran* & la préface du *Koran*, écrite par le savant & judicieux *Sale*, qui avait demeuré vingt-cinq ans en Arabie.

culte à des génies, à des dieux mitoyens ; mais on reconnaissait un DIEU supérieur, & c'est en quoi presque tous les peuples se sont accordés.

Abdala-Moutaleb vécut, dit-on, cent dix ans : son petit-fils *Mahomet* porta les armes dès l'âge de quatorze ans dans une guerre sur les confins de la Syrie ; réduit à la pauvreté, un de ses oncles le donna pour facteur à une veuve, nommée *Cadige*, qui fesait en Syrie un négoce considérable ; il avait alors vingt-cinq ans. Cette veuve épousa bientôt son facteur, & l'oncle de *Mahomet*, qui fit ce mariage, donna douze onces d'or à son neveu : environ neuf cents francs de notre monnoie furent tout le patrimoine de celui qui devait changer la face de la plus grande & de la plus belle partie du monde. Il vécut obscur avec sa première femme *Cadige*, jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendaient supérieur à ses compatriotes. Il avait une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il la fallait à des Arabes : un air d'autorité & d'insinuation, animé par des yeux perçans & par une physionomie heureuse, l'intrépidité d'*Alexandre*, sa libéralité, & la sobriété dont *Alexandre* aurait eu besoin pour être un grand homme en tout.

Enfance de *Mahomet*.

Marié à 25 ans.

Son caractère.

L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendait nécessaire, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni son courage, ni son application, ni sa santé : c'est ainsi qu'en parlent les contemporains ; & ce portrait est justifié par ses actions.

Après avoir bien connu le caractère de ses

concitoyens, leur ignorance, leur crédulité & leur difpofition à l'enthoufiafme, il vit qu'il pouvait s'ériger en prophète. Il forma le deffein d'abolir dans fa patrie le fabifme, qui confifte dans le mélange du culte de DIEU & de celui des aftres; le judaïfme, détefté de toutes les nations, & qui prenait une grande fupériorité dans l'Arabie; enfin le chriftianifme, qu'il ne connaiffait que par les abus de plufieurs fectes répandues autour de fon pays. Il prétendait rétablir le culte fimple d'*Abraham* ou *Ibrahim*, dont il fe difait defcendu, & rappeler les hommes à l'unité d'un DIEU, dogme qu'il s'imaginait être défiguré dans toutes les religions. C'eft en effet ce qu'il déclare expreffément dans le troifième *Sura* ou chapitre de fon koran, DIEU *connaît, & vous ne connaiffez pas. Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais il était de la vraie religion. Son cœur était réfigné à* DIEU; *il n'était point du nombre des idolâtres.*

D'abord prophète chez lui.

Il eft à croire que *Mahomet*, comme tous les enthoufiaftes, violemment frappé de fes idées, les débita d'abord de bonne foi, les fortifia par des rêveries, fe trompa lui-même en trompant les autres; & appuya enfin par des fourberies néceffaires une doctrine qu'il croyait bonne. Il commença par fe faire croire dans fa maifon, ce qui était probablement le plus difficile; fa femme & le jeune *Ali*, mari de fa fille *Fatime*, furent fes premiers difciples. Ses concitoyens s'élevèrent contre lui; il devait bien s'y attendre: fa réponfe aux menaces des Coracites marque à la fois fon caractère & la manière de s'exprimer commune de fa nation. *Quand vous viendriez à moi*, dit-il, *avec le foleil à la*

droite & la lune à la gauche, je ne reculerais pas dans ma carrière.

Il n'avait encore que seize disciples, en comptant quatre femmes, quand il fut obligé de les faire sortir de la Mecque où ils étaient persécutés, & de les envoyer prêcher sa religion en Ethiopie. Pour lui, il osa rester à la Mecque où il affronta ses ennemis, & il fit de nouveaux prosélytes qu'il envoya encore en Ethiopie au nombre de cent. Ce qui affermit le plus sa religion naissante, ce fut la conversion d'*Omar* qui l'avait long-temps persécuté. *Omar*; qui depuis devint un si grand conquérant, s'écria dans une assemblée nombreuse : *J'atteste qu'il n'y a qu'un* DIEU, *qu'il n'a ni compagnon ni associé, & que Mahomet est son serviteur & son prophète.* Ses premiers disciples.

Le nombre de ses ennemis l'emportait encore sur ses partisans. Ses disciples se répandirent dans Médine ; ils y formèrent une faction considérable. *Mahomet* persécuté dans la Mecque, & condamné à mort, s'enfuit à Médine. Cette fuite, qu'on nomme *Hégire*, devint l'époque de sa gloire & de la fondation de son empire. De fugitif il devint conquérant. S'il n'avait pas été persécuté, il n'aurait peut-être pas réussi. Réfugié à Médine, il y persuada le peuple & l'asservit. Il battit d'abord, avec cent treize hommes, les Mecquois qui étaient venus fondre sur lui au nombre de mille. Cette victoire, qui fut un miracle aux yeux de ses sectateurs, les persuada que DIEU combattait pour eux, comme eux pour lui. Dès la première victoire, ils espérèrent la conquête du monde. *Mahomet* prit la Mecque, vit ses persécuteurs à ses pieds, conquit en neuf ans, par la parole &

par les armes, toute l'Arabie, pays auſſi grand que la Perſe, & que les Perſes ni les Romains n'avaient pu conquérir. Il ſe trouvait à la tête de quarante mille hommes, tous enivrés de ſon enthouſiaſme. Dans ſes premiers ſuccès, il avait écrit au roi de Perſe *Coſroès ſecond*; à l'empereur *Héraclius*; au prince des Coptes, gouverneur d'Egypte; au roi des Abyſſins; à un roi nommé *Mondar*, qui régnait dans une province près du golfe perſique.

Il oſa leur propoſer d'embraſſer ſa religion; & ce qui eſt étrange, c'eſt que de ces princes il y en eut deux qui ſe firent mahométans: ce furent le roi d'Abyſſinie & ce *Mondar*. *Coſroès* déchira la lettre de *Mahomet* avec indignation. *Héraclius* répondit par des préſens. Le prince des Coptes lui envoya une fille qui paſſait pour un chef-d'œuvre de la nature, & qu'on appelait *la belle Marie*.

Il attaque l'Empire romain.

Mahomet, au bout de neuf ans, ſe croyant aſſez fort pour étendre ſes conquêtes & ſa religion chez les Grecs & chez les Perſes, commença par attaquer la Syrie, ſoumiſe alors à *Héraclius*, & lui prit quelques villes. Cet empereur, entêté de diſputes métaphyſiques de religion, & qui avait pris le parti des monothélites, eſſuya en peu de temps deux propoſitions bien ſingulières; l'une de la part de *Coſroès ſecond*, qui l'avait long-temps vaincu, & l'autre de la part de *Mahomet*. *Coſroès* voulait qu'*Héraclius* embraſſât la religion des mages, & *Mahomet* qu'il ſe fît muſulman.

Ses progrès.

Le nouveau prophète donnait le choix à ceux qu'il voulait ſubjuguer, d'embraſſer ſa ſecte, ou de payer un tribut. Ce tribut était réglé par l'alcoran

à treize dragmes d'argent par an pour chaque chef de famille. Une taxe si modique est une preuve que les peuples qu'il soumit étaient pauvres. Le tribut a augmenté depuis. De tous les législateurs qui ont fondé des religions, il est le seul qui ait étendu la sienne par les conquêtes. D'autres peuples ont porté leur culte avec le fer & le feu chez des nations étrangères ; mais nul fondateur de secte n'avait été conquérant. Ce privilége unique est aux yeux des musulmans l'argument le plus fort, que la Divinité prit soin elle-même de seconder leur prophète.

Sa mort 632.

Enfin *Mahomet*, maître de l'Arabie, & redoutable à tous ses voisins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine, à l'âge de soixante-trois ans & demi, voulut que ses derniers momens parussent ceux d'un héros & d'un juste : *Que celui à qui j'ai fait violence & injustice paraisse*, s'écria-t-il, *& je suis prêt de lui faire réparation.* Un homme se leva, qui lui redemanda quelque argent ; *Mahomet* le lui fit donner, & expira peu de temps après, regardé comme un grand homme par ceux même qui le connaissaient pour un imposteur, & révéré comme un prophète par tout le reste.

Mahomet, savant pour son temps.

Ce n'était pas sans doute un ignorant, comme quelques-uns l'ont prétendu. Il fallait bien même qu'il fût très-savant pour sa nation & pour son temps, puisqu'on a de lui quelques aphorismes de médecine, & qu'il réforma le calendrier des Arabes, comme *César* celui des Romains. Il se donne à la vérité le titre de prophète non lettré ; mais on peut savoir écrire, & ne pas s'arroger le nom de savant.

Il était poëte ; la plupart des derniers verſets de ſes chapitres ſont rimés ; le reſte eſt en proſe cadencée. La poëſie ne ſervit pas peu à rendre ſon alcoran reſpectable. Les Arabes feſaient un très-grand cas de la poëſie, & lorſqu'il y avait un bon poëte dans une tribu, les autres tribus envoyaient une ambaſſade de félicitation à celle qui avait produit un auteur, qu'on regardait comme inſpiré & comme utile. On affichait les meilleures poëſies dans le temple de la Mecque ; & quand on y afficha le ſecond chapitre de *Mahomet*, qui commence ainſi : *Il ne faut point douter, c'eſt ici la ſcience des juſtes, de ceux qui croient aux myſtères, qui prient quand il le faut, qui donnent avec générosité, &c.* alors le premier poëte de la Mecque, nommé *Abid*, déchira ſes propres vers affichés au temple, admira *Mahomet* & ſe rangea ſous ſa loi. (*a*) Voilà des mœurs, des uſages, des faits ſi différens de tout ce qui ſe paſſe parmi nous, qu'ils doivent nous montrer combien le tableau de l'univers eſt varié, & combien nous devons être en garde contre notre habitude de juger de tout par nos uſages.

Les Arabes contemporains écrivirent la vie de *Mahomet* dans le plus grand détail. Tout y reſſent la ſimplicité barbare des temps qu'on nomme héroïques. Son contrat de mariage avec ſa première femme *Cadige* eſt exprimé en ces mots : *Attendu que Cadige eſt amoureuſe de Mahomet, & Mahomet pareillement amoureux d'elle.* On voit quels repas apprêtaient ſes femmes : on apprend le nom de ſes épées & de ſes chevaux. On peut remarquer ſurtout dans ſon peuple des

Naïveté des écrivains orientaux.

(*a*) Liſez le commencement du *Koran* ; il eſt ſublime.

mœurs conformes à celles des anciens Hébreux, (je ne parle ici que des mœurs) la même ardeur à courir au combat, au nom de la Divinité, la même soif du butin, le même partage des dépouilles, & tout se rapportant à cet objet.

Arabes infiniment supérieurs aux Juifs.

Mais en ne considérant ici que les choses humaines, & en fesant toujours abstraction des jugemens de DIEU, & de ses voies inconnues; pourquoi *Mahomet* & ses successeurs, qui commencèrent leurs conquêtes précisément comme les Juifs, firent-ils de si grandes choses, & les Juifs de si petites? Ne serait-ce point parce que les musulmans eurent le plus grand soin de soumettre les vaincus à leur religion, tantôt par la force, tantôt par la persuasion? Les Hébreux au contraire associèrent rarement les étrangers à leur culte. Les musulmans arabes incorporèrent à eux les autres nations; les Hébreux s'en tinrent toujours séparés. Il paraît enfin que les Arabes eurent un enthousiasme plus courageux, une politique plus généreuse & plus hardie. Le peuple hébreu avait en horreur les autres nations, & craignait toujours d'être asservi; le peuple arabe au contraire voulut attirer tout à lui, & se crut fait pour dominer.

Si ces Ismaëlites ressemblaient aux Juifs par l'enthousiasme & la soif du pillage, ils étaient prodigieusement supérieurs par le courage, par la grandeur d'ame, par la magnanimité: leur histoire, ou vraie ou fabuleuse avant *Mahomet*, est remplie d'exemples d'amitié, tels que la Grèce en inventa dans les fables de *Pilade* & d'*Oreste*, de *Thésée* & de *Pirithoüs*. L'histoire des *Barmécides* n'est qu'une suite de générosités inouies qui élèvent l'ame. Ces

traits caractérifent une nation. On ne voit au contraire dans toutes les annales du peuple hébreu aucune action généreufe. Ils ne connaiffent ni l'hofpitalité, ni la libéralité, ni la clémence. Leur fouverain bonheur eft d'exercer l'ufure avec les étrangers ; & cet efprit d'ufure, principe de toute lâcheté, eft tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'eft l'objet continuel des figures qu'ils emploient dans l'efpèce d'éloquence qui leur eft propre. Leur gloire eft de mettre à feu & à fang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards & les enfans ; ils ne réfervent que les filles nubiles : ils affaffinent leurs maîtres quand ils font efclaves ; ils ne favent jamais pardonner quand ils font vainqueurs : ils font les ennemis du genre humain. Nulle politeffe, nulle fcience, nul art perfectionné dans aucun temps chez cette nation atroce. Mais dès le fecond fiècle de l'hégire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe, dans les fciences & dans les arts, malgré leur loi qui femble l'ennemie des arts.

Abubéker. La dernière volonté de *Mahomet* ne fut point exécutée. Il avait nommé *Ali* fon gendre, époux de *Fatime*, pour l'héritier de fon empire. Mais l'ambition, qui l'emporte fur le fanatifme même, engagea les chefs de fon armée à déclarer calife, c'eft-à-dire vicaire du prophète, le vieux *Abubéker* fon beau-père, dans l'efpérance qu'ils pourraient bientôt eux-mêmes partager la fucceffion. *Ali* refta dans l'Arabie, attendant le temps de fe fignaler.

Cette divifion fut la première femence du grand fchifme qui fépare aujourd'hui les fectateurs d'*Omar*

& ceux d'*Ali*, les Sunni & les Chias, les Turcs & les Perſans modernes.

Abubéker raſſembla d'abord en un corps les feuilles éparſes de l'alcoran. On lut, en préſence de tous les chefs, les chapitres de ce livre, écrits les uns ſur des feuilles de palmier, les autres ſur du parchemin ; & on établit ainſi ſon authenticité invariable. Le reſpect ſuperſtitieux pour ce livre alla juſqu'à ſe perſuader que l'original avait été écrit dans le ciel. Toute la queſtion fut de ſavoir s'il avait été écrit de toute éternité, ou ſeulement au temps de *Mahomet* : les plus dévots ſe déclarèrent pour l'éternité.

Bientôt *Abubéker* mena ſes muſulmans en Paleſtine, & y défit le frère d'*Héraclius*. Il mourut peu après, avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante ſous de notre monnoie par jour, de tout le butin qu'on partageait, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts inſpirent.

Abubéker paſſe chez les Oſmanlis pour un grand homme & pour un muſulman fidelle : c'eſt un des ſaints de l'alcoran. Les Arabes rapportent ſon teſtament conçu en ces termes : *Au nom de* DIEU *très-miſéricordieux, voici le teſtament d'Abubéker, fait dans le temps qu'il eſt prêt à paſſer de ce monde à l'autre, dans le temps où les infidelles croient, où les impies ceſſent de douter, & où les menteurs diſent la vérité.* Ce début ſemble être d'un homme perſuadé. Cependant *Abubéker*, beau-père de *Mahomet*, avait vu ce prophète de bien près. Il faut qu'il ait été trompé lui-même par le prophète, ou qu'il ait été le complice d'une

Teſtament remarquable d'*Abubéker*.

impôſture illuſtre, qu'il regardait comme néceſſaire. Sa place lui ordonnait d'en impoſer aux hommes pendant ſa vie & à ſa mort.

Omar. *Omar*, élu après lui, fut un des plus rapides conquérans qui aient déſolé la terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de ſon territoire, par les ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par ces étoffes de ſoie qui portent encore ſon nom. Il chaſſe de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appelait Romains. Il reçoit à compoſition, après un long ſiége, la ville de Jéruſalem, preſque toujours occupée par des étrangers qui ſe ſuccédèrent les uns aux autres, depuis que *David* l'eut enlevée à ſes anciens citoyens : ce qui mérite la plus grande attention, c'eſt qu'il laiſſa aux juifs & aux chrétiens, habitans de Jéruſalem, une pleine liberté de conſcience.

Année 15 de l'hégire. 637 de l'ère vulgaire.

Dans le même temps, les lieutenans d'*Omar* s'avançaient en Perſe. Le dernier des rois perſans, que nous appelons *Hormiſdas IV*, livre bataille aux Arabes, à quelques lieues de Madain, devenue la capitale de cet empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perſes paſſent ſous la domination d'*Omar*, plus facilement qu'ils n'avaient ſubi le joug d'*Alexandre*.

Alors tomba cette ancienne religion des mages que le vainqueur de *Darius* avait reſpectée ; car il ne toucha jamais au culte des peuples vaincus.

Des Mages. Les mages, adorateurs d'un ſeul Dieu, ennemis de tout ſimulacre, révéraient dans le feu qui donne la vie à la nature, l'emblème de la Divinité. Ils regardaient leur religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connaiſſance qu'ils avaient des

mathématiques, de l'astronomie & de l'histoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs, alors ignorans. Ils ne purent abandonner une religion consacrée par tant de siècles, pour une secte ennemie qui venait de naître. La plupart se retirèrent aux extrémités de la Perse & de l'Inde. C'est là qu'ils vivent aujourd'hui, sous le nom de *Gaures* ou de *Guèbres*, de *Parsis*, d'*Ignicoles;* ne se mariant qu'entr'eux, entretenant le feu sacré, fidelles à ce qu'ils connaissent de leur ancien culte; mais ignorans, méprisés, &, à leur pauvreté près, semblables aux juifs si long-temps dispersés sans s'allier aux autres nations, & plus encore aux Banians qui ne sont établis & dispersés que dans l'Inde & en Perse. Il resta un grand nombre de familles guèbres ou ignicoles à Ispahan, jusqu'au temps de *Sha-Abbas* qui les bannit, comme *Isabelle* chassa les juifs d'Espagne. Ils ne furent tolérés dans les faubourgs de cette ville que sous ses successeurs. Les ignicoles maudissent depuis long-temps dans leur prière *Alexandre* & *Mahomet;* il est à croire qu'ils y ont joint *Sha-Abbas*.

Tandis qu'un lieutenant d'*Omar* subjugue la Perse, un autre enlève l'Egypte entière aux Romains, & une grande partie de la Lybie. C'est dans cette conquête que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances & des erreurs des hommes, commencé par *Ptolémée Philadelphe*, & augmentée par tant de rois. Alors les Sarrasins ne voulaient de science que l'alcoran, mais ils fesaient déjà voir que leur génie pouvait s'étendre à tout. L'entreprise de renouveler en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, & rétabli ensuite par

Bibliothèque d'Alexandrie brûlée.

Trajan, & de rejoindre ainſi le Nil à la mer rouge, eſt digne des ſiècles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprend ce grand travail ſous le califat d'*Omar*, & en vient à bout. Quelle différence entre le génie des Arabes & celui des Turcs ! Ceux-ci ont laiſſé périr un ouvrage dont la conſervation valait mieux que la conquête d'une grande province.

Les amateurs de l'antiquité, ceux qui ſe plaiſent à comparer les génies des nations, verront avec plaiſir combien les mœurs, les uſages du temps de *Mahomet*, d'*Abubéker*, d'*Omar* reſſemblaient aux mœurs antiques dont *Homère* a été le peintre fidelle. On voit les chefs défier à un combat ſingulier les chefs ennemis ; on les voit s'avancer hors des rangs, & combattre aux yeux de deux armées, ſpectatrices immobiles. Ils s'interrogent l'un l'autre, ils ſe parlent, ils ſe bravent, ils invoquent DIEU avant d'en venir aux mains. On livra pluſieurs combats ſinguliers dans ce genre, au ſiége de Damas.

Mœurs des Arabes, ſemblables à celles des guerriers de l'Iliade.

Il eſt évident que les combats des Amazones, dont parle *Homère* & *Hérodote*, ne ſont point fondés ſur des fables. Les femmes de la tribu d'Imiar, de l'Arabie heureuſe, étaient guerrières, & combattaient dans les armées d'*Abubéker* & d'*Omar*. On ne doit pas croire qu'il y ait jamais eu un royaume des Amazones, où les femmes vécuſſent ſans hommes ; mais dans les temps & dans les pays où l'on menait une vie agreſte & paſtorale, il n'eſt pas ſurprenant que des femmes, auſſi durement élevées que les hommes, aient quelquefois combattu comme eux. On voit ſurtout au ſiége de Damas, une de ces femmes de la tribu d'Imiar

venger

venger la mort de son mari tué à ses côtés, & percer d'un coup de flèche le commandant de la ville. Rien ne justifie plus l'*Arioste* & le *Tasse*, qui dans leurs poëmes font combattre tant d'héroïnes.

L'histoire vous en présentera plus d'une dans les temps de la chevalerie. Ces usages, toujours très-rares, paraissent aujourd'hui incroyables, surtout depuis que l'artillerie ne laisse plus agir la valeur, l'adresse, l'agilité de chaque combattant; & que les armées sont devenues des espèces de machines régulières, qui se meuvent comme par des ressorts.

Les discours des héros arabes à la tête des armées, ou dans les combats singuliers, ou en jurant des trèves, tiennent tous de ce naturel qu'on trouve dans *Homère*; mais ils ont incomparablement plus d'enthousiasme & de sublime.

Vers l'an 11 de l'hégire, dans une bataille entre l'armée d'*Héraclius* & celle des Sarrasins, le général mahométan, nommé *Dérar*, est pris; les Arabes en sont épouvantés. *Rafi*, un de leurs capitaines, court à eux; *Qu'importe*, leur dit-il, *que Dérar soit pris ou mort ?* DIEU *est vivant & vous regarde, combattez;* il leur fait tourner tête, & remporte la victoire.

Un autre s'écrie : *Voilà le ciel, combattez pour* DIEU, *& il vous donnera la terre.*

Le général *Kaled* prend dans Damas la fille d'*Héraclius*, & la renvoie sans rançon : on lui demande pourquoi il en use ainsi : *C'est*, dit-il, *que j'espère reprendre bientôt la fille avec le père dans Constantinople.*

Quand le calife *Moavia* prêt d'expirer, l'an 60 de l'hégire, fit assurer à son fils *Iesid* le trône des

califes, qui jusqu'alors était électif, il dit : *Grand* DIEU ! *si j'ai établi mon fils dans le califat, parce que je l'en ai cru digne, je te prie d'affermir mon fils sur le trône ; mais si je n'ai agi que comme père, je te prie de l'en précipiter.*

Tout ce qui arrive alors, caractérise un peuple supérieur. Les succès de ce peuple conquérant semblent dus encore plus à l'enthousiasme qui l'anime, qu'à ses conducteurs ; car *Omar* est assassiné par un esclave Perse, l'an 653 de notre ère. *Othman*, son successeur, l'est en 655 dans une émeute. *Ali*, ce fameux gendre de *Mahomet*, n'est élu & ne gouverne qu'au milieu des troubles. Il meurt assassiné au bout de cinq ans, comme ses prédécesseurs, & cependant les armes musulmanes sont toujours heureuses. Ce calife *Ali*, que les Persans révèrent aujourd'hui, & dont ils suivent les principes, en opposition à ceux d'*Omar*, avait transféré le siége des califes de la ville de Médine, où *Mahomet* est enseveli, dans celle de Cufa, sur les bords de l'Euphrate : à peine en reste-t-il aujourd'hui des ruines. C'est le sort de Babylone, de Séleucie, & de toutes les anciennes villes de la Chaldée, qui n'étaient bâties que de briques.

Beaux siècles des Arabes.

Il est évident que le génie du peuple arabe, mis en mouvement par *Mahomet*, fit tout de lui-même pendant près de trois siècles, & ressembla en cela au génie des anciens Romains. C'est en effet sous *Valid*, le moins guerrier des califes, que se font les plus grandes conquêtes. Un de ses généraux étend son empire jusqu'à Samarkande, en 707. Un autre attaque en même temps l'Empire des Grecs vers la

mer noire. Un autre, en 711, passe d'Egypte en Espagne, soumise aisément tour à tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & les Vandales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme *Maures*. Ils y établirent d'abord le royaume de Cordoue. Le sultan d'Egypte secoue à la vérité le joug du grand calife de Bagdat, & *Abdérame*, gouverneur de l'Espagne conquise, ne reconnaît plus le sultan d'Egypte : cependant tout plie encore sous les armes musulmanes.

Cet *Abdérame*, petit-fils du calife *Hescham*, prend les royaumes de Castille, de Navarre, de Portugal, d'Arragon. Il s'établit en Languedoc; il s'empare de la Guienne & du Poitou, & sans *Charles Martel* qui lui ôta la victoire & la vie, la France était une province mahométane.

Après le règne de dix-neuf califes de la maison des Ommiades, commence la dynastie des califes Abassides, vers l'an 752 de notre ère. *Abougiafar-Almanzor*, second calife Abasside, fixa le siége de ce grand empire à Bagdat, au-delà de l'Euphrate, dans la Chaldée. Les Turcs disent qu'il en jeta les fondemens. Les Persans assurent qu'elle était très-ancienne, & qu'il ne fit que la réparer. C'est cette ville qu'on appelle quelquefois Babylone, & qui a été le sujet de tant de guerres entre la Perse & la Turquie.

La domination des califes dura six cents cinquante-cinq ans. Despotiques dans la religion comme dans le gouvernement, ils n'étaient point adorés ainsi que le grand Lama, mais ils avaient une autorité plus réelle, & dans les temps même de leur décadence,

ils furent respectés des princes qui les persécutaient. Tous ces sultans turcs, arabes, tartares, reçurent l'investiture des califes avec bien moins de contestation que plusieurs princes chrétiens ne l'ont reçue des papes. On ne baisait point les pieds du calife, mais on se prosternait sur le seuil de son palais.

Si jamais puissance a menacé toute la terre, c'est celle de ces califes ; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'enthousiasme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs soldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils assiégèrent Constantinople, qui devait un jour devenir mahométane ; les divisions, presque inévitables parmi tant de chefs audacieux n'arrêtèrent pas leurs conquêtes. Ils ressemblèrent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avaient subjugué l'Asie mineure.

Aaron-al-Raschild.

A mesure que les mahométans devinrent puissans, ils se polirent. Ces califes, toujours reconnus pour souverains de la religion, & en apparence de l'empire, par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de si loin, tranquilles dans leur nouvelle Babylone, y font bientôt renaître les arts. *Aaron-al-Raschild*, contemporain de *Charlemagne*, plus respecté que ses prédécesseurs, & qui sut se faire obéir jusqu'en Espagne & aux Indes, ranima les sciences, fit fleurir les arts agréables & utiles, attira les gens de lettres, composa des vers, & fit succéder dans ses vastes Etats la politesse à la barbarie. Sous lui les Arabes, qui adoptaient déjà les chiffres indiens, les apportèrent en Europe. Nous ne connûmes en Allemagne & en France le cours des astres, que par le moyen

de ces mêmes Arabes. Le mot ſeul d'*Almanach* en eſt encore un témoignage.

L'almageſte de *Ptolomée* fut alors traduit du grec en arabe par l'aſtronome *Ben-Honaïn*. Le calife *Al-mamon* fit meſurer géométriquement un degré du méridien, pour déterminer la grandeur de la terre: opération qui n'a été faite en France que plus de neuf cents ans après, ſous *Louis XIV*. Ce même aſtronome *Ben-Honaïn* pouſſa ſes obſervations aſſez loin, reconnut, ou que *Ptolomée* avait fixé la plus grande déclinaiſon du ſoleil trop au ſeptentrion, ou que l'obliquité de l'écliptique avait changé. Il vit même que la période de trente-ſix mille ans, qu'on avait aſſigné au mouvement prétendu des étoiles fixes d'occident en orient, devait être beaucoup raccourcie. Arts des Arabes.

La chimie & la médecine étaient cultivées par les Arabes. La chimie, perfectionnée aujourd'hui par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les *minoratifs*, plus doux & plus ſalutaires que ceux qui étaient auparavant en uſage dans l'école d'*Hippocrate* & de *Galien*. L'algèbre fut une de leurs inventions. Ce terme le montre encore aſſez; ſoit qu'il dérive du mot *Algiabarat*, ſoit plutôt qu'il porte le nom du fameux arabe *Geber*, qui enſeignait cette art dans notre huitième ſiècle. Enfin, dès le ſecond ſiècle de *Mahomet*, il fallut que les chrétiens d'occident s'inſtruiſiſſent chez les muſulmans.

Une preuve infaillible de la ſupériorité d'une nation dans les arts de l'eſprit, c'eſt la culture perfectionnée de la poëſie. Je ne parle pas de cette Beaux vers arabes.

poëfie enflée & gigantefque, de ce ramas de lieux communs infipides fur le foleil, la lune & les étoiles, les montagnes & les mers; mais de cette poëfie fage & hardie, telle qu'elle fleurit du temps d'*Augufte*, telle qu'on l'a vu renaître fous *Louis XIV*. Cette poëfie d'image & de fentiment fut connue du temps d'*Aaron-al-Rafchild*. En voici entr'autres exemples un qui m'a frappé, & que je rapporte ici parce qu'il eft court. Il s'agit de la célèbre difgrâce de *Giafar le Barmécide*.

Mortel, faible mortel, à qui le fort profpère
Fait goûter de fes dons les charmes dangereux,
Connais quel eft des rois la faveur paffagère,
Contemple *Barmécide*, & tremble d'être heureux.

Ce dernier vers furtout eft traduit mot à mot. Rien ne me paraît plus beau que *tremble d'être heureux*. La langue arabe avait l'avantage d'être perfectionnée depuis long-temps; elle était fixée avant *Mahomet*, & ne s'eft point altérée depuis. Aucun des jargons qu'on parlait alors en Europe, n'a pas feulement laiffé la moindre trace. De quelque côté que nous nous tournions, il faut avouer que nous n'exiftons que d'hier. Nous allons plus loin que les autres peuples en plus d'un genre; & c'eft peut-être parce que nous fommes venus les derniers.

CHAPITRE VII.

De l'alcoran, & de la loi musulmane. Examen si la religion musulmane était nouvelle, & si elle a été persécutante.

LE précédent chapitre a pu nous donner quelque connaissance des mœurs de *Mahomet* & de ses Arabes, par qui une grande partie de la terre éprouva une révolution si grande & si prompte. Il faut tracer à présent une peinture fidelle de leur religion.

C'est un préjugé répandu parmi nous, que le mahométisme n'a fait de si grands progrès que parce qu'il favorise les inclinations voluptueuses. On ne fait pas réflexion que toutes les anciennes religions de l'Orient ont admis la pluralité des femmes. *Mahomet* en réduisit à quatre le nombre illimité jusqu'alors. Il est dit que *David* avait dix-huit femmes, & *Salomon* sept cents, avec trois cents concubines. Ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes. C'était donc la religion juive qui était voluptueuse, & celle de *Mahomet* était sévère.

C'est un grand problème parmi les politiques, si la polygamie est utile à la société & à la propagation. L'Orient a décidé cette question dans tous les siècles, & la nature est d'accord avec les peuples orientaux, dans presque toute espèce animale, chez qui plusieurs femelles n'ont qu'un mâle. Le temps perdu par les grossesses, par les couches, par les incommodités naturelles aux femmes, semble exiger que ce temps Polygamie.

ſoit réparé. Les femmes, dans les climats chauds, ceſſent de bonne heure d'être belles & fécondes. Un chef de famille, qui met ſa gloire & ſa proſpérité dans un grand nombre d'enfans, a beſoin d'une femme qui remplace une épouſe inutile. Les lois de l'Occident ſemblent plus favorables aux femmes, celles de l'Orient aux hommes & à l'Etat; il n'eſt point d'objet de légiſlation qui ne puiſſe être un ſujet de diſpute. Ce n'eſt pas ici la place d'une diſſertation; notre objet eſt de peindre les hommes plutôt que de les juger.

Paradis de *Mahomet*, le même que chez tous les anciens.

On déclame tous les jours contre le paradis ſenſuel de *Mahomet;* mais l'antiquité n'en avait jamais connu d'autre. *Hercule* épouſa *Hébé* dans le ciel, pour récompenſe des peines qu'il avait éprouvées ſur la terre. Les héros buvaient le nectar avec les dieux; & puiſque l'homme était ſuppoſé reſſuſciter avec ſes ſens, il était naturel de ſuppoſer auſſi qu'il goûterait, ſoit dans un jardin, ſoit dans quelque autre globe, les plaiſirs propres aux ſens qui doivent jouir, puiſqu'ils ſubſiſtent. Cette créance fut celle des pères de l'égliſe du ſecond & du troiſième ſiècle. C'eſt ce qu'atteſte préciſément *St Juſtin*, dans la ſeconde partie de ſes dialogues: *Jéruſalem*, dit-il, *ſera aggrandie & embellie, pour recevoir les ſaints qui jouiront pendant mille ans de tous les plaiſirs des ſens.* Enfin le mot de *paradis* ne déſigne qu'un jardin planté d'arbres fruitiers.

Cent auteurs, qui en ont copié un, ont écrit que c'était un moine neſtorien qui avait compoſé l'alcoran. Les uns ont nommé ce moine *Sergius*, les autres *Boheïra;* mais il eſt évident que les chapitres de

l'alcoran furent écrits ſuivant l'occurrence, dans les voyages de *Mahomet*, & dans ſes expéditions militaires. Avait-il toujours ce moine avec lui ? On a cru encore ſur un paſſage équivoque de ce livre, que *Mahomet* ne ſavait ni lire ni écrire. Comment un homme qui avait fait le commerce vingt années, un poëte, un médecin, un légiſlateur, aurait-il ignoré ce que les moindres enfans de ſa tribu apprenaient ?

Le *koran*, que je nomme ici *alcoran*, pour me conformer à notre vicieux uſage, veut dire *le livre* ou *la lecture*. Ce n'eſt point un livre hiſtorique dans lequel on ait voulu imiter les livres des Hébreux, & nos évangiles ; ce n'eſt pas non plus un livre purement de lois comme le lévitique ou le deutéronome, ni un recueil de pſeaumes & de cantiques, ni une viſion prophétique & allégorique dans le goût de l'apocalypſe ; c'eſt un mélange de tous ces divers genres, un aſſemblage de ſermons dans leſquels on trouve quelques faits, quelques viſions, des révélations, des lois religieuſes & civiles. L'alcoran.

Le *koran* eſt devenu le code de la juriſprudence, ainſi que la loi canonique, chez toutes les nations mahométanes. Tous les interprètes de ce livre conviennent que ſa morale eſt contenue dans ces paroles: *Recherchez qui vous chaſſe ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à qui vous offenſe ; faites du bien à tous ; ne conteſtez point avec les ignorans.*

Il aurait dû bien plutôt recommander de ne point diſputer avec les ſavans ; mais dans cette partie du monde on ne ſe doutait pas qu'il y eût ailleurs de la ſcience & des lumières.

Parmi les déclamations incohérentes dont ce livre

eſt rempli, ſelon le goût oriental, on ne laiſſe pas de trouver des morceaux qui peuvent paraître ſublimes. *Mahomet*, par exemple, parlant de la ceſſation du déluge, s'exprime ainſi : *Dieu dit, Terre, engloutis tes eaux; Ciel, puiſe les ondes que tu as verſées : le ciel & la terre obéirent.*

Sa définition de DIEU eſt d'un genre plus véritablement ſublime. On lui demandait quel était cet *Alla* qu'il annonçait : *C'eſt celui*, répondit-il, *qui tient l'être de ſoi-même, & de qui les autres le tiennent; qui n'engendre point & qui n'eſt point engendré, & à qui rien n'eſt ſemblable dans toute l'étendue des êtres.* Cette fameuſe réponſe, conſacrée dans tout l'Orient, ſe trouve preſque mot à mot dans l'antépénultième chapitre du *koran*.

Il eſt vrai que les contradictions, les abſurdités, les anachroniſmes ſont répandus en foule dans ce livre. On y voit ſurtout une ignorance profonde de la phyſique la plus ſimple & la plus connue. C'eſt-là la pierre de touche des livres que les fauſſes religions prétendent écrits par la Divinité, car DIEU n'eſt ni abſurde ni ignorant; mais le peuple qui ne voit pas ces fautes, les adore, & les Imans emploient un déluge de paroles pour les pallier.

Les commentateurs du *koran* diſtinguent toujours le ſens poſitif & l'allégorique, la lettre & l'eſprit. On reconnaît le génie arabe dans les commentaires comme dans le texte. Un des plus autoriſés commentateurs dit, *que le koran porte tantôt une face d'homme, tantôt une face de bête*, pour ſignifier l'eſprit & la lettre.

Une choſe qui peut ſurprendre bien des lecteurs,

c'eſt qu'il n'y eut rien de nouveau dans la loi de *Mahomet*, ſinon que *Mahomet* était prophète de DIEU.

En premier lieu, l'unité d'un être ſuprême, créateur & conſervateur, était très-ancienne. Les peines & les récompenſes dans une autre vie, la croyance d'un paradis & d'un enfer avaient été admiſes chez les Chinois, les Indiens, les Perſes, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & enſuite chez les Juifs, & ſurtout chez les chrétiens dont la religion conſacra cette doctrine.

Que la religion mahométane était très-ancienne

L'alcoran reconnaît des anges & des génies, & cette créance vient des anciens Perſes. Celle d'une réſurrection & d'un jugement dernier était viſiblement puiſée dans le talmud & dans le chriſtianiſme. Les mille ans que DIEU emploiera, ſelon *Mahomet*, à juger les hommes, & la manière dont il y procédera, ſont des acceſſoires qui n'empêchent pas que cette idée ne ſoit entièrement empruntée. Le pont aigu ſur lequel les reſſuſcités paſſeront, & du haut duquel les réprouvés tomberont en enfer, eſt tiré de la doctrine allégorique des mages.

C'eſt chez ces mêmes mages, c'eſt dans leur *jannat* que *Mahomet* a pris l'idée d'un paradis, d'un jardin où les hommes, revivans avec tous leurs ſens perfectionnés, goûteront par ces ſens mêmes toutes les voluptés qui leur ſont propres, ſans quoi ces ſens leur feraient inutiles. C'eſt là qu'il a puiſé l'idée de ſes *houris*, de ces femmes céleſtes qui ſeront le partage des élus, & que les mages appelaient *hourani*, comme on le voit dans le *Sadder*. Il n'exclut point les femmes de ſon paradis, comme on le dit ſouvent

parmi nous. Ce n'eſt qu'une raillerie ſans fondement, telle que tous les peuples en font les uns des autres. Il promet des jardins, c'eſt le nom du paradis; mais il promet pour ſouveraine béatitude la viſion, la communication de l'Etre ſuprême.

Le dogme de la prédeſtination abſolue, & de la fatalité qui ſemble aujourd'hui caractériſer le mahométiſme, était l'opinion de toute l'antiquité; elle n'eſt pas moins claire dans l'iliade que dans l'alcoran.

A l'égard des ordonnances légales, comme la circonciſion, les ablutions, les prières, le pélerinage de la Mecque, *Mahomet* ne fit que ſe conformer pour le fond aux uſages reçus. La circonciſion était pratiquée de temps immémorial chez les Arabes, chez les anciens Egyptiens, chez les peuples de la Colchide, & chez les Hébreux. Les ablutions furent toujours recommandées dans l'Orient, comme un ſymbole de la pureté de l'ame.

Point de religion ſans prières. La loi que *Mahomet* porta, de prier cinq fois par jour, était gênante, & cette gêne même fut reſpectable. Qui aurait oſé ſe plaindre que la créature ſoit obligée d'adorer cinq fois par jour ſon créateur?

Quant au pélerinage de la Mecque, aux cérémonies pratiquées dans le *Kaaba* & ſur la pierre noire, peu de perſonnes ignorent que cette dévotion était chère aux Arabes depuis un grand nombre de ſiècles. Le *Kaaba* paſſait pour le plus ancien temple du monde; & quoiqu'on y vénérât alors trois cents idoles, il était principalement ſanctifié par la pierre noire, qu'on diſait être le tombeau d'*Iſmaël*. Loin

d'abolir ce pélerinage, *Mahomet*, pour ſe concilier les Arabes, en fit un précepte poſitif.

Le jeûne était établi chez pluſieurs peuples, & chez les juifs, & chez les chrétiens. *Mahomet* le rendit très-ſévère, en l'étendant à un mois lunaire, pendant lequel il n'eſt pas permis de boire un verre d'eau, ni de fumer avant le coucher du ſoleil; & ce mois lunaire arrivant ſouvent au plus fort de l'été, le jeûne devint par-là d'une ſi grande rigueur, qu'on a été obligé d'y apporter des adouciſſemens, ſurtout à la guerre.

Il n'y a point de religion dans laquelle on n'ait recommandé l'aumône. La mahométane eſt la ſeule qui en ait fait un précepte légal, poſitif, indiſpenſable. L'alcoran ordonne de donner deux & demi pour cent de ſon revenu, ſoit en argent, ſoit en denrées.

On voit évidemment que toutes les religions ont emprunté tous leurs dogmes & tous leurs rites les unes des autres.

Dans toutes ces ordonnances poſitives, vous ne trouverez rien qui ne ſoit conſacré par les uſages les plus antiques. Parmi les préceptes négatifs, c'eſt-à-dire, ceux qui ordonnent de s'abſtenir, vous ne trouverez que la défenſe générale à toute une nation de boire du vin, qui ſoit nouvelle & particulière au mahométiſme. Cette abſtinence dont les muſulmans ſe plaignent & ſe diſpenſent ſouvent dans les climats froids, fut ordonnée dans un climat brûlant, où le vin altérait trop aiſément la ſanté & la raiſon. Mais d'ailleurs, il n'était pas nouveau que des hommes voués au ſervice de la Divinité, ſe

fussent abstenus de cette liqueur. Plusieurs colléges de prêtres en Egypte, en Syrie, aux Indes, les nazaréens, les récabites chez les Juifs s'étaient imposé cette mortification. (*a*)

Elle ne fut point révoltante pour les Arabes: *Mahomet* ne prévoyait pas qu'elle deviendrait un jour presque insupportable à ses musulmans dans la Thrace, la Macédoine, la Bosnie & la Servie. Il ne savait pas que les Arabes viendraient un jour jusqu'au milieu de la France, & les Turcs mahométans devant les bastions de Vienne.

Il en est de même de la défense de manger du porc, du sang & des bêtes mortes de maladies; ce sont des préceptes de santé: le porc surtout est une nourriture très-dangereuse dans ces climats, aussi-bien que dans la Palestine, qui en est voisine. Quand le mahométisme s'est étendu dans les pays plus froids, l'abstinence a cessé d'être raisonnable, & n'a pas cessé de subsister.

La prohibition de tous les jeux de hasard est peut-être la seule loi dont on ne puisse trouver d'exemple dans aucune religion. Elle ressemble à une loi de couvent plutôt qu'à une loi générale d'une nation. Il semble que *Mahomet* n'ait formé un peuple que pour prier, pour peupler & pour combattre.

Toutes ces lois, qui, à la polygamie près, sont si austères, & sa doctrine qui est si simple, attirèrent bientôt à sa religion le respect & la confiance. Le dogme surtout de l'unité d'un DIEU, présenté sans mystère, & proportionné à l'intelligence humaine,

(*a*) Voyez dans le *Dictionnaire philosophique* les articles *Arot* & *Marot*.

rangea ſous ſa loi une foule de nations ; & juſqu'à des nègres dans l'Afrique, & à des inſulaires dans l'océan indien.

Cette religion s'appela l'*Islamiſme*, c'eſt-à-dire, réſignation à la volonté de DIEU ; & ce ſeul mot devait faire beaucoup de proſélytes. Ce ne fut point par les armes que l'*Islamiſme* s'établit dans plus de la moitié de notre hémiſphère, ce fut par l'enthouſiaſme, par la perſuaſion, & ſurtout par l'exemple des vainqueurs, qui a tant de force ſur les vaincus. *Mahomet*, dans ſes premiers combats en Arabie contre les ennemis de ſon impoſture, feſait tuer ſans miſéricorde ſes compatriotes rénitens. Il n'était pas alors aſſez puiſſant pour laiſſer vivre ceux qui pouvaient détruire ſa religion naiſſante. Mais ſi tôt qu'elle fut affermie dans l'Arabie par la prédication & par le fer, les Arabes, franchiſſant les limites de leur pays dont ils n'étaient point ſortis juſqu'alors, ne forcèrent jamais les étrangers à reçevoir la religion muſulmane. Ils donnèrent toujours le choix aux peuples ſubjugués d'être muſulmans, ou de payer tribut. Ils voulaient piller, dominer, faire des eſclaves, mais non pas obliger ces eſclaves à croire. Quand ils furent enſuite dépoſſédés de l'Aſie par les Turcs & par les Tartares, ils firent des proſélytes de leurs vainqueurs mêmes ; & des hordes de Tartares devinrent un grand peuple muſulman. Par-là on voit en effet qu'ils ont converti plus de monde qu'ils n'en ont ſubjugué. Iſlamiſme.

Le peu que je viens de dire, dément bien tout ce que nos hiſtoriens, nos déclamateurs & nos préjugés nous diſent ; mais la vérité doit les combattre.

Bornons-nous toujours à cette vérité hiſtorique ; le légiſlateur des muſulmans, homme puiſſant & terrible, établit ſes dogmes par ſon courage & par ſes armes ; cependant, ſa religion devint indulgente & tolérante. L'inſtituteur divin du chriſtianiſme, vivant dans l'humilité & dans la paix, prêcha le pardon des outrages ; & ſa ſainte & douce religion eſt devenue par nos fureurs la plus intolérante de toutes, & la plus barbare. (*)

Sectes mahométanes.

Les mahométans ont eu comme nous des ſectes & des diſputes ſcholaſtiques ; il n'eſt pas vrai qu'il y ait ſoixante & treize ſectes chez eux, c'eſt une de leurs rêveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient ſoixante & dix, les Juifs ſoixante & onze, les chrétiens ſoixante & douze, & que les muſulmans, comme plus parfaits, devaient en avoir ſoixante & treize : étrange perfection, & bien digne des ſcholaſtiques de tous les pays !

Les diverſes explications de l'alcoran formèrent chez eux les ſectes qu'ils nommèrent orthodoxes, & celles qu'ils nommèrent hérétiques. Les orthodoxes ſont les ſonnites, c'eſt-à-dire les traditioniſtes, docteurs attachés à la tradition la plus ancienne, laquelle ſert de ſupplément à l'alcoran. Ils ſont diviſés en quatre ſectes, dont l'une domine aujourd'hui à Conſtantinople, une autre en Afrique, une troiſième en Arabie, & une quatrième en Tartarie &

(*) Voyez dans le *Dictionnaire philoſophique* tous les articles concernant les Albigeois, les Vaudois, les Huſſites, Merindol, Cabrières, le maſſacre de Vaſſi, la St Barthélemi, les maſſacres d'Irlande, & de douze millions d'hommes égorgés en Amérique au nom de JESUS-CHRIST & de la bonne Vierge ſa mère.

aux

aux Indes ; elles sont regardées comme également utiles pour le salut.

Les hérétiques sont ceux qui nient la prédestination absolue, ou qui diffèrent des sonnites sur quelques points de l'école. Le mahométisme a eu ses pélagiens, ses scotistes, ses thomistes, ses molinistes, ses jansénistes : toutes ces sectes n'ont pas produit plus de révolutions que parmi nous. Il faut, pour qu'une secte fasse naître de grands troubles, qu'elle attaque les fondemens de la secte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de DIEU & des hommes, qu'elle ait un étendard que les esprits les plus grossiers puissent appercevoir sans peine, & sous lequel les peuples puissent aisément se rallier. Telle a été la secte d'*Ali*, rivale de la secte d'*Omar* ; mais ce n'est que vers le seizième siècle que ce grand schisme s'est établi ; & la politique y a eu beaucoup plus de part que la religion.

CHAPITRE VIII.

De l'Italie & de l'Eglise, avant Charlemagne. Comment le Christianisme s'était établi. S'il a souffert autant de persécutions qu'on le dit.

RIEN n'est plus digne de notre curiosité que la manière dont DIEU voulut que l'Eglise s'établît, en fesant concourir les causes secondes à ses décrets éternels. Laissons respectueusement ce qui est divin à ceux qui en sont les dépositaires, & attachons-nous uniquement à l'historique. Des disciples de

Jean s'établissent d'abord dans l'Arabie voisine de Jérusalem; mais les disciples de *Jésus* vont plus loin. Les philosophes platoniciens d'Alexandrie, où il y avait tant de juifs, se joignent aux premiers chrétiens, qui empruntent des expressions de leur philosophie, comme celle du *Logos*, sans emprunter toutes leurs idées. Il y avait déjà quelques chrétiens à Rome du temps de *Néron* : on les confondait avec les juifs, parce qu'ils étaient leurs compatriotes, parlant la même langue, s'abstenant comme eux des alimens défendus par la loi mosaïque. Plusieurs même étaient circoncis, & observaient le sabbat. Ils étaient encore si obscurs, que ni l'historien *Josephe*, ni *Philon* n'en parlent dans aucun de leurs écrits. Cependant on voit évidemment que ces demi-juifs demi-chrétiens étaient dès le commencement partagés en plusieurs sectes, ébionites, marcionites, carpocratiens, valentiniens, caïnites. Ceux d'Alexandrie étaient fort différens de ceux de Syrie, les Syriens différaient des Achaïens. Chaque parti avait son évangile, & les véritables Juifs étaient les ennemis irréconciliables de tous ces partis.

Juifs toujours privilegiés.

Ces Juifs, également rigides & fripons, étaient encore dans Rome au nombre de quatre mille. Il y en avait eu huit mille du temps d'*Auguste;* mais *Tibère* en fit passer la moitié en Sardaigne pour peupler cette île, & pour délivrer Rome d'un trop grand nombre d'usuriers. Loin de les gêner dans leur culte, on les laissait jouir de la tolérance qu'on prodiguait dans Rome à toutes les religions. On leur permettait des synagogues & des juges de leur nation, comme ils en ont aujourd'hui dans Rome

chrétienne, où ils sont en plus grand nombre. On les regardait du même œil que nous voyons les nègres, comme une espèce d'hommes inférieure. Ceux qui dans les colonies juives n'avaient pas assez de talent pour s'appliquer à quelque métier utile, & qui ne pouvaient couper du cuir & faire des sandales, fesaient des fables. Ils savaient les noms des anges, de la seconde femme d'*Adam* & de son précepteur, & ils vendaient aux dames romaines des philtres pour se faire aimer. Leur haine pour les chrétiens, ou galiléens, ou nazaréens, comme on les nommait alors, tenait de cette rage dont tous les superstitieux sont animés contre tous ceux qui se séparent de leur communion. Ils accusèrent les juifs chrétiens de l'incendie qui consuma une partie de Rome sous *Néron*. Il était aussi injuste d'imputer cet accident aux chrétiens qu'à l'empereur: ni lui, ni les chrétiens, ni les juifs n'avaient aucun intérêt à brûler Rome; mais il fallait appaiser le peuple qui se soulevait contre des étrangers, également haïs des Romains & des Juifs. On abandonna quelques infortunés à la vengeance publique. Il semble qu'on n'aurait pas dû compter, parmi les persécutions faites à leur foi, cette violence passagère: elle n'avait rien de commun avec leur religion qu'on ne connaissait pas, & que les Romains confondaient avec le judaïsme, protégé par les lois autant que méprisé.

S'il est vrai qu'on ait trouvé en Espagne des inscriptions où *Néron* est remercié *d'avoir aboli dans la province une superstition nouvelle*, l'antiquité de ces monumens est plus que suspecte. S'ils sont

authentiques, le chriſtianiſme n'y eſt pas déſigné ; & ſi enfin ces monumens outrageans regardent les chrétiens, à qui peut-on les attribuer qu'aux juifs jaloux établis en Eſpagne, qui abhorraient le chriſtianiſme comme un ennemi né dans leur ſein ?

Nous nous garderons bien de vouloir percer l'obſcurité impénétrable qui couvre le berceau de l'Egliſe naiſſante, & que l'érudition même a quelquefois redoublée.

Mais ce qui eſt très-certain, c'eſt qu'il n'y a que l'ignorance, le fanatiſme, l'eſclavage des écrivains copiſtes d'un premier impoſteur, qui aient pu compter parmi les papes, l'apôtre *Pierre*, *Lin*, *Clet* & d'autres dans le premier ſiècle.

Il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans parmi les chrétiens. Leurs aſſemblées ſecrètes ſe gouvernaient comme celles des Primitifs ou Quakers d'aujourd'hui. Ils obſervaient à la lettre le précepte de leur maître : *Les princes des nations dominent, il n'en ſera pas ainſi entre vous : quiconque voudra être le premier ſera le dernier.* La hiérarchie ne put ſe former que quand la ſociété devint nombreuſe, & ce ne fut que ſous *Trajan* qu'il y eut des ſurveillans *epiſcopoi*, que nous avons traduit par le mot d'*évêque ;* des *presbyteroi*, des *piſtoi*, des énergumènes, des catéchumènes. Il n'eſt queſtion du terme *pape* dans aucun des auteurs des premiers ſiècles. Ce mot grec était inconnu dans le petit nombre des demi-juifs qui prenaient à Rome le nom de chrétiens.

Il eſt reconnu par tous les ſavans que *Simon-Barjone*, ſurnommé *Pierre*, n'alla jamais à Rome. On rit aujourd'hui de la preuve que des idiots

tirèrent d'une épître attribuée à cet apôtre, né en Galilée. Il dit dans cette épître qu'il eſt à Babylone. Les ſeuls auteurs qui parlent de ſon prétendu martyre, ſont des fabuliſtes décriés, un *Hégéſippe*, un *Marcel*, un *Abdias*, copiés depuis par *Euſèbe*. Ils content que *Simon-Barjone* & un autre *Simon*, qu'ils appellent *le magicien*, diſputèrent ſous *Néron* à qui reſſuſciterait un mort, & à qui s'élèverait le plus haut dans l'air: que *Simon-Barjone* fit tomber l'autre *Simon*, favori de *Néron*, & que cet empereur irrité fit crucifier *Barjone*, lequel par humilité voulut être crucifié la tête en bas. Ces inepties ſont aujourd'hui mépriſées de tous les chrétiens inſtruits; mais depuis *Conſtantin*, elles furent autoriſées juſqu'à la renaiſſance des lettres & du bon ſens.

Pour prouver que *Pierre* ne mourut point à Rome, il n'y a qu'à obſerver que la première baſilique bâtie par les chrétiens dans cette capitale, eſt celle de *St Jean de Latran*: c'eſt la première égliſe latine; l'aurait-on dédiée à *Jean*, ſi *Pierre* avait été pape?

La liſte frauduleuſe des prétendus premiers papes eſt tirée d'un livre apocryphe, intitulé le *Pontifical de Damaſe*, qui dit en parlant de *Lin*, prétendu ſucceſſeur de *Pierre*, que *Lin* fut pape juſqu'à la treizième année de l'empereur *Néron*. Or c'eſt préciſément cette année 13 qu'on fait crucifier *Pierre*. Il y aurait donc eu deux papes à la fois.

Enfin, ce qui doit trancher toute difficulté aux yeux de tous les chrétiens, c'eſt que ni dans les actes des apôtres, ni dans les épîtres de *Paul*, il n'eſt pas dit un ſeul mot d'un voyage de *Simon-Barjone* à Rome. Le terme de ſiége, de pontificat, de papauté

attribué à *Pierre*, eſt d'un ridicule ſenſible. Quel ſiége qu'une aſſemblée inconnue de quelques pauvres de la populace juive !

C'eſt cependant ſur cette fable que la puiſſance papale eſt fondée & ſe ſoutient encore aujourd'hui après toutes ſes pertes. Qu'on juge après cela comment l'opinion gouverne le monde, comment le menſonge ſubjugue l'ignorance, & combien ce menſonge a été utile pour aſſervir les peuples, les enchaîner & les dépouiller.

C'eſt ainſi qu'autrefois les annaliſtes barbares de l'Europe comptaient parmi les rois de France un *Pharamond*, & ſon père *Marcomir*, & des rois d'Eſpagne, de Suède, d'Ecoſſe, depuis le déluge. Il faut avouer que l'hiſtoire, ainſi que la phyſique, n'a commencé à ſe débrouiller que ſur la fin du ſeizième ſiècle. La raiſon ne fait que de naître.

Examen des perſécutions contre les chrétiens.

Ce qui eſt encore certain, c'eſt que le génie du ſénat ne fut jamais de perſécuter perſonne pour ſa croyance, que jamais aucun empereur ne voulut forcer les Juifs à changer de religion, ni après la révolte ſous *Veſpaſien*, ni après celle qui éclata ſous *Adrien*. On inſulta toujours à leur culte; on s'en moqua; on érigea des ſtatues dans leur temple avant ſa ruine; mais jamais il ne vint dans l'idée d'aucun *Céſar*, ni d'aucun proconſul, ni du ſénat romain, d'empêcher les Juifs de croire à leur loi. Cette ſeule raiſon ſert à faire voir quelle liberté eut le chriſtianiſme de s'étendre en ſecret, après s'être formé obſcurément dans le ſein du judaïſme.

Aucun des *Céſars* n'inquiéta les chrétiens juſqu'à *Domitien*. *Dion-Caſſius* dit qu'il y eut ſous cet empereur

quelques personnes condamnées comme athées, & comme imitant les mœurs des Juifs. Il paraît que cette vexation sur laquelle on a d'ailleurs si peu de lumières, ne fut ni longue, ni générale. On ne sait précisément, ni pourquoi il y eut quelques chrétiens bannis, ni pourquoi ils furent rappelés. Comment croire *Tertullien*, qui sur la foi d'*Hégésippe* rapporte sérieusement que *Domitien* interrogea les petits-fils de l'apôtre *St Jude*, de la race de *David*, dont il redoutait les droits au trône de Judée, & que les voyant pauvres & misérables, il cessa la persécution ? S'il eût été possible qu'un empereur romain craignît des prétendus descendans de *David*, quand Jérusalem était détruite, sa politique n'en eût donc voulu qu'aux Juifs, & non aux chrétiens. Mais comment imaginer que le maître de la terre connue ait eu des inquiétudes sur les droits de deux petits-fils de *St Jude* au royaume de la Palestine, & les ait interrogés ? Voilà malheureusement comme l'histoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.

Nerva, *Vespasien*, *Tite*, *Trajan*, *Adrien*, les *Antonins*, ne furent point persécuteurs. *Trajan*, qui avait renouvelé les défenses portées par la loi des douze tables contre les associations particulières, écrit à Pline : *Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens.* Ces mots essentiels, *il ne faut faire aucune recherche*, prouvent qu'ils purent se cacher, se maintenir avec prudence, quoique souvent l'envie des prêtres & la haine des Juifs les traînât aux tribunaux & aux supplices. Le peuple les haïssait, & surtout le peuple des provinces, toujours plus dur, plus superstitieux

& plus intolérant que celui de la capitale : il excitait les magiſtrats contre eux, il criait qu'on les expoſât aux bêtes dans les cirques. *Adrien* non-ſeulement défendit à *Fondanus*, proconſul de l'Aſie mineure, de les perſécuter ; mais ſon ordonnance porte : *Si on calomnie les chrétiens, châtiez ſévèrement le calomniateur.*

C'eſt cette juſtice d'*Adrien* qui a fait ſi fauſſement imaginer qu'il était chrétien lui-même. Celui qui éleva un temple à *Antinoüs*, en aurait-il voulu élever à JESUS-CHRIST ?

Marc-Aurèle ordonna qu'on ne pourſuivît point les chrétiens pour cauſe de religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Gallien*, les protégèrent ouvertement. Ils eurent donc tout le temps d'étendre & de fortifier leur égliſe naiſſante. Ils tinrent cinq conciles dans le premier ſiècle, ſeize dans le ſecond, & trente-ſix dans le troiſième. Les autels étaient magnifiques dès le temps de ce troiſième ſiècle. L'hiſtoire eccléſiaſtique en remarque quelques-uns ornés de colonnes d'argent qui peſaient enſemble trois mille marcs. Les calices faits ſur le modèle des coupes romaines, & les patènes étaient d'or pur.

Les chrétiens jouirent d'une ſi grande liberté, malgré les cris & les perſécutions de leurs ennemis, qu'ils avaient publiquement dans pluſieurs provinces des égliſes élevées ſur les débris de quelques temples tombés ou ruinés. *Origène* & *St Cyprien* l'avouent ; & il faut bien que le repos de l'égliſe ait été long, puiſque ces deux grands hommes reprochent déjà à leurs contemporains le *luxe*, la *molleſſe*, l'*avarice*, ſuites de la félicité & de l'abondance. *St Cyprien* ſe plaint expreſſément que pluſieurs évêques, imitant

mal les ſaints exemples qu'ils avaient ſous leurs yeux, *accumulaient de grandes ſommes d'argent, s'enrichiſſaient par l'uſure, & raviſſaient des terres par la fraude.* Ce ſont ſes propres paroles : elles ſont un temoignage évident du bonheur tranquille dont on jouiſſait ſous les lois romaines. L'abus d'une choſe en démontre l'exiſtence.

Si *Décius*, *Maximin*, & *Dioclétien* perſécutèrent les chrétiens, ce fut pour des raiſons d'état : *Décius*, parce qu'ils tenaient le parti de la maiſon de *Philippe*, ſoupçonné quoiqu'à tort d'être chrétien lui-même : *Maximin*, parce qu'ils ſoutenaient *Gordien*. Ils jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années ſous *Dioclétien*. (*) Non-ſeulement ils avaient cette liberté de religion que le gouvernement romain accorda de tout temps à tous les peuples, ſans adopter leurs cultes ; mais ils participaient à tous les droits des Romains. Pluſieurs chrétiens étaient gouverneurs de provinces. *Euſèbe* cite deux chrétiens, *Dorothée* & *Gorgonius*, officiers du palais, à qui *Dioclétien* prodiguait ſa faveur. Enfin il avait épouſé une chrétienne. Tout ce que nos déclamateurs écrivent contre *Dioclétien*, n'eſt donc qu'une calomnie fondée ſur l'ignorance. Loin de les perſécuter, il les éleva au point qu'il ne fut plus en ſon pouvoir de les abattre.

Dioclétien, protecteur des chrétiens.

En 303, *Maximien Galère*, qui les haïſſait, engage *Dioclétien* à faire démolir l'égliſe cathédrale de Nicomédie, élevée vis-à-vis le palais de l'empereur. Un chrétien plus qu'indiſcret déchire publiquement l'édit ; on le punit. Le feu conſume quelques jours après une partie du palais de *Galère* ; on en accuſe

(*) Voyez le *Dictionnaire philoſophique*, article DIOCLÉTIEN.

les chrétiens : cependant il n'y eut point de peine de mort décernée contre eux. L'édit portait qu'on brûlât leurs temples & leurs livres, qu'on privât leurs personnes de tous les honneurs.

Origine de la persécution.

Jamais *Dioclétien* n'avait voulu jusque-là les contraindre en matière de religion. Il avait, après sa victoire sur les Perses, donné des édits contre les manichéens attachés aux intérêts de la Perse, & secrets ennemis de l'empire romain. La seule raison d'état fut la cause de ces édits. S'ils avaient été dictés par le zèle de la religion, zèle que les conquérans ont si rarement, les chrétiens y auraient été enveloppés. Ils ne le furent pas ; ils eurent par conséquent vingt années entières sous *Dioclétien* même pour s'affermir, & ne furent maltraités sous lui que pendant deux années ; encore *Lactance*, *Eusèbe*, & l'empereur *Constantin* lui-même, imputent ces violences au seul *Galère*, & non à *Dioclétien*. Il n'est pas en effet vraisemblable qu'un homme assez philosophe pour renoncer à l'empire, l'ait été assez peu pour être un persécuteur fanatique.

Dioclétien n'était à la vérité qu'un soldat de fortune ; mais c'est cela même qui prouve son extrême mérite. On ne peut juger d'un prince que par ses exploits & par ses lois. Ses actions guerrières furent grandes & ses lois justes. C'est à lui que nous devons la loi qui annulle les contrats de vente, dans lesquels il y a lésion d'outre-moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicte cette loi, *humanum est*.

Il fut le père des pupilles trop négligés, il voulut que les capitaux de leurs biens portassent intérêt.

C'est avec autant de sagesse que d'équité qu'en

protégeant les mineurs, il ne voulut pas que jamais ces mineurs puſſent abuſer de cette protection, en trompant leurs débiteurs. Il ordonna qu'un mineur qui aurait uſé de fraude ſerait déchu du bénéfice de la loi. Il réprima les délateurs & les uſuriers. Tel eſt l'homme que l'ignorance ſe repréſente d'ordinaire comme un ennemi armé ſans ceſſe contre les fidelles, & ſon règne comme une *St Barthelemi* continuelle, ou comme la perſécution des Albigeois. C'eſt ce qui eſt entièrement contraire à la vérité. L'ère des martyrs qui commence à l'avénement de *Dioclétien*, n'aurait donc dû être datée que deux ans avant ſon abdication, puiſqu'il ne fit aucun martyr pendant vingt ans.

Faux martyrs.

C'eſt une fable bien mépriſable, qu'il ait quitté l'empire de regret de n'avoir pu abolir le chriſtianiſme. S'il l'avait tant perſécuté, il aurait au contraire continué à régner pour tâcher de le détruire; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit ſans preuve, il n'abdiqua donc point par dépit & par regret. Le vain plaiſir d'écrire des choſes extraordinaires, & de groſſir le nombre des martyrs, a fait ajouter des perſécutions fauſſes & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. On a prétendu que du temps de *Dioclétien*, en 287, le Céſar *Maximien Hercule* envoya au martyre au milieu des Alpes une légion entière appelée *Thébéenne*, compoſée de ſix mille ſix cents hommes, tous chrétiens, qui tous ſe laiſſèrent maſſacrer ſans murmurer. Cette hiſtoire ſi fameuſe ne fut écrite que près de deux cents ans après par l'abbé *Eucher*, qui la rapporte ſur des ouï-dire. Mais comment *Maximien Hercule*

aurait-il, comme on le dit, appelé d'Orient cette légion pour aller appaiser dans les Gaules une sédition réprimée depuis une année entière ? Pourquoi se serait-il défait de six mille six cents bons soldats dont il avait besoin, pour aller réprimer cette sédition ? Comment tous étaient-ils chrétiens sans exception ? Pourquoi les égorger en chemin ? Qui les aurait massacrés dans une gorge étroite, entre deux montagnes près de St Maurice en Valais, où l'on ne peut ranger quatre cents hommes en ordre de bataille, & où une légion résisterait aisément à la plus grande armée ? A quel propos cette boucherie, dans un temps où l'on ne persécutait pas, dans l'époque de la plus grande tranquillité de l'église ; tandis que sous les yeux de *Dioclétien* même, à Nicomédie, vis-à-vis son palais, les chrétiens avaient un temple superbe ? *La profonde paix & la liberté entière dont nous jouissions*, dit *Eusèbe*, *nous fit tomber dans le relâchement.* Cette profonde paix, cette entière liberté s'accorde-t-elle avec le massacre de six mille six cents soldats ? Si ce fait incroyable pouvait être vrai, (*a*) *Eusèbe* l'eût-il passé sous silence ? Tant de vrais martyrs ont scellé l'évangile de leur sang, qu'on ne doit point faire partager leur gloire à ceux qui n'ont pas partagé leurs souffrances. Il est certain que *Dioclétien*, les deux dernières années de son empire, & *Galère*, quelques années encore après, persécutèrent violemment les chrétiens de l'Asie mineure & des contrées voisines. Mais dans les Espagnes, dans les Gaules, dans l'Angleterre, qui étaient alors le partage de *Constance Chlore*, loin d'être

Vrais martyrs.

(*a*) Voyez les éclaircissemens sur cette histoire.

pourſuivis, ils virent leur religion dominante; & *Euſèbe* dit que *Maxence*, élu empereur à Rome en 306, ne perſécuta perſonne.

Ils ſervirent utilement *Conſtance Chlore* qui les protégea, & dont la concubine *Hélène* embraſſa publiquement le chriſtianiſme. Ils firent donc alors un grand parti dans l'Etat. Leur argent & leurs armes contribuèrent à mettre *Conſtantin* ſur le trône. C'eſt ce qui le rendit odieux au ſénat, au peuple romain, aux prétoriens, qui tous avaient pris le parti de *Maxence* ſon concurrent à l'empire. Nos hiſtoriens appellent Maxence, *Tyran*, parce qu'il fut malheureux. Il eſt pourtant certain qu'il était le véritable empereur, puiſque le ſénat & le peuple romain l'avaient proclamé.

CHAPITRE IX.

Que les fauſſes légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établiſſement de la religion chrétienne.

JESUS-CHRIST avait permis que les faux évangiles ſe mêlaſſent aux véritables, dès le commencement du chriſtianiſme; & même, pour mieux exercer la foi des fidelles, les évangiles que nous appellons *apocryphes*, précédèrent les quatre ouvrages ſacrés qui ſont aujourd'hui les fondemens de notre foi; cela eſt ſi vrai que les pères des premiers ſiècles, citent preſque toujours quelqu'un de ces évangiles, qui ne ſubſiſtent plus.

Ni *Barnabé*, ni *Clément*, ni *Ignace*, enfin tous, jusqu'à *Justin* ne citent que ces évangiles apocryphes. *Clément*, par exemple, dans le VIIIe chap. épît. II, s'exprime ainsi : *Le Seigneur dit dans son évangile : si vous ne gardez pas le petit, qui vous confiera le grand ?* Or ces paroles ne sont ni dans *Matthieu*, ni dans *Marc*, ni dans *Luc*, ni dans *Jean*. Nous avons vingt exemples de pareilles citations.

Il est bien évident que dans les dix ou douze sectes qui partageaient les chrétiens dès le premier siècle, un parti ne se prévalait pas des évangiles de ses adversaires, à moins que ce ne fût pour les combattre ; chacun n'apportait en preuves que les livres de son parti. Comment donc les péres de notre véritable église, ont-ils pu citer les évangiles qui ne sont point canoniques ? Il faut bien que ces écrits fussent regardés alors comme authentiques & comme sacrés.

Ce qui paraîtrait encore plus singulier, si l'on ne savait pas de quels excès la nature humaine est capable, ce serait que dans toutes les sectes chrétiennes réprouvées par notre église dominante, il se fût trouvé des hommes, qui eussent souffert la persécution pour leurs évangiles apocryphes. Cela ne prouverait que trop que le faux zèle est martyr de l'erreur, ainsi que le véritable zèle est martyr de la vérité.

On ne peut dissimuler les fraudes pieuses que malheureusement les premiers chrétiens de toutes les sectes employèrent pour soutenir notre religion sainte, qui n'avait pas besoin de cet appui honteux. On supposa une lettre de *Pilate* à *Tibère*, dans

laquelle *Pilate* dit à cet empereur : ›› Le DIEU des ›› Juifs leur ayant promis de leur envoyer son saint ›› du haut du ciel, qui serait leur roi à bien juste ›› titre, & ayant promis qu'il naîtrait d'une vierge, ›› le DIEU des Juifs l'a envoyé en effet, moi ›› étant président en Judée. ››

On supposa un prétendu édit de *Tibère*, qui mettait JESUS au rang des dieux ; on supposa des lettres de *Sénèque* à *Paul*, & de *Paul* à *Sénèque*. On supposa le testament des douze patriarches, qui passa très long-temps pour authentique, & qui fut même traduit en grec par *St Jean Chrysostome*. On supposa le testament de *Moïse*, celui d'*Enoc*, celui de *Joseph* : on supposa le célébre livre d'*Enoc*, que l'on regarde comme le fondement de tout le christianisme, puisque c'est dans ce seul livre qu'on rapporte l'histoire de la révolte des anges précipités dans l'enfer, & changés en diables pour tenter les hommes. Ce livre fut forgé dès le temps des apôtres, & avant même qu'on eût les épîtres de *St Jude* qui cite les prophéties de cet *Enoc*, *septième homme après Adam*. C'est ce que nous avons déjà indiqué dans le chapitre des Indes.

On supposa une lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roi d'Edesse, dans le temps qu'Edesse n'avait point de roi & qu'elle appartenait aux Romains. (*a*)

On supposa les voyages de *St Pierre*, l'apocalypse de *St Pierre*, les actes de *St Pierre*, les actes de

(*a*) On donne à ce prétendu roi le nom propre d'*Abgare*, le *roi Abgare à* JESUS, & Abgare était le titre des anciens princes de ce petit pays.

St Paul, les actes de *Pilate*. On falsifia l'histoire de *Flavien-Josephe*, & l'on fut assez mal avisé pour faire dire à ce Juif, si zélé pour sa religion juive, que JESUS était le CHRIST, le Messie.

On écrivit le roman de la querelle de *St Pierre* avec *Simon* le magicien ; d'un mort, parent de *Néron*, qu'ils se chargèrent de ressusciter ; de leur combat dans les airs ; du chien de *Simon* qui apportait des lettres à *St Pierre*, & qui rapportait les réponses.

On supposa des vers des sibylles, qui eurent un cours si prodigieux qu'il en est encore fait mention dans les hymnes que les catholiques romains chantent dans leurs églises.

Teste David cum sibyllâ.

Enfin on supposa un nombre prodigieux de martyrs que l'on confondit, comme nous l'avons déjà dit, avec les véritables.

Nous avons encore les actes du martyre de *St André* l'apôtre, qui sont reconnus pour faux par les plus pieux & les plus savans critiques, de même que les actes du martyre de *St Clément*.

Eusèbe de Césarée, au quatrième siècle, recueillit une grande partie de ces légendes. C'est là qu'on voit d'abord le martyre de *St Jacques*, frère aîné de JESUS-CHRIST, qu'on prétend avoir été un bon juif, & même récabite, & que les juifs de Jérusalem appelaient *Jacques le juste*. Il passait les journées entières à prier dans le temple. Il n'était donc pas de la religion de son frère. Ils le pressèrent de déclarer que son frère était un imposteur, mais *Jacques* leur

leur répondit : *Sachez qu'il est assis à la droite de la souveraine puissance de* DIEU, *& qu'il doit paraître au milieu des nuées, pour juger de là tout l'univers.*

Ensuite vient un *Siméon*, cousin-germain de JESUS-CHRIST, fils d'un nommé *Cléophas*, & d'une *Marie*, sœur de *Marie* mère de JESUS. On le fait libéralement évêque de Jérusalem. On suppose qu'il fut déféré aux Romains comme descendant en droite ligne du roi *David;* & l'on fait voir par-là qu'il avait un droit évident au royaume de Jérusalem, aussi-bien que St *Jude*. On ajoute que *Trajan*, craignant extrêmement la race de *David*, ne fut pas si clément envers *Siméon*, que *Domitien* l'avait été envers les petits-fils de *Jude*, & qu'il ne manqua pas de faire crucifier *Siméon*, de peur qu'il ne lui enlevât la Palestine. Il fallait que ce cousin-germain de JESUS-CHRIST fût bien vieux, puisqu'il vivait sous *Trajan* dans la 107e année de notre ère vulgaire.

On supposa une longue conversation entre *Trajan* & St *Ignace* à Antioche. *Trajan* lui dit : *Qui es-tu, esprit impur, démon infernal?* *Ignace* lui répondit : *Je ne m'appelle point esprit impur. Je m'appelle* PORTE-DIEU Cette conversation est tout-à-fait vraisemblable.

Vient ensuite une Ste *Symphorose* avec ses sept enfans qui allèrent voir familièrement l'empereur *Adrien*, dans le temps qu'il bâtissait sa belle maison de campagne à Tibur. *Adrien*, quoiqu'il ne persécutât jamais personne, fit fendre en sa présence le cadet des sept frères, de la tête en bas ; & fit tuer les six autres avec la mère par des genres différens de mort, pour avoir plus de plaisir.

Ste Félicité & ses sept enfans, car il en faut toujours sept, est interrogée avec eux, jugée & condamnée par le préfet de Rome dans le champ de Mars, où l'on ne jugeait jamais personne Le préfet jugeait dans le prétoire ; mais on n'y regarda pas de si près.

St Polycarpe étant condamné au feu, on entend une voix du ciel, qui lui dit : *Courage*, *Polycarpe*, *sois ferme;* & aussitôt les flammes du bûcher se divisent & forment un beau dais sur sa tête, sans le toucher.

Un cabaretier chrétien, nommé *St Théodote*, rencontre dans un pré le curé *Fronton*, auprès de la ville d'Ancyre, on ne sait pas trop quelle année, & c'est bien dommage; mais c'est sous l'empereur *Dioclétien*. *Ce pré*, dit la légende recueillie par le révérend père *Bollandus*, *était d'un verd naissant*, *relevé par les nuances diverses que formaient les divers coloris des fleurs*. *Ah! le beau pré*, s'écria le saint cabaretier, *pour y bâtir une chapelle!* *Vous avez raison*, dit le curé *Fronton*, *mais il me faut des reliques*. *Allez*, *allez*, reprit *Théodote*, *je vous en fournirai*. Il savait bien ce qu'il disait. Il y avait dans Ancyre sept vierges chrétiennes d'environ soixante-douze ans chacune. Elles furent condamnées par le gouverneur à être violées par tous les jeunes gens de la ville, selon les lois romaines, car ces légendes supposent toujours qu'on fesait souffrir ce supplice à toutes les filles chrétiennes.

Il ne se trouva heureusement aucun jeune homme qui voulût être leur exécuteur ; il n'y eut qu'un jeune ivrogne qui eut assez de courage pour s'attaquer d'abord à *Ste Técuse*, la plus jeune de toutes, qui était dans sa soixante-onzième année. *Técuse* se

jeta à ſes pieds, lui montra la *peau flaſque de ſes cuiſſes décharnées, & toutes ſes rides pleines de craſſe, &c.* cela déſarma le jeune homme. Le gouverneur indigné que les ſept vieilles euſſent conſervé leur pucelage, les fit ſur le champ prêtreſſes de *Diane* & de *Minerve*, & elles furent obligées de ſervir toutes nues ces deux déeſſes, dont pourtant les femmes n'approchaient jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le cabaretier *Théodote* les voyant ainſi toutes nues, & ne pouvant ſouffrir cet attentat fait à leur pudeur, pria Dieu avec larmes, qu'il eût la bonté de les faire mourir ſur le champ : auſſitôt le gouverneur les fit jeter dans le lac d'Ancyre, une pierre au cou.

La bienheureuſe *Técuſe* apparut la nuit à S[t] *Théodote.* „ Vous dormez, mon fils, lui dit-elle, ſans „ penſer à nous. Ne ſouffrez pas, mon cher *Théo-* „ *dote*, que nos corps ſoient mangés par les truites. „ *Théodote* rêva un jour entier à cette apparition.

La nuit ſuivante il alla au lac avec quelques-uns de ſes garçons. Une lumière éclatante marchait devant eux, & cependant la nuit était fort obſcure. Une pluie épouvantable tomba, & fit enfler le lac. Deux vieillards dont les cheveux, la barbe & les habits étaient blancs comme de la neige, lui apparurent alors, & lui dirent : *Marchez, ne craignez rien, voici un flambeau céleſte, & vous trouverez auprès du lac, un cavalier céleſte, armé de toutes pièces, qui vous conduira.*

Auſſitôt l'orage redoubla. Le cavalier céleſte ſe préſenta avec une lance énorme. Ce cavalier était le glorieux martyr *Soſiandre* lui-même, à qui Dieu

avait ordonné de defcendre du ciel fur un beau cheval pour conduire le cabaretier. Il pourfuivit les fentinelles du lac, la lance dans les reins. Les fentinelles s'enfuirent. *Théodote* trouva le lac à fec, ce qui était l'effet de la pluie ; on emporta les fept vierges, & les garçons cabaretiers les enterrèrent.

La légende ne manque pas de rapporter leurs noms : c'étaient *Ste Técufe*, *Ste Alexandra*, *Ste Phainé*, hérétiques ; & *Ste Claudia*, *Ste Euphrafie*, *Ste Matrone*, & *Ste Julite*, catholiques.

Dès qu'on fut dans la ville d'Ancyre que ces fept pucelles avaient été enterrées, toute la ville fut en alarmes & en combuftion, comme vous le croyez bien. Le gouverneur fit appliquer *Théodote* à la queftion. *Voyez*, difait *Théodote*, *les biens dont* JESUS-CHRIST *comble fes ferviteurs; il me donne le courage de fouffrir la queftion, & bientôt je ferai brûlé.* Il le fut en effet. Mais il avait promis des reliques au curé *Fronton*, pour mettre dans fa chapelle, & *Fronton* n'en avait point. *Fronton* monta fur un âne pour aller chercher fes reliques à Ancyre, & chargea fon âne de quelques bouteilles d'excellent vin, car il s'agiffait d'un cabaretier. Il rencontra des foldats qu'il fit boire. Les foldats lui racontèrent le martyre de *St Théodote*. Ils gardaient fon corps, quoiqu'il eût été réduit en cendres. Il les enivra fi bien, qu'il eut le temps d'enlever le corps. Il l'enfevelit & bâtit fa chapelle. *Hé bien*, lui dit *St Théodote*, *ne t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques ?*

Voilà ce que les jéfuites *Bollandus* & *Papebroc* ne rougirent pas de rapporter dans leur hiftoire des faints : voilà ce qu'un moine, nommé *Dom Ruinart*,

a l'insolente imbécillité d'insérer dans ses Actes sincères. (*a*)

Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtises dégoûtantes, dont nous sommes inondés depuis dix sept cents années, n'ont pu faire tort à notre religion. Elle est sans doute divine, puisque dix-sept siècles de friponneries & d'imbécillités n'ont pu la détruire; & nous révérons d'autant plus la vérité, que nous méprisons le mensonge.

CHAPITRE X.

Suite de l'établissement du christianisme. Comment Constantin en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.

LE règne de *Constantin* est une époque glorieuse pour la religion chrétienne, qu'il rendit triomphante. On n'avait pas besoin d'y joindre des prodiges, comme l'apparition du *Labarum* dans les nuées, sans qu'on dise seulement en quel pays cet étendard apparut. Il ne fallait pas écrire que les gardes du *Labarum* ne pouvaient jamais être blessés. Le bouclier tombé du ciel dans l'ancienne Rome, l'*Oriflamme*

(*a*) *Le Franc*, évêque du Puy-en-Velay, dans une pastorale aux habitans de ce pays, a pris le parti de tous ces outrages ridicules faits à la raison & à la vraie piété. Que ne dit-il aussi que le prépuce de la verge de JESUS-CHRIST, soigneusement gardé au Puy en Velay, & une vieille statue d'Isis, qu'on y prend pour une image de la Vierge, sont des pièces authentiques? Quelle infamie de vouloir toujours tromper les hommes! & quelle sottise de s'imaginer qu'on les trompe aujourd'hui!

apporté à *S[t] Denis* par un ange, toutes ces imitations du *Palladium* de Troye ne servent qu'à donner à la vérité l'air de la fable. De savans antiquaires ont suffisamment réfuté ces erreurs que la philosophie désavoue, & que la critique détruit. Attachons-nous seulement à voir comment Rome cessa d'être Rome.

Pour développer l'histoire de l'esprit humain chez les peuples chrétiens, il fallait remonter jusqu'à *Constantin*, & même au-delà. C'est une nuit dans laquelle il faut allumer soi-même le flambeau dont on a besoin. On devrait attendre des lumières d'un homme tel qu'*Eusèbe* évêque de Césarée, confident de *Constantin*, ennemi d'*Athanase*, homme d'état, homme de lettres, qui le premier fit l'histoire de l'église.

Eusebe, historien romanesque.

Mais qu'on est étonné, quand on veut s'instruire dans les écrits de cet homme d'état, père de l'histoire ecclésiastique !

On y trouve, à propos de l'empereur *Constantin*, que ,, DIEU a mis les nombres dans son unité, qu'il ,, a embelli le monde par le nombre de deux & que ,, par le nombre de trois il le composa de matière & ,, de forme; qu'ensuite ayant doublé le nombre de ,, deux, il inventa les quatre élémens : que c'est une ,, chose merveilleuse qu'en fesant l'addition d'un, ,, de deux, de trois & de quatre, on trouve le nombre ,, de dix, qui est la fin, le terme & la perfection de ,, l'unité; & que ce nombre dix si parfait, multiplié ,, par le nombre plus parfait de trois, qui est l'image ,, sensible de la Divinité, il en résulte le nombre des ,, trente jours du mois. (*a*)

(*a*) *Eusèbe*, panégyrique de *Constantin*, chap. IV & V.

C'eſt ce même *Euſèbe* qui rapporte la lettre dont nous avons déjà parlé, d'un *Abgare* roi d'Edeſſe à JESUS-CHRIST, dans laquelle il lui offre ſa *petite ville qui eſt aſſez propre*, & la réponſe de JESUS-CHRIST au roi *Abgare*.

Il rapporte d'après *Tertullien*, que ſi tôt que l'empereur *Tibère* eut appris par *Pilate* la mort de JESUS-CHRIST, *Tibère* qui chaſſait les Juifs de Rome, ne manqua pas de propoſer au ſénat d'admettre au nombre des dieux de l'empire, celui qu'il ne pouvait connaître encore que comme un homme de Judée, que le ſénat n'en voulut rien faire, & que *Tibère* en fut extrêmement courroucé.

Il rapporte d'après *Juſtin* la prétendue ſtatue élevée à *Simon le magicien;* il prend les juifs thérapeutes pour des chrétiens.

C'eſt lui qui, ſur la foi d'*Hégéſippe*, prétend que les petits-neveux de JESUS-CHRIST par ſon frère *Jude*, furent déférés à l'empereur *Domitien*, comme des perſonnages très-dangereux qui avaient un droit tout naturel au trône de *David;* que cet empereur prit lui-même la peine de les interroger, qu'ils répondirent qu'ils étaient de bons payſans, qu'ils labouraient de leurs mains un champ de trente-neuf arpens, le ſeul bien qu'ils poſſédaſſent.

Il calomnie les Romains autant qu'il le peut, parce qu'il était aſiatique. Il oſe dire que de ſon temps le ſénat de Rome ſacrifiait tous les ans un homme à *Jupiter*. Eſt-il donc permis d'imputer aux *Titus*, aux *Trajans*, aux divins *Antonins* des abominations dont aucun peuple ne ſe ſouillait alors dans le monde connu?

C'eſt ainſi qu'on écrivait l'hiſtoire dans ces temps où le changement de religion donna une nouvelle face à l'empire romain. *Grégoire* de Tours ne s'eſt point écarté de cette méthode, & on peut dire que jusqu'à *Guichardin* & *Machiavel*, nous n'avons pas eu une hiſtoire bien faite. Mais la groſſièreté même de tous ces monumens nous fait voir l'eſprit du temps dans lequel ils ont été faits, & il n'y a pas juſqu'aux légendes qui ne puiſſent nous apprendre à connaître les mœurs de nos nations.

Conduite de *Conſtantin.*

Conſtantin, devenu empereur malgré les Romains, ne pouvait être aimé d'eux. Il eſt évident que le meurtre de *Licinius* ſon beau-frère aſſaſſiné malgré la foi des ſermens, *Licinien* ſon neveu maſſacré à l'âge de douze ans, *Maximien* ſon beau-père égorgé par ſon ordre à Marſeille, ſon propre fils *Criſpus* mis à mort après lui avoir gagné des batailles, ſon épouſe *Fauſta* étouffée dans un bain, toutes ces horreurs n'adoucirent pas la haine qu'on lui portait. C'eſt probablement la raiſon qui lui fit transférer le ſiège de l'empire à Byzance. On trouve dans le code Théodoſien un édit de *Conſtantin*, où il déclare *qu'il a fondé Conſtantinople par ordre de* DIEU. Il feignait ainſi une révélation pour impoſer ſilence aux murmures. Ce trait ſeul pourrait faire connaître ſon caractère. Notre avide curioſité voudrait pénétrer dans les replis du cœur d'un homme tel que *Conſtantin*, par qui tout changea bientôt dans l'empire romain; ſéjour du trône, mœurs de la cour, uſages, langage, habillemens, adminiſtration, religion. Comment démêler celui qu'un parti a peint comme le plus criminel des hommes,

& un autre comme le plus vertueux ? Si l'on penſe qu'il fit tout ſervir à ce qu'il crut ſon intérêt, on ne ſe trompera pas.

De ſavoir s'il fut cauſe de la ruine de l'empire, c'eſt une recherche digne de votre eſprit. Il paraît évident qu'il fit la décadence de Rome. Mais en tranſportant le trône ſur le Boſphore de Thrace, il poſait dans l'Orient des barrières contre les invaſions des barbares qui inondèrent l'empire ſous ſes ſucceſſeurs, & qui trouvèrent l'Italie ſans défenſe. Il ſemble qu'il ait immolé l'Occident à l'Orient. L'Italie tomba quand Conſtantinople s'éleva. Ce ſerait une étude curieuſe & inſtructive que l'hiſtoire politique de ces temps-là. Nous n'avons guère que des ſatires & des panégyriques. C'eſt quelquefois par les panégyriques même qu'on peut trouver la vérité. Par exemple, on comble d'éloges *Conſtantin* pour avoir fait dévorer par les bêtes féroces dans les jeux du cirque tous les chefs des Francs, avec tous les priſonniers qu'il avait faits dans une expédition ſur le Rhin. C'eſt ainſi que furent traités les prédéceſſeurs de *Clovis* & de *Charlemagne*. Les écrivains qui ont été aſſez lâches pour louer des actions cruelles, conſtatent au moins ces actions, & les lecteurs ſages les jugent. Ce que nous avons de plus détaillé ſur l'hiſtoire de cette révolution, eſt ce qui regarde l'établiſſement de l'égliſe & ſes troubles.

Ce qu'il y a de déplorable, c'eſt qu'à peine la religion chrétienne fut ſur le trône, que la ſainteté en fut profanée par des chrétiens, qui ſe livrèrent à la ſoif de la vengeance, lors même que leur

triomphe devait leur inspirer l'esprit de paix. Ils massacrèrent dans la Syrie & dans la Palestine tous les magistrats qui avaient sévi contr'eux ; ils noyèrent la femme & la fille de *Maximin* ; ils firent périr dans les tourmens ses fils & ses parens. Les querelles, au sujet de la *Consubstantialité du Verbe*, troublèrent le monde & l'ensanglantèrent. Enfin, *Ammien Marcellin* dit que *les chrétiens de son temps se déchiraient entr'eux comme des bêtes féroces.* (*) Il y avait de grandes vertus qu'*Ammien* ne remarque pas : elles sont presque toujours cachées, surtout à des yeux ennemis, & les vices éclatent.

L'église de Rome fut préservée de ces crimes & de ces malheurs ; elle ne fut d'abord ni puissante ni souillée ; elle resta long-temps tranquille & sage au milieu d'un sénat & d'un peuple qui la méprisaient. Il y avait dans cette capitale du monde connu sept cents temples, grands ou petits, dédiés aux dieux *majorum & minorum gentium.* Ils subsistèrent jusqu'à *Théodose ;* & les peuples de la campagne persistèrent long-temps après lui dans leur ancien culte. C'est ce qui fit donner aux sectateurs de l'ancienne religion le nom de *Païens*, *Pagani*, du nom des bourgades appelées *Pagi*, dans lesquelles on laissa subsister l'idolâtrie, jusqu'au huitième siècle ; de sorte que le nom de païen ne signifie que paysan, villageois.

(*) *N. B.* Ces propres paroles se trouvent au livre 22 d'*Ammien Marcellin*, chap. 5. Un misérable cuistre de collége, ex-jésuite, nommé *Nonotte*, auteur d'un libelle intitulé, *Erreurs de V...* a osé soutenir que ces paroles ne sont point dans *Ammien Marcellin.* Il est utile qu'un calomniateur ignorant soit confondu. *Nullas infestas hominibus bestias, ut sunt sibi ferales plerique christianorum, expertus.* Ammien. *Idem dicit Chrysostomus, homelia in Ep. Pauli ad Cor.* ajoute naïvement *Henri de Valois* dans ses notes sur *Ammien.*

On fait assez sur quelle imposture est fondée la donation de *Constantin;* mais cette pièce est aussi rare que curieuse. Il est utile de la transcrire ici pour faire connaître l'excès de l'absurde insolence de ceux qui gouvernaient les peuples, & l'excès de l'imbécillité des gouvernés. C'est *Constantin* qui parle. (*)

Donation de *Constantin.*

„ Nous, avec nos Satrapes & tout le sénat, & „ le peuple soumis au glorieux empire, nous avons „ jugé utile de donner au successeur du prince des „ apôtres une plus grande puissance, que celle que „ notre sénérité, & notre mansuétude ont sur la „ terre. Nous avons résolu de faire honorer la sacro- „ sainte église romaine plus que notre puissance „ impériale qui n'est que terrestre ; & nous attri- „ buons au sacré siége du bienheureux *Pierre* toute „ la dignité, toute la gloire & toute la puissance „ impériale. Nous possédons les corps glorieux de „ *St Pierre* & de *St Paul*, & nous les avons honora- „ blement mis dans des caisses d'ambre, que la force „ des quatre élémens ne peut casser. Nous avons „ donné plusieurs grandes possessions en Judée, en „ Grèce, dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Italie, „ pour fournir aux frais de leurs luminaires. Nous „ donnons en outre à *Silvestre* & à ses successeurs, „ notre palais de Latran, qui est plus beau que tous „ les autres palais du monde.

„ Nous lui donnons notre diadème, notre cou- „ ronne, notre mitre, tous les habits impériaux que „ nous portons, & nous lui remettons la dignité

(*) Voyez l'ouvrage connu sous le titre de *Décret de Gratien*, où cette pièce est insérée. Ce décret est une compilation faite par *Gratien*, bénédictin du douzième siècle.

„ impériale, & le commandement de la cavalerie. „ Nous voulons que les révérendiffimes clercs de la „ facro-fainte romaine églife jouiffent de tous les „ droits du fénat. Nous les créons tous patrices & „ confuls. Nous voulons que leurs chevaux foient „ toujours ornés de caparaçons blancs, & que nos „ principaux officiers tiennent ces chevaux par la „ bride, comme nous avons conduit nous-mêmes „ par la bride le cheval du facré pontife.

„ Nous donnons en pur don au bienheureux „ pontife la ville de Rome, & toutes les villes occi-„ dentales de l'Italie, comme auffi les autres villes „ occidentales des autres pays. Nous cédons la „ place au faint père; nous nous démettons de la „ domination fur toutes ces provinces; nous nous „ retirons de Rome, & tranfportons le fiége de notre „ empire en la province de Byzance; n'étant pas „ jufte qu'un empereur terreftre ait le moindre „ pouvoir dans les lieux où Dieu a établi le chef „ de la religion chrétienne.

„ Nous ordonnons que cette nôtre donation „ demeure ferme jufqu'à la fin du monde; & que „ fi quelqu'un défobéit à notre décret, nous voulons „ qu'il foit damné éternellement, & que les apôtres „ *Pierre* & *Paul* lui foient contraires en cette vie & „ en l'autre, & qu'il foit plongé au plus profond „ de l'enfer avec le diable. Donné fous le confulat „ de *Conftantin* & de *Gallicanus.* „

Croira-t-on un jour qu'une fi ridicule impofture, très-digne de *Gille* & de *Pierrot*, ou de *Nonotte*, ait été généralement adoptée pendant plufieurs fiècles? Croira-t-on qu'en 1478 on brûla dans Strasbourg

des chrétiens qui osaient douter que Constantin eût cédé l'empire romain au pape ?

Constantin donna en effet, non au seul évêque de Rome, mais à la cathédrale qui était l'église de St Jean, mille marcs d'or, & trente mille d'argent, avec quatorze mille sous de rente, & des terres dans la Calabre. Chaque empereur ensuite augmenta ce patrimoine. Les évêques de Rome en avaient besoin. Les missions qu'ils envoyèrent bientôt dans l'Europe païenne, les évêques chassés de leurs siéges, auxquels ils donnèrent un asile, les pauvres qu'ils nourrirent, les mettaient dans la nécessité d'être très-riches. Le crédit de la place, supérieur aux richesses, fit bientôt du pasteur des chrétiens de Rome, l'homme le plus considérable de l'Occident. La piété avait toujours accepté ce ministère; l'ambition le brigua. On se disputa la chaire; il y eut deux anti-papes dès le milieu du quatrième siècle, & le consul *Prétextat* idolâtre disait en 466, *faites-moi évêque de Rome, & je me fais chrétien.*

Cependant cet évêque n'avait d'autre pouvoir que celui que peut donner la vertu, le crédit, ou l'intrigue dans des circonstances favorables. Jamais aucun pasteur de l'église n'eut la jurisdiction contentieuse, encore moins les droits régaliens. Aucun n'eut ce qu'on appelle *jus terrendi*, ni droit de territoire, ni droit de prononcer *do*, *dico*, *addico*. Les empereurs restèrent les juges suprêmes de tout, hors du dogme. Ils convoquèrent les conciles. *Constantin* à Nicée reçut & jugea les accusations que les évêques portèrent les uns contre les autres. Le titre de *souverain pontife* resta même attaché à l'empire.

CHAPITRE XI.

Causes de la chute de l'Empire romain.

SI quelqu'un avait pu raffermir l'empire, ou du moins retarder sa chute, c'était l'empereur *Julien.* Il n'était point un soldat de fortune, comme les *Dioclétien* & les *Théodose.* Né dans la pourpre, élu par les armées, chéri des soldats, il n'avait point de factions à craindre ; on le regardait, depuis ses victoires en Allemagne, comme le plus grand capitaine de son siècle. Nul empereur ne fut plus équitable & ne rendit la justice plus impartialement, non pas même *Marc-Aurèle.* Nul philosophe ne fut plus sobre & plus continent. Il régnait donc par les lois, par la valeur & par l'exemple. Si sa carrière eût été plus longue, il est à présumer que l'empire eût moins chancelé après sa mort.

Deux fléaux détruisirent enfin ce grand colosse, les barbares & les disputes de religion.

Quant aux barbares, il est aussi difficile de se faire une idée nette de leurs incursions que de leur origine. *Procope*, *Jornandès*, nous ont débité des fables que tous nos auteurs copient. Mais le moyen de croire que des Huns, venus du nord de la Chine, aient passé les Palus-Méotides à gué & à la suite d'une biche, & qu'ils aient chassé devant eux comme des troupeaux de moutons des nations belliqueuses, qui habitaient les pays aujourd'hui nommés la Crimée, une partie de la Pologne,

l'Ukraine, la Moldavie, la Valachie? Ces peuples robustes & guerriers, tels qu'ils le sont encore aujourd'hui, étaient connus des Romains sous le nom général de *Goths*. Comment ces Goths s'enfuirent-ils sur les bords du Danube, dès qu'ils virent paraître les Huns? Comment demandèrent-ils à mains jointes que les Romains daignassent les recevoir? & comment, dès qu'ils furent passés, ravagèrent-ils tout jusqu'aux portes de Constantinople, à main armée?

Tout cela ressemble à des contes d'*Hérodote*, & à d'autres contes non moins vantés. Il est bien plus vraisemblable que tous ces peuples coururent au pillage les uns après les autres. Les Romains avaient volé les nations; les Goths & les Huns vinrent voler les Romains.

Mais pourquoi les Romains ne les exterminèrent-ils pas, comme *Marius* avait exterminé les Cimbres? C'est qu'il ne se trouvait point de *Marius*, c'est que les mœurs étaient changées, c'est que l'empire était partagé entre les ariens & les athanasiens. On ne s'occupait que de deux objets, les courses du cirque & les trois hypostases. L'empire romain avait alors plus de moines que de soldats, & ces moines couraient en troupes de ville en ville pour soutenir ou pour détruire la consubstantialité du verbe. Il y en avait soixante & dix mille en Egypte.

Le christianisme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire: car non-seulement les sectes nées dans son sein se combattaient avec le délire des querelles théologiques; mais toutes combattaient encore l'ancienne religion de l'empire; religion fausse, religion ridicule

ſans doute, mais ſous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire pendant dix ſiècles.

Les deſcendans des *Scipions* étant devenus des controverſiſtes, les évêchés étant plus brigués que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la conſidération perſonnelle ayant paſſé des *Hortenſius* & des *Cicéron* aux *Cyrille*, aux *Grégoire*, aux *Ambroiſe*, tout fut perdu; & ſi l'on doit s'étonner de quelque choſe, c'eſt que l'empire romain ait ſubſiſté encore un peu de temps.

Théodoſe, qu'on appelle *le grand Théodoſe*, paya un tribut au ſuperbe *Alaric* ſous le nom de penſion du tréſor impérial. *Alaric* mit Rome à contribution la première fois qu'il parut devant les murs, & la ſeconde il la mit au pillage. Tel était alors l'aviliſſement de l'empire, que ce goth dédaigna d'être roi de Rome, tandis que le miſérable empereur d'Occident *Honorius* tremblait dans Ravenne où il s'était réfugié.

Alaric ſe donna le plaiſir de créer dans Rome un empereur nommé *Attale* qui venait recevoir ſes ordres dans ſon anti-chambre. L'hiſtoire nous a conſervé deux anecdotes concernant *Honorius*, qui montrent bien tout l'excès de la turpitude de ces temps. La première, qu'une des cauſes du mépris où *Honorius* était tombé, c'eſt qu'il était impuiſſant; la ſeconde, c'eſt qu'on propoſa à cet *Attale* empereur, valet d'*Alaric*, de châtrer *Honorius* pour rendre ſon ignominie plus complète.

Après *Alaric* vint *Attila* qui ravageait tout de la Chine juſqu'à la Gaule. Il était ſi grand, & les empereurs *Théodoſe* & *Valentinien III* ſi petits, que la

princeſſe

princeſſe *Honoria*, ſœur de *Valentinien III*, lui propoſa de l'épouſer. Elle lui envoya ſon anneau pour gage de ſa foi ; mais avant qu'elle eût réponſe d'*Attila*, elle était déjà groſſe de la façon d'un de ſes domeſtiques.

Lorſqu'*Attila* eut détruit la ville d'Aquilée, *Léon*, évêque de Rome, vint mettre à ſes pieds tout l'or qu'il avait pu recueillir des Romains pour racheter du pillage les environs de cette ville, dans laquelle l'empereur *Valentinien III* était caché. L'accord étant conclu, les moines ne manquèrent pas d'écrire que le pape *Léon* avait fait trembler *Attila*, qu'il était venu à ce Hun avec un air & un ton de maître, qu'il était accompagné de *St Pierre* & de *St Paul*, armés tous deux d'épées flamboyantes, qui étaient viſiblement les deux glaives de l'égliſe de Rome. Cette manière d'écrire l'hiſtoire a duré chez les chrétiens juſqu'au ſeizième ſiècle ſans interruption.

Bientôt après, des déluges de barbares inondèrent de tous côtés ce qui était échappé aux mains d'*Attila*.

Que feſaient cependant les empereurs? ils aſſemblaient des conciles. C'était tantôt pour l'ancienne querelle des partiſans d'*Athanaſe*, tantôt pour les Donatiſtes ; & ces diſputes agitaient l'Afrique quand le Vandale *Genſeric* la ſubjugua. C'était ailleurs pour les argumens de *Neſtorius* & de *Cyrille*, pour les ſubtilités d'*Eutychès;* & la plupart des articles de foi ſe décidaient quelquefois à grands coups de bâton, comme il arriva ſous *Théodoſe II* dans un concile convoqué par lui à Ephèſe, concile qu'on appelle encore aujourd'hui le brigandage. Enfin, pour bien

connaître l'esprit de ce malheureux temps, souvenons-nous qu'un moine ayant été rebuté un jour par *Théodose II* qu'il importunait, le moine excommunia l'empereur; & que ce César fut obligé de se faire relever de l'excommunication par le patriarche de Constantinople.

Pendant ces troubles mêmes, les Francs envahissaient la Gaule; les Visigoths s'emparaient de l'Espagne; les Ostrogoths sous *Théodose* dominaient en Italie, bientôt après chassés par les Lombards. L'empire romain, du temps de *Clovis* n'existait plus que dans la Grèce, l'Asie mineure & dans l'Egypte; tout le reste était la proie des barbares. Scythes, Vandales & Francs se firent chrétiens pour mieux gouverner les provinces chrétiennes assujetties par eux: car il ne faut pas croire que ces barbares fussent sans politique; ils en avaient beaucoup, & en ce point tous les hommes sont à peu près égaux. L'intérêt rendit donc chrétiens ces déprédateurs; mais ils n'en furent que plus inhumains. Le jésuite *Daniel*, historien français, qui déguise tant de choses, n'ose dissimuler que *Clovis* fut beaucoup plus sanguinaire, & se souilla de plus grands crimes après son baptême, que tandis qu'il était païen. Et ces crimes n'étaient pas de ces forfaits héroïques, qui éblouissent l'imbécillité humaine, c'étaient des vols & des parricides. Il suborna un prince de Cologne qui assassina son père, après quoi il fit massacrer le fils; il tua un roitelet de Cambrai qui lui montrait ses trésors. Un citoyen moins coupable eût été traîné au supplice, & *Clovis* fonda une monarchie.

CHAPITRE XII.

Suite de la décadence de l'ancienne Rome.

QUAND les Goths s'emparèrent de Rome après les Hérules, quand le célèbre *Théodoric*, non moins puiſſant que le fut depuis *Charlemagne*, eut établi le ſiège de ſon empire à Ravenne, au commencement de notre ſixième ſiècle, ſans prendre le titre d'empereur d'Occident qu'il eût pu s'arroger ; il exerça ſur les Romains préciſément la même autorité que les *Céſars*, conſervant le ſénat, laiſſant ſubſiſter la liberté de religion, ſoumettant également aux lois civiles, orthodoxes, ariens & idolâtres ; jugeant les Goths par les lois gothiques, & les Romains par les lois romaines ; préſidant par ſes commiſſaires aux élections des évêques ; défendant la ſimonie, appaiſant des ſchiſmes. Deux papes ſe diſputaient la chaire épiſcopale ; il nomma le pape *Symmaque*, & ce pape *Symmaque* étant accuſé, il le fit juger par ſes *Miſſi-dominici.*

Athalaric ſon petit-fils régla les élections des papes, & de tous les autres métropolitains de ſes royaumes, par un édit qui fut obſervé ; édit rédigé par *Caſſiodore* ſon miniſtre, qui depuis ſe retira au Mont-Caſſin, & embraſſa la règle de *S[t] Benoît;* édit auquel le pape *Jean II* ſe ſoumit ſans difficulté.

Quand *Béliſaire* vint en Italie, & qu'il la remit ſous le pouvoir impérial, on ſait qu'il exila le pape *Silvère*, & qu'en cela il ne paſſa point les bornes de

ſon autorité, s'il paſſa celles de la juſtice. *Béliſaire*, & enſuite *Narſès*, ayant arraché Rome au joug des Goths, d'autres barbares, Gépides, Francs, Germains, inondèrent l'Italie. Tout l'empire occidental était dévaſté & déchiré par des ſauvages. Les Lombards établirent leur domination dans toute l'Italie citérieure. *Alboin* fondateur de cette nouvelle dynaſtie, n'était qu'un brigand barbare ; mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les mœurs, la politeſſe, la religion des vaincus. C'eſt ce qui n'était pas arrivé aux premiers Francs, aux Bourguignons, qui portèrent dans les Gaules leur langage groſſier, & leurs mœurs encore plus agreſtes. La nation lombarde était d'abord compoſée de païens & d'ariens. Leur roi *Rotharic* publia vers l'an 640 un édit qui donna la liberté de profeſſer toutes ſortes de religions, de ſorte qu'il y avait dans preſque toutes les villes d'Italie un évêque catholique, & un évêque arien, qui laiſſaient vivre paiſiblement les peuples nommés idolâtres, répandus encore dans les villages.

Entière liberté de conſcience en Italie, mais courte.

Le royaume de Lombardie s'étendit depuis le Piémont juſqu'à Brindes & à la terre d'Otrante ; il renfermait Bénévent, Bari, Tarente ; mais il n'eut ni la Pouille, ni Rome, ni Ravenne. Ces pays demeurèrent annexés au faible empire d'Orient. L'égliſe romaine avait donc repaſſé de la domination des Goths à celle des Grecs. Un *Exarque* gouvernait Rome au nom de l'empereur ; mais il ne réſidait point dans cette ville, preſqu'abandonnée à elle-même. Son ſéjour était à Ravenne, d'où il envoyait ſes ordres au duc ou préfet de Rome, & aux ſénateurs, qu'on appelait encore *Pères conſcripts*.

L'apparence du gouvernement municipal subsistait toujours dans cette ancienne capitale si déchue, & les sentimens républicains n'y furent jamais éteints. Ils se soutenaient par l'exemple de Venise, république fondée d'abord par la crainte & par la misère ; & bientôt élevée par le commerce & par le courage. Venise était déjà si puissante, qu'elle rétablit au huitième siècle l'Exarque *Scholastique* qui avait été chassé de Ravenne.

Quelle était donc aux septième & huitième siècles la situation de Rome? celle d'une ville malheureuse, mal défendue par les Exarques, continuellement menacée par les Lombards, & reconnaissant toujours les empereurs pour ses maîtres. Le crédit des papes augmentait dans la désolation de la ville. Ils en étaient souvent les consolateurs & les pères ; mais toujours sujets, ils ne pouvaient être consacrés qu'avec la permission expresse de l'Exarque. Les formules par lesquelles cette permission était demandée & accordée, subsistent encore. (*a*) Le clergé romain écrivait au métropolitain de Ravenne, & demandait la protection de *sa Béatitude* auprès du gouverneur ; ensuite le pape envoyait à ce métropolitain sa profession de foi.

Papes ne peuvent être consacrés qu'avec la permission de l'Exarque.

Le roi lombard *Astolfe* s'empara enfin de tout l'exarchat de Ravenne, en 751, & mit fin à cette vice-royauté impériale qui avait duré cent quatre-vingt-trois ans.

Comme le duché de Rome dépendait de l'exarchat de Ravenne, *Astolfe* prétendit avoir Rome par le droit de sa conquête. Le pape *Etienne II*, seul défenseur

(*a*) Dans le *Diarium Romanum*.

des malheureux Romains, envoya demander du ſecours à l'empereur *Conſtantin* ſurnommé *Copronyme*. Ce miſérable empereur envoya pour tout ſecours un officier du palais avec une lettre pour le roi lombard. C'eſt cette faibleſſe des empereurs grecs qui fut l'origine du nouvel empire d'Occident, & de la grandeur pontificale.

Vous ne voyez avant ce temps aucun évêque qui ait aſpiré à la moindre autorité temporelle, au moindre territoire. Comment l'auraient-ils oſé ? leur légiſlateur fut un pauvre qui catéchiſa des pauvres. Les ſucceſſeurs de ces premiers chrétiens furent pauvres. Le clergé ne fit un corps que ſous *Conſtantin I*, mais cet empereur ne ſouffrit pas qu'un évêque fût propriétaire d'un ſeul village. Ce ne peut être que dans des temps d'anarchie, que les papes aient obtenu quelques ſeigneuries. Ces domaines furent d'abord médiocres. Tout s'agrandit & tout tombe avec le temps.

Lorſqu'on paſſe de l'hiſtoire de l'empire romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'Occident, on reſſemble à un voyageur qui, au ſortir d'une ville ſuperbe, ſe trouve dans des déſerts couverts de ronces. Vingt jargons barbares ſuccèdent à cette belle langue latine, qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au lieu de ces ſages lois qui gouvernaient la moitié de notre hémiſphère, on ne trouve plus que des coutumes ſauvages. Les cirques, les amphithéâtres élevés dans toutes les provinces ſont changés en maſures couvertes de paille. Ces grands chemins ſi beaux, ſi ſolides, établis du pied du capitole juſqu'au mont

Taurus, font couverts d'eaux croupiffantes. La même révolution fe fait dans les efprits ; & *Grégoire* de Tours, le moine de St Gall *Frédegaire*, font nos *Polybe* & nos *Tite-Live*. L'entendement humain s'abrutit dans les fuperftitions les plus lâches & les plus infenfées. Ces fuperftitions font portées au point que des moines deviennent feigneurs & princes ; ils ont des efclaves, & ces efclaves n'ofent pas même fe plaindre. L'Europe entière croupit dans cet aviliffement jufqu'au feizième fiècle, & n'en fort que par des convulfions terribles.

CHAPITRE XIII.

Origine de la puiffance des papes. Digreffion fur le facre des rois. Lettre de St Pierre à Pepin, maire de France devenu roi. Prétendues donations au St Siége.

IL n'y a que trois manières de fubjuguer les hommes, celle de les policer en leur propofant des lois, celle d'employer la religion pour appuyer ces lois, celle enfin d'égorger une partie d'une nation pour gouverner l'autre ; je n'en connais pas une quatrième. Toutes les trois demandent des circonftances favorables. Il faut remonter à l'antiquité la plus reculée pour trouver des exemples de la première ; encore font-ils fufpects. *Charlemagne*, *Clovis*, *Théodoric*, *Alboin*, *Alaric* fe fervirent de la troifième ; les papes employèrent la feconde.

Le pape n'avait pas originairement plus de droit ſur Rome, que *St Auguſtin* n'en aurait eu, par exemple, à la ſouveraineté de la petite ville d'Hippone. Quand même *St Pierre* aurait demeuré à Rome, comme on l'a dit, ſur ce qu'une de ſes épîtres eſt datée de Babylone; quand même il eût été évêque de Rome, dans un temps où il n'y avait certainement aucun ſiége particulier; ce ſéjour dans Rome ne pouvait donner le trône des *Céſars;* & nous avons vu que les évêques de Rome ne ſe regardèrent pendant ſept cents ans que comme des ſujets.

Rome tant de fois ſaccagée par les barbares, abandonnée des empereurs, preſſée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne république, ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui fallait du repos : elle l'aurait goûté ſi elle avait pu dès-lors être gouvernée par ſon évêque, comme le furent depuis tant de villes d'Allemagne; & l'anarchie eût au moins produit ce bien. Mais il n'était pas encore reçu dans l'opinion des chrétiens, qu'un évêque pût être ſouverain; quoiqu'on eût dans l'hiſtoire du monde tant d'exemples de l'union du ſacerdoce & de l'empire dans d'autres religions.

Le pape *Grégoire III*, recourut le premier à la protection des Francs, contre les Lombards & contre les empereurs. *Zacharie* ſon ſucceſſeur, animé du même eſprit, reconnut *Pepin* ou *Pipin*, maire du palais, uſurpateur du royaume de France, pour roi légitime. On a prétendu que *Pepin*, qui n'était que premier miniſtre, fit demander d'abord au pape

quel était le vrai roi, ou de celui qui n'en avait que le droit & le nom, ou de celui qui en avait l'autorité & le mérite? & que le pape décida que le ministre devait être roi. Il n'a jamais été prouvé qu'on ait joué cette comédie ; mais ce qui est vrai, c'est que le pape *Etienne III* appela *Pepin* à son secours contre les Lombards, qu'il vint en France se jeter aux pieds de *Pepin*, & ensuite le couronner avec des cérémonies qu'on appelait *Sacre*. C'était une imitation d'un ancien appareil judaïque. *Samuël* avait versé de l'huile sur la tête de *Saül* : les rois lombards se fesaient ainsi sacrer; les ducs de Bénévent même avaient adopté cet usage, pour en imposer aux peuples. On employait l'huile dans l'installation des évêques ; & l'on croyait imprimer un caractère de sainteté au diadème, en y joignant une cérémonie épiscopale. Un roi goth, nommé *Vamba*, fut sacré en Espagne avec de l'huile bénite, en 674. Mais les Arabes vainqueurs firent bientôt oublier cette cérémonie, que les Espagnols n'ont jamais renouvelée.

Le pape vient implorer le maire *Pepin* en 754.

Pepin ne fut donc pas le premier roi sacré en Europe, comme nous l'écrivons tous les jours. Il avait déjà reçu cette onction de l'Anglais *Boniface*, missionnaire en Allemagne, & évêque de Mayence, qui ayant voyagé long-temps en Lombardie, le sacra suivant l'usage de ce pays.

Pepin n'est pas le premier roi sacré en Europe, comme on le dit.

Remarquez attentivement que ce *Boniface* avait été créé évêque de Mayence par *Carloman*, frère de l'usurpateur *Pepin*, sans aucun concours du pape, sans que la cour romaine influât alors sur la nomination des évêchés dans le royaume des Francs.

Rien ne vous convaincra plus que toutes les lois civiles & eccléſiaſtiques ſont dictées par la convenance, que la force les maintient, que la faibleſſe les détruit, & que le temps les change. Les évêques de Rome prétendaient une autorité ſuprême & ne l'avaient pas. Les papes, ſous le joug des rois lombards, auraient laiſſé toute la puiſſance eccléſiaſtique en France au premier franc qui les aurait délivrés du joug en Italie.

Second ſacre de *Pepin*.

Le pape *Etienne* avait plus beſoin de *Pepin*, que *Pepin* n'avait beſoin de lui ; il y paraît bien, puiſque ce fut le prêtre qui vint implorer la protection du guerrier. Le nouveau roi fit renouveler ſon ſacre par l'évêque de Rome dans l'égliſe de St Denis ; ce fait paraît ſingulier. On ne ſe fait pas couronner deux fois, quand on croit la première cérémonie ſuffiſante. Il paraît donc que dans l'opinion des peuples, un évêque de Rome était quelque choſe de plus ſaint, de plus autoriſé, qu'un évêque d'Allemagne ; que les moines de St Denis, chez qui ſe feſait le ſecond ſacre, attachaient plus d'efficacité à l'huile répandue ſur la tête d'un franc, par un évêque romain, qu'à l'huile répandue par un miſſionnaire de Mayence ; & que le ſucceſſeur de *St Pierre* avait plus droit qu'un autre de légitimer une uſurpation.

Pepin fut le premier roi ſacré en France, & non le ſeul qui l'y ait été par un pontife de Rome : car *Innocent III* couronna depuis, & ſacra *Louis le jeune* à Reims. *Clovis* n'avait été ni couronné, ni ſacré roi par l'évêque *Remi*. Il y avait long-temps qu'il régnait quand il fut baptiſé. S'il avait reçu l'onction

royale, ses successeurs auraient adopté une cérémonie si solemnelle, devenue bientôt nécessaire. Aucun ne fut sacré jusqu'à Pepin, qui reçut l'onction dans l'abbaye de St Denis.

Ce ne fut que trois cents ans après *Clovis*, que l'archevêque de Reims, *Hincmar*, écrivit qu'au sacre de *Clovis* un pigeon avait apporté du ciel une fiole qu'on appelle la *sainte ampoule*. Peut-être crut-il fortifier par cette fable le droit de sacrer les rois, que ces métropolitains commençaient alors à exercer. Ce droit ne s'établit qu'avec le temps, comme tous les autres usages : & ces prélats long-temps après sacrèrent constamment les rois, depuis *Philippe Ier* jusqu'à *Henri IV*, qui fut couronné à Chartres, & oint de l'ampoule de *St Martin*, parce que les ligueurs étaient maîtres de l'ampoule de *St Remi*.

Il est vrai que ces cérémonies n'ajoutent rien aux droits des monarques, mais elles semblent ajouter à la vénération des peuples.

Il n'est pas douteux que cette cérémonie du sacre, aussi-bien que l'usage d'élever les rois francs, goths & lombards sur un bouclier, ne vinssent de Constantinople. L'empereur *Cantacuzène* nous apprend lui-même que c'était un usage immémorial d'élever les empereurs sur un bouclier soutenu par les grands officiers de l'empire & par le patriarche ; après quoi l'empereur montait du trône au pupître de l'église, & le patriarche fesait le signe de la croix sur sa tête, avec un plumasseau trempé dans de l'huile bénite ; les diacres apportaient la couronne ; le principal officier, ou le prince du sang impérial le plus proche, mettait la couronne sur la tête du nouveau César ; Origine du sacre.

le patriarche & le peuple criaient, *Il en eſt digne.* Mais au ſacre des rois d'Occident, l'évêque dit au peuple : *Voulez-vous ce roi?* & enſuite le roi fait ſerment au peuple après l'avoir fait aux évêques.

Le pape *Etienne* ne s'en tint pas avec *Pepin* à cette cérémonie ; il défendit aux Français, ſous peine d'excommunication, de ſe donner jamais des rois d'une autre race. Tandis que cet évêque, chaſſé de ſa patrie, & ſuppliant dans une terre étrangère, avait le courage de donner des lois, ſa politique prenait une autorité qui aſſurait celle de *Pepin ;* & ce prince, pour mieux jouir de ce qui ne lui était pas dû, laiſſait au pape des droits qui ne lui appartenaient pas.

Hugues-Capet en France, & *Conrad* en Allemagne, firent voir depuis qu'une telle excommunication n'eſt pas une loi fondamentale.

Cependant l'opinion qui gouverne le monde, imprima d'abord dans les eſprits un ſi grand reſpect pour la cérémonie faite par le pape à S[t] Denis, qu'*Eginhard* ſecrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès, que le *roi Hilderic fut dépoſé par ordre du pape Etienne.*

Tous ces événemens ne ſont qu'un tiſſu d'injuſtice, de rapine, de fourberie. Le premier des domeſtiques d'un roi de France dépouillait ſon maître *Hilderic III*, l'enfermait dans le couvent de S[t] Bertin, tenait en priſon le fils de ſon maître dans le couvent de Fontenelle en Normandie ; un pape venait de Rome conſacrer ce brigandage.

Uſage de baiſer les pieds.

On croirait que c'eſt une contradiction que ce pape fût venu en France ſe proſterner aux pieds

de *Pepin*, & difpofer enfuite de la couronne : mais non, ces profternemens n'étaient regardés alors que comme le font aujourd'hui nos révérences. C'était l'ancien ufage de l'Orient. On faluait les évêques à genoux ; les évêques faluaient de même les gouverneurs de leurs diocèfes. *Charles*, fils de *Pepin*, avait embraffé les pieds du pape *Etienne* à St Maurice en Valais : *Etienne* embraffa ceux de *Pepin*. Tout cela était fans conféquence. Mais peu à peu les papes attribuèrent à eux feuls cette marque de refpect. On prétend que le pape *Adrien I* fut celui qui exigea qu'on ne parût jamais devant lui fans lui baifer les pieds. Les empereurs & les rois fe foumirent depuis comme les autres à cette cérémonie, qui rendait la religion romaine plus vénérable à la populace, mais qui a toujours indigné tous les hommes d'un ordre fupérieur.

On nous dit que *Pepin* paffa les monts en 754, que le Lombard *Aftolfe*, intimidé par la feule préfence du Franc, céda auffitôt au pape tout l'exarchat de Ravenne, que *Pepin* repaffa les monts, & qu'à peine s'en fut-il retourné, qu'*Aftolfe*, au lieu de donner Ravenne au pape, mit le fiége devant Rome. Toutes les démarches de ces temps-là étaient fi irrégulières, qu'il fe pourrait à toute force que *Pepin* eût donné aux papes l'exarchat de Ravenne, qui ne lui appartenait point, & qu'il eût même fait cette donation fingulière du bien d'autrui, fans prendre aucune mefure pour la faire exécuter. Cependant il eft bien peu vraifemblable qu'un homme tel que *Pepin*, qui avait détrôné fon roi, n'ait paffé en Italie avec une armée que pour y aller faire des préfens. Rien

Donation de *Pepin* aux papes, très-fufpecte.

n'eſt plus douteux que cette donation citée dans tant de livres. Le bibliothécaire *Anaſtaſe*, qui écrivait cent quarante ans après l'expédition de *Pepin*, eſt le premier qui parle de cette donation. Mille auteurs l'ont citée, les meilleurs publiciſtes d'Allemagne la réfutent, la cour romaine ne peut la prouver ; mais elle en jouit.

Il régnait alors dans les eſprits un mélange bizarre de politique & de ſimplicité, de groſſièreté & d'artifice, qui caractériſe bien la décadence générale. *Etienne* feignit une lettre de *S[t] Pierre*, adreſſée du ciel à *Pepin* & à ſes enfans ; elle mérite d'être rapportée ; la voici. » *Pierre* appelé apôtre par JESUS-CHRIST » fils du DIEU vivant, &c... Comme par moi toute » l'égliſe catholique, apoſtolique, romaine, mère de » toutes les autres égliſes, eſt fondée ſur la pierre, » qu'*Etienne* eſt évêque de cette douce égliſe romaine ; » & afin que la grâce & la vertu ſoient pleinement » accordées du ſeigneur notre DIEU pour arracher » l'égliſe de DIEU des mains des perſécuteurs. A » vous excellens *Pepin*, *Charles*, & *Carloman* trois » rois, & à tous ſaints évêques & abbés, prêtres & » moines, & même aux ducs, aux comtes & aux » peuples, moi *Pierre* apôtre, &c... je vous conjure, » & la vierge *Marie*, qui vous aura obligation, vous » avertit & vous commande, auſſi-bien que les » trônes, les dominations... Si vous ne combattez » pour moi, je vous déclare par la S[te] Trinité & par » mon apoſtolat, que vous n'aurez jamais de part » au paradis. » (*a*)

(*a*) Comment accorder tant d'artifice & tant de bêtiſe ? c'eſt que les hommes ont toujours été fourbes, & qu'alors ils étaient fourbes & groſſiers.

La lettre eut fon effet. *Pepin* paffa les Alpes pour la feconde fois. Il affiégea Pavie, & fit encore la paix avec *Aftolfe*. Mais eft-il probable qu'il ait paffé deux fois les monts uniquement pour donner des villes au pape *Etienne*? Pourquoi *S Pierre* dans fa lettre ne parle-t-il pas d'un fait fi important ? Pourquoi ne fe plaint-il pas à *Pepin* de n'être pas en poffeffion de l'exarchat ? Pourquoi ne le redemande-t-il pas expreffément ?

Tout ce qui eft vrai, c'eft que les Francs qui avaient envahi les Gaules, voulurent toujours fubjuguer l'Italie, objet de la cupidité de tous les barbares ; non que l'Italie foit en effet un meilleur pays que les Gaules, mais alors elle était mieux cultivée ; les villes bâties, accrues & embellies par les Romains, fubfiftaient ; & la réputation de l'Italie tenta toujours un peuple pauvre, inquiet & guerrier. Si *Pepin* avait pu prendre la Lombardie, comme fit *Charlemagne*, il l'aurait prife fans doute ; & s'il conclut un traité avec *Aftolfe*, c'eft qu'il y fut obligé. Ufurpateur de la France, il n'y était pas affermi : il avait à combattre des ducs d'Aquitaine & de Gafcogne, dont les droits fur ces pays valaient mieux que les fiens fur la France. Comment donc aurait-il donné tant de terres aux papes, quand il était forcé de revenir en France, pour y foutenir fon ufurpation ?

Le titre primordial de cette donation n'a jamais paru. On eft donc réduit à douter. C'eft le parti qu'il faut prendre fouvent en hiftoire comme en philofophie. Le St Siége d'ailleurs n'a pas befoin de ces titres équivoques ; le temps lui a donné des

droits auſſi réels ſur ſes Etats, que les autres ſouverains de l'Europe en ont ſur les leurs. Il eſt certain que les pontifes de Rome avaient dès-lors de grands patrimoines dans plus d'un pays ; que ces patrimoines étaient reſpectés ; qu'ils étaient exempts de tribut. Ils en avaient dans les Alpes, en Toſcane, à Spolète, dans les Gaules, en Sicile, & juſque dans la Corſe, avant que les Arabes ſe fuſſent rendus maîtres de cette île au huitième ſiècle. Il eſt à croire que *Pepin* fit augmenter beaucoup ce patrimoine dans le pays de la Romagne, & qu'on l'appela le patrimoine de l'exarchat. C'eſt probablement ce mot de *patrimoine* qui fut la ſource de la mépriſe. Les auteurs poſtérieurs ſuppoſèrent dans des temps de ténèbres, que les papes avaient régné dans tous les pays où ils avaient ſeulement poſſédé des villes & des territoires,

Si quelque pape, ſur la fin du huitième ſiècle, prétendit être au rang des princes, il paraît que c'eſt *Adrien I.* La monnaie qui fut frappée en ſon nom (ſi cette monnaie fut en effet fabriquée de ſon temps) fait voir qu'il eut les droits régaliens ; & l'uſage qu'il introduiſit de ſe faire baiſer les pieds, fortifie encore cette conjecture. Cependant il reconnut toujours l'empereur grec pour ſon ſouverain. On pouvait très-bien rendre à ce ſouverain éloigné un vain hommage, & s'attribuer une indépendance réelle, appuyée de l'autorité du miniſtère eccléſiaſtique.

Voyez par quels degrés la puiſſance pontificale de Rome s'eſt élevée. Ce ſont d'abord des pauvres qui inſtruiſent des pauvres dans les ſouterrains de Rome ; ils ſont au bout de deux ſiècles à la tête d'un

troupeau

troupeau considérable. Ils sont riches & respectés sous *Constantin;* ils deviennent patriarches de l'Occident; ils ont d'immenses revenus & des terres; enfin ils deviennent de grands souverains; mais c'est ainsi que tout s'est écarté de son origine. Si les fondateurs de Rome, de l'empire des Chinois, de celui des califes, revenaient au monde, ils verraient sur leurs trônes des goths, des tartares & des turcs.

Avant d'examiner comment tout changea en Occident par la translation de l'empire, il est nécessaire de vous faire une idée de l'Eglise d'Orient. Les disputes de cette Eglise ne servirent pas peu à cette grande révolution.

CHAPITRE XIV.

Etat de l'Eglise en Orient avant Charlemagne. Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée.

QUE les usages de l'Eglise grecque & de la latine aient été différens comme leurs langues; que la liturgie, les habillemens, les ornemens, la forme des temples, celle de la croix, n'aient pas été les mêmes; que les Grecs priassent debout, & les Latins à genoux; (24) ce n'est pas ce que j'examine. Ces

(24) L'usage de prier à genoux dans les temples s'introduisit peu à peu avec l'opinion de la présence réelle; il dut par conséquent commencer dans l'Occident, où il paraît que cette opinion a pris naissance. Après avoir été une idée pieuse de dévots enthousiastes, cette opinion devint la croyance

différentes coutumes ne mirent point aux prises l'Orient & l'Occident ; elles servaient seulement à nourrir l'aversion naturelle des nations devenues rivales. Les Grecs surtout qui n'ont jamais reçu le baptême que par immersion, en se plongeant dans les cuves des baptistères, haïssaient les Latins qui, en faveur des chrétiens septentrionaux, introduisirent le baptême par aspersion. Mais ces oppositions n'excitèrent aucun trouble.

La domination temporelle, cet éternel sujet de discorde dans l'Occident, fut inconnue aux églises d'Orient. Les évêques sous les yeux du maître restèrent sujets ; mais d'autres querelles non moins funestes y furent excitées par ces disputes interminables, nées de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs disciples.

La simplicité des premiers temps disparut sous le grand nombre de questions que forma la curiosité humaine ; car le fondateur de la religion n'ayant jamais rien écrit, & les hommes voulant tout savoir, chaque mystère fit naître des opinions, & chaque opinion coûta du sang.

C'est une chose très-remarquable, que de près de quatre-vingt sectes qui avaient déchiré l'Eglise depuis sa naissance, aucune n'avait eu un romain pour auteur, si l'on excepte *Novatien*, qu'à peine encore on peut regarder comme un hérétique. Aucun

commune du peuple & d'une grande partie des théologiens vers le quinzième siècle, & enfin un dogme de l'Eglise romaine au temps du concile de Trente. L'Eglise de Lyon avait conservé jusqu'à ces dernières années l'ancien usage d'assister debout à la messe, sans savoir que cet usage était une preuve toujours subsistante de la nouveauté du dogme de la présence réelle.

romain dans les cinq premiers ſiècles ne fut compté, ni parmi les pères de l'Egliſe, ni parmi les héréſiarques. Il ſemblé qu'ils ne furent que prudens. De tous les évêques de Rome, il n'y en eut qu'un ſeul qui favoriſa un de ces ſyſtèmes condamnés par l'Egliſe; c'eſt le pape *Honorius I.* On l'accuſe encore tous les jours d'avoir été monothélite. On croit par-là flétrir ſa mémoire, mais ſi on ſe donne la peine de lire ſa fameuſe lettre paſtorale, dans laquelle il n'attribue qu'une volonté à JESUS-CHRIST, on verra un homme très-ſage. *Nous confeſſons*, dit-il, *une ſeule volonté dans* JESUS-CHRIST. *Nous ne voyons point que les conciles, ni l'écriture nous autoriſent à penſer autrement : mais de ſavoir ſi à cauſe des œuvres de divinité & d'humanité qui ſont en lui, on doit entendre une opération ou deux, c'eſt ce que je laiſſe aux grammairiens, & ce qui n'importe guère.* (*a*)

Lettre admirable d'un pape qu'on croit hérétique.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus précieux dans toutes les lettres des papes que ces paroles. Elles nous convainquent que toutes les diſputes des Grecs étaient des diſputes de mots, & qu'on aurait dû aſſoupir ces querelles de ſophiſtes dont les ſuites ont été ſi funeſtes. Si on les avait abandonnées aux grammairiens, comme le veut ce judicieux pontife, l'Egliſe eût été dans une paix inaltérable. Mais voulut-on ſavoir ſi le fils était conſubſtantiel au père, ou ſeulement de même nature, ou d'une nature inférieure? le monde chrétien fut partagé, la moitié

(*a*) En effet, toutes les miſérables querelles des théologiens n'ont jamais été que des diſputes de grammaire, fondées ſur des équivoques, ſur des queſtions abſurdes, inintelligibles qu'on a miſes pendant quinze cents ans à la place de la vertu.

perfécuta l'autre & en fut perfécutée. Voulut-on favoir fi la mère de JESUS-CHRIST était la mère de DIEU, ou de JESUS? fi le CHRIST avait deux natures & deux volontés dans une même perfonne, ou deux perfonnes & une volonté, ou une volonté & une perfonne? toutes ces difputes, nées dans Conftantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitèrent des féditions. Un parti anathématifait l'autre; la faction dominante condamnait à l'exil, à la prifon, à la mort, & aux peines éternelles après la mort l'autre faction, qui fe vengeait à fon tour par les mêmes armes.

Point de difpute dogmatique chez les anciens.

De pareils troubles n'avaient point été connus dans l'ancienne religion des Grecs & des Romains, que nous appelons le paganifme; la raifon en eft que les païens, dans leurs erreurs groffières, n'avaient point de dogmes, & que les prêtres des idoles, encore moins les féculiers, ne s'affemblèrent jamais juridiquement pour difputer.

Dans le huitième fiècle, on agita dans les églifes d'Orient s'il fallait rendre un culte aux images. La loi de *Moïfe* l'avait expreffément défendu. Cette loi n'avait jamais été révoquée; & les premiers chrétiens, pendant plus de deux cents ans, n'avaient même jamais fouffert d'images dans leurs affemblées.

Images.

Peu à peu la coutume s'introduifit par-tout d'avoir chez foi des crucifix. Enfuite on eut les portraits vrais ou faux des martyrs ou des confeffeurs. Il n'y avait point encore d'autels érigés pour les faints, point de meffes célébrées en leur nom. Seulement, à la vue d'un crucifix & de l'image d'un homme de bien, le cœur, qui furtout dans ces

climats à besoin d'objets sensibles, s'excitait à la piété.

Cet usage s'introduisit dans les églises. Quelques évêques ne l'adoptèrent pas. On voit qu'en 393 St *Epiphane* arracha d'une église de Syrie une image devant laquelle on priait. Il déclara que la religion chrétienne ne permettait pas ce culte; & sa sévérité ne causa point de schisme.

Enfin cette pratique pieuse dégénéra en abus, comme toutes les choses humaines. Le peuple, toujours grossier, ne distingua point DIEU & les images. Bientôt on en vint jusqu'à leur attribuer des vertus & des miracles. Chaque image guérissait une maladie. On les mêla même aux sortiléges, qui ont presque toujours séduit la crédulité du vulgaire. Je dis non-seulement le vulgaire du peuple, mais celui des princes, & même celui des savans.

Guerre civile pour les images.

En 727, l'empereur *Léon l'Isaurien* voulut, à la persuasion de quelques évêques, déraciner l'abus; mais, par un abus peut-être plus grand, il fit effacer toutes les peintures; il abattit les statues & les représentations de JESUS-CHRIST avec celles des saints. En ôtant ainsi tout d'un coup aux peuples les objets de leur culte, il les révolta: on désobéit; il persécuta; il devint tyran, parce qu'il avait été imprudent.

Il est honteux pour notre siècle qu'il y ait encore des compilateurs & des déclamateurs comme *Maimbourg*, qui répètent cette ancienne fable, que deux juifs avaient prédit l'empire à *Léon*, & qu'ils avaient exigé de lui qu'il abolît le culte des images; comme s'il eût importé à des juifs que les chrétiens eussent

ou non des figures dans leurs églises. Les historiens, qui croient qu'on peut ainsi prédire l'avenir, sont bien indignes d'écrire ce qui s'est passé.

Son fils *Constantin Copronyme* fit passer en loi civile & ecclésiastique l'abolition des images. Il tint à Constantinople un concile de trois cents trente-huit évêques ; ils proscrivirent d'une commune voix ce culte, reçu dans plusieurs églises, & surtout à Rome.

Cet empereur eût voulu abolir aussi aisément les moines qu'il avait en horreur, & qu'il n'appelait que les abominables ; mais il ne put y réussir : ces moines, déjà fort riches, défendirent plus habilement leurs biens que les images de leurs saints.

Les papes *Grégoire II* & *III*, & leurs successeurs, ennemis secrets des empereurs, & opposés ouvertement à leur doctrine, ne lancèrent pourtant point ces sortes d'excommunications, depuis si fréquemment & si légèrement employées. Mais, soit que ce vieux respect pour les successeurs des *Césars* contînt encore les métropolitains de Rome, soit plutôt qu'ils vissent combien ces excommunications, ces interdits, ces dispenses du serment de fidélité seraient méprisées dans Constantinople, où l'église patriarchale s'égalait au moins à celle de Rome ; les papes tinrent deux conciles en 728 & en 732, où l'on décida que tout ennemi des images serait excommunié, sans rien de plus, & sans parler de l'empereur. Ils songèrent dès-lors plus à négocier qu'à disputer. *Grégoire II* se rendit maître des affaires dans Rome, pendant que le peuple soulevé contre les empereurs ne payait plus les tributs. *Grégoire III* se conduisit suivant les mêmes principes. Quelques auteurs

grecs postérieurs, voulant rendre les papes odieux, ont écrit que *Grégoire II* excommunia & déposa l'empereur, & que tout le peuple romain reconnut *Grégoire II* pour son souverain. Ces grecs ne songeaient pas que les papes, qu'ils voulaient faire regarder comme des usurpateurs, auraient été dès-lors les princes les plus légitimes. Ils auraient tenu leur puissance des suffrages du peuple romain: ils eussent été souverains de Rome à plus juste titre que beaucoup d'empereurs. Mais il n'est ni vraisemblable ni vrai que les Romains menacés par *Léon l'Isaurien*, pressés par les Lombards, eussent élu leur évêque pour seul maître, quand ils avaient besoin de guerriers. Si les papes avaient eu dès-lors un si beau droit au rang des *Césars*, ils n'auraient pas depuis transféré ce droit à *Charlemagne*. L'évêque de Rome

CHAPITRE XV.

De Charlemagne. Son ambition, sa politique. Il dépouille ses neveux de leurs Etats. Oppression & conversion des Saxons, &c.

LE royaume de *Pepin* ou *Pipin* s'étendait de la Bavière aux Pyrenées & aux Alpes. *Karl* son fils, que nous respectons sous le nom de *Charlemagne*, recueillit cette succession toute entière ; car un de ses frères était mort après le partage, & l'autre s'était fait moine auparavant au monastère de *St Silvestre*. Une espèce de piété, qui se mêlait à la barbarie de ces temps, enferma plus d'un prince dans le cloître ; ainsi *Rachis*, roi des Lombards, un *Carloman*, frère

de *Pepin*, un duc d'Aquitaine, avaient pris l'habit de bénédictin. Il n'y avait presque alors que cet ordre dans l'Occident. Les couvens étaient riches, puissans, respectés ; c'étaient des asiles honorables pour ceux qui cherchaient une vie paisible. Bientôt après, ces asiles furent les prisons des princes détrônés.

Conduite de *Charlemagne*.

La réputation de *Charlemagne* est une des plus grandes preuves que les succès justifient l'injustice & donnent la gloire. *Pepin* son père avait partagé en mourant ses Etats entre ses deux enfans, *Karlman*, ou *Carloman*, & *Karl*. Une assemblée solemnelle de la nation avait ratifié le testament. *Carloman* avait la Provence, le Languedoc, la Bourgogne, la Suisse, l'Alsace, & quelques pays circonvoisins. *Karl* ou *Charles* jouissait de tout le reste. Les deux frères furent toujours en mésintelligence. *Carloman* mourut subitement, & laissa une veuve & deux enfans en bas âge. *Charles* s'empara d'abord de leur patrimoine. La malheureuse mère fut obligée de fuir
771. avec ses enfans chez le roi des Lombards, *Desiderius*, que nous nommons *Didier*, ennemi naturel des Francs ; ce *Didier* était beau-père de *Charlemagne*, & ne l'en haïssait pas moins, parce qu'il le redoutait. On voit évidemment que *Charlemagne* ne respecta pas plus le droit naturel & les liens du sang que les autres conquérans.

Pepin son père n'avait pas eu à beaucoup près le domaine direct de tous les Etats que posséda *Charlemagne*. L'Aquitaine, la Bavière, la Provence, la Bretagne, pays nouvellement conquis, rendaient hommage & payaient tribut.

Deux voisins pouvaient être redoutables à ce vaste Etat, les Germains septentrionaux & les Sarrazins. L'Angleterre conquise par les Anglo-Saxons, partagée en sept dominations, toujours en guerre avec l'Albanie qu'on nomme Ecosse, & avec les Danois, était sans politique & sans puissance. L'Italie, faible & déchirée, n'attendait qu'un nouveau maître qui voulût s'en emparer.

Les Germains septentrionaux étaient alors appelés Saxons. On connaissait sous ce nom tous ces peuples qui habitaient les bords du Véser & ceux de l'Elbe, de Hambourg à la Moravie, & du bas-Rhin à la mer Baltique. Ils étaient païens, ainsi que tout le septentrion. Leurs mœurs & leurs lois étaient les mêmes que du temps des Romains. Chaque canton se gouvernait en république; mais ils élisaient un chef pour la guerre. Leurs lois étaient simples comme leurs mœurs, leur religion grossière : ils sacrifiaient, dans les grands dangers, des hommes à la Divinité, ainsi que tant d'autres nations; car c'est le caractère des barbares, de croire la Divinité malfesante : les hommes font DIEU à leur image. Les Francs, quoique déjà chrétiens, eurent sous *Théodebert* cette superstition horrible : ils immolèrent des victimes humaines en Italie, au rapport de *Procope*, & vous n'ignorez pas que trop de nations, ainsi que les Juifs, avaient commis ces sacriléges par piété. D'ailleurs les Saxons avaient conservé les anciennes mœurs germaniques, leur simplicité, leur superstition, leur pauvreté. Quelques cantons avaient surtout gardé l'esprit de rapine, & tous mettaient dans leur liberté leur bonheur & leur Saxons.

gloire. Ce sont eux qui sous le nom de Cattes, de Chérusques & de Bructères, avaient vaincu *Varus*, & que *Germanicus* avait ensuite défaits.

Une partie de ces peuples, vers le cinquième siècle, appelée par les Bretons insulaires contre les habitans de l'Ecosse, subjugua la Bretagne qui touche à l'Ecosse, & lui donna le nom d'Angleterre. Ils y avaient déjà passé au troisième siècle ; & au temps de *Constantin*, les côtes orientales de cette île étaient appelées les côtes Saxoniques.

Charlemagne, le plus ambitieux, le plus politique & le plus grand guerrier de son siècle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les assujettir pleinement. Leur pays n'avait point encore ce qui tente aujourd'hui la cupidité des conquérans : les riches mines de Goslar & de Friedberg, dont on a tiré tant d'argent, n'étaient point découvertes ; elles ne le furent que sous *Henri l'oiseleur*. Point de richesses accumulées par une longue industrie, nulle ville digne de l'ambition d'un usurpateur. Il ne s'agissait que d'avoir pour esclaves des millions d'hommes qui cultivaient la terre sous un climat triste, qui nourrissaient leurs troupeaux, & qui ne voulaient point de maîtres.

La guerre contre les Saxons avait commencé pour un tribut de trois cents chevaux, & quelques vaches que *Pepin* avait exigé d'eux ; & cette guerre dura trente années. Quel droit les Francs avaient-ils sur eux ? le même droit que les Saxons avaient eu sur l'Angleterre.

Ils étaient mal armés ; car je vois dans les capitulaires de *Charlemagne* une défense rigoureuse de

vendre des cuirasses aux Saxons. Cette différence des armes, jointe à la discipline, avait rendu les Romains vainqueurs de tant de peuples : elle fit triompher enfin *Charlemagne*.

Le général de la plupart de ces peuples, était ce fameux *Vitikind*, dont on fait aujourd'hui descendre les principales maisons de l'empire : homme tel qu'*Arminius*, mais qui eut enfin plus de faiblesse. *Charles* prend d'abord la fameuse bourgade d'Eresbourg ; car ce lieu ne méritait ni le nom de ville, ni celui de forteresse. Il fait égorger les habitans ; il y pille, & rase ensuite le principal temple du pays, élevé autrefois au dieu *Tanfana*, principe universel, si jamais ces sauvages ont connu un principe universel. Il était alors dédié au dieu *Irminsul;* soit que ce dieu fût celui de la guerre, l'*Arès* des Grecs, le *Mars* des Romains, soit qu'il eût été consacré au célèbre *Herman Arminius*, vainqueur de *Varus*, & vengeur de la liberté germanique.

Vitikind.

772.

On y massacra les prêtres sur les débris de l'idole renversée. On pénétra jusqu'au Véser avec l'armée victorieuse. Tous ces cantons se soumirent. *Charlemagne* voulut les lier à son joug par le christianisme. Tandis qu'il court, à l'autre bout de ses Etats, à d'autres conquêtes, il leur laisse des missionnaires pour les persuader, & des soldats pour les forcer. Presque tous ceux qui habitaient vers le Véser, se trouvèrent en un an chrétiens, mais esclaves.

Saxons convertis à coups de sabre.

Vitikind, retiré chez les Danois, qui tremblaient déjà pour leur liberté & pour leurs dieux, revient au bout de quelques années. Il ranime ses compatriotes, il les rassemble. Il trouve dans Brème,

capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église & ses Saxons désespérés, qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'évêque, qui a le temps de fuir & de s'embarquer ; il détruit le christianisme, qu'on n'avait embrassé que par la force ; il vient jusqu'auprès du Rhin, suivi d'une multitude de Germains. Il bat les lieutenans de *Charlemagne*.

Ce prince accourt : il défait à son tour *Vitikind;* mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre leur général, & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Danemarck, il fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers au bord de la petite rivière d'Aller. Si ces prisonniers avaient été des sujets rebelles, un tel châtiment aurait été une sévérité horrible ; mais traiter ainsi des hommes qui combattaient pour leur liberté & pour leurs lois, c'est l'action d'un brigand, que d'illustres succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand homme.

Il fallut encore trois victoires avant d'accabler ces peuples sous le joug. Enfin, le sang cimenta le christianisme & la servitude. *Vitikind* lui-même, lassé de ses malheurs, fut obligé de recevoir le baptême, & de vivre désormais tributaire de son vainqueur.

Colonies. 803, 804.

Charles, pour mieux s'assurer du pays, transporta environ dix mille familles saxonnes en Flandre, en France & dans Rome. Il établit des colonies de Francs dans les terres des vaincus. On ne voit depuis lui aucun prince en Europe, qui transporte ainsi des

peuples malgré eux. Vous verrez de grandes émigrations, mais aucun ſouverain qui établiſſe ainſi des colonies ſuivant l'ancienne méthode romaine; c'eſt la preuve de l'excès du deſpotiſme de contraindre ainſi les hommes à quitter le lieu de leur naiſſance. *Charles* joignit à cette politique la cruauté de faire poignarder par des eſpions les Saxons qui voulaient retourner à leur culte. Souvent les conquérans ne ſont cruels que dans la guerre : la paix amène des mœurs & des lois plus douces. *Charlemagne* au contraire fit des lois qui tenaient de l'inhumanité de ſes conquêtes.

Il inſtitua une juriſdiction plus abominable que l'inquiſition ne le fut depuis ; c'était la cour Veimique, ou la cour de Veſtphalie, dont le ſiége ſubſiſta long-temps dans le bourg de Dortmund. Les juges prononçaient peine de mort ſur des délations ſecrètes, ſans appeler les accuſés. On dénonçait un Saxon, poſſeſſeur de quelques beſtiaux, de n'avoir pas jeûné en carême ; les juges le condamnaient, & on envoyait des aſſaſſins qui l'exécutaient, & qui ſaiſiſſaient ſes vaches. Cette cour étendit bientôt ſon pouvoir ſur toute l'Allemagne : il n'y a point d'exemple d'une telle tyrannie, & elle était exercée ſur des peuples libres. *Daniel* ne dit pas un mot de cette cour Veimique ; & *Véli*, qui a écrit ſa sèche hiſtoire, n'a pas été inſtruit de ce fait ſi public : & il appelle *Charlemagne religieux monarque, ornement de l'humanité;* c'eſt ainſi parmi nous que des auteurs gagés par des libraires écrivent l'hiſtoire. (25)

(25) On peut voir dans les capitulaires la loi par laquelle *Charles* établit la peine de mort contre les Saxons qui ſe cacheront pour ne point

Ayant vu comment ce conquérant traita les Germains, observons comment il se conduisit avec les Arabes d'Espagne. Il arrivait déjà parmi eux ce qu'on vit bientôt après en Allemagne, en France & en Italie. Les gouverneurs se rendaient indépendans. Les émirs de Barcelone & ceux de Sarragosse s'étaient mis sous la protection de *Pepin*. L'émir de Sarragosse, nommé *Ibnal Arabi*, c'est-à-dire, *Ibnal* l'Arabe, en 778, vient jusqu'à Paderborn prier *Charlemagne* de le soutenir contre son souverain. Le prince français prit le parti de ce musulman; mais il se donna bien garde de le faire chrétien. D'autres intérêts, d'autres soins. Il s'allie avec des Sarrazins contre des Sarrazins; mais après quelques avantages sur les frontières d'Espagne, son arrière-garde est défaite à Roncevaux, vers les montagnes des Pyrenées, par les chrétiens mêmes de ces montagnes, mêlés aux musulmans. C'est là que périt *Roland* son neveu. Ce malheur est l'origine de ces fables qu'un moine écrivit au onzième siècle, sous le nom de l'archevêque *Turpin*, & qu'ensuite l'imagination de l'*Arioste* a embellies. On ne sait point en quel temps *Charles* essuya cette disgrâce; & on ne voit point qu'il ait tiré vengeance de sa défaite. Content d'assurer ses frontières contre des ennemis trop aguerris, il n'embrasse que ce qu'il peut retenir, & règle son ambition sur les conjonctures qui la favorisent.

venir au baptême, ou qui mangeront de la chair en carême. Des fanatiques ignorans ont nié l'existence de cette loi, que *Fleuri* a eu la bonne foi de rapporter. Quant au tribunal Veimique établi par *Charlemagne* & détruit par *Maximilien*, on peut consulter l'article *Tribunal secret de Westphalie* dans l'Encyclopédie, tome 16. On a eu soin d'y citer les historiens & les publicistes allemands qui ont parlé de cette pieuse institution de *S Charlemagne*.

CHAPITRE XVI.

Charlemagne empereur d'Occident.

C'EST à Rome & à l'empire d'Occident que cette ambition aspirait. La puissance des rois de Lombardie était le seul obstacle ; l'église de Rome, & toutes les églises sur lesquelles elle influait, les moines déjà puissans, les peuples déjà gouvernés par eux, tout appelait *Charlemagne* à l'empire de Rome. Le pape *Adrien*, né romain, homme d'un génie adroit & ferme, applanit la route. D'abord il l'engage à répudier la fille du roi lombard *Didier*, chez qui l'infortunée belle-sœur de *Charles* s'était réfugiée avec ses enfans.

Les mœurs & les lois de ce temps-là n'étaient pas gênantes, du moins pour les princes. *Charles* avait épousé cette fille du roi des lombards dans le temps qu'il avait déjà, dit-on, une autre femme. Il n'était pas rare d'en avoir plusieurs à la fois. *Grégoire* de Tours rapporte que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic* avaient plus d'une épouse. *Charles* répudie la fille de *Didier* sans aucune raison, sans aucune formalité. Polygamie.

Le roi lombard, qui voit cette union fatale du roi & du pape contre lui, prend un parti courageux. Il veut surprendre Rome, & s'assurer de la personne du pape ; mais l'évêque habile fait tourner la guerre en négociation. *Charles* envoie des ambassadeurs pour gagner du temps. Il redemande au roi de

Lombardie ſa belle-ſœur & ſes deux neveux. Non-ſeulement *Didier* refuſe ce ſacrifice, mais il veut faire ſacrer rois ces deux enfans, & leur faire rendre leur héritage. *Charlemagne* vient de Thionville à Genève ; tient dans Genève un de ces parlemens qui en tout pays ſouſcrivirent toujours aux volontés d'un conquérant habile. Il paſſe le mont Cenis, il entre dans la Lombardie. *Didier*, après quelques défaites, s'enferme dans Pavie ſa capitale ; *Charlemagne* l'y aſſiége au milieu de l'hiver. La ville, réduite à l'extrémité, ſe rend après un ſiége de ſix mois. Ainſi finit ce royaume des Lombards, qui avaient détruit en Italie la puiſſance romaine, & qui avaient ſubſtitué leurs lois à celles des empereurs. *Didier*, le dernier de ces rois, fut conduit en France dans le monaſtère de Corbie, où il vécut & mourut captif & moine, tandis que ſon fils allait inutilement demander des ſecours dans Conſtantinople à ce fantôme d'empire romain, détruit en Occident par ſes ancêtres. Il faut remarquer que *Didier* ne fut pas le ſeul ſouverain que *Charlemagne* enferma ; il traita ainſi un duc de Bavière & ſes enfans.

Fin du royaume lombard. 774.

La belle-ſœur de *Charles* & ſes deux enfans furent remis entre les mains du vainqueur. Les chroniqueurs ne nous apprennent point s'ils furent auſſi confinés dans un monaſtère, ou mis à mort. Le ſilence de l'hiſtoire ſur cet événement eſt une accuſation contre *Charlemagne*.

Rome.

Il n'oſait pas encore ſe faire ſouverain de Rome ; il ne prit que le titre de roi d'Italie, tel que le portaient les Lombards. Il ſe fit couronner comme eux dans Pavie d'une couronne de fer, qu'on garde

encore dans la petite ville de Monza. La justice s'administrait toujours à Rome, au nom de l'empereur grec. Les papes recevaient de lui la confirmation de leur élection. C'était l'usage que le sénat écrivît à l'empereur ou à l'exarque de Ravenne, quand il y en avait un : *Nous vous supplions d'ordonner la consécration de notre père & pasteur.* On en donnait part au métropolitain de Ravenne. L'élu était obligé de prononcer deux professions de foi. Il y a loin de là à la thiare; mais est-il quelque grandeur qui n'ait eu de faibles commencemens ?

Charlemagne prit, ainsi que *Pepin*, le titre de Patrice, que *Théodoric* & *Attila* avaient aussi daigné prendre; ainsi ce nom d'empereur, qui dans son origine ne désignait qu'un général d'armée, signifiait encore le maître de l'Orient & de l'Occident. Tout vain qu'il était, on le respectait, on craignait de l'usurper; on n'affectait que celui de Patrice, qui autrefois voulait dire sénateur romain. *Charlemagne* Patrice.

Les papes, déjà très-puissans dans l'Église, très-grands seigneurs à Rome, & possesseurs de plusieurs terres, n'avaient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante. Le préfet, le peuple, le sénat, dont l'ombre subsistait, s'élevaient souvent contr'eux. Les inimitiés des familles qui prétendaient au pontificat, remplissaient Rome de confusion.

Les deux neveux d'*Adrien* conspirèrent contre *Léon III* son successeur, élu père & pasteur selon l'usage par le peuple & le clergé romain. Ils l'accusent de beaucoup de crimes; ils animent les Romains contre lui : on traîne en prison, on accable de coups à Rome celui qui était si respecté par-tout ailleurs.

Charlemagne empereur.

Il s'évade, il vient se jeter aux genoux du patrice *Charlemagne* à Paderborn. Ce prince qui agissait déjà en maître absolu, le renvoya avec une escorte & des commissaires pour le juger. Ils avaient ordre de le trouver innocent. Enfin *Charlemagne*, maître de l'Italie, comme de l'Allemagne & de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, vient à Rome à la fin de l'année 799. L'année commençait alors à Noël chez les Romains. *Léon III* le proclame empereur d'Occident pendant la messe, le jour de Noël en 800. Le peuple joint ses acclamations à cette cérémonie. *Charles* feint d'être étonné ; & notre abbé *Véli*, copiste de nos légendaires, dit *que rien ne fut égal à sa surprise.* Mais la vérité est que tout était concerté entre lui & le pape, & qu'il avait apporté des présens immenses, qui lui assuraient le suffrage de l'évêque & des premiers de Rome. On voit par des chartes accordées aux Romains en qualité de patrice, qu'il avait déjà brigué hautement l'empire ; on y lit ces propres mots : *Nous espérons que notre munificence pourra nous élever à la dignité impériale.* (*a*)

Voilà donc le fils d'un domestique, d'un de ces capitaines francs que *Constantin* avait condamnés aux bêtes, élevé à la dignité de *Constantin*. D'un côté un franc, de l'autre une famille thrace, partagent l'empire romain. Tel est le jeu de la fortune.

On a écrit, on écrit encore que *Charles*, avant même d'être empereur, avait confirmé la donation de l'exarchat de Ravenne, qu'il y avait ajouté la Corse, la Sardaigne, la Ligurie, Parme, Mantoue,

(*a*) Voyez l'annaliste *Rerum Italicarum*, tome II.

les duchés de Spolète & de Bénévent, la Sicile, Venise, & qu'il déposa l'acte de cette donation sur le tombeau dans lequel on prétend que reposent les cendres de *S[t] Pierre* & *S[t] Paul*.

On pourrait mettre cette donation à côté de celle de *Constantin*. (*a*) On ne voit point que jamais les papes aient possédé aucun de ces pays jusqu'au temps d'*Innocent III*. S'ils avaient eu l'exarchat, ils auraient été souverains de Ravenne & de Rome; mais dans le testament de *Charlemagne*, qu'*Eginhard* nous a conservé, ce monarque nomme à la tête des villes métropolitaines, qui lui appartiennent, Rome & Ravenne, auxquelles il fait des présens. Il ne put donner ni la Sicile, ni la Corse, ni la Sardaigne qu'il ne possédait pas, ni le duché de Bénévent, dont il avait à peine la souveraineté, encore moins Venise qui ne le reconnaissait pas pour empereur. Le duc de Venise reconnaissait alors pour la forme l'empereur d'Orient, & en recevait le titre d'*Hypatos*. Les lettres du pape *Adrien* parlent des patrimoines de Spolète & de Bénévent; mais ces patrimoines ne se peuvent entendre que des domaines que les papes possédaient dans ces deux duchés. *Grégoire VII* lui-même avoue dans ses lettres, que *Charlemagne* donnait douze cents livres de pension au S[t] Siége. Il n'est guère vraisemblable qu'il eût donné un tel secours à celui qui aurait possédé tant de belles provinces. Le S[t] Siége n'eut Bénévent que long-temps après, par la concession très-équivoque qu'on croit que l'empereur *Henri le noir* lui en fit vers l'an 1047. Cette concession se réduisit à la ville, & ne

Donation de *Charlemagne*, très-douteuse.

(*a*) Voyez les éclaircissemens.

s'étendit point jusqu'au duché. Il ne fut point question de confirmer le don de *Charlemagne*.

Ce qu'on peut recueillir de plus probable au milieu de tant de doutes, c'est que du temps de *Charlemagne*, les papes obtinrent en propriété une partie de la Marche d'Ancone, outre les villes, les châteaux & les bourgs qu'ils avaient dans les autres pays. Voici sur quoi je pourrais me fonder. Lorsque l'empire d'Occident se renouvela dans la famille des *Othons* au dixième siècle, *Othon III* assigna particulièrement au St Siége la Marche d'Ancone, en confirmant toutes les concessions faites à cette église: (*a*) il paraît donc que *Charlemagne* avait donné cette Marche, & que les troubles survenus depuis en Italie avaient empêché les papes d'en jouir. Nous verrons qu'ils perdirent ensuite le domaine utile de ce petit pays sous l'empire de la maison de Suabe. Nous les verrons tantôt grands terriens, tantôt dépouillés presque de tout, comme plusieurs autres souverains. Qu'il nous suffise de savoir qu'ils possèdent aujourd'hui la souveraineté reconnue d'un pays de cent quatre-vingt grands milles d'Italie en longueur, des portes de Mantoue aux confins de l'Abbruzze le long de la mer Adriatique, & qu'ils en ont plus de cent milles en largeur, depuis Civita-Vecchia jusqu'au rivage d'Ancone d'une mer à l'autre. Il a fallu négocier toujours, & souvent combattre pour s'assurer cette domination.

Tandis que *Charlemagne* devenait empereur d'Occident, régnait en Orient cette impératrice *Irène*, fameuse par son courage & par ses crimes, qui avait fait mourir son fils unique, après lui avoir

(*a*) On prétend que cet acte d'*Othon* est faux, ce qui réduirait cette opinion à une simple tradition.

arraché les yeux. Elle eût voulu perdre *Charlemagne;* mais trop faible pour lui faire la guerre, elle voulut, dit-on, l'époufer, & réunir les deux empires. Ce mariage eft une idée chimérique. Une révolution chaffe *Irène* d'un trône qui lui avait tant coûté. *Charles* 802. n'eut donc que l'empire d'Occident. Il ne poffédа prefque rien dans les Efpagnes ; car il ne faut pas compter pour domaine le vain hommage de quelques *Sarrazins*. Il n'avait rien fur les côtes d'Afrique. Tout le refte était fous fa domination.

S'il eût fait de Rome fa capitale, fi fes fucceffeurs y euffent fixé leur principal féjour, & furtout fi l'ufage de partager fes Etats à fes enfans n'eût point prévalu chez les barbares, il eft vraifemblable qu'on eût vu renaître l'empire romain. Tout concourut depuis à démembrer ce vafte corps, que la valeur & la fortune de *Charlemagne* avaient formé ; mais rien n'y contribua plus que fes defcendans.

Il n'avait point de capitale : feulement Aix-la-Chapelle était le féjour qui lui plaifait le plus. Ce fut là qu'il donna des audiences, avec le fafte le plus impofant, aux ambaffadeurs des califes, & à ceux de Conftantinople. D'ailleurs, il était toujours en guerre ou en voyage, ainfi que vécut *Charles-Quint* long-temps après lui. Il partagea fes Etats, & même de fon vivant, comme tous les rois de ce temps-là.

Mais enfin, quand de fes fils qu'il avait défignés pour régner, il ne refta plus que ce *Louis*, fi connu fous le nom de *Débonnaire*, auquel il avait déjà donné le royaume d'Aquitaine, il l'affocia à l'empire dans Aix-la-Chapelle, & lui commanda de prendre lui-même fur l'autel la couronne impériale, pour

Charlemagne ordonne à fon fils de fe couronner lui-même.

faire voir au monde que cette couronne n'était due qu'à la valeur du père & au mérite du fils, & comme s'il eût pressenti qu'un jour les ministres de l'autel voudraient disposer de ce diadème.

Il avait raison de déclarer son fils empereur de son vivant ; car cette dignité, acquise par la fortune de *Charlemagne*, n'était point assurée au fils par le droit d'héritage ; mais en laissant l'empire à *Louis*, & en donnant l'Italie à *Bernard*, fils de son fils *Pepin*, ne déchirait-il pas lui-même cet empire, qu'il voulait conserver à sa postérité ? N'était-ce pas armer nécessairement ses successeurs les uns contre les autres ? Etait-il à présumer que le neveu roi d'Italie obéirait à son oncle empereur, ou que l'empereur voudrait bien n'être pas le maître en Italie ?

Charlemagne mourut en 814, avec la réputation d'un empereur aussi heureux qu'*Auguste*, aussi guerrier qu'*Adrien*, mais non tel que les *Trajan* & les *Antonins*, auxquels nul souverain n'a été comparable.

Il y avait alors en Orient un prince qui l'égalait en gloire comme en puissance ; c'était le célèbre calife *Aaron-al-Raschild*, qui le surpassa beaucoup en justice, en science, en humanité.

J'ose presque ajouter à ces deux hommes illustres le pape *Adrien*, qui dans un rang moins élevé, dans une fortune presque privée, & avec des vertus moins héroïques, montra une prudence à laquelle ses successeurs ont dû leur agrandissement.

La curiosité des hommes, qui pénètre dans la vie privée des princes, a voulu savoir jusqu'au détail de la vie de *Charlemagne*, & au secret de ses plaisirs. On a écrit qu'il avait poussé l'amour des femmes

jusqu'à jouir de ses propres filles. On en a dit autant d'*Auguste ;* mais qu'importe au genre humain le détail de ces faiblesses, qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques ? L'Eglise a mis au nombre des saints cet homme qui répandit tant de sang, qui dépouilla ses neveux, & qui fut soupçonné d'inceste.

J'envisage son règne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les pays qui composent aujourd'hui la France & l'Allemagne jusqu'au Rhin, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize, depuis son avénement à l'empire. Point de révolution, point de calamité pendant ce demi-siècle, qui par-là est unique. Un bonheur si long ne suffit pas pourtant pour rendre aux hommes la politesse & les arts. La rouille de la barbarie était trop forte, & les âges suivans l'épaissirent encore.

CHAPITRE XVII.

Mœurs, gouvernement & usages vers le temps de Charlemagne.

JE m'arrête à cette célèbre époque pour considérer les usages, les lois, la religion, les mœurs qui régnaient alors. Les Francs avaient toujours été des barbares, & le furent encore après *Charlemagne*. Remarquons attentivement que *Charlemagne* paraissait ne se point regarder comme un franc. La race de *Clovis* & de ses compagnons francs fut toujours distincte des Gaulois. L'Allemand *Pepin* & *Karl* son fils furent

distincts des Francs. Vous en trouverez la preuve dans le capitulaire de *Karl* ou *Charlemagne*, concernant ses métairies, article 4 : *Si les Francs commettent quelque délit dans nos possessions, qu'ils soient jugés suivant leur loi.* Il semble par cet ordre que les Francs alors n'étaient pas regardés comme la nation de *Charlemagne.* A Rome, la race carlovingienne passa toujours pour allemande. Le pape *Adrien IV*, dans sa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'Empire fut transféré des Grecs aux Allemands, leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape.... tout ce que l'empereur possède, il le tient de nous. Et comme* ZACHARIE *donna l'empire grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant en France le nom de *Franc* prévalut toujours. La race de *Charlemagne* fut souvent appelée *Franca* dans Rome même & à Constantinople. La cour grecque désignait, même du temps des *Othons*, les empereurs d'Occident par le nom d'usurpateurs francs, barbares francs ; elle affectait pour ces francs un mépris qu'elle n'avait pas.

Le règne seul de *Charlemagne* eut une lueur de politesse qui fut probablement le fruit du voyage de Rome, ou plutôt de son génie.

B -barie de ces siècles. Ses prédécesseurs ne furent illustres que par des déprédations. Ils détruisirent des villes, & n'en fondèrent aucune. Les Gaulois avaient été heureux d'être vaincus par les Romains. Marseille, Arles, Autun, Lyon, Trèves étaient des villes florissantes, qui jouissaient paisiblement de leurs lois municipales, subordonnées aux sages lois romaines. Un grand

commerce les animait. On voit par une lettre d'un proconful à *Théodofe*, qu'il y avait dans Autun & dans fa banlieue, vingt-cinq mille chefs de famille. Mais dès que les Bourguignons, les Goths, les Francs arrivent dans la Gaule, on ne voit plus de grandes villes peuplées. Les cirques, les amphithéâtres conftruits par les Romains jufqu'au bord du Rhin, font démolis ou négligés. Si la criminelle & malheureufe reine *Brunehaut* conferve quelques lieues de ces grands chemins qu'on n'imita jamais, on en eft encore étonné.

Qui empêchait ces nouveaux venus de bâtir des édifices réguliers fur des modèles romains? Ils avaient la pierre, le marbre, & de plus beaux bois que nous. Les laines fines couvraient les troupeaux anglais & efpagnols, comme aujourd'hui. Cependant, les beaux draps ne fe fabriquaient qu'en Italie. Pourquoi le refte de l'Europe ne fefait-il venir aucune des denrées de l'Afie? Pourquoi toutes les commodités qui adouciffent l'amertume de la vie, étaient-elles inconnues, finon parce que les fauvages qui pafsèrent le Rhin, rendirent les autres peuples fauvages? Qu'on en juge par ces lois faliques, ripuaires, bourguignonnes que *Charlemagne* lui-même confirma, ne pouvant les abroger. La pauvreté & la rapacité avaient évalué à prix d'argent la vie des hommes, la mutilation des membres, le viol, l'incefte, l'empoifonnement. Quiconque avait quatre cents fous, c'eft-à-dire, quatre cents écus du temps à donner, pouvait tuer impunément un évêque. Il en coûtait deux cents fous pour la vie d'un prêtre, autant pour le viol, autant pour avoir empoifonné avec des

herbes. Une forcière qui avait mangé de la chair humaine, en était quitte pour deux cents fous ; & cela prouve qu'alors les forcières ne fe trouvaient pas feulement dans la lie du peuple, comme dans nos derniers fiècles, mais que ces horreurs extravagantes étaient partiquées chez les riches. Les combats & les épreuves décidaient, comme nous le verrons, de la poffeffion d'un héritage, de la validité d'un teftament. La jurifprudence était celle de la férocité & de la fuperftition.

Mœurs atroces.

Qu'on juge des mœurs des peuples par celles des princes. Nous ne voyons aucune action magnanime. La religion chrétienne, qui devait humanifer les hommes, n'empêche point le roi *Clovis* de faire affaffiner les petits *Régas* fes voifins & fes parens. Les deux enfans de *Clodomir* font maffacrés dans Paris en 533 par un *Childebert*, & un *Clotaire* fes oncles, qu'on appelle rois de France ; & *Clodoald* le frère de ces innocens égorgés, eft invoqué fous le nom de *St Cloud*, parce qu'on l'a fait moine. Un jeune barbare, nommé *Chram*, fait la guerre à *Clotaire* fon père, *Réga* d'une partie de la Gaule. Le père fait brûler fon fils avec tous fes amis prifonniers en 559.

Sous un *Chilperic*, roi de Soiffons en 562, les fujets efclaves défertent ce prétendu royaume, laffés de la tyrannie de leur maître, qui prenait leur pain & leur vin, ne pouvant prendre l'argent qu'ils n'avaient pas. Un *Sigebert*, un autre *Chilperic* font affaffinés. *Brunehaut*, d'arienne devenue catholique, eft accufée de mille meurtres ; & un *Clotaire II* non moins barbare qu'elle, la fait traîner, dit-on, à la queue d'un cheval dans fon camp, & la fait mourir

par ce nouveau genre de fupplice en 616. Si cette aventure n'eft pas vraie, il eft du moins prouvé qu'elle a été crue comme une chofe ordinaire, & cette opinion même attefte la barbarie du temps. Il ne refte de monumens de ces âges affreux que des fondations de monaftères, & un confus fouvenir de mifère & de brigandages. Figurez-vous des déferts où les loups, les tigres & les renards égorgent un bétail épars & timide; c'eft le portrait de l'Europe pendant tant de fiècles.

Premiers rois francs ne font pas reconnus rois par les empereurs.

Il ne faut pas croire que les empereurs reconnuffent pour rois ces chefs fauvages qui dominaient en Bourgogne, à Soiffons, à Paris, à Metz, à Orléans; jamais ils ne leur donnèrent le titre de *Bafileus*. Ils ne le donnèrent pas même à *Dagobert II* qui réuniffait fous fon pouvoir toute la France occidentale jufqu'auprès du Véfer. Les hiftoriens parlent beaucoup de la magnificence de ce *Dagobert*, & ils citent en preuve l'orfèvre *St Eloi*, qui arriva, dit-on, à la cour avec une ceinture garnie de pierreries, c'eft-à-dire, qu'il vendait des pierreries, & qu'il les portait à fa ceinture. On parle des édifices magnifiques qu'il fit conftruire. Où font-ils? La vieille églife de *St Paul* n'eft qu'un petit monument gothique. Ce qu'on connaît de *Dagobert*, c'eft qu'il avait à la fois trois époufes, qu'il affemblait des conciles, & qu'il tyrannifait fon pays.

Sous lui, un marchand de Sens, nommé *Samon*, va trafiquer en Germanie. Il paffe jufque chez les *Slaves*, barbares qui dominaient vers la Pologne & la Bohème. Ces autres fauvages font fi étonnés de voir un homme qui a fait tant de chemin pour leur

apporter les choses dont ils manquent, qu'ils le font roi. Ce *Samon* fit, dit-on, la guerre à *Dagobert*; & si le roi des Francs eut trois femmes, le nouveau roi Slavon en eut quinze.

Maires du palais.

C'est sous ce *Dagobert* que commence l'autorité des maires du palais. Après lui viennent les rois fainéans, la confusion, le despotisme de ces maires. C'est du temps de ces maires, au commencement du huitième siècle, que les Arabes vainqueurs de l'Espagne, pénètrent jusqu'à Toulouse, prennent la Guienne, ravagent tout jusqu'à la Loire, & sont prêts d'enlever les Gaules entières aux Francs qui les avaient enlevées aux Romains. Jugez en quel état devaient être alors les peuples, l'église & les lois.

Le clergé ne fait un ordre dans l'Etat que sous *Pepin*.

Les évêques n'eurent aucune part au gouvernement jusqu'à *Pepin* ou *Pipin*, père de *Charles Martel*, & grand-père de l'autre *Pepin* qui se fit roi. Les évêques n'assistaient point aux assemblées de la nation franque. Ils étaient tous ou gaulois ou italiens, peuples regardés comme serfs. En vain l'évêque *Remi*, qui baptisa *Clovis*, avait écrit à ce roi Sicambre cette fameuse lettre où l'on trouve ces mots : *Gardez-vous bien surtout de prendre la préséance sur les évêques; prenez leurs conseils : tant que vous serez en intelligence avec eux, votre administration sera facile.* Ni *Clovis* ni ses successeurs ne firent du clergé un ordre de l'Etat. Le gouvernement ne fut que militaire. On ne peut mieux le comparer qu'à celui d'Alger & de Tunis, gouvernés par un chef & une milice. Seulement les rois consultaient quelquefois les évêques, quand ils avaient besoin d'eux.

Lettre remarquable.

Mais quand les majordômes, ou maires de cette

milice, usurpèrent insensiblement le pouvoir ; ils voulurent cimenter leur autorité par le crédit des prélats & des abbés, en les appelant aux assemblées du champ de Mai.

Ce fut, selon les annales de Metz, en 692, que le maire *Pepin I* du nom procura cette prérogative au clergé ; époque bien négligée par la plupart des historiens, mais époque très-considérable, & premier fondement du pouvoir temporel des évêques & des abbés en France & en Allemagne.

CHAPITRE XVIII.

Suite des usages du temps de Charlemagne & avant lui. S'il était despotique, & le royaume héréditaire.

ON demande si *Charlemagne*, ses prédécesseurs & ses successeurs étaient despotiques, & si leur royaume était héréditaire par le droit de ces temps-là ? Il est certain que par le fait *Charlemagne* était despotique, & que par conséquent son royaume fut héréditaire, puisqu'il déclare son fils empereur en plein parlement. Le droit est un peu plus incertain que le fait ; voici sur quoi tous les droits étaient alors fondés.

Les habitans du Nord & de la Germanie étaient originairement des peuples chasseurs ; & les Gaulois, soumis par les Romains, étaient agriculteurs ou bourgeois. Des peuples chasseurs toujours armés, doivent nécessairement subjuguer des laboureurs &

des pasteurs, occupés toute l'année de leurs travaux continuels & pénibles, & encore plus aisément des bourgeois paisibles dans leurs foyers. Ainsi les Tartares ont asservi l'Asie ; ainsi les Goths sont venus à Rome. Toutes les hordes de Tartares & de Goths, de Huns, de Vandales & de Francs, avaient des chefs. Ces chefs d'émigrans étaient élus à la pluralité des voix, & cela ne pouvait être autrement ; car quel droit pourrait avoir un voleur de commander à ses camarades ? Un brigand habile, & hardi, surtout heureux, dut à la longue acquérir beaucoup d'empire sur des brigands subordonnés, moins habiles, moins hardis & moins heureux que lui. Ils avaient tous également part au butin ; & c'est la loi la plus inviolable de tous les premiers peuples conquérans. Si on avait besoin de preuves pour faire connaître cette première loi des barbares, on la trouverait aisément dans l'exemple de ce guerrier franc, qui ne voulut jamais permettre que *Clovis* ôtât du butin général un vase de l'église de Reims, & qui fendit le vase à coups de hache, sans que le chef osât l'en empêcher.

Clovis devint despotique à mesure qu'il devint puissant ; c'est la marche de la nature humaine. Il en fut ainsi de *Charlemagne* ; il était fils d'un usurpateur. Le fils du roi légitime était rasé & condamné à dire son bréviaire dans un couvent de Normandie. Il était donc obligé à de très-grands ménagemens devant une nation de guerriers, assemblée en parlement. *Nous vous avertissons*, dit-il dans un de ses capitulaires, *qu'en considération de notre humilité & de notre obéissance à vos conseils, que nous vous rendons*

par la crainte de DIEU, *vous nous conſerviez l'honneur que* DIEU *nous a accordé, comme vos ancêtres l'ont fait à l'égard de nos ancêtres.*

Ses ancêtres ſe réduiſaient à ſon père, qui avait envahi le royaume; lui-même avait uſurpé le partage de ſon frère, & avait dépouillé ſes neveux. Il flattait les ſeigneurs en parlement; mais le parlement diſſous, malheur à quiconque eût bravé ſes volontés.

Quant à la ſucceſſion, il eſt naturel qu'un chef de conquérans les ait engagés à élire ſon fils pour ſon ſucceſſeur. Cette coutume d'élire, devenue avec le temps plus légale & plus conſacrée, ſe maintient encore de nos jours dans l'empire d'Allemagne. L'élection était ſi bien regardée comme un droit du peuple conquérant, que lorſque *Pepin* uſurpa le royaume des Francs ſur le roi dont il était le domeſtique, le pape *Etienne*, avec lequel cet uſurpateur était d'accord, prononça une excommunication contre ceux qui éliraient pour roi un autre qu'un deſcendant de la race de *Pepin;* cette excommunication était à la vérité un grand exemple de ſuperſtition, comme l'entrepriſe de *Pepin* était un exemple d'audace. Mais cette ſuperſtition même eſt une preuve du droit d'élire; elle fait voir encore que la nation conquérante éliſait parmi les deſcendans d'un chef celui qui lui plaiſait davantage. Le pape ne dit pas, vous élirez les premiers nés de la maiſon de *Pepin*, mais, *vous ne choiſirez point ailleurs que dans ſa maiſon.*

Charlemagne dit dans un capitulaire : *Si de l'un des trois princes, mes enfans, il naît un fils, tel que la* Code diplomatique, page 4.

nation le veuille pour ſuccéder à ſon père, nous voulons que ſes oncles y conſentent. Il eſt évident par ce titre & par pluſieurs autres, que la nation des Francs eut, du moins en apparence, le droit de l'élection. Cet uſage a été d'abord celui de tous les peuples, dans toutes les religions, & dans tous les pays. On le voit s'établir chez les Juifs, chez les autres Aſiatiques, chez les Romains. Les premiers ſucceſſeurs de *Mahomet* ſont élus, les ſoudans d'Egypte, les premiers miramolins ne règnent que par ce droit; & ce n'eſt qu'avec le temps qu'un état devient purement héréditaire. Le courage, l'habileté & le beſoin font toutes les lois.

CHAPITRE XIX.

Suite des uſages du temps de Charlemagne. Commerce, finances, ſciences.

CHARLES *Martel*, uſurpateur & ſoutien du pouvoir ſuprême dans une grande monarchie, vainqueur des conquérans arabes qu'il repouſſa juſqu'en Gaſcogne, n'eſt cependant appelé que *ſous-roitelet*, *ſubregulus*, par le pape *Grégoire II* qui implore ſa protection contre les rois lombards. Il ſe diſpoſe à aller ſecourir l'égliſe romaine; mais il pille en attendant l'égliſe des Francs, il donne les biens des couvens à ſes capitaines, il tient ſon roi *Thierri* en captivité. *Pepin* fils de *Charles Martel*, laſſé d'être *ſubregulus*, ſe fait roi, & reprend l'uſage des parlemens Francs. Il a toujours des troupes aguerries

ſous le drapeau ; & c'eſt à cet établiſſement que *Charlemagne* doit toutes ſes conquêtes. Ces troupes ſe levaient par des ducs, gouverneurs des provinces, comme elles ſe lèvent aujourd'hui chez les Turcs par les béglierbeys. Ces ducs avaient été inſtitués en Italie par *Dioclétien*. Les comtes, dont l'origine me paraît du temps de *Théodoſe*, commandaient ſous les ducs, & aſſemblaient les troupes, chacun dans ſon canton. Les métairies, les bourgs, les villages fourniſſaient un nombre de ſoldats proportionné à leurs forces. Douze métairies donnaient un cavalier, armé d'un caſque & d'une cuiraſſe ; les autres ſoldats n'en portaient point : mais tous avaient le bouclier quarré long, la hache d'armes, le javelot & l'épée. Ceux qui ſe ſervaient de flèches étaient obligés d'en avoir au moins douze dans leur carquois. La province qui fourniſſait la milice lui diſtribuait du bled & les proviſions néceſſaires pour ſix mois : le roi en fourniſſait pour le reſte de la campagne. On fesait la revue au premier de mars ou au premier de mai. C'eſt d'ordinaire dans ces temps qu'on tenait les parlemens. Milices.

Dans les ſiéges, on employait le bélier, la baliſte, la tortue, & la plupart des machines des Romains. Les ſeigneurs nommés *Barons*, *Leudes*, *Richeomes*, compoſaient avec leurs ſuivans le peu de cavalerie qu'on voyait alors dans les armées. Les muſulmans d'Afrique & d'Eſpagne avaient plus de cavaliers. Armes.

Charles avait des forces navales, c'eſt-à-dire, de grands bateaux aux embouchures de toutes les grandes rivières de ſon empire. Avant lui on ne les Forces navales.

connaiſſait pas chez les barbares ; après lui on les ignora long-temps. Par ce moyen, & par ſa police guerrière, il arrêta ces inondations des peuples du Nord : il les contint dans leurs climats glacés ; mais ſous ſes faibles deſcendans, ils ſe répandirent dans l'Europe.

Les affaires générales ſe réglaient dans des aſſemblées qui repréſentaient la nation. Sous lui, ſes parlemens n'avaient d'autre volonté que celle d'un maître qui ſavait commander & perſuader.

Commerce. Il fit fleurir le commerce, parce qu'il était le maître des mers ; ainſi les marchands des côtes de Toſcane & ceux de Marſeille allaient trafiquer à Conſtantinople chez les chrétiens, & au port d'Alexandrie chez les muſulmans, qui les recevaient, & dont ils tiraient les richeſſes de l'Aſie.

Veniſe & Gènes, ſi puiſſantes depuis par le négoce, n'attiraient pas encore à elles les richeſſes des nations ; mais Veniſe commençait à s'enrichir & à s'agrandir. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours, avaient beaucoup de manufactures d'étoffes de laine. On damaſquinait le fer à l'exemple de l'Aſie : on fabriquait le verre ; mais les étoffes de ſoie n'étaient tiſſues dans aucune ville de l'empire d'Occident.

Les Vénitiens commençaient à les tirer de Conſtantinople ; mais ce ne fut que près de quatre cents ans après *Charlemagne*, que les princes normands établirent à Palerme une manufacture de ſoie. Le linge était peu commun. *St Boniface* dans une lettre à un évêque d'Allemagne, lui mande qu'il lui envoie du drap à longs poils pour ſe laver les pieds.

Probablement ce manque de linge était la cause de toutes ces maladies de la peau, connues sous le nom de *lèpre*, si générales alors ; car les hôpitaux nommés *léproseries* étaient déjà très-nombreux.

La monnaie avait à peu près la même valeur que celle de l'empire romain depuis *Constantin*. Le sou d'or était le *solidum* romain. Ce sou d'or équivalait à quarante deniers d'argent fin. Ces deniers, tantôt plus forts, tantôt plus faibles, pesaient, l'un portant l'autre, trente grains. Monnaies.

Le sou d'or vaudrait aujourd'hui, en 1778, environ 14 liv. 6 sous 3 den., le denier d'argent à peu près 7 sous 1 den. $\frac{7}{8}$, monnaie de compte.

Il faut toujours, en lisant les histoires, se ressouvenir qu'outre ces monnaies réelles d'or & d'argent, on se servait dans le calcul d'une autre dénomination. On s'exprimait souvent en monnaie de compte, monnaie fictive, qui n'était, comme aujourd'hui, qu'une manière de compter.

Les Asiatiques & les Grecs comptaient par mines & par talens, les Romains par grands sesterces, sans qu'il y eût aucune monnaie qui valût un grand sesterce ou un talent.

La livre numéraire, du temps de *Charlemagne*, était réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre se divisait numériquement en vingt parties. Il y avait à la vérité des sous d'argent, semblables à nos écus, dont chacun pesait la 20e, 22e ou 24e partie d'une livre de douze onces : & ce sou se divisait, comme le nôtre, en douze deniers. Mais *Charlemagne* ayant ordonné que le sou d'argent

ſerait préciſément la 20e partie de douze onces, on s'accoutuma à regarder dans les comptes numéraires vingt ſous comme une livre.

Pendant deux ſiècles, les monnaies reſtèrent ſur le pied où *Charlemagne* les avait miſes ; mais petit à petit les rois, dans leurs beſoins, tantôt chargèrent les ſous d'alliage, tantôt en diminuèrent le poids ; de ſorte que, par un changement qui eſt peut-être la honte des gouvernemens de l'Europe, ce ſou, qui était autrefois une pièce d'argent du poids d'environ 5 gros, n'eſt plus qu'une légère pièce de cuivre avec un 11e d'argent tout au plus ; & la livre, qui était le ſigne repréſentatif de douze onces d'argent, n'eſt plus en France que le ſigne repréſentatif de vingt de nos ſous de cuivre. Le denier, qui était la deux cent quarantième partie d'une livre d'argent de douze onces, n'eſt plus que le tiers de cette vile monnaie qu'on appelle un liard. Suppoſé donc qu'une ville de France dût à une autre, au temps de *Charlemagne*, cent vingt ſous ou ſolides de rente, ſoixante douze onces d'argent, elle s'acquitterait aujourd'hui de ſa dette, en payant ce que nous appelons un écu de ſix francs.

La livre de compte des Anglais, celle des Hollandais, ont moins varié. Une livre ſterling d'Angleterre vaut environ vingt-deux francs de France, & une livre de compte hollandaiſe vaut environ douze francs de France ; ainſi les Hollandais ſe ſont écartés moins que les Français de la loi primitive, & les Anglais encore moins.

Toutes les fois donc que l'hiſtoire nous parle de monnaie ſous le nom de livres, nous n'avons qu'à

examiner ce que valait la livre au temps & dans le pays dont on parle, & la comparer à la valeur de la nôtre. Nous devons avoir la même attention en lisant l'histoire grecque & romaine. C'est, par exemple, un très-grand embarras pour le lecteur, d'être obligé de réformer toujours les comptes qui se trouvent dans l'histoire ancienne d'un célèbre professeur de l'université de Paris, dans l'histoire ecclésiastique de *Fleuri*, & dans tant d'autres auteurs utiles. Quand ils veulent exprimer en monnaie de France les talens, les mines, les sesterces, ils se servent toujours de l'évaluation que quelques savans ont faite avant la mort du grand *Colbert*. Mais le marc de huit onces, qui valait vingt-six francs & dix sous dans les premiers temps du ministère de *Colbert*, vaut depuis long-temps quarante-neuf livres seize sous : ce qui fait une différence de près de la moitié. Cette différence, qui a été quelquefois beaucoup plus grande, pourra augmenter ou être réduite. Il faut songer à ces variations ; sans quoi on aurait une idée très-fausse des forces des anciens Etats, de leur commerce, de la paye de leurs soldats, & de toute leur économie.

Il paraît qu'il y avait alors huit fois moins d'espèces circulantes en Italie & vers les bords du Rhin, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. On n'en peut guère juger que par le prix des denrées nécessaires à la vie ; & je trouve la valeur de ces denrées, du temps de *Charlemagne*; huit fois moins chère qu'elle ne l'est de nos jours. Vingt-quatre livres de pain blanc valaient un denier d'argent, par les capitulaires. Ce denier était la quarantième partie d'un

ſou d'or, qui valait environ quatorze livres ſix ſous de notre monnaie d'aujourd'hui. Ainſi la livre de pain revenait à un liard & quelque choſe, ce qui eſt en effet la huitième partie de notre prix ordinaire.

Dans les pays ſeptentrionaux, l'argent était beaucoup plus rare : le prix d'un bœuf y fut fixé, par exemple, à un ſou d'or. Nous verrons dans la ſuite comment le commerce & les richeſſes ſe ſont étendues de proche en proche.

Sciences. Les ſciences & les beaux arts ne pouvaient avoir que des commencemens bien faibles dans ces vaſtes pays, tout ſauvages encore. *Eginhard*, ſecrétaire de *Charlemagne*, nous apprend que ce conquérant ne ſavait pas ſigner ſon nom. Cependant il conçut par la force de ſon génie combien les belles-lettres étaient néceſſaires. Il fit venir de Rome des maîtres de grammaire & d'arithmétique. Les ruines de Rome fourniſſent tout à l'Occident, qui n'eſt pas encore formé. *Alcuin* cet anglais alors fameux, & *Pierre de Piſe* qui enſeigna un peu de grammaire à *Charlemagne*, avaient tous deux étudié à Rome.

Il y avait des chantres dans les égliſes de France; & ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'ils s'appelaient *chantres gaulois*. La race des conquérans francs n'avait cultivé aucun art. Ces gaulois prétendaient, comme aujourd'hui, diſputer du chant avec les Romains. La muſique grégorienne, qu'on attribue à *St Grégoire* ſurnommé *le grand*, n'était pas ſans mérite, & avait quelque dignité dans ſa ſimplicité. Les chantres gaulois, qui n'avaient point l'uſage des anciennes notes alphabétiques, avaient corrompu

ce chant, & prétendaient l'avoir embelli. *Charlemagne*, dans un de ses voyages en Italie, les obligea de se conformer à la musique de leurs maîtres. Le pape *Adrien* leur donna des livres de chant notés ; & deux musiciens italiens furent établis pour enseigner la note alphabétique, l'un dans Metz, l'autre dans Soissons. Il fallut encore envoyer des orgues de Rome.

Il n'y avait point d'horloge sonnante dans les villes de son empire, & il n'y en eut que vers le treizième siècle. De-là vient l'ancienne coutume qui se conserve encore en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, d'entretenir des hommes qui avertissent de l'heure pendant la nuit. Le présent que le calife *Aaron-al-Raschild* fit à *Charlemagne* d'une horloge sonnante, fut regardé comme une merveille. A l'égard des sciences de l'esprit, de la saine philosophie, de la physique, de l'astronomie, des principes de la médecine, comment auraient-elles pu être connues ? elles ne viennent que de naître parmi nous.

On comptait encore par nuits, & de-là vient qu'en Angleterre on dit encore *sept nuits*, pour signifier une semaine, & *quatorze nuits* pour deux semaines. La langue romance commençait à se former du mélange du latin avec le tudesque. Ce langage est l'origine du français, de l'espagnol & de l'italien. Il dura jusqu'au temps de *Fréderic II*, & on le parle encore dans quelques villages des Grisons, & vers la Suisse.

Les vêtemens, qui ont toujours changé en Occident depuis la ruine de l'empire romain,

étaient courts, excepté aux jours de cérémonie, où la ſaie était couverte d'un manteau ſouvent doublé de pelleterie. On tirait comme aujourd'hui ces fourrures du Nord, & ſurtout de la Ruſſie. La chauſſure des Romains s'était conſervée. On remarque que *Charlemagne* ſe couvrait les jambes de bandes entrelacées en forme de brodequins, comme en uſent encore les montagnards d'Ecoſſe, ſeul peuple chez qui l'habillement guerrier des Romains s'eſt conſervé juſqu'à nos jours.

CHAPITRE XX.

De la Religion du temps de Charlemagne.

SI nous tournons à préſent les yeux ſur les maux que les hommes s'attirèrent quand ils firent de la religion un inſtrument de leurs paſſions, ſur les uſages conſacrés, ſur les abus des ces uſages, la querelle des *Iconoclaſtes* & des *Iconolatres* eſt d'abord ce qui préſente le plus grand objet.

L'impératrice *Irène*, tutrice de ſon malheureux fils *Conſtantin Porphyrogénète*, pour ſe frayer le chemin à l'empire, flatte le peuple & les moines, à qui le culte des images, proſcrit par tant d'empereurs depuis *Léon l'Iſaurien*, plaiſait encore. Elle y était elle-même attachée, parce que ſon mari les avait eues en horreur. On avait perſuadé à *Irène* que pour gouverner ſon époux, il fallait mettre ſous le chevet de ſon lit les images de certaines ſaintes. La crédulité entre même dans les eſprits politiques.

L'empereur ſon mari avait puni les auteurs de cette ſuperſtition. *Irène*, après la mort de ſon mari, donne un libre cours à ſon goût & à ſon ambition. Voilà ce qui aſſemble en 786 le ſecond concile de Nicée, ſeptième concile œcuménique, commencé d'abord à Conſtantinople. Elle fait élire pour patriarche un laïque, ſecrétaire d'état, nommé *Taraiſe*. Il y avait eu autrefois quelques exemples de ſéculiers élevés ainſi à l'évêché, ſans paſſer par les autres grades; mais alors cette coutume ne ſubſiſtait plus.

Second concile de Nicée.

Ce patriarche ouvrit le concile. La conduite du pape *Adrien* eſt très-remarquable. Il n'anathématiſe pas ce ſecrétaire d'état qui ſe fait patriarche; il proteſte ſeulement avec modeſtie, dans ſes lettres à *Irène*, contre le titre de patriarche univerſel; mais il inſiſte qu'on lui rende les patrimoines de la Sicile. (27) Il redemande hautement ce peu de bien, tandis qu'il arrachait, ainſi que ſes prédéceſſeurs, le domaine utile de tant de belles terres qu'il aſſure avoir été données par *Pepin* & par *Charlemagne*. Cependant le concile œcuménique de Nicée, auquel préſident les légats du pape & ce miniſtre patriarche, rétablit le culte des images.

C'eſt une choſe avouée de tous les ſages critiques, que les pères de ce concile, qui étaient au nombre de trois cents cinquante, y rapportèrent beaucoup de pièces évidemment fauſſes; beaucoup

(27) Toute cette partie des lettres du pape ne fut pas même lue dans le concile, par ménagement pour *Irène* & pour *Taraiſe*. M. *de Voltaire* a fort adouci le ſcandale de la conduite plus politique que religieuſe d'*Adrien*. Voyez *Fleuri*, & les pièces originales de ces temps barbares qui ont été recueillies par les érudits des derniers ſiècles.

de miracles, dont le récit fcandaliferait dans nos jours ; beaucoup de livres apocryphes. Ces pièces fauffes ne firent point de tort aux vraies, fur lefquelles on décida.

Mais quand il fallut faire recevoir ce concile par *Charlemagne* & par les églifes de France, quel fut l'embarras du pape? *Charles* s'était déclaré hautement contre les images. Il venait de faire écrire les livres qu'on nomme *Carolins*, dans lefquels ce culte eft anathématifé. Ces livres font écrits dans un latin affez pur ; ils font voir que *Charlemagne* avait réuffi à faire revivre les lettres ; mais ils font voir auffi qu'il n'y a jamais eu de difpute théologique fans inveftives. Le titre même eft une injure. *Au nom de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *commence le livre de l'illuftriffime & excellentiffime* CHARLES, &c. *contre le fynode impertinent & arrogant, tenu en Grèce pour adorer des images.* Le livre était attribué par le titre au roi *Charles*, comme on met fous le nom des rois les édits qu'ils n'ont point rédigés : il eft certain que tous les peuples des royaumes de *Charlemagne* regardaient les Grecs comme des idolâtres.

Anathématifé par le concile de Francfort.

Ce prince en 794 affembla un concile à Francfort, auquel il préfida felon l'ufage des empereurs & des rois : concile compofé de trois cents évêques ou abbés, tant d'Italie que de France, qui rejetèrent d'un confentement unanime le fervice (*fervitium*) & l'adoration des images. Ce mot équivoque d'adoration était la fource de tous ces différends ; car fi les hommes définiffaient les mots dont ils fe fervent, il y aurait moins de difputes ; & plus d'un royaume a été bouleverfé pour un mal entendu.

Tandis que le pape *Adrien* envoyait en France les actes du second concile de Nicée, il reçoit les livres Carolins, opposés à ce concile; & on le presse au nom de *Charles* de déclarer hérétiques l'empereur de Constantinople & sa mère. On voit assez par cette conduite de *Charles*, qu'il voulait se faire un nouveau droit de l'hérésie prétendue de l'empereur, pour lui enlever Rome sous couleur de justice.

Habileté du pape.

Le pape, partagé entre le concile de Nicée qu'il adoptait, & *Charlemagne* qu'il ménageait, prit un tempérament politique, qui devrait servir d'exemple dans toutes ces malheureuses disputes qui ont toujours divisé les chrétiens. Il explique les livres Carolins d'une manière favorable au concile de Nicée, & par-là réfute le roi sans lui déplaire; il permet qu'on ne rende point de culte aux images; ce qui était très-raisonnable chez les Germains, à peine sortis de l'idolâtrie, & chez les Francs encore grossiers, qui n'avaient ni sculpteurs ni peintres. Il exhorte en même temps à ne point briser ces mêmes images. Ainsi il satisfait tout le monde, & laisse au temps à confirmer ou à abolir un culte encore douteux. Attentif à ménager les hommes & à faire servir la religion à ses intérêts, il écrit à *Charlemagne*: » Je » ne puis déclarer *Irène* & son fils hérétiques, après » le concile de Nicée; mais je les déclarerai tels, s'ils » ne me rendent les biens de Sicile. »

On voit la même politique intéressée de ce pape dans une dispute encore plus délicate, & qui seule eût suffi en d'autres temps pour allumer des guerres civiles. On avait voulu savoir si le *St Esprit* procède du *Père* & du *Fils*, ou du *Père* seulement.

Grande dispute sur le saint-Esprit.

On avait d'abord dans l'Orient ajouté au premier concile de Nicée qu'il procédait du *Père;* enſuite en Eſpagne, & puis en France & en Allemagne, on ajouta qu'il procédait du *Père* & du *Fils :* c'était la croyance de preſque tout l'empire de *Charles*. Ces mots du ſymbole attribué aux apôtres, *qui ex patre filioque procedit*, étaient ſacrés pour les Français ; mais ces mêmes mots n'avaient jamais été adoptés à Rome. On preſſe, de la part de *Charlemagne*, le pape de ſe déclarer. Cette queſtion décidée avec le temps par les lumières de l'égliſe romaine infaillible, ſemblait alors très-obſcure. On citait des paſſages des Pères, & ſurtout celui de *St Grégoire* de Nyſſe, où il eſt dit, *qu'une perſonne eſt* cauſe, *& l'autre vient de* cauſe ; *l'une ſort immédiatement de la première, l'autre en ſort par le moyen du Fils, par lequel moyen le Fils ſe réſerve la propriété d'unique, ſans exclure l'Eſprit-ſaint de la relation du Père.*

Ces autorités ne parurent pas alors aſſez claires. *Adrien I* ne décida rien : il ſavait qu'on pouvait être chrétien, ſans pénétrer dans la profondeur de tous les myſtères. Il répond qu'il ne condamne point le ſentiment du roi, mais ne change rien au ſymbole de Rome. Il appaiſe la diſpute en ne la jugeant pas, & en laiſſant à chacun ſes uſages. Il traite, en un mot, les affaires ſpirituelles en prince ; & trop de princes les ont traitées en évêques.

Fauſſes décrétales.

Dès-lors la politique profonde des papes établiſſait peu à peu leur puiſſance. On fait bientôt après un recueil de faux actes connus aujourd'hui ſous le nom de *fauſſes décrétales*. C'eſt, dit-on, un eſpagnol nommé *Iſidore Mercator*, ou *Piſcator*, ou *Peccator*, qui

les rédige. Ce font les évêques allemands, dont la bonne foi fut trompée, qui les répandent & les font valoir. On prétend avoir aujourd'hui des preuves inconteftables, qu'elles furent compofées par un *Algeram*, abbé de Senones, évêque de Metz : elles font en manufcrit dans la bibliothèque du Vatican. Mais qu'importe leur auteur? Dans ces fauffes décrétales on fuppofe d'anciens canons, qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un feul concile provincial fans la permiffion du pape, & que toutes les caufes eccléfiaftiques refforttiront à lui. On y fait parler les fucceffeurs immédiats des apôtres; on leur fuppofe des écrits. Il eft vrai que tout étant de ce mauvais ftyle du huitième fiècle, tout étant plein de fautes contre l'hiftoire & la géographie, l'artifice était groffier; mais c'étaient des hommes groffiers qu'on trompait. On avait forgé dès la naiffance du chriftianifme, comme on l'a déjà dit, de faux évangiles, les *vers fibyllins*, les livres d'*Hermas*, les *conftitutions apoftoliques ;* & mille autres écrits que la faine critique a réprouvés. Il eft trifte que pour enfeigner la vérité on ait fi fouvent employé des actes de fauffaire.

Ces fauffes décrétales ont abufé les hommes pendant huit fiècles; & enfin, quand l'erreur a été reconnue, les ufages établis par elles ont fubfifté dans une partie de l'églife : l'antiquité leur a tenu lieu d'authenticité.

Dès ces temps, les évêques d'Occident étaient des feigneurs temporels, & poffédaient plufieurs terres en fief; mais aucun n'était fouverain indépendant. Les rois de France nommaient fouvent aux évêchés ;

plus hardis en cela, & plus politiques que les empereurs des Grecs, & que les rois de Lombardie, qui se contentaient d'interposer leur autorité dans les élections.

Gouvernement ecclésiastique.

Les premières églises chrétiennes s'étaient gouvernées en républiques sur le modèle des synagogues. Ceux qui présidaient à ces assemblées avaient pris insensiblement le titre d'évêque, d'un mot grec, dont les Grecs appelaient les gouverneurs de leurs colonies, & qui signifie *inspecteur*. Les anciens de ces assemblées se nommaient prêtres, d'un autre mot grec qui signifie *vieillard*.

Fausse loi.

Charlemagne dans sa vieillesse accorda aux évêques un droit dont son propre fils devint la victime. Ils firent accroire à ce prince que dans le code rédigé sous *Théodose*, une loi portait que si de deux séculiers en procès, l'un prenait un évêque pour juge, l'autre était obligé de se soumettre à ce jugement sans en pouvoir appeler. Cette loi, qui jamais n'avait été exécutée, passe chez tous les critiques pour supposée. C'est la dernière du code Théodosien; elle est sans date, sans nom de consuls. Elle a excité une guerre civile sourde entre les tribunaux de la justice & les ministres du sanctuaire; mais comme en ce temps-là tout ce qui n'était pas clergé était en Occident d'une ignorance profonde, il faut s'étonner qu'on n'ait pas donné encore plus d'empire à ceux qui seuls étant un peu instruits, semblaient seuls mériter de juger les hommes.

Moines riches.

Ainsi que les évêques disputaient l'autorité aux séculiers, les moines commençaient à la disputer aux évêques, qui pourtant étaient leurs maîtres par

les canons. Ces moines étaient déjà trop riches pour obéir. Cette célèbre formule de *Marculfe* était bien souvent mise en usage : *Moi, pour le repos de mon ame, & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs, je donne à tel monastère, &c.* On crut dès le premier siècle de l'église que le monde allait finir ; on se fondait sur un passage de *St Luc*, qui met ces paroles dans la bouche de JESUS-CHRIST. » Il y aura des signes dans » le soleil, dans la lune & dans les étoiles ; les » nations seront consternées ; la mer & les fleuves » feront un grand bruit ; les hommes sècheront de » frayeur dans l'attente de la révolution de l'univers ; » les puissances des cieux seront ébranlées, & alors » ils verront le fils de l'homme venant dans une » nuée avec une grande puissance & une grande » majesté. Lorsque vous verrez arriver ces choses, » sachez que le royaume de DIEU est proche. Je » vous dis en vérité, en vérité, que cette géné- » ration ne finira point sans que ces choses soient » accomplies. »

Fin du monde annoncée.

Plusieurs personnages pieux, ayant toujours pris à la lettre cette prédiction non accomplie, en attendaient l'accomplissement : ils pensaient que l'univers allait être détruit, & voyaient clairement le jugement dernier, où JESUS-CHRIST devait venir dans les nuées. On se fondait aussi sur l'épître de *St Paul* à ceux de Thessalonique, qui dit : *Nous qui sommes vivans, nous serons emportés dans l'air, au-devant de* JESUS. De-là toutes ces suppositions de tant de prodiges apperçus dans les airs. Chaque génération croyait être celle qui devait voir la fin du monde, & cette opinion se fortifiant dans les siècles suivans, on

donnait ſes terres aux moines, comme ſi elles euſſent dû être préſervées dans la conflagration générale. Beaucoup de chartes de donation commencent par ces mots, *Adventante mundi veſpero*.

Abbés ſeigneurs.

Des abbés bénédictins, long-temps avant *Charlemagne*, étaient aſſez puiſſans pour ſe révolter. Un abbé de Fontenelle avait oſé ſe mettre à la tête d'un parti contre *Charles Martel*, & aſſembler des troupes. Le héros fit trancher la tête au religieux; exécution qui ne contribua pas peu à toutes ces révélations que tant de moines eurent depuis de la damnation de *Charles Martel*.

Avant ce temps, on voit un abbé de St Remi de Reims, & l'évêque de cette ville, ſuſciter une guerre civile contre *Childebert* au ſixième ſiècle : crime qui n'appartient qu'aux hommes puiſſans.

Les évêques & les abbés avaient beaucoup d'eſclaves. On reproche à l'abbé *Alcuin* d'en avoir eu juſqu'à vingt mille. Ce nombre n'eſt pas incroyable : *Alcuin* poſſédait pluſieurs abbayes, dont les terres pouvaient être habitées par vingt mille hommes. Ces eſclaves, connus ſous le nom de *ſerfs*, ne pouvaient ſe marier ni changer de demeure ſans la permiſſion de l'abbé. Ils étaient obligés de marcher cinquante lieues avec leurs charrettes, quand il l'ordonnait. Ils travaillaient pour lui trois jours de la ſemaine, & il partageait tous les fruits de la terre.

On ne pouvait à la vérité reprocher à ces bénédictins de violer par leurs richeſſes leur vœu de pauvreté ; car ils ne font point expreſſément ce vœu : ils ne s'engagent, quand ils ſont reçus dans l'ordre, qu'à obéir à leur abbé. On leur donna

même

même souvent des tertes incultes qu'ils défrichèrent de leurs mains, & qu'ils firent ensuite cultiver par des serfs. Ils formèrent des bourgades, des petites villes même autour de leurs monastères. Ils étudièrent ; ils furent les seuls qui conservèrent les livres en les copiant ; & enfin, dans ces temps barbares où les peuples étaient si misérables, c'était une grande consolation de trouver dans les cloîtres une retraite assurée contre la tyrannie.

En France & en Allemagne, plus d'un évêque allait au combat avec ses serfs. *Charlemagne*, dans une lettre à *Frastade* une de ses femmes, lui parle d'un évêque qui a vaillamment combattu auprès de lui dans une bataille contre les Avares, peuples descendus des Scythes, qui habitaient vers le pays qu'on nomme à présent l'Autriche. Je vois de son temps quatorze monastères qui doivent fournir des soldats. Pour peu qu'un abbé fût guerrier, rien ne l'empêchait de les conduire lui-même. Il est vrai qu'en 803 un parlement se plaignit à *Charlemagne* du trop grand nombre de prêtres qu'on avait tués à la guerre. Il fut défendu alors, mais inutilement, aux ministres de l'autel d'aller aux combats.

Il n'était pas permis de se dire clerc sans l'être, de porter la tonsure sans appartenir à un évêque : de tels clercs s'appelaient *Acéphales*. On les punissait comme vagabonds. On ignorait cet état aujourd'hui si commun, qui n'est ni séculier, ni ecclésiastique. Le titre d'abbé, qui signifie père, n'appartenait qu'aux chefs des monastères. Clercs.

Les abbés avaient dès-lors le bâton pastoral que portaient les évêques, & qui avait été autrefois la

marque de la dignité pontificale dans Rome païenne. Telle était la puissance de ces abbés sur les moines, qu'ils condamnaient quelquefois aux peines afflictives les plus cruelles. Ils prirent le barbare usage des empereurs grecs, de faire brûler les yeux ; & il fallut qu'un concile leur défendît cet attentat, qu'ils commençaient à regarder comme un droit.

CHAPITRE XXI.

Suite des rites religieux du temps de Charlemagne.

De la messe. LA messe était différente de ce qu'elle est aujourd'hui, & plus encore de ce qu'elle était dans les premiers temps. Elle fut d'abord une cène, un festin nocturne; ensuite, la majesté du culte augmentant avec le nombre des fidelles, cette assemblée de nuit se changea en une assemblée du matin : la messe devint à peu près ce qu'est la grand'messe aujourd'hui. Il n'y eut jusqu'au cinquième siècle qu'une messe commune dans chaque église. Le nom de *Synaxe* qu'elle a chez les Grecs, & qui signifie *assemblée*, les formules qui subsistent & qui s'adressent à cette assemblée, tout fait voir que les messes privées dûrent être long-temps inconnues. Ce sacrifice, cette assemblée, cette commune prière avait le nom de *Missa* chez les Latins, parce que, selon quelques-uns, on renvoyait, *mittebantur*, les pénitens qui ne communiaient pas; & selon d'autres, parce que la communion était envoyée, *missa erat*, à ceux qui ne pouvaient venir à l'église.

Il femble qu'on devrait favoir la date précife des établiffemens de nos rites ; mais aucune n'eft connue. On ne fait en quel temps commença la meffe, telle qu'on la dit aujourd'hui ; on ignore l'origine précife du baptême par afperfion, de la confeffion auriculaire, de la communion avec du pain azyme, & fans vin ; on ne fait qui donna le premier le nom de facrement au mariage, à la confirmation, à l'onction qu'on adminiftre aux malades.

Quand le nombre des prêtres fut augmenté, on fut obligé de dire des meffes particulières. Les hommes puiffans eurent des aumôniers ; *Agobard* évêque de Lyon s'en plaint au neuvième fiècle. *Denis le petit*, dans fon Recueil des canons, & beaucoup d'autres confirment que tous les fidelles communiaient à la meffe publique. Ils apportaient de fon temps le pain & le vin que le prêtre confacrait ; chacun recevait le pain dans fes mains: Ce pain était fermenté comme le pain ordinaire ; il y avait très-peu d'églifes où le pain fans levain fût en ufage : on donnait ce pain aux enfans comme aux adultes. La communion fous les deux efpèces était un ufage univerfel fous *Charlemagne* ; il fe conferva toujours chez les Grecs, & dura chez les Latins jufqu'au douzième fiècle : on voit même que dans le treizième il était encore pratiqué quelquefois. L'auteur de la relation de la victoire que remporta *Charles d'Anjou* fur *Mainfroi*, en 1264, rapporte que fes chevaliers communièrent avec le pain & le vin avant la bataille. L'ufage de tremper le pain dans le vin s'était établi avant *Charlemagne* ; celui de fucer le vin avec un chalumeau, ou un fiphon de

Meffes.

Communion

métal, ne s'introduisit qu'environ deux cents ans après, & fut bientôt aboli. Tous ces rites, toutes ces pratiques changèrent selon la conjoncture des temps, & selon la prudence des pasteurs; ou selon le caprice, comme tout change.

L'Eglise latine était la seule qui priât dans une langue étrangère, inconnue au peuple. Les inondations des barbares, qui avaient introduit dans l'Europe leurs idiomes, en étaient cause. Les Latins étaient encore les seuls qui conféraſſent le baptême par la seule aspersion: indulgence très-naturelle pour des enfans nés dans les climats rigoureux du septentrion, & convenance décente dans le climat chaud d'Italie. Les cérémonies du baptême des adultes, & de celui qu'on donnait aux enfans, n'étaient pas les mêmes: cette différence était indiquée par la nature.

Confession. La confession auriculaire s'était introduite, dit-on, dès le sixième siècle. Les évêques exigèrent d'abord que les clercs se confessassent à eux deux fois l'année, par les canons du concile d'Attigny en 763; & c'est la première fois qu'elle fut commandée expressément. Les abbés soumirent leurs moines à ce joug, & les séculiers peu à peu le portèrent. La confession publique ne fut jamais en usage dans l'Occident; car lorsque les barbares embrassèrent le christianisme, les abus & les scandales qu'elle entraînait après elle l'avaient abolie en Orient, sous le patriarche *Nectaire*, à la fin du quatrième siècle; mais souvent les pécheurs publics fesaient des pénitences publiques dans les églises d'Occident, surtout en Espagne, où l'invasion

des Sarrazins redoublait la ferveur des chrétiens humiliés. Je ne vois aucune trace jusqu'au douzième siècle de la formule de la confession, ni des confessionnaux établis dans les églises, ni de la nécessité préalable de se confesser immédiatement avant la communion.

Vous observerez que la confession auriculaire n'était point reçue aux huitième & neuvième siècles dans les pays au-delà de la Loire, dans le Languedoc, dans les Alpes. *Alcuin* s'en plaint dans ses lettres. Les peuples de ces contrées semblent avoir eu toujours quelques dispositions à s'en tenir aux usages de la primitive Eglise, & à rejeter les dogmes & les coutumes que l'Eglise plus étendue jugea convenable d'adopter.

Carêmes.

Aux huitième & neuvième siècles, il y avait trois carêmes, & quelquefois quatre, comme dans l'Eglise grecque; & on se confessait d'ordinaire à ces quatre temps de l'année. Les commandemens de l'Eglise, qui ne sont bien connus qu'après le troisième (a) concile de Latran en 1215, imposèrent la nécessité de faire une fois l'année ce qui semblait auparavant plus arbitraire.

Au temps de *Charlemagne* il y avait des confesseurs dans les armées. *Charles* en avait un pour lui en titre d'office; il s'appelait *Valdon*, & était abbé d'Augie près de Constance.

Laïques ont droit de confesser.

Il était permis de se confesser à un laïque, & même à une femme en cas de nécessité. (b) Cette permission dura très-long-temps; c'est pourquoi

(a) Que d'autres nomment le quatrième.
(b) Voyez les éclaircissemens.

Joinville dit qu'il confessa en Afrique un chevalier, & qu'il lui donna l'absolution selon le pouvoir qu'il en avait. *Ce n'est pas tout-à-fait un sacrement*, dit *St Thomas*, *mais c'est comme sacrement*.

Ancienneté de la confession.

On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets. Les sages de l'antiquité avaient embrassé l'ombre de cette pratique salutaire. On s'était confessé dans les expiations chez les Egyptiens & chez les Grecs, & dans presque toutes les célébrations de leurs mystères. *Marc-Aurèle*, en s'associant aux mystères de *Cérès-Eleusine*, se confessa à l'Hiérophante.

Cet usage, si saintement établi chez les chrétiens, fut malheureusement depuis l'occasion des plus funestes abus. La faiblesse du sexe rendit quelquefois les femmes plus dépendantes de leurs confesseurs que de leurs époux. Presque tous ceux qui confessèrent les reines, se servirent de cet empire secret & sacré pour entrer dans les affaires d'Etat. Lorsqu'un religieux domina sur la conscience d'un souverain, tous ses confrères s'en prévalurent; & plusieurs employèrent le crédit du confesseur pour se venger de leurs ennemis. Enfin, il arriva que dans les divisions entre les empereurs & les papes, dans les factions des villes, les prêtres ne donnaient pas l'absolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vu en France, du temps du roi *Henri IV*, presque tous les confesseurs refusaient d'absoudre les sujets qui reconnaissaient leur roi. La facilité de séduire les jeunes personnes, & de les porter au crime, dans le tribunal même de la pénitence, fut encore un écueil très-dangereux. Telle

eſt la déplorable condition des hommes, que les remèdes les plus divins ont été tournés en poiſon.

La religion chrétienne ne s'était point encore étendue au Nord, plus loin que les conquêtes de *Charlemagne*. La Scandinavie: le Danemarck, qu'on appelait le *pays des Normands*, avaient un culte que nous appelons ridiculement *idolâtrie*. La religion des idolâtres ſerait celle qui attribuerait la puiſſance divine à des figures, à des images; ce n'était pas celle des Scandinaves: ils n'avaient ni peintre ni ſculpteur. Ils adoraient *Odin*, & ils ſe figuraient qu'après la mort, le bonheur de l'homme conſiſtait à boire dans la ſalle d'*Odin* de la bière dans le crâne de ſes ennemis. On a encore de leurs anciennes chanſons traduites, qui expriment cette idée. Il y avait long-temps que les peuples du Nord croyaient une autre vie. Les druides avaient enſeigné aux Celtes qu'ils renaîtraient pour combattre, & les prêtres de la Scandinavie perſuadaient aux hommes qu'ils boiraient de la bière après leur mort.

La Pologne n'était ni moins barbare ni moins groſſière. Les Moſcovites, auſſi ſauvages que le reſte de la grande Tartarie, en ſavaient à peine aſſez pour être païens; mais tous ces peuples vivaient en paix dans leur ignorance, heureux d'être inconnus à *Charlemagne*, qui vendait ſi cher la connaiſſance du chriſtianiſme.

Les Anglais commençaient à recevoir la religion chrétienne. Elle y avait été apportée par *Conſtance Chlore*, protecteur ſecret de cette religion, alors opprimée. Elle n'y domina point; l'ancien culte du pays eut le deſſus encore long-temps. Quelques Angleterre.

miſſionnaires des Gaules cultivèrent groſſièrement un petit nombre de ces inſulaires. Le fameux *Pélage*, trop zélé défenſeur de la nature humaine, était né en Angleterre ; mais il n'y fut point élevé, & il faut le compter parmi les Romains.

L'Irlande qu'on appelait *Ecoſſe*, & l'Ecoſſe connue alors ſous le nom d'*Albanie*, ou du *pays des Pictes*, avait reçu auſſi quelques ſemences du chriſtianiſme, étouffées toujours par l'ancien culte qui dominait. Le moine *Colomban*, né en Irlande, était du ſixième ſiècle ; mais il paraît par ſa retraite en France, & par les monaſtères qu'il fonda en Bourgogne, qu'il y avait peu à faire, & beaucoup à craindre pour ceux qui cherchaient en Irlande & en Angleterre de ces établiſſemens riches & tranquilles, qu'on trouvait ailleurs à l'abri de la religion.

Après une extinction preſque totale du chriſtianiſme dans l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande, la tendreſſe conjugale l'y fit renaître. *Ethelbert*, un des rois barbares Anglo-Saxons de l'Heptarchie d'Angleterre, qui avait ſon petit royaume dans la province de Kent, où eſt Cantorbéri, voulut s'allier avec un roi de France. Il épouſa la fille de *Childebert*, roi de Paris. Cette princeſſe chrétienne, qui paſſa la mer avec un évêque de Soiſſons, diſpoſa ſon mari à recevoir le baptême, comme *Clotilde* avait ſoumis *Clovis*. Le pape *Grégoire le grand* envoya *Auguſtin*, que les Anglais nomment *Auſtin*, avec d'autres moines romains en 598. Ils firent peu de converſions, car il faut au moins entendre la langue du pays pour en changer la religion ; mais, favoriſés par la reine, ils bâtirent un monaſtère.

Ce fut proprement la reine qui convertit le petit royaume de Cantorbéri. Ses ſujets barbares, qui n'avaient point d'opinions, ſuivirent aiſément l'exemple de leurs ſouverains. Cet *Auguſtin* n'eut pas de peine à ſe faire déclarer primat par *Grégoire le grand :* il eût voulu même l'être des Gaules ; mais *Grégoire* lui écrivit qu'il ne pouvait lui donner de juriſdiction que ſur l'Angleterre. Il fut donc premier archevêque de Cantorbéri, premier primat de l'Angleterre. Il donna à l'un de ſes moines le titre d'évêque de Londres, à l'autre celui de Rocheſter. On ne peut mieux comparer ces évêques qu'à ceux d'Antioche & de Babylone, qu'on appelle évêques *in partibus infidelium.* Mais avec le temps, la hiérarchie d'Angleterre ſe forma. Les monaſtères ſurtout étaient très-riches au huitième & au neuvième ſiècles. Ils mettaient au catalogue des ſaints tous les grands ſeigneurs qui leur avaient donné des terres ; d'où vient que l'on trouve parmi leurs ſaints de ce temps-là ſept rois, ſept reines, huit princes, ſeize princeſſes. Leurs chroniques diſent que dix rois & onze reines finirent leurs jours dans des cloîtres. Il eſt croyable que ces dix rois, & ces onze reines ſe firent ſeulement revêtir à leur mort d'habits religieux, & peut-être porter, à leurs dernières maladies, dans des couvens, comme on en a uſé en Eſpagne ; mais non pas qu'en effet ils aient en ſanté renoncé aux affaires publiques, pour vivre en cénobites.

CHAPITRE XXII.

Suite des usages du temps de Charlemagne. De la justice, des lois. Coutumes singulières. Epreuves.

Comtes. DES comtes nommés par le roi rendaient sommairement la justice. Ils avaient leurs districts assignés. Ils devaient être instruits des lois, qui n'étaient ni si difficiles ni si nombreuses que les nôtres. La procédure était simple, chacun plaidait sa cause en France & en Allemagne. Rome seule, & ce qui en dépendait, avait encore retenu beaucoup de lois & de formalités de l'empire romain. Les lois lombardes avaient lieu dans le reste de l'Italie citérieure.

Chaque comte avait sous lui un lieutenant, nommé *Viguier*, sept assesseurs, *Scabini*, & un greffier, *Notarius*. Les comtes publiaient dans leur jurisdiction l'ordre des marches pour la guerre, enrôlaient les soldats sous des centeniers, les menaient aux rendez-vous, & laissaient alors leurs lieutenans faire les fonctions de juge.

Les rois envoyaient des commissaires avec lettres expresses, *Missi dominici*, qui examinaient la conduite des comtes. Ni ces commissaires, ni ces comtes ne condamnaient presque jamais à la mort, ni à aucun supplice; car si on en excepte la Saxe, où *Charlemagne* fit des lois de sang, presque tous les délits se rachetaient dans le reste de son empire. Le seul crime de rebellion était puni de mort, & les rois

s'en réſervaient le jugement. La loi ſalique, celle des Lombards, celle des Ripuaires, avaient évalué à prix d'argent la plupart des autres attentats, ainſi que nous l'avons vu.

Leur juriſprudence, qui paraît humaine, était peut-être en effet plus cruelle que la nôtre. Elle laiſſait la liberté de mal faire à quiconque pouvait la payer. La plus douce loi eſt celle qui, mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainſi le plus de crimes; mais on ne connaiſſait pas encore la queſtion, la torture, uſage dangereux qui, comme on ſait, ne ſert que trop ſouvent à perdre l'innocent, & à ſauver le coupable.

Les lois ſaliques furent remiſes en vigueur par *Charlemagne*. Parmi ces lois ſaliques, il s'en trouve une qui marque bien expreſſément dans quel mépris étaient tombés les Romains chez les peuples barbares. Le franc qui avait tué un citoyen romain ne payait que mille cinquante deniers: & le romain payait pour le ſang d'un franc deux mille cinq cents deniers.

Dans les cauſes criminelles indéciſes, on ſe purgeait par ſerment. Il fallait non-ſeulement que la partie accuſée jurât, mais elle était obligée de produire un certain nombre de témoins qui juraient avec elle. Quand les deux parties oppoſaient ſerment à ſerment, on permettait quelquefois le combat; tantôt à fer émoulu, tantôt à outrance.

Duels, jugemens de Dieu.

(*a*) Ces combats étaient appelés *le jugement de Dieu;* c'eſt auſſi le nom qu'on donnait à une des plus déplorables folies de ce gouvernement barbare.

(*a*) Voyez le chapitre des duels.

Les accufés étaient foumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante ou du fer ardent. Le célèbre *Etienne Baluze* a raffemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençaient par la meffe ; on y communiait l'accufé. On béniffait l'eau froide, on l'exorcifait ; enfuite l'accufé était jeté garrotté dans l'eau. S'il tombait au fond, il était réputé innocent ; s'il furnageait, il était jugé coupable. M. *de Fleuri*, dans fon *Hiftoire eccléfiaftique*, dit que c'était une manière fûre de ne trouver perfonne criminel. J'ofe croire que c'était une manière de faire périr beaucoup d'innocens. Il y a bien des gens qui ont la poitrine affez large & les poumons affez légers, pour ne point enfoncer, lorfqu'une groffe corde, qui les lie par plufieurs tours, fait avec leur corps un volume moins pefant qu'une pareille quantité d'eau. Cette malheureufe coutume, profcrite depuis dans les grandes villes, s'eft confervée jufqu'à nos jours dans beaucoup de provinces. On y a très-fouvent affujetti, même par fentence de juge, ceux qu'on fefait paffer pour forciers ; car rien ne dure fi long-temps que la fuperftition ; & il en a coûté la vie à plus d'un malheureux.

Le jugement de DIEU par l'eau chaude s'exécutait en fefant plonger le bras nud de l'accufé dans une cuve d'eau bouillante. Il fallait prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le juge, en préfence des prêtres & du peuple, enfermait dans un fac le bras du patient, fcellait le fac de fon cachet ; & fi trois jours après il ne paraiffait fur le bras aucune marque de brûlure, l'innocence était reconnue.

Epreuves. Tous les hiftoriens rapportent l'exemple de la

reine *Teutberge*, bru de l'empereur *Lothaire* petit-fils de *Charlemagne*, accusée d'avoir commis un inceste avec son frère moine & sous-diacre. Elle nomma un champion qui se soumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en présence d'une cour nombreuse. Il prit l'anneau béni sans se brûler. Il est certain qu'on a des secrets pour soutenir l'action d'un petit feu sans péril pendant quelques secondes: j'en ai vu des exemples. Ces secrets étaient alors d'autant plus communs, qu'ils étaient plus nécessaires. Mais il n'en est point pour nous rendre absolument impassibles. Il y a grande apparence que dans ces étranges jugemens on fesait subir l'épreuve d'une manière plus ou moins rigoureuse, selon qu'on voulait condamner ou absoudre.

Cette épreuve de l'eau bouillante était destinée particulièrement à la conviction de l'adultère. Ces coutumes sont plus anciennes, & se sont étendues plus loin qu'on ne pense.

Epreuves païennes.

Les savans n'ignorent pas qu'en Sicile, dans le temple des dieux Paliques, on écrivait son serment qu'on jetait dans un bassin d'eau, & que si le serment surnageait, l'accusé était absous. Le temple de Trezène était fameux par de pareilles épreuves. On trouve encore au bout de l'Orient, dans le Malabar & dans le Japon, des usages semblables, fondés sur la simplicité des premiers temps, & sur la superstition commune à toutes les nations. Ces épreuves étaient autrefois si autorisées en Phénicie, qu'on voit dans le Pentateuque que lorsque les Juifs errèrent dans le désert, ils fesaient boire d'une eau mêlée avec de la cendre à leurs femmes soupçonnées d'adultère.

Les coupables ne manquaient pas sans doute d'en crever, mais les femmes fidelles à leurs maris buvaient impunément. Il est dit dans l'évangile de *St Jacques* que le grand-prêtre ayant fait boire de cette eau à *Marie* & à *Joseph*, les deux époux se réconcilièrent.

La troisième épreuve était celle d'une barre de fer ardent, qu'il fallait porter dans la main l'espace de neuf pas. Il était plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres; aussi je ne vois personne qui s'y soit soumis dans ces siècles grossiers. On veut savoir qui de l'Eglise grecque ou de la latine établit ces usages la première. On voit des exemples de ces épreuves à Constantinople jusqu'au treizième siècle; & *Pachimère* dit qu'il en a été témoin. Il est vraisemblable que les Grecs communiquèrent aux Latins ces superstitions orientales.

A l'égard des lois civiles, voici ce qui me paraît de plus remarquable. Un homme qui n'avait point d'enfans, pouvait en adopter. Les époux pouvaient se répudier en justice; & après le divorce, il leur était permis de passer à d'autres noces. Nous avons dans *Marculfe* le détail de ces lois.

Mais ce qui paraîtra peut-être plus étonnant, & ce qui n'en est pas moins vrai, c'est qu'au livre deuxieme de ces formules de *Marculfe*, on trouve que rien n'était plus permis ni plus commun que de déroger à cette fameuse loi salique, par laquelle les filles n'héritaient pas. On amenait sa fille devant le comte ou le commissaire, & on disait: ›› Ma chère ›› fille, un usage ancien & impie ôte parmi nous ›› toute portion paternelle aux filles; mais ayant ›› considéré cette impiété, j'ai vu que, comme vous

La loi salique regardée comme barbare.

„ m'avez été donnés tous de DIEU également, je „ dois vous aimer de même: ainſi, ma chère fille, je „ veux que vous héritiez par portion égale avec vos „ frères dans toutes mes terres, &c.

On ne connaiſſait point chez les Francs, qui vivaient ſuivant la loi ſalique & ripuaire, cette diſtinction de nobles & de roturiers, de nobles de nom & d'armes, & de nobles *ab avo*, ou gens vivant noblement. Il n'y avait que deux ordres de citoyens, les libres & les ſerfs, à peu près comme aujourd'hui dans les empires mahométans & à la Chine. Le terme *nobilis* n'eſt employé qu'une ſeule fois dans les capitulaires au livre cinquième, pour ſignifier les officiers, les comtes, les centeniers.

Toutes les villes de l'Italie & de la France étaient gouvernées ſelon leur droit municipal. Les tributs qu'elles payaient au ſouverain conſiſtaient en *foderum*, *paratam*, *manſionaticum*, fourages, vivres, meubles de ſéjour. Les empereurs & les rois entretinrent long-temps leurs cours avec leurs domaines, & ces droits étaient payés en nature quand ils voyageaient. Il nous reſte un capitulaire de *Charlemagne* concernant ſes métairies. Il entre dans le plus grand détail. Il ordonne qu'on lui rende un compte exact de ſes troupeaux. Un des grands biens de la campagne conſiſtait en abeilles, ce qui prouve que beaucoup de terres reſtaient en friches. Enfin les plus grandes choſes, & les plus petites de ce temps-là nous font voir des lois, des mœurs & des uſages, dont à peine il reſte des traces.

CHAPITRE XXIII.

Louis le faible, ou le débonnaire, déposé par ses enfans & par des prélats.

L'HISTOIRE des grands événemens de ce monde n'eſt guère que l'hiſtoire des crimes. Il n'eſt point de ſiècle que l'ambition des ſéculiers & des eccléſiaſtiques n'ait rempli d'horreurs.

A peine *Charlemagne* eſt-il au tombeau, qu'une guerre civile déſole ſa famille & l'empire.

Le Débonnaire fait crever les yeux à ſon neveu *Bernard.*

Les archevêques de Milan & de Crémone allument les premiers feux. Leur prétexte eſt que *Bernard*, roi d'Italie, eſt le chef de la maiſon Carlovingienne, comme né du fils aîné de *Charlemagne*. Ces évêques ſe ſervent de ce roi *Bernard* pour exciter une guerre civile. On en voit aſſez la véritable raiſon dans cette fureur de remuer, & dans cette frénéſie d'ambition, qui s'autoriſe toujours des lois mêmes faites pour la réprimer. Un évêque d'Orléans entre dans leurs intrigues; l'empereur & *Bernard*, l'oncle & le neveu lèvent des armées. On eſt prêt d'en venir aux mains à Châlons ſur Saône; mais le parti de l'empereur gagne par argent & par promeſſes la moitié de l'armée d'Italie. On négocie, c'eſt-à-dire, on veut tromper. Le roi eſt aſſez imprudent pour venir dans le camp de ſon oncle. *Louis*, qu'on a nommé *le débonnaire*, parce qu'il était faible, & qui fut cruel par faibleſſe, fait crever les yeux à ſon neveu, qui lui demandait grâce à genoux. Le malheureux roi

meurt

meurt dans les tourmens du corps & de l'esprit, 819.
trois jours après cette exécution cruelle. Il fut enterré à Milan, & on grava sur son tombeau : *Ci gît Bernard, de sainte mémoire.* Il semble que le nom de *saint* en ce temps là ne fut qu'un titre honorifique. Alors *Louis* fait tondre & enfermer dans un monastère trois de ses frères, dans la crainte qu'un jour le sang de *Charlemagne*, trop respecté en eux, ne suscitât des guerres. Ce ne fut pas tout. L'empereur fait arrêter tous les partisans de *Bernard*, que ce roi misérable avait dénoncés à son oncle sous l'espoir de sa grâce. Ils éprouvent le même supplice que le roi. Les ecclésiastiques sont exceptés de la sentence. On les épargne, eux qui étaient les auteurs de la guerre. La déposition ou l'exil sont leur seul châtiment. *Louis* ménageait l'Eglise ; & l'Eglise lui fit bientôt sentir qu'il eût dû être moins cruel & plus ferme.

Saint: nom honorifique.

Dès l'an 817, *Louis* avait suivi le mauvais exemple de son père, en donnant des royaumes à ses enfans ; & n'ayant ni le courage d'esprit de son père, ni l'autorité que ce courage donne, il s'exposait à l'ingratitude. Oncle barbare & frère trop dur, il fut un père trop facile.

Ayant associé à l'empire son fils aîné, *Lothaire*, donné l'Aquitaine au second nommé *Pepin*, la Bavière à *Louis* son troisième fils, il lui restait un jeune enfant d'une nouvelle femme. C'est ce *Charles le chauve*, qui fut depuis empereur. Il voulut, après le partage, ne pas laisser sans Etats cet enfant d'une femme qu'il aimait.

Une des sources du malheur de *Louis le faible*,

& de tant de désastres plus grands, qui depuis ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître, d'accorder de la puissance dans le monde à ceux qui ont renoncé au monde.

L'abbé *Vala*. *Vala*, abbé de Corbie, son parent par bâtardise, commença cette scène mémorable. C'était un homme furieux par zèle ou par esprit de faction, ou par tous les deux ensemble; & l'un de ces chefs de parti, qu'on a vu si souvent faire le mal en prêchant la vertu, & troubler tout par l'esprit de la règle.

Abbé séditieux. Dans un parlement, tenu en 829 à Aix-la-Chapelle, parlement où étaient entrés les abbés, parce qu'ils étaient seigneurs de grandes terres, ce *Vala* reproche publiquement à l'empereur tous les désordres de l'Etat: *C'est vous*, lui dit-il, *qui en êtes coupable*. Il parle ensuite en particulier à chaque membre du parlement avec plus de sédition. Il ose accuser l'impératrice *Judith* d'adultère. Il veut prévenir & empêcher les dons que l'empereur veut faire à ce fils qu'il a eu de l'impératrice. Il déshonore & trouble la famille royale, & par conséquent l'Etat, sous prétexte du bien de l'Etat même.

Enfin l'empereur irrité renvoie *Vala* dans son monastère, d'où il n'eût jamais dû sortir. Il se résout, pour satisfaire sa femme, à donner à son fils une petite partie de l'Allemagne vers le Rhin, le pays des Suisses & la Franche-Comté.

Si dans l'Europe les lois avaient été fondées sur la puissance paternelle; si les esprits eussent été pénétrés de la nécessité du respect filial comme du premier de tous les devoirs, ainsi que je l'ai remarqué

de la Chine, les trois enfans de l'empereur, qui avaient reçu de lui des couronnes, ne se feraient point révoltés contre leur père, qui donnait un héritage à un enfant du second lit.

D'abord ils se plaignirent : aussitôt l'abbé de Corbie se joint à l'abbé de S[t] Denis, plus factieux encore, & qui ayant les abbayes de S[t] Médard de Soissons & de S[t] Germain-des-Prés, pouvait lever des troupes, & en leva ensuite. Les évêques de Vienne, de Lyon, d'Amiens, unis à ces moines, poussent les princes à la guerre civile, en déclarant rebelles à DIEU & à l'Eglise, ceux qui ne feront pas de leur parti. En vain *Louis le débonnaire*, au lieu d'assembler des armées, convoque quatre conciles, dans lesquels on fait de bonnes & d'inutiles lois. Ses trois fils prennent les armes. C'est, je crois, la première fois qu'on a vu trois enfans soulevés ensemble contre leur père. L'empereur arme à la fin. On voit deux camps remplis d'évêques, d'abbés & de moines. Mais du côté des princes est le pape *Grégoire IV*, dont le nom donne un grand poids à leur parti. C'était déjà l'intérêt des papes d'abaisser les empereurs. Déjà *Etienne*, prédécesseur de *Grégoire*, s'était installé dans la chaire pontificale sans l'agrément de *Louis le débonnaire*. Brouiller le père avec les enfans, semblait le moyen de s'agrandir sur leurs ruines. Le pape *Grégoire* vient donc en France, & menace l'empereur de l'excommunier. Cette cérémonie d'excommunication n'emportait pas encore l'idée qu'on voulut lui attacher depuis. On n'osait pas prétendre qu'un excommunié dût être privé de ses biens par la seule excommunication ; mais on

Evêques contre l'empereur.

croyait rendre un homme exécrable, & rompre par ce glaive tous les liens qui peuvent attacher les hommes à lui.

829. Les évêques du parti de l'empereur se servent de leur droit, & font dire courageusement au pape : SI EXCOMMUNICATURUS VENIET, EXCOMMUNICATUS ABIBIT : *S'il vient pour excommunier, il retournera excommunié lui-même.* Ils lui écrivent avec fermeté, en le traitant à la vérité de pape, mais en même temps de frère. *Grégoire*, plus fier encore, leur mande : „ Le terme de frère sent trop l'égalité, „ tenez-vous-en à celui de pape : reconnaissez ma „ supériorité, sachez que l'autorité de ma chaire „ est au-dessus de celle du trône de *Louis*. „ Enfin il élude dans cette lettre le serment qu'il a fait à l'empereur.

Evêques des Francs résistent au pape.

La guerre tourne en négociation. Le pontife se rend arbitre. Il va trouver l'empereur dans son camp. Il y a le même avantage que *Louis* avait eu autrefois sur *Bernard*. Il séduit ses troupes, ou il souffre qu'elles soient séduites ; il trompe *Louis*, ou il est trompé lui-même par les rebelles, au nom desquels il porte la parole. A peine le pape est-il sorti du camp, que, la nuit même, la moitié des troupes impériales passe du côté de *Lothaire* son fils. Cette désertion arriva près de Bâle, sur les confins
830. de l'Alsace ; & la plaine où le pape avait négocié s'appelle encore le *champ du mensonge*, nom qui pourrait être commun à plusieurs lieux où l'on a négocié. Alors le monarque malheureux se rend prisonnier à ses fils rebelles, avec sa femme *Judith*, objet de leur haine. Il leur livre son fils *Charles*,

Champ du mensonge.

âgé de dix ans, prétexte innocent de la guerre. Dans des temps plus barbares, comme sous *Clovis* & ses enfans, ou dans des pays tels que Constantinople, je ne ferais point surpris qu'on eût fait périr *Judith* & son fils, & même l'empereur. Les vainqueurs se contentèrent de faire raser l'impératrice, de la mettre en prison en Lombardie, de renfermer le jeune *Charles* dans le couvent de Prum, au milieu de la forêt des Ardennes, & de détrôner leur père. Il me semble qu'en lisant le désastre de ce père trop bon, on ressent au moins une satisfaction secrète, quand on voit que ses fils ne furent guère moins ingrats envers cet abbé *Vala*, le premier auteur de ces troubles, & envers le pape qui les avait si bien soutenus. Le pontife retourna à Rome, méprisé des vainqueurs, & *Vala* se renferma dans un monastère en Italie.

Lothaire, d'autant plus coupable qu'il était associé à l'empire, traîne son père prisonnier à Compiègne. Il y avait alors un abus funeste introduit dans l'Eglise, qui défendait de porter les armes, & d'exercer les fonctions civiles pendant le temps de la pénitence publique. Ces pénitences étaient rares, & ne tombaient guère que sur quelques malheureux de la lie du peuple. On résolut de faire subir à l'empereur ce supplice infamant, sous le voile d'une humiliation chrétienne & volontaire, & de lui imposer une pénitence perpétuelle, qui le dégraderait pour toujours.

Louis est intimidé : il a la lâcheté de condescendre à cette proposition qu'on a la hardiesse de lui faire. Un archevêque de Reims, nommé *Ebbon*, tiré de 833.

Louis le faible en pénitence.

la condition servile, malgré les lois élevé à cette dignité par *Louis* même, dépose ainsi son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le souverain, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Son fils *Lothaire* présent y jouit de l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. *Louis*, le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y soumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix un écrit, dans lequel il s'accuse de sacrilége & d'homicide. Le malheureux lit posément la liste de ses crimes, parmi lesquels il est spécifié qu'il avait fait marcher ses troupes en carême, & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès verbal de toute cette action : monument encore subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès verbal on ne daigne pas seulement nommer *Louis* du nom d'empereur : il y est appelé DOMINUS LUDOVICUS, *noble homme*, *vénérable homme*. C'est le titre qu'on donne aujourd'hui aux marguilliers de paroisse.

Exemple de pénitence.

On tâche toujours d'appuyer par des exemples les entreprises extraordinaires. Cette pénitence de *Louis* fut autorisée par le souvenir d'un certain roi visigoth nommé *Vamba*, qui régnait en Espagne en 681. C'est le même qui avait été oint à son couronnement. Il devint imbécille & soumis à la pénitence publique dans un concile de Tolède. Il s'était mis dans un cloître, Son successeur *Hervique*

avait reconnu qu'il tenait ſa couronne des évêques. Ce fait était cité, comme ſi un exemple pouvait juſtifier un attentat. On alléguait encore la pénitence de l'empereur *Théodoſe;* mais elle fut bien différente. Il avait fait maſſacrer quinze mille citoyens à Theſſalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on le dit tous les jours très-fauſſement dans de vains panégyriques, mais après une longue délibération. Ce crime réfléchi pouvait attirer ſur lui la vengeance des peuples, qui ne l'avaient pas élu pour en être égorgés. *St Ambroiſe* fit une très-belle action, en lui refuſant l'entrée de l'égliſe, & *Théodoſe* en fit une très-ſage d'appaiſer un peu la haine de l'empire, en s'abſtenant d'entrer dans l'égliſe pendant huit mois. Eſt-ce une ſatiſfaction pour le forfait le plus horrible, dont jamais un ſouverain ſe ſoit ſouillé, d'être huit mois ſans entendre la grand'meſſe?

Louis fut enfermé un an dans une cellule du couvent de St Médard de Soiſſons, vêtu du ſac de pénitent, ſans domeſtiques, ſans conſolation, mort pour le reſte du monde. S'il n'avait eu qu'un fils, il était perdu pour toujours; mais ſes trois enfans diſputant ſes dépouilles, leur déſunion rendit au père ſa liberté & ſa couronne. *Louis* en priſon.

Transféré à St Denis, deux de ſes fils, *Louis* & *Pepin*, vinrent le rétablir, & remettre entre ſes bras ſa femme & ſon fils *Charles*. L'aſſemblée de Soiſſons eſt anathématiſée par une autre à Thionville; mais il n'en coûta à l'archevêque de Reims que la perte de ſon ſiége; encore fut-il jugé & dépoſé dans la ſacriſtie: l'empereur l'avait été en public aux pieds 834.

de l'autel. Quelques évêques furent déposés aussi. L'empereur ne put ou n'osa les punir davantage.

Mort de *Louis le faible*, 20 juin 840.

Bientôt après, un de ces mêmes enfans qui l'avaient rétabli, *Louis de Bavière*, se révolte encore. Le malheureux père mourut de chagrin dans une tente auprès de Mayence, en disant : *Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il m'a donné la mort.*

Il confirma, dit-on, solemnellement par son testament la donation de *Pepin* & de *Charlemagne* à l'église de Rome.

Les mêmes doutes s'élèvent sur cette confirmation, & sur les dons qu'elle ratifie. Il est difficile de croire que *Charlemagne* & son fils aient donné aux papes Venise, la Sicile, la Sardaigne & la Corse, pays sur lesquels ils n'avaient tout au plus que la prétention disputée du domaine suprême. Et dans quel temps *Louis* eût-il donné la Sicile qui appartenait aux empereurs grecs, & qui était infestée par les descentes continuelles des Arabes ?

CHAPITRE XXIV.

Etat de l'Europe après la mort de Louis le débonnaire ou le faible. L'Allemagne pour toujours séparée de l'empire franc ou français.

APRÈS la mort du fils de *Charlemagne*, son empire éprouva ce qui était arrivé à celui d'*Alexandre*, & que nous verrons bientôt être la destinée de celui des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même : les guerres intestines le divisèrent.

Il n'eſt pas ſurprenant que des princes qui avaient détrôné leur père, ſe ſoient voulu exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait ſon frère. *Lothaire* empereur voulait tout. *Charles le chauve*, roi de France, & *Louis*, roi de Bavière, s'uniſſent contre lui. Un fils de *Pepin*, ce roi d'Aquitaine, fils du *Débonnaire*, & devenu roi après la mort de ſon père, ſe joint à *Lothaire*. Ils déſolent l'empire; ils l'épuiſent de ſoldats. Enfin, deux rois contre deux rois, dont 841.
trois ſont frères, & dont l'autre eſt leur neveu, ſe livrent une bataille à Fontenai dans l'Auxerrois, dont l'horreur eſt digne des guerres civiles. Pluſieurs auteurs aſſurent qu'il y périt cent mille hommes. Il eſt vrai que ces auteurs ne ſont pas contemporains, 842.
& que du moins il eſt permis de douter que tant de ſang ait été répandu. L'empereur *Lothaire* fut vaincu. Cette bataille, comme tant d'autres, ne décida de rien. Il faut obſerver ſeulement que les évêques, qui avaient combattu dans l'armée de *Charles* & de *Louis*, firent jeûner leurs troupes & prier DIEU pour les morts, & qu'il eût été plus chrétien de ne les point tuer que de prier pour eux. *Lothaire* donna alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*.

Le vainqueur des Saxons les avait aſſujettis au chriſtianiſme comme à un frein néceſſaire. Quelques révoltes, & de fréquens retours à leur culte, avaient marqué leur horreur pour une religion qu'ils regardaient comme leur châtiment. *Lothaire*, pour ſe les attacher, leur donne une liberté entière de conſcience. La moitié du pays redevint idolâtre, mais fidelle à ſon roi. Cette conduite, & celle de *Charlemagne* ſon

grand-père, firent voir aux hommes combien diversement les princes plient la religion à leurs intérêts. Ces intérêts sont toujours la destinée de la terre. Un franc, un salien avait fondé le royaume de France; un fils du maire, ou majordôme *Pepin*, avait fondé l'empire franc. Trois frères le divisent à jamais. Ces trois enfans dénaturés, *Lothaire*, *Louis de Bavière* & *Charles le chauve*, après avoir versé tant de sang à Fontenai, démembrent enfin l'empire de *Charlemagne* par la fameuse paix de Verdun. *Charles II*, surnommé *le chauve*, eut la France; *Lothaire* l'Italie, la Provence, le Dauphiné, le Languedoc, la Suisse, la Lorraine, l'Alsace, la Flandre; *Louis de Bavière*, ou *le Germanique*, eut l'Allemagne.

Germanie & France séparées, en 843.

C'est à cette époque que les savans dans l'histoire commencent à donner le nom de Français aux Francs; c'est alors que l'Allemagne a ses lois particulières; c'est l'origine de son droit public, & en même temps l'origine de la haine entre les Français & les Allemands. Chacun des trois frères fut troublé dans son partage par des querelles ecclésiastiques, autant que par les divisions qui arrivent toujours entre des ennemis qui ont fait la paix malgré eux.

C'est au milieu de ces discordes que *Charles le chauve*, premier roi de la seule France, & *Louis le Germanique*, premier roi de la seule Allemagne, assemblèrent un concile à Aix-la-Chapelle contre *Lothaire*, & ce *Lothaire* est le premier empereur franc privé de l'Allemagne & de la France.

Empereurs déposés par des évêques.

Les prélats, d'un commun accord, déclarèrent *Lothaire* déchu de son droit à la couronne, &

ſes ſujets déliés du ſerment de fidélité : *Promettez-vous de mieux gouverner que lui ?* diſent-ils aux deux frères *Charles* & *Louis* : *Nous le promettons*, répondirent les deux rois : *Et nous*, dit l'évêque qui préſidait : *nous vous permettons par l'autorité divine, & nous vous commandons de régner à ſa place.* Ce commandement ridicule n'eut alors aucune ſuite.

En voyant les évêques donner ainſi les couronnes, on ſe tromperait ſi on croyait qu'ils fuſſent alors tels que des électeurs de l'empire. Ils s'étaient rendus puiſſans à la vérité, mais aucun n'était ſouverain. L'autorité de leur caractère & le reſpect des peuples étaient des inſtrumens dont les rois ſe ſervaient à leur gré. Il y avait dans ces eccléſiaſtiques bien plus de faibleſſe que de grandeur à décider ainſi du droit des rois ſuivant les ordres du plus fort.

On ne doit pas être ſurpris que quelques années après, un archevêque de Sens, avec vingt autres évêques, ait oſé, dans des conjonctures pareilles, dépoſer *Charles le chauve*, roi de France. Cet attentat fut commis pour plaire à *Louis de Bavière.* Ces monarques, auſſi méchans rois que frères dénaturés, ne pouvant ſe faire périr l'un l'autre, ſe feſaient anathématiſer tour à tour. Mais ce qui ſurprend, c'eſt l'aveu que fait *Charles le chauve*, dans un écrit qu'il daigna publier contre l'archevêque de Sens : *Au moins, cet archevêque ne devait pas me dépoſer avant que j'euſſe comparu devant les évêques qui m'avaient ſacré roi ; il fallait qu'auparavant j'euſſe ſubi leur jugement, ayant toujours été prêt à me ſoumettre à leurs corrections paternelles & à leur châtiment.* La race de *Charlemagne*,

réduite à parler ainsi, marchait visiblement à sa ruine.

Je reviens à *Lothaire*, qui avait toujours un grand parti en Germanie, & qui était maître paisible en Italie. Il passe les Alpes, fait couronner son fils *Louis*, qui vient juger dans Rome le pape *Sergius II.* Le pontife comparaît, répond juridiquement aux accusations d'un évêque de Metz, se justifie, & prête ensuite serment de fidélité à ce même *Lothaire* déposé par ses évêques. *Lothaire* même fit cette célèbre & inutile ordonnance, que, *pour éviter les séditions trop fréquentes, le pape ne sera plus élu par le peuple, & que l'on avertira l'empereur de la vacance du St Siége.*

Ordonnance que le pape ne sera plus élu par le peuple, mais par l'empereur.

On s'étonne de voir l'empereur tantôt si humble, & tantôt si fier; mais il avait une armée auprès de Rome quand le pape lui jura obéissance, & n'en avait point à Aix-la-Chapelle, quand les évêques le détrônèrent.

Leur sentence ne fut qu'un scandale de plus ajouté aux désolations de l'Europe. Les provinces depuis les Alpes au Rhin ne savaient plus à qui elles devaient obéir. Les villes changeaient chaque jour de tyrans, les campagnes étaient ravagées tour à tour par différens partis. On n'entendait parler que de combats; & dans ces combats il y avait toujours des moines, des abbés, des évêques qui périssaient les armes à la main. *Hugues*, un des fils de *Charlemagne*, forcé jadis à être moine, devenu depuis abbé de St Quentin, fut tué devant Toulouse avec l'abbé de Ferrière: deux évêques y furent faits prisonniers.

Cet incendie s'arrêta un moment pour recommencer avec plus de fureur. Les trois frères, *Lothaire*, *Charles* & *Louis*, firent de nouveaux partages, qui ne furent que de nouveaux ſujets de diviſions & de guerre.

L'empereur *Lothaire*, après avoir bouleverſé l'Europe ſans ſuccès & ſans gloire, ſe ſentant affaibli, vint ſe faire moine dans l'abbaye de Prum. Il ne vécut dans le froc que ſix jours, & mourut imbécille après avoir régné en tyran. 855.

A la mort de ce troiſième empereur d'Occident, il s'éleva de nouveaux royaumes en Europe, comme des monceaux de terre après les ſecouſſes d'un grand tremblement.

Un autre *Lothaire*, fils de cet empereur, donna le nom de *Lotharinge* à une aſſez grande étendue de pays, nommé depuis par contraction *Lorraine*, entre le Rhin, l'Eſcaut, la Meuſe & la mer. Le Brabant fut appelé *la baſſe Lorraine;* le reſte fut connu ſous le nom de *la haute*. Aujourd'hui, de cette haute *Lorraine* il ne reſte qu'une petite province de ce nom, engloutie depuis peu dans le royaume de France.

Un ſecond fils de l'empereur *Lothaire*, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence & du Languedoc. Cet Etat compoſa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite, pauvre, ainſi que toutes les villes en-deçà des Alpes.

Un barbare, qu'on nomme *Salomon*, ſe fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore

païenne; mais tous ces royaumes tombèrent presque aussi promptement qu'ils furent élevés.

Le fantôme d'empire romain subsistait. *Louis*, second fils de *Lothaire*, qui avait eu en partage une partie de l'Italie, fut proclamé empereur par l'évêque de Rome *Sergius II*, en 855. Il ne résidait point à Rome; il ne possédait pas la neuvième partie de l'empire de *Charlemagne*, & n'avait en Italie qu'une autorité contestée par les papes & par les ducs de Bénévent, qui possédaient alors un Etat considérable.

Charles le chauve achète l'empire du pape.

Après sa mort, arrivée en 875, si la loi salique avait été en vigueur dans la maison de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maison qu'appartenait l'empire. *Louis de Germanie*, aîné de la maison de *Charlemagne*, devait succéder à son neveu mort sans enfans; mais des troupes & de l'argent firent les droits de *Charles le chauve*. Il ferma les passages des Alpes à son frère, & se hâta d'aller à Rome avec quelques troupes. *Reginus*, les annales de Metz & de Fulde, assurent qu'il acheta l'empire du pape *Jean VIII*. Le pape non-seulement se fit payer, mais, profitant de la conjoncture, il donna l'empire en souverain, & *Charles* le reçut en vassal, protestant qu'il le tenait du pape, ainsi qu'il avait protesté auparavant en France, en 859, qu'il devait subir le jugement des évêques, laissant toujours avilir sa dignité pour en jouir.

Le Chauve empoisonné, à ce qu'on dit.

Sous lui, l'empire romain était donc composé de la France & de l'Italie. On dit qu'il mourut empoisonné par son médecin, un juif nommé *Sédécias*; mais personne n'a jamais dit par quelle

raiſon ce médecin commit ce crime. Que pouvait-il gagner en empoiſonnant ſon maître ? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune ? Aucun auteur ne parle du ſupplice de ce médecin. Il faut donc douter de l'empoiſonnement, & faire réflexion ſeulement que l'Europe chrétienne était ſi ignorante, que les rois étaient obligés de chercher pour leurs médecins des juifs & des arabes.

Rome toujours pillée.

On voulait toujours ſaiſir cette ombre d'empire romain ; & *Louis le bègue*, roi de France, fils de *Charles le chauve*, le diſputait aux autres deſcendans de *Charlemagne ;* c'était toujours au pape qu'on le demandait. Un duc de Spolète, un marquis de Toſcane, inveſtis de ces Etats par *Charles le chauve*, ſe ſaiſirent du pape *Jean VIII*, & pillèrent une partie de Rome, pour le forcer, diſaient-ils, à donner l'empire au roi de Bavière, *Carloman*, l'aîné de la race de *Charlemagne*. Non-ſeulement le pape *Jean VIII* était ainſi perſécuté dans Rome par des Italiens, mais il venait en 877 de payer vingt-cinq mille livres peſant d'argent aux mahométans, poſſeſſeurs de la Sicile & du Garillan ; c'était l'argent dont *Charles le chauve* avait acheté l'empire. Il paſſa bientôt des mains du pape en celles des Sarraſins ; & le pape même s'obligea, par un traité authentique, à leur en payer autant tous les ans.

Tribut payé par le pape aux mahométans.

Cependant ce pontife, tributaire des muſulmans, & priſonnier dans Rome, s'échappe, s'embarque & paſſe en France. Il vient ſacrer empereur *Louis le bègue* dans la ville de Troye, à l'exemple de *Léon III*, d'*Adrien* & d'*Etienne III*, perſécutés chez eux, & donnant ailleurs des couronnes.

Sous *Charles le gros*, empereur & roi de France, la désolation de l'Europe redoubla. Plus le sang de *Charlemagne* s'éloignait de sa source, & plus il dégénérait. *Charles le gros* fut déclaré incapable de régner, par une assemblée de seigneurs français & allemands, qui le déposèrent auprès de Mayence dans une diète convoquée par lui-même. Ce ne sont point ici des évêques qui, en servant la passion d'un prince, semblent disposer d'une couronne ; ce furent les principaux seigneurs qui crurent avoir le droit de nommer celui qui devait les gouverner, & combattre à leur tête. On dit que le cerveau de *Charles le gros* était affaibli ; il le fut toujours sans doute, puisqu'il se mit au point d'être détrôné sans résistance, de perdre à la fois l'Allemagne, la France & l'Italie, & de n'avoir enfin pour subsistance que la charité de l'archevêque de Mayence, qui daigna le nourrir. Il paraît bien qu'alors l'ordre de la succession était compté pour rien, puisqu'*Arnould*, bâtard de *Carloman*, fils de *Louis le bègue*, fut déclaré empereur, & qu'*Eudes* ou *Odon*, comte de Paris, fut roi de France. Il n'y avait alors ni droit de naissance, ni droit d'élection reconnu. L'Europe était un chaos dans lequel le plus fort s'élevait sur les ruines du plus faible, pour être ensuite précipité par d'autres. Toute cette histoire n'est que celle de quelques capitaines barbares qui disputaient avec des évêques la domination sur des serfs imbécilles. Il manquait aux hommes deux choses nécessaires pour se soustraire à tant d'horreurs, la raison & le courage.

Charles le gros déposé.

887.

Un bâtard empereur.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Des Normands vers le neuvième siècle.

Normands, bêtes féroces, égorgent d'autres bêtes.

TOUT étant divisé, tout était malheureux & faible. Cette confusion ouvrit un passage aux peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la mer Baltique. Ces sauvages trop nombreux n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquant de manufactures, & privés des arts, ne cherchaient qu'à se répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étaient nécessaires, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appelait *Normands*, *hommes du Nord*, sans distinction, comme nous disons encore en général les *corsaires de Barbarie*. Dès le quatrième siècle ils se mêlèrent aux flots des autres barbares, qui portèrent la désolation jusqu'à Rome & en Afrique. On a vu que resserrés sous *Charlemagne*, ils craignirent l'esclavage. Dès le temps de *Louis le débonnaire*, ils commencèrent leurs courses. Les forêts, dont ces pays étaient hérissés, leur fournissaient assez de bois pour construire leurs barques à deux voiles & à rames. Environ cent hommes tenaient dans ces bâtimens, avec leurs provisions de bière, de biscuit de mer, de fromage & de viande fumée. Ils côtoyaient les terres, descendaient où ils ne trouvaient point de résistance, & retournaient chez eux avec leur butin, qu'il partageaient ensuite selon les lois du brigandage, ainsi qu'il se pratique en Barbarie. Dès l'an 843, ils entrèrent en France par l'embouchure de la rivière

de Seine, & mirent la ville de Rouen au pillage. Une autre flotte entra par la Loire, & dévasta tout jusqu'en Touraine. Ils emmenaient les hommes en esclavage, ils partageaient entr'eux les femmes & les filles, prenant jusqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les bestiaux, les meubles, tout était emporté. Ils vendaient quelquefois sur une côte ce qu'ils avaient pillé sur une autre. Leurs premiers gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes germaniques & gauloises se joignirent à eux, ainsi que tant de renégats de Provence & de Sicile ont servi sur les vaisseaux d'Alger.

En 844 ils couvrirent la mer de vaisseaux. On les vit descendre presqu'à la fois en Angleterre, en France & en Espagne. Il faut que le gouvernement des Français & des Anglais fût moins bon que celui des mahométans qui régnaient en Espagne; car il n'y eut nulle mesure prise par les Français ni par les Anglais, pour empêcher ces irruptions; mais en Espagne les Arabes gardèrent leurs côtes, & repoussèrent enfin les pirates.

Ils désolent l'Allemagne, l'Angleterre & la France.

En 845 les Normands pillèrent Hambourg, & pénétrèrent avant dans l'Allemagne. Ce n'était plus alors un ramas de corsaires sans ordre: c'était une flotte de six cents bateaux, qui portait une armée formidable. Un roi de Danemarck, nommé *Eric*, était à leur tête. Il gagna deux batailles avant de se rembarquer. Ce roi des pirates, après être retourné chez lui avec les dépouilles allemandes, envoie en France un des chefs des corsaires, à qui les histoires donnent le nom de *Régnier*. Il remonte la Seine avec

cent vingt voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent vingt voiles portassent dix mille hommes. Cependant, avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une seconde fois, & vient jusqu'à Paris. Dans de pareilles invasions, quand la faiblesse du gouvernement n'a pourvu à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Parisiens, qui se défendirent dans d'autres temps avec tant de courage, abandonnèrent alors leur ville ; & les Normands n'y trouvèrent que des maisons de bois, qu'ils brûlèrent. Le malheureux roi, *Charles le chauve*, retranché à St Denis avec peu de troupes, au lieu de s'opposer à ces barbares, acheta de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignèrent faire. Il est croyable que ces marcs étaient ce qu'on a appelé long-temps des marques, *marcas*, qui valaient environ un de nos demi-écus. On est indigné quand on lit dans nos auteurs que plusieurs de ces barbares furent punis de mort subite pour avoir pillé l'église de St Germain-des-Prés. Ni les peuples, ni leurs saints ne se défendirent ; mais les vaincus se donnent toujours la honteuse consolation de supposer des miracles opérés contre leurs vainqueurs.

Sottises de nos légendaires.

Charles le chauve, en achetant ainsi la paix, ne fesait que donner à ces pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'ôter celui de la soutenir. Les Normands se servirent de cet argent pour aller assiéger Bordeaux, qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation & d'horreur, un descendant de *Charlemagne*, *Pepin*, roi d'Aquitaine, n'ayant pu leur résister, s'unit avec eux ; & alors la France, vers l'an

858, fut entièrement ravagée. Les Normands, fortifiés de tout ce qui se joignait à eux, désolèrent long-temps l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vu depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux villes après des victoires signalées : tant l'art de fortifier les places & de préparer les ressources a été perfectionné. Mais alors des barbares, combattant d'autres barbares désunis, ne trouvaient, après le premier succès, presque rien qui arrêtât leurs courses. Vaincus quelquefois, ils reparaissaient avec de nouvelles forces.

Godefroy, prince de Danemarck, à qui *Charles le gros* céda enfin une partie de la Hollande en 882, pénètre de la Hollande en Flandre ; ses Normands passent de la Somme à l'Oise sans résistance, prennent & brûlent Pontoise, & arrivent par eau & par terre devant Paris.

885. Belle résistance des Parisiens.

Les Parisiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris, *Odon* ou *Eudes*, que sa valeur éleva depuis sur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts.

Sigefroy, chef des Normands, pressa le siége avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'art. Les Normands se servirent du bélier pour battre les murs. Cette invention est presque aussi ancienne que celle des murailles ; car les hommes sont aussi industrieux pour détruire que pour édifier. Je ne m'écarterai ici qu'un moment de mon sujet, pour observer que le cheval de Troye n'était précisément

que la même machine, laquelle on armait d'une tête de cheval de métal, comme on y mit depuis une tête de bélier, & c'eſt ce que *Pauſanias* nous apprend dans ſa deſcription de la Grèce. Ils firent brèche, & donnèrent trois aſſauts. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête non-ſeulement le comte *Eudes*, mais encore leur évêque *Goslin*, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à ſon peuple, ſe mettait ſur la brèche, le caſque en tête, un carquois ſur le dos, & une hache à ſa ceinture ; & ayant planté la croix ſur le rempart, combattait à ſa vue. Il paraît que cet évêque avait dans la ville autant d'autorité pour le moins que le comte *Eudes*, puiſque ce fut à lui que *Sigefroy* s'était d'abord adreſſé, pour entrer par ſa permiſſion dans Paris. Ce prélat mourut de ſes fatigues au milieu du ſiége, laiſſant une mémoire reſpectable & chère ; car s'il arma des mains que la religion réſervait ſeulement au miniſtère de l'autel, il les arma pour cet autel même & pour ſes citoyens, dans la cauſe la plus juſte, & pour la défenſe la plus néceſſaire, première loi naturelle, qui eſt toujours au-deſſus des lois de convention. Ses confrères ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des chrétiens. Peut-être ſi l'apothéoſe eſt due à quelques hommes, eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce prélat qui combattit & mourut pour ſon pays, que tant d'hommes obſcurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au monde.

Evêque courageux & grand homme.

Les Normands tinrent la ville aſſiégée une année & demie : les Pariſiens éprouvèrent toutes les horreurs

qu'entraînent dans un long siége la famine & la contagion qui en sont les suites, & ne furent point ébranlés. Au bout de ce temps, l'empereur *Charles le gros*, roi de France, parut enfin à leur secours sur le mont de Mars, qu'on appelle aujourd'hui *Montmartre*; mais il n'osa pas attaquer les Normands : il ne vint que pour acheter encore une trève honteuse. Ces barbares quittèrent Paris pour aller assiéger Sens & piller la Bourgogne, tandis que *Charles* alla dans Mayence assembler ce parlement qui lui ôta un trône dont il était si indigne.

Les Normands continuèrent leurs dévastations; mais, quoiqu'ennemis du nom chrétien, il ne leur vint jamais en pensée de forcer personne à renoncer au christianisme. Ils étaient à peu près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui, en cherchant au cinquième siècle de nouvelles terres, loin d'imposer une religion aux Romains, s'accommodèrent aisément de la leur : ainsi les Turcs, en pillant l'empire des Califes, se sont soumis à la religion mahométane.

Enfin *Rolon* ou *Raoul*, le plus illustre de ces brigands du Nord, après avoir été chassé du Danemarck, ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles aventures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la faiblesse de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où ses compatriotes étaient déjà établis; mais après deux victoires inutiles, il tourna du côté de la France, que d'autres Normands savaient ruiner, mais qu'ils ne savaient pas asservir.

Rolon s'établit à Rouen.

Rolon fut le seul de ces barbares qui cessa d'en

mériter le nom, en cherchant un établiſſement fixe. Maître de Rouen ſans peine, au lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint ſa place d'armes; de-là il volait tantôt en Angleterre, tantôt en France, feſant la guerre avec politique comme avec fureur. La France était expirante ſous le règne de *Charles le ſimple*, roi de nom, & dont la monarchie était encore plus démembrée par les ducs, par les comtes & par les barons ſes ſujets, que par les Normands. *Charles le gros* n'avait donné que de l'or aux barbares : *Charles le ſimple* offrit à *Rolon* ſa fille & des provinces.

Raoul demanda d'abord la Normandie; & on fut 912.
trop heureux de la lui céder. Il demanda enſuite la Bretagne; on diſputa : mais il fallut la céder encore avec des clauſes que le plus fort explique toujours à ſon avantage. Ainſi la Bretagne, qui était tout à l'heure un royaume, devient un fief de la Neuſtrie; & la Neuſtrie, qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie du nom de ſes uſurpateurs, fut un Etat ſéparé, dont les ducs rendaient un vain hommage à la couronne de France.

Baſſeſſe de la cour de France.

L'archevêque de Rouen ſut perſuader à *Rolon* de ſe faire chrétien. Ce prince embraſſa volontiers une religion qui affermiſſait ſa puiſſance.

Les véritables conquérans ſont ceux qui ſavent faire des lois. Leur puiſſance eſt ſtable; les autres ſont des torrens qui paſſent. *Rolon*, paiſible, fut le ſeul légiſlateur de ſon temps dans le continent chrétien. On ſait avec quelle inflexibilité il rendit la juſtice. Il abolit le vol chez les Danois, qui n'avaient juſque-là vécu que de rapine. Long-temps après

lui, ſon nom prononcé était un ordre aux officiers de juſtice d'accourir pour réprimer la violence ; & de-là eſt venu cet uſage de la clameur de *Haro*, ſi connue en Normandie. Le ſang des Danois & des Francs mêlés enſemble produiſit enſuite dans ce pays ces héros qu'on verra conquérir l'Angleterre, Naples & Sicile.

CHAPITRE XXVI.

De l'Angleterre vers le neuvième ſiècle. Alfred le grand.

Les Anglais, ce peuple devenu puiſſant, célèbre par le commerce & par la guerre, gouverné par l'amour de ſes propres lois & de la vraie liberté, qui conſiſte à n'obéir qu'aux lois, n'étaient rien alors de ce qu'ils ſont aujourd'hui.

Ils n'étaient échappés du joug des Romains que pour tomber ſous celui de ces Saxons, qui, ayant conquis l'Angleterre vers le ſixième ſiècle, furent conquis au huitième par *Charlemagne* dans leur propre pays natal. Ces uſurpateurs partagèrent
828. l'Angleterre en ſept petits cantons malheureux, qu'on appela royaumes. Ces ſept provinces s'étaient enfin réunies ſous le roi *Egbert* de la race Saxonne, lorſque les Normands vinrent ravager l'Angleterre, auſſi-bien que la France. On prétend qu'en 852 ils remontèrent la Tamiſe avec trois cents voiles. Les Anglais ne ſe défendirent guère mieux que les Francs. Ils payèrent comme eux leurs vainqueurs. Un roi nommé *Ethelbert* ſuivit le malheureux exemple de *Charles le chauve*. Il donna de l'argent ;

la même faute eut la même punition. Les pirates se servirent de cet argent pour mieux subjuguer le pays. Ils conquirent la moitié de l'Angleterre. Il fallait que les Anglais, nés courageux, & défendus par leur situation., eussent dans leur gouvernement des vices bien essentiels, puisqu'ils furent toujours assujettis par des peuples qui ne devaient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévastations qui désolèrent cette île, surpasse encore ce qu'on vient de voir en France. Il y a des temps où la terre entière n'est qu'un théâtre de carnage, & ces temps sont trop fréquens.

Le lecteur respire enfin un peu, lorsque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand homme qui tire sa patrie de la servitude, & qui la gouverne en bon roi.

Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'*Alfred le grand*, qui rendit ces services à sa patrie, supposé que tout ce qu'on raconte de lui soit véritable.

Il succédait à son frère *Ethelrede I* qui ne lui laissa qu'un droit contesté sur l'Angleterre, partagée plus que jamais en souverainetés, dont plusieurs étaient possédées par les Danois. De nouveaux pirates venaient encore presque chaque année disputer aux premiers usurpateurs le peu de dépouilles qui pouvaient rester. 872.

Alfred, n'ayant pour lui qu'une province de l'Ouest, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares, & abandonné de tout le monde. Il ne se retira point à Rome dans le collége anglais, comme *Butred* son oncle, devenu roi d'une petite

province, & chaſſé par les Danois ; mais ſeul & ſans ſecours, il voulut périr ou venger ſa patrie. Il ſe cacha ſix mois chez un berger dans une chaumière environnée de marais. Le ſeul comte de *Dévon*, qui défendait encore un faible château, ſavait ſon ſecret. Enfin, ce comte ayant raſſemblé des troupes, & gagné quelque avantage, *Alfred*, couvert des haillons d'un berger, oſa ſe rendre dans le camp des Danois, en jouant de la harpe. Voyant ainſi par ſes yeux la ſituation du camp & ſes défauts, inſtruit d'une fête que les barbares devaient célébrer, il court au comte de *Dévon* qui avait des milices prêtes ; il revient aux Danois avec une petite troupe, mais déterminée ; il les ſurprend, & remporte une victoire complète. La diſcorde diviſait alors les Danois. *Alfred* fut négocier comme combattre ; &, ce qui eſt étrange, les Anglais & les Danois le reconnurent unanimement pour roi. Il n'y avait plus à réduire que Londres ; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'oppoſa aux deſcentes des autres, & s'appliqua enſuite pendant douze années d'une poſſeſſion paiſible à policer ſa patrie. Ses lois furent douces, mais ſévèrement exécutées. C'eſt lui qui fonda les jurés, qui partagea l'Angleterre en shires ou comtés, & qui le premier encouragea ſes ſujets à commercer. Il prêta des vaiſſeaux & de l'argent à des hommes entreprenans & ſages, qui allèrent juſqu'à Alexandrie ; & de là, paſſant l'iſthme de Suez, trafiquèrent dans la mer de Perſe. Il inſtitua des milices, il établit divers conſeils, mit partout la règle, & la paix qui en eſt la ſuite.

Qui croirait même que cet *Alfred*, dans des temps d'une ignorance générale, osa envoyer un vaisseau pour tenter de trouver un passage aux Indes par le nord de l'Europe & de l'Asie? On a la relation de ce voyage écrite en anglo-saxon & traduite en latin à Coppenhague, à la prière du comte de *Plelo*, ambassadeur de *Louis XV*. *Alfred* est le premier auteur de ces tentatives hardies que les Anglais, les Hollandais & les Russes ont faites dans nos derniers temps. On voit par-là combien ce prince était au-dessus de son siècle.

Il n'est point de véritablement grand homme qui n'ait un bon esprit. *Alfred* jeta les fondemens de l'académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare n'en avait presque point. Il se plaignait qu'il n'y eût pas alors un prêtre anglais qui sût le latin. Pour lui, il le savait. Il était même assez bon géomètre pour ce temps-là. Il possédait l'histoire. On dit même qu'il fesait des vers en anglo-saxon. Les momens qu'il ne donnait pas aux soins de l'Etat, il les donnait à l'étude. Une sage économie le mit en état d'être libéral. On voit qu'il rebâtit plusieurs églises, mais aucun monastère. Il pensait sans doute que dans un Etat désolé qu'il fallait repeupler, il eût mal servi sa patrie en favorisant trop ces familles immenses sans père & sans enfans, qui se perpétuent aux dépens de la nation: aussi ne fut-il pas mis au nombre des saints; mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain, qui, sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches.

CHAPITRE XXVII.

De l'Espagne & des musulmans maures, aux huitième & neuvième siècles.

L'Espagne qui résista aux Romains ne résista point aux barbares.

VOUS avez vu des Etats bien malheureux & bien mal gouvernés ; mais l'Espagne, dont il faut tracer le tableau, fut plongée long-temps dans un état plus déplorable. Les barbares dont l'Europe fut inondée au commencement du cinquième siècle, ravagèrent l'Espagne comme les autres pays. Pourquoi l'Espagne, qui s'était si bien défendue contre les Romains, céda-t-elle tout d'un coup aux barbares ? C'est qu'elle était composée de patriotes lorsque les Romains l'attaquèrent ; mais sous le joug des Romains, elle ne fut plus composée que d'esclaves, maltraités par des maîtres amollis ; elle fut donc tout d'un coup la proie des Suèves, des Alains, des Vandales. Aux Vandales succédèrent les Visigoths, qui commencèrent à s'établir dans l'Aquitaine & dans la Catalogne ; tandis que les Ostrogoths détruisaient le siége de l'empire romain en Italie. Ces Ostrogoths & ces Visigoths étaient, comme on sait, chrétiens ; non pas de la communion romaine, non pas de la communion des empereurs d'Orient, qui régnaient alors, mais de celle qui avait été long-temps reçue de l'Eglise grecque, & qui croyait au CHRIST sans le croire égal à DIEU.

Ariens en Espagne.

Les Espagnols, au contraire, étaient attachés au rite romain ; ainsi les vainqueurs étaient d'une religion, & les vaincus d'une autre, ce qui appesantissait

encore l'esclavage. Les diocèses étaient partagés en évêques ariens & en évêques athanasiens, comme en Italie ; partage qui augmentait encore les malheurs publics. Les rois visigoths voulurent faire en Espagne ce que fit, comme nous l'avons vu, le roi lombard *Rotharis* en Italie, & ce qu'avait fait *Constantin* à son avénement à l'empire : c'était de réunir par la liberté de conscience les peuples divisés par les dogmes.

Le roi visigoth *Leuvigilde* prétendit réunir ceux qui croyaient à la consubstantialité, & ceux qui n'y croyaient pas. Son fils *Herminigilde* se révolta contre lui ; il y avait encore alors un roitelet Suève, qui possédait la Galice, & quelques places aux environs. Le fils rebelle se ligua avec ce Suève, & fit long-temps la guerre à son père ; enfin, n'ayant jamais voulu se soumettre, il fut vaincu, pris dans Cordoue, & tué par un officier du roi. L'Eglise romaine en a fait un saint, ne considérant en lui que la religion romaine, qui fut le prétexte de sa révolte. Révolte de *St Herminigilde.*

Cette mémorable aventure arriva en 584, & je ne la rapporte que comme un des exemples de l'état funeste où l'Espagne était réduite.

Ce royaume des Visigoths n'était point héréditaire ; les évêques qui eurent d'abord en Espagne la même autorité qu'ils acquirent en France, du temps des Carlovingiens, fesaient & défesaient les rois, avec les principaux seigneurs. Ce fut une nouvelle source de troubles continuels ; par exemple, ils élurent le bâtard *Liuva*, au mépris de ses frères légitimes ; & ce *Liuva* ayant été assassiné par un

capitaine goth nommé *Vitteric*, ils élurent ce *Vitteric* ſans difficulté.

Imbécillité du roi *Vamba*.

Un de leurs meilleurs rois, nommé *Vamba*, dont nous avons déjà parlé, étant tombé malade, fut revêtu d'un ſac de pénitent, & ſe foumit à la pénitence publique qui devait, dit-on, le guérir; il guérit en effet; mais en qualité de pénitent, on lui déclara qu'il n'était pas capable des fonctions de la royauté, & il fut mis ſept jours dans un monaſtère. Cet exemple fut cité en France, à la dépoſition de *Louis le faible*. (27)

Ce n'était pas ainſi que ſe laiſſaient traiter les premiers conquérans goths, qui ſubjuguèrent les Eſpagnes. Ils fondèrent un empire qui s'étendit de la Provence & du Languedoc à Ceuta & à Tanger en Afrique; mais cet empire ſi mal gouverné périt bientôt. Il y eut tant de rebellions en Eſpagne, qu'enfin le roi *Vitiza* déſarma une partie des ſujets, & fit abattre les murailles de pluſieurs villes. Par cette conduite, il forçait à l'obéiſſance, mais il ſe privait lui-même de ſecours & de retraites. Pour mettre le clergé dans ſon parti, il rendit dans une aſſemblée de la nation un édit, par lequel il était permis aux évêques & aux prêtres de ſe marier.

(27) Il eſt le premier roi qui ait cru ajouter à ſes droits en ſe feſant ſacrer, & il fut le premier que les prêtres chaſſèrent du trône. Obligé, en qualité de pénitent & de moine, de quitter la royauté, il choiſit un ſucceſſeur qui aſſembla un concile à Tolède. Ce concile formé, comme tous ceux d'Eſpagne & des Gaules du même temps, d'un grand nombre d'évêques & de quelques ſeigneurs laïques, déclara les ſujets de *Vamba* dégagés envers lui du ſerment de fidélité, & anathématiſa quiconque ne reconnaîtrait point le nouveau roi, qui ſe garda bien de ſe faire ſacrer. L'aventure de *Vamba* dégoûta les rois d'Eſpagne de cette cérémonie.

Rodrigue, dont il avait assassiné le père, l'assassina à son tour, & fut encore plus méchant que lui. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de la supériorité des musulmans en Espagne. Je ne sais s'il est bien vrai que *Rodrigue* eût violé *Florinde*, nommée la *Cava* ou la *Méchante*, fille malheureusement célèbre du comte *Julien*, & si ce fut pour venger son honneur que ce comte appela les Maures. Peut-être l'aventure de la *Cava* est copiée en partie sur celle de *Lucrèce*; & ni l'une ni l'autre ne paraît appuyée sur des monumens bien authentiques. Il paraît que pour appeler les Africains, on n'avait pas besoin du prétexte d'un viol, qui est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Déjà, sous le roi *Vamba*, le comte *Hervig*, depuis roi, avait fait venir une armée de Maures. *Opas*, archevêque de Séville, qui fut le principal instrument de la grande révolution, avait des intérêts plus chers à soutenir que la pudeur d'une fille. Cet évêque, fils de l'usurpateur *Vitiza* détrôné & assassiné par l'usurpateur *Rodrigue*, fut celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la seconde fois. Le comte *Julien*, gendre de *Vitiza*, trouvait dans cette seule alliance assez de raisons pour se soulever contre le tyran. Un autre évêque, nommé *Torizo*, entre dans la conspiration d'*Opas* & du comte. Y a-t-il apparence que deux évêques se fussent ligués ainsi avec les ennemis du nom chrétien, s'il ne s'était agi que d'une fille?

Histoire du comte *Julien* & de *Florinde*, très-suspecte.

Deux évêques appellent les musulmans en Espagne.

Les Mahométans étaient maîtres, comme ils le sont encore, de toute cette partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Romains. Ils venaient d'y jeter les premiers fondemens de la ville de Maroc, près

du mont Atlas. Le calife *Valid Almanzor*, maître de cette belle partie de la terre, résidait à Damas en Syrie. Son vice-roi *Muzza*, qui gouvernait l'Afrique, fit par un de ses lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son général *Tarif*, qui gagna, en 714, cette célèbre bataille dans les plaines de Xerès, où *Rodrigue* perdit la vie. On prétend que les Sarrazins ne tinrent pas leurs promesses à *Julien*, dont ils se défiaient sans doute. L'archevêque *Opas* fut plus satisfait d'eux. Il prêta serment de fidélité aux Mahométans, & conserva sous eux beaucoup d'autorité sur les églises chrétiennes, que les vainqueurs toléraient.

Veuve d'un roi d'Espagne, épouse d'un mahométan.

Pour le roi *Rodrigue*, il fut si peu regretté, que sa veuve *Egilone* épousa publiquement le jeune *Abdalis*, fils du conquérant *Muzza*, dont les armes avaient fait périr son mari, & réduit en servitude son pays & sa religion.

Les vainqueurs n'abusèrent point du succès de leurs armes; ils laissèrent aux vaincus leurs biens, leurs lois, leur culte, satisfaits d'un tribut & de l'honneur de commander. Non-seulement la veuve du roi *Rodrigue* épousa le jeune *Abdalis*, mais à son exemple, le sang des Maures & des Espagnols se mêla souvent. Les Espagnols, si scrupuleusement attachés depuis à leur religion, la quittèrent en assez grand nombre pour qu'on leur donnât alors le nom de Mosarabes, qui signifiait, dit-on, moitié Arabes, au lieu de celui de Visigoths que portait auparavant leur royaume. Ce nom de Mosarabes n'était point outrageant, puisque les Arabes étaient les plus clémens de tous le conquérans de la terre, & qu'ils

apportèrent

apportèrent en Eſpagne de nouvelles ſciences & de nouveaux arts.

L'Eſpagne avait été ſoumiſe en quatorze mois à l'empire des califes, à la réſerve des cavernes & des rochers de l'Aſturie. Le goth, *Pélage Teudomer*, parent du dernier roi *Rodrigue*, caché dans ces retraites, y conſerva ſa liberté. Je ne ſais comment on a pu donner le nom de roi à ce prince, qui en était peut-être digne, mais dont toute la royauté ſe borna à n'être point captif. Les hiſtoriens eſpagnols, & ceux qui les ont ſuivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en ſa faveur, lui établiſſent une cour, lui donnent ſon fils *Favila* & ſon gendre *Alfonſe* pour ſucceſſeurs tranquilles dans ce prétendu royaume. Mais comment dans ce temps-là même les mahométans, qui ſous *Abdérame*, vers l'an 734, ſubjuguèrent la moitié de la France, auraient-ils laiſſé ſubſiſter derrière les Pyrenées ce royaume des Aſturies? C'était beaucoup pour les chrétiens de pouvoir ſe réfugier dans ces montagnes & d'y vivre de leurs courſes, en payant tribut aux mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759, que les chrétiens commencèrent à tenir tête à leurs vainqueurs, affaiblis par les victoires de *Charles Martel*, & par leurs diviſions; mais eux-mêmes, plus diviſés entr'eux que les mahométans, retombèrent bientôt ſous le joug. *Mauregat*, à qui il a plu aux hiſtoriens de donner le titre de roi, eut 783.
la permiſſion de gouverner les Aſturies & quelques terres voiſines, en rendant hommage & en payant tribut. Il ſe ſoumit ſurtout à fournir cent belles filles tous les ans pour le ſérail d'*Abdérame*. Ce fut

long-temps la coutume des Arabes d'exiger de pareils tributs, & aujourd'hui les caravanes, dans les préfens qu'ils font aux Arabes du défert, offrent toujours des filles nubiles.

Cette coutume eft immémoriale. Un des anciens livres juifs, nommé en grec *Exode*, rapporte qu'un *Eléazar* prit trente-deux mille pucelles dans le défert affreux du Madian. De ces trente-deux mille vierges on n'en facrifia que trente-deux au dieu d'*Eléazar:* le refte fut abandonné aux prêtres & aux foldats pour peupler.

On donne pour fucceffeur à ce *Mauregat* un diacre nommé *Vérémond*, chef de ces montagnards réfugiés, fefant le même hommage & payant le même nombre de filles qu'il était obligé de fournir fouvent. Eft-ce là un royaume, & font-ce là des rois ?

Après la mort d'*Abdérame*, les émirs des provinces d'Efpagne voulurent être indépendans. On a vu dans l'article de *Charlemagne*, qu'un d'eux, nommé *Ibna*, eut l'imprudence d'appeler ce conquérant à fon fecours. S'il y avait eu alors un véritable royaume chrétien en Efpagne, *Charles* n'eût-il pas protégé ce royaume par fes armes, plutôt que de fe joindre à des mahométans? Il prit cet émir fous fa protection, & fe fit rendre hommage des terres qui font entre l'Ebre & les Pyrenées, que les mufulmans gardèrent. On voit en 794 le maure *Abutar* rendre hommage à *Louis le débonnaire*, qui gouvernait l'Aquitaine fous fon père avec le titre de roi.

Quelque temps après, les divifions augmentèrent chez les maures d'Efpagne. Le confeil de *Louis le débonnaire* en profita; fes troupes affiégèrent deux

ans Barcelone, & *Louis* y entra en triomphe en 796. Voilà le commencement de la décadence des maures. Ces vainqueurs n'étaient plus soutenus par les Africains & par les califes dont ils avaient secoué le joug. Les successeurs d'*Abdérame*, ayant établi le siége de leur royaume à Cordoue, étaient mal obéis des gouverneurs des autres provinces.

Alfonse, de la race de *Pélage*, commença, dans ces conjonctures heureuses, à rendre considérables les chrétiens espagnols retirés dans les Asturies. Il refusa le tribut ordinaire à des maîtres contre lesquels il pouvait combattre; & après quelques victoires, il se vit maître paisible des Asturies & de Léon au commencement du neuvième siècle.

Alfonse le chaste : pourquoi?

C'est par lui qu'il faut commencer de retrouver en Espagne des rois chrétiens. Cet *Alfonse* était artificieux & cruel. On l'appelle *le chaste*, parce qu'il fut le premier qui refusa les cent filles aux maures. On ne songe pas qu'il ne soutint point la guerre pour avoir refusé le tribut, mais que voulant se soustraire à la domination des maures, & ne plus être tributaire, il fallait bien qu'il refusât les cent filles ainsi que le reste.

Les succès d'*Alfonse*, malgré beaucoup de traverses, enhardirent les chrétiens de Navarre à se donner un roi. Les Arragonais levèrent l'étendard sous un comte : ainsi sur la fin de *Louis le débonnaire*, ni les Maures ni les Français n'eurent plus rien dans ces contrées stériles; mais le reste de l'Espagne obéissait aux rois musulmans. Ce fut alors que les Normands ravagèrent les côtes d'Espagne; mais étant repoussés, ils retournèrent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être furpris que les Epagnols des Afturies, de Léon, d'Arragon, aient été alors des barbares. La guerre qui avait fuccédé à la fervitude, ne les avait pas polis. Ils étaient dans une fi profonde ignorance, qu'un *Alfonfe*, roi de Léon & des Afturies, furnommé *le grand*, fut obligé de livrer l'éducation de fon fils à des précepteurs mahométans.

Je ne ceffe d'être étonné, quand je vois quels titres les hiftoriens prodiguent aux rois. Cet *Alfonfe* qu'ils appellent *le grand*, fit crever les yeux à fes quatre frères. Sa vie n'eft qu'un tiffu de cruautés & de perfidies. Ce roi finit par faire révolter contre lui fes fujets, & fut obligé de céder fon petit royaume à fon fils *Dom Garcie*, l'an 910.

Ce titre de *Dom* était un abrégé de *dominus*, titre qui parut trop ambitieux à l'empereur *Augufte*, parce qu'il fignifiait *Maître*, & que depuis on donna aux bénédictins, aux feigneurs efpagnols, & enfin aux rois de ce pays. Les feigneurs de terres commencèrent alors à prendre le titre de *rich-homes*, *ricos hombres:* riche fignifiait poffeffeur de terres ; car dans ces temps-là il n'y avait point parmi les chrétiens d'Efpagne d'autres richeffes. La grandeffe n'était point encore connue. Le titre de grand ne fut en ufage que trois fiècles après, fous *Alfonfe le fage*, dixième du nom, roi de Caftille dans le temps que l'Efpagne commençait à devenir floriffante.

CHAPITRE XXVIII.

Puissance des musulmans en Asie & en Europe aux huitième & neuvième siècles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape Léon IV.

LES mahométans, qui perdaient cette partie de l'Espagne qui confine à la France, s'étendaient partout ailleurs. Si j'envisage leur religion, je la vois embrassée dans l'Inde & sur les côtes orientales de l'Afrique, où ils trafiquaient. Si je regarde leurs conquêtes : d'abord le calife *Aaron-al-Raschild*, ou *le juste*, impose un tribut de soixante & dix mille écus d'or par an à l'impératrice *Irène*. L'empereur *Nicéphore* ayant ensuite refusé de payer le tribut, *Aaron* prend l'île de Chypre, & vient ravager la Grèce. *Almamon* son petit-fils, prince d'ailleurs si recommandable par son amour pour les sciences & par son savoir, s'empare par ses lieutenans de l'île de Crète, en 826. Les musulmans bâtirent Candie, qu'ils ont reprise de nos jours. *Aaron-al-Raschild.*

En 828, les mêmes Africains qui avaient subjugué l'Espagne, & fait des incursions en Sicile, reviennent encore désoler cette île fertile, encouragés par un sicilien nommé *Euphemius*, qui ayant, à l'exemple de son empereur *Michel*, épousé une religieuse, poursuivi par les lois que l'empereur s'était rendues favorables, fit à peu près en Sicile ce que le comte *Julien* avait fait en Espagne.

Ni les empereurs grecs, ni ceux d'Occident, ne

purent alors chasser de Sicile les musulmans : tant l'Orient & l'Occident étaient mal gouvernés. Ces conquérans allaient se rendre maîtres de l'Italie, s'ils avaient été unis ; mais leurs fautes sauvèrent Rome, comme celles des Carthaginois la sauvèrent autrefois. Ils partent de Sicile en 846 avec une flotte nombreuse. Ils entrent par l'embouchure du Tibre, & ne trouvant qu'un pays presque désert, ils vont assiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche église de St Pierre hors des murs, ils levèrent le siége pour aller combattre une armée de Français qui venait secourir Rome sous un général de l'empereur *Lothaire*. L'armée française fut battue, mais la ville rafraîchie fut manquée ; & cette expédition, qui devait être une conquête, ne devint, par la mésintelligence, qu'une incursion de barbares. Ils revinrent bientôt après avec une armée formidable, qui semblait devoir détruire l'Italie, & faire une bourgade mahométane de la capitale du christianisme. Le pape *Léon IV*, prenant dans ce danger une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* semblaient abandonner, se montra digne en défendant Rome d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'église à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitans de Naples & de Gaiète à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre deux des otages, sachant bien que ceux qui sont assez puissans pour nous secourir, le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrazins à leur descente, non

Pape *Léon*.

pas en équipage de guerrier, ainſi qu'en avait uſé *Goſlin* évêque de Paris dans une occaſion encore plus preſſante, mais comme un pontiſe qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la ſureté de ſes ſujets. Il était né romain. Le 849.
courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.

Son courage & ſes ſoins furent ſecondés. On reçut les Sarrazins courageuſement à leur deſcente; & la tempête ayant diſſipé la moitié de leurs vaiſſeaux, une partie de ces conquérans échappés au naufrage fut miſe à la chaîne. Le pape rendit ſa victoire utile, en feſant travailler aux fortifications de Rome & à ſes embelliſſemens les mêmes mains qui devaient les détruire. Les mahométans reſtèrent cependant maîtres du Garillan, entre Capoue & Gaiète, mais plutôt comme une colonie de corſaires indépendans, que comme des conquérans diſciplinés.

Je vois donc au neuvième ſiècle les muſulmans redoutables à la fois à Rome & à Conſtantinople, maîtres de la Perſe, de la Syrie, de l'Arabie; de toutes les côtes d'Afrique juſqu'au mont Atlas, des trois quarts de l'Eſpagne. Mais ces conquérans ne forment pas une nation, comme les Romains qui, étendus preſqu'autant qu'eux, n'avaient fait qu'un ſeul peuple.

Sous le fameux calife *Almamon*, vers l'an 815, un peu après la mort de *Charlemagne*, l'Egypte était indépendante, & le Grand-Caire fut la réſidence

d'un autre calife. Le prince de la Mauritanie Tangitane, sous le titre de *Miramolin*, était maître absolu de l'empire de Maroc. La Nubie & la Libye obéissaient à un autre calife. Les *Abdérames*, qui avaient fondé le royaume de Cordoue, ne purent empêcher d'autres mahométans de fonder celui de Tolède. Toutes ces nouvelles dynasties révéraient dans le calife le successeur de leur prophète. Ainsi que les chrétiens allaient en foule en pélerinage à Rome, les mahométans de toutes les parties du monde allaient à la Mecque, gouvernée par un shérif que nommait le calife ; & c'était principalement par ce pélerinage que le calife, maître de la Mecque, était vénérable à tous les princes de sa croyance. Mais ces princes, distinguant la religion de leurs intérêts, dépouillaient le calife en lui rendant hommage.

CHAPITRE XXIX.

De l'empire de Constantinople aux huitième & neuvième siècles

TANDIS que l'empire de *Charlemagne* se démembrait, que les inondations des Sarrazins & des Normands désolaient l'Occident, l'empire de Constantinople subsistait comme un grand arbre, vigoureux encore, mais déjà vieux, dépouillé de quelques racines, & assailli de tous côtés par la tempête. Cet empire n'avait plus rien en Afrique ; la Syrie

& une partie de l'Asie mineure lui étaient enlevées. Il défendait contre les musulmans ses frontières vers l'orient de la mer noire ; & tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il aurait pu au moins se fortifier contr'eux par cet usage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube, & vers le bord occidental de la mer noire, d'autres ennemis le ravageaient. Une nation de Scythes, nommée les Abares ou Avares, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient son nom, désolaient tous ces beaux climats de la Romanie, où *Adrien* & *Trajan* avaient construit de si belles villes, & ces grands chemins desquels il ne subsiste plus que quelques chaussées.

Les Abares surtout, répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche, se jetaient tantôt sur l'empire d'Orient, tantôt sur celui de *Charlemagne*. Ainsi des frontières de la Perse à celles de France, la terre était en proie à des incursions presque continuelles.

Horreurs abominables des empereurs chrétiens-grecs.

Si les frontières de l'empire grec étaient toujours resserrées & toujours désolées, la capitale était le théâtre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces formait le caractère qui régnait à la cour. En effet, quel spectacle nous présente Constantinople? *Maurice* & ses cinq enfans massacrés : *Phocas* assassiné pour prix de ses meurtres & de ses incestes : *Constantin* empoisonné par l'impératrice *Martine*, à qui on arrache la langue, tandis qu'on coupe le nez à *Héracléonas* son fils : *Constant* qui fait égorger son frère : *Constant* assommé dans un bain par ses domestiques : *Constantin Pogonat* qui fait crever les

yeux à ſes deux frères : *Juſtinien II* ſon fils prêt à faire à Conſtantinople ce que *Théodoſe* fit à Theſſalonique, ſurpris, mutilé & enchaîné par *Léonce*, au moment qu'il allait faire égorger les principaux citoyens : *Léonce* bientôt traité lui-même comme il avait traité *Juſtinien II* ; ce *Juſtinien* rétabli, feſant couler ſous ſes yeux dans la place publique le ſang de ſes ennemis, & périſſant enfin ſous la main d'un bourreau : *Philippe Bardanès* détrôné & condamné à perdre les yeux : *Léon l'Iſaurien* & *Conſtantin Copronyme* morts à la vérité dans leur lit, mais après un règne ſanguinaire, auſſi malheureux pour le prince que pour les ſujets : l'impératrice *Irène*, la première femme qui monta ſur le trône des *Céſars*, & la première qui fit périr ſon fils pour régner : *Nicéphore* ſon ſucceſſeur, déteſté de ſes ſujets, pris par les Bulgares, décollé, ſervant de pâture aux bêtes, tandis que ſon crâne ſert de coupe à ſon vainqueur : enfin *Michel Curopalate*, contemporain de *Charlemagne*, confiné dans un cloître, & mourant ainſi moins cruellement, mais plus honteuſement que ſes prédéceſſeurs. C'eſt ainſi que l'empire eſt gouverné pendant trois cents ans. Quelle hiſtoire de brigands obſcurs, punis en place publique pour leurs crimes, eſt plus horrible & plus dégoûtante ?

Cependant il faut pourſuivre : il faut voir au neuvième ſiècle *Léon l'Arménien*, brave guerrier, mais ennemi des images, aſſaſſiné à la meſſe dans le temps qu'il chantait une antienne : ſes aſſaſſins s'applaudiſſant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de priſon un officier, nommé *Michel le bègue*, condamné à la mort par le ſénat, & qui, au lieu d'être

exécuté, reçoit la pourpre impériale. Ce fut lui qui, étant amoureux d'une religieuse, se fit prier par le sénat de l'épouser, sans qu'aucun évêque osât être d'un sentiment contraire. Ce fait est d'autant plus digne d'attention, que presqu'en même temps on voit *Euphemius* en Sicile, poursuivi criminellement pour un semblable mariage; & quelque temps après, on condamne à Constantinople le mariage très-légitime de l'empereur *Léon le philosophe*. Où est donc le pays où l'on trouve alors des lois & des mœurs? ce n'est pas dans notre occident.

Cette ancienne querelle des images troublait toujours l'empire. La cour était tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte, selon qu'elle voyait pencher l'esprit du plus grand nombre. *Michel le bègue* commença par les consacrer, & finit par les abattre.

Son successeur *Théophile*, qui régna environ douze ans, depuis 829 jusqu'à 842, se déclara contre ce culte: on a écrit qu'il ne croyait point la résurrection, qu'il niait l'existence des démons, & qu'il n'admettait pas JESUS-CHRIST pour DIEU. Il se peut faire qu'un empereur pensât ainsi; mais faut-il croire, je ne dis pas sur les princes seulement, mais sur les particuliers, la voix des ennemis qui, sans prouver aucun fait, décrient la religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas pensé comme eux?

Ce *Théophile*, fils de *Michel le bègue*, fut presque le seul empereur qui eût succédé paisiblement à son père depuis deux siècles. Sous lui les adorateurs des images furent plus persécutés que jamais. On connaît

aisément par ces longues persécutions, que tous les citoyens étaient divisés.

Il est remarquable que deux femmes aient rétabli les images. L'une est l'impératrice *Irène*, veuve de *Léon IV;* & l'autre l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile*.

Théodora, persécutrice sanguinaire.

Théodora, maîtresse de l'empire d'Orient sous le jeune *Michel* son fils, persécuta à son tour les ennemis des images. Elle porta son zèle ou sa politique plus loin. Il y avait encore dans l'Asie mineure un grand nombre de manichéens qui vivaient paisibles, parce que la fureur d'enthousiasme, qui n'est guère que dans les sectes naissantes, était passée. Ils étaient riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs opinions ou à leurs biens, on fit contr'eux des édits sévères, qui furent exécutés avec cruauté. La persécution leur rendit leur premier fanatisme.
846. On en fit périr des milliers dans les supplices. Le reste désespéré se révolta. Il en passa plus de quarante mille chez les musulmans; & ces manichéens, auparavant si tranquilles, devinrent des ennemis irréconciliables, qui joints aux Sarrazins ravagèrent l'Asie mineure jusqu'aux portes de la ville impériale, dépeuplée par une peste horrible en 842, & devenue un objet de pitié.

La peste, proprement dite, est une maladie particulière aux peuples de l'Afrique, comme la petite vérole. C'est de ces pays qu'elle vient toujours par des vaisseaux marchands. Elle inonderait l'Europe, sans les sages précautions qu'on prend dans nos ports; & probablement l'inattention du gouvernement laissa entrer la contagion dans la ville impériale.

Cette même inattention expoſa l'empire à un autre fléau. Les Ruſſes s'embarquèrent vers le port qu'on nomme aujourd'hui Azoph, ſur la mer noire, & vinrent ravager tous les rivages du Pont-Euxin. Les Arabes d'un autre côté pouſſèrent encore leurs conquêtes par-delà l'Arménie, & dans l'Aſie mineure. Enfin *Michel le jeune*, après un règne cruel
& infortuné, fut aſſaſſiné par *Baſile*, qu'il avait 867.
tiré de la plus baſſe condition pour l'aſſocier à l'empire.

L'adminiſtration de *Baſile* ne fut guère plus heureuſe. C'eſt ſous ſon règne qu'eſt l'époque du grand ſchiſme qui diviſa l'Egliſe grecque de la latine. C'eſt cet aſſaſſin qu'on regarda comme juſte, quand il fit dépoſer le patriarche *Photius*.

Les malheurs de l'empire ne furent pas beaucoup réparés ſous *Léon*, qu'on appela le *philoſophe ;* non qu'il fût un *Antonin*, un *Marc-Aurèle*, un *Julien*, un *Aaron-al-Raſchild*, un *Alfred*, mais parce qu'il était ſavant. Il paſſe pour avoir le premier ouvert un chemin aux Turcs, qui ſi long-temps après ont pris Conſtantinople.

Les Turcs qui combattirent depuis les Sarrazins, & qui, mêlés à eux, furent leur ſoutien & les deſtructeurs de l'empire grec, avaient-ils déjà envoyé des colonies dans ces contrées voiſines du Danube? On n'a guère d'hiſtoires véritables de ces émigrations des barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainſi vécu long-temps. A peine un pays était un peu cultivé, qu'il était envahi par une nation affamée, chaſſée à ſon tour par une autre. Les Gaulois

n'étaient-ils pas defcendus en Italie ? n'avaient-ils pas couru jufque dans l'Afie mineure ? Vingt peuples de la grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles terres ? Les Suiffes n'avaient-ils pas mis le feu à leurs bourgades, pour aller fe tranfplanter en Languedoc, quand *Céfar* les contraignit de retourner labourer leurs terres ? & qu'étaient *Pharamond* & *Clovis*, finon des barbares tranfplantés qui ne trouvèrent point de *Céfar* ?

Malgré tant de défaftres, Conftantinople fut encore long-temps la ville chrétienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable par les arts. Sa fituation feule, par laquelle elle domine fur deux mers, la rendait néceffairement commerçante. La pefte de 842, toute deftructive qu'elle avait été, ne fut qu'un fléau paffager. Les villes de commerce, & où la cour réfide, fe repeuplent toujours par l'affluence des voifins. Les arts méchaniques & les beaux-arts même ne périffent point dans une vafte capitale qui eft le féjour des riches.

Toutes ces révolutions fubites du palais, les crimes de tant d'empereurs égorgés les uns par les autres, font des orages qui ne tombent guère fur des hommes cachés qui cultivent en paix des profeffions qu'on n'envie point.

Les richeffes n'étaient point épuifées : on dit qu'en 857, *Théodora* mère de *Michel*, en fe démettant malgré elle de la régence, & traitée à peu près par fon fils comme *Marie de Médicis* le fut de nos jours par *Louis XIII*, fit voir à l'empereur qu'il y avait dans le tréfor cent neuf mille livres pefant d'or, & trois cents mille livres d'argent.

Un gouvernement sage pouvait donc encore maintenir l'empire dans sa puissance. Il était resserré, mais non tout-à-fait démembré ; changeant d'empereurs, mais toujours uni sous celui qui se revêtait de la pourpre ; enfin plus riche, plus plein de ressources, plus puissant que celui d'Allemagne. Cependant il n'est plus, & l'empire d'Allemagne subsiste encore.

Les horribles révolutions qu'on vient de voir effraient & dégoûtent ; cependant il faut convenir que depuis *Constantin* surnommé *le grand*, l'empire de Constantinople n'avait guère été autrement gouverné ; & si vous en exceptez *Julien* & deux ou trois autres, quel empereur ne souilla pas le trône d'abominations & de crimes ?

CHAPITRE XXX.

De l'Italie, des papes, du divorce de Lothaire, roi de Lorraine, & des autres affaires de l'Eglise aux huitième & neuvième siècles.

Pour ne pas perdre le fil qui lie tant d'événemens, souvenons-nous avec quelle prudence les papes se conduisirent sous *Pepin* & sous *Charlemagne*, comme ils assoupirent habilement les querelles de religion, & comme chacun d'eux établit sourdement les fondemens de la grandeur pontificale.

Leur pouvoir était déjà très-grand, puisque *Grégoire IV* rebâtit le port d'Ostie, & que *Léon IV* fortifia Rome

à ses dépens. Mais tous les papes ne pouvaient être de grands hommes, & toutes les conjonctures ne pouvaient leur être favorables. Chaque vacance de siége causait les mêmes troubles que l'élection d'un roi en produit en Pologne. Le pape élu avait à ménager à la fois le sénat romain, le peuple & l'empereur. La noblesse romaine avait grande part au gouvernement : elle élisait alors deux consuls tous les ans. Elle créait un préfet, qui était une espèce de tribun du peuple. Il y avait un tribunal de douze sénateurs ; & c'étaient ces sénateurs qui nommaient les principaux officiers du duché de Rome. Ce gouvernement municipal avait tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les papes avaient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puissance législative.

Gouvernement de Rome.

S'ils n'étaient pas souverains de Rome, ils ne perdaient aucune occasion d'agir en souverains de l'Eglise d'Occident. Les évêques se constituaient juges des rois, & les papes juges des évêques. Tant de conflits d'autorité, ce mélange de religion, de superstition, de faiblesse, de méchanceté dans toutes les cours, l'insuffisance des lois, tout cela ne peut être mieux connu que par l'aventure du mariage & du divorce de *Lothaire* roi de Lorraine, neveu de *Charles le chauve*.

Polygamie très-ordinaire en Europe chez les princes.

Charlemagne avait répudié une de ses femmes, & en avait épousé une autre, non-seulement avec l'approbation du pape *Etienne*, mais sur ses pressantes sollicitations. Les rois francs, *Gontran*, *Caribert*, *Sigibert*, *Chilperic*, *Dagobert*, avaient eu plusieurs femmes à la fois sans qu'on eût murmuré ; & si c'était un scandale, il était sans trouble. Le temps

change

change tout. *Lothaire* marié avec *Teutberge*, fille d'un duc de la Bourgogne Transjurane, prétend la répudier pour un inceste avec son frère, dont elle est accusée, & épouser sa maîtresse *Valrade*. Toute la suite de cette aventure est d'une singularité nouvelle. D'abord la reine *Teutberge* se justifie par l'épreuve de l'eau bouillante. Son avocat plonge la main dans un vase, au fond duquel il ramasse impunément un anneau béni. Le roi se plaint qu'on a employé la fourberie dans cette épreuve. Il est bien sûr que si elle fut faite, l'avocat de la reine était instruit d'un secret de préparer la peau à soutenir l'action de l'eau bouillante. Aucune académie des sciences n'a de nos jours tenté de connaître sur ces épreuves ce que savaient alors les charlatans.

Aventure d'un roi de Lorraine & de sa femme.

Le succès de cette épreuve passait pour un miracle, pour le jugement de DIEU même ; & cependant *Teutberge*, que le ciel justifie, avoue à plusieurs évêques, en présence de son confesseur, qu'elle est coupable. Il n'y a guère d'apparence qu'un roi qui voulait se séparer de sa femme sur une imputation d'adultère, eût imaginé de l'accuser d'un inceste avec son frère, si le fait n'avait pas été public. On ne va pas supposer un crime si recherché, si rare, si difficile à prouver : il faut d'ailleurs que, dans ces temps-là, ce qu'on appelle aujourd'hui honneur ne fût point du tout connu. Le roi & la reine se couvrent tous deux de honte, l'un par son accusation, l'autre par son aveu. Deux conciles nationaux sont assemblés, qui permettent le divorce.

862.

Le pape *Nicolas I* casse les deux conciles. Il dépose *Gontier* archevêque de Cologne, qui avait été le

Nicolas I juge un roi.

plus ardent dans l'affaire du divorce. *Gontier* écrit auffitôt à toutes les églifes : ,, Quoique le feigneur ,, *Nicolas*, qu'on nomme pape, & qui fe compte ,, pape & empereur, nous ait excommuniés, nous ,, avons réfifté à fa folie. ,, Enfuite dans fon écrit, s'adreffant au pape même : ,, Nous ne recevons ,, point, dit-il, votre maudite fentence ; nous la ,, méprifons ; nous vous rejetons vous-même de ,, notre communion, nous contentant de celle des ,, évêques nos frères que vous méprifez, &c. ,,

Un frère de l'archevêque de Cologne porta lui-même cette proteftation à Rome, & la mit l'épée à la main fur le tombeau où les Romains prétendent que repofent les cendres de *St Pierre*. Mais bientôt après, l'état politique des affaires ayant changé, ce même archevêque changea auffi. Il vint au mont Caffin fe jeter aux genoux du pape *Adrien II*, fucceffeur de *Nicolas*. ,, Je déclare, dit-il, devant DIEU & ,, devant fes faints, à vous, monfeigneur *Adrien*, fou-,, verain pontife, aux évêques qui vous font foumis, ,, & à toute l'affemblée, que je fupporte humblement ,, la fentence de dépofition donnée canoniquement ,, contre moi par le pape *Nicolas*, &c. ,, On fent combien un exemple de cette efpèce affermiffait la fupériorité de l'Eglife romaine, & les conjonctures rendaient ces exemples fréquens.

Excommunications.

Ce même *Nicolas I* excommunie la feconde femme de *Lothaire*, & ordonne à ce prince de reprendre la première. Toute l'Europe prend part à ces événemens. L'empereur *Louis II* frère de *Charles le chauve*, & oncle de *Lothaire*, fe déclare d'abord violemment pour fon neveu contre le pape. Cet empereur, qui

réſidait alors en Italie, menace *Nicolas I;* il y a du ſang répandu, & l'Italie eſt en alarme. On négocie, on cabale de tous côtés. *Teutberge* va plaider à Rome, *Valrade* ſa rivale entreprend le voyage, & n'oſe l'achever. *Lothaire* excommunié s'y tranſporte, & va demander pardon à *Adrien* ſucceſſeur de *Nicolas*, dans la crainte où il eſt que ſon oncle *le chauve*, armé contre lui au nom de l'Egliſe, ne s'empare de ſon royaume de Lorraine. *Adrien II*, en lui donnant la communion dans Rome, lui fait jurer qu'il n'a point uſé des droits du mariage avec *Valrade*, depuis l'ordre que le pape *Nicolas* lui avait donné de s'en abſtenir. *Lothaire* fait ſerment, communie & meurt quelque temps après. Tous les hiſtoriens ne manquent pas de dire qu'il eſt mort en punition de ſon parjure, & que les domeſtiques qui ont juré avec lui ſont morts dans l'année.

Le droit qu'exercèrent en cette occaſion *Nicolas I* & *Adrien II*, était fondé ſur les fauſſes décrétales, déjà regardées comme un code univerſel. Le contrat civil qui unit deux époux, étant devenu un ſacrement, était ſoumis au jugement de l'Egliſe.

Cette aventure eſt le premier ſcandale touchant le mariage des têtes couronnées en Occident. On a vu depuis les rois de France *Robert*, *Philippe I*, *Philippe-Auguſte* excommuniés par les papes pour des cauſes à peu près ſemblables, ou même pour des mariages contractés entre parens très-éloignés. Les évêques nationaux prétendirent long-temps devoir être les juges de ces cauſes. Les pontifes de Rome les évoquèrent toujours à eux.

On n'examine point ici ſi cette nouvelle juriſpru-

dence eſt utile ou dangereuſe ; on n'écrit ni comme juriſconſulte, ni comme controverſiſte : mais toutes les provinces chrétiennes ont été troublées par ces ſcandales. Les anciens Romains, & les peuples orientaux furent plus heureux en ce point. Les droits des péres de famille, le ſecret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curioſité publique. On ne connaît point chez eux de pareils procès au ſujet d'un mariage ou d'un divorce.

Ce deſcendant de *Charlemagne* fut le premier qui alla plaider à trois cents lieues de chez lui devant un juge étranger, pour ſavoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent ſur le point d'être les victimes de ce différend. *Louis le débonnaire* avait été le premier exemple du pouvoir des évêques ſur les empereurs. *Lothaire de Lorraine* fut l'époque du pouvoir des papes ſur les évêques. Il réſulte de toute l'hiſtoire de ces temps-là, que la ſociété avait peu de règles certaines chez les nations occidentales, que les Etats avaient peu de lois, & que l'Egliſe voulait leur en donner.

CHAPITRE XXXI.

De Photius, & du ſchiſme entre l'Orient & l'Occident.

858. LA plus grande affaire que l'Egliſe eût alors, & qui en eſt encore une très-importante aujourd'hui, fut l'origine de la ſéparation totale des Grecs & des Latins. La chaire patriarchale de Conſtantinople étant, ainſi que le trône, l'objet de l'ambition,

était sujette aux mêmes révolutions. L'empereur *Michel III*, mécontent du patriarche *Ignace*, l'obligea à signer lui-même sa déposition, & mit à sa place *Photius*, eunuque du palais, homme d'une grande qualité, d'un vaste génie, & d'une science universelle. Il était grand écuyer & ministre d'Etat. Les évêques, pour l'ordonner patriarche, le firent passer en six jours par tous les degrés. Le premier jour on le fit moine, parce que les moines étaient regardés dans l'Eglise grecque comme fesant partie de la hiérarchie : le second jour il fut lecteur, le troisième sous-diacre, puis diacre, prêtre, & enfin patriarche, le jour de Noël en 858.

Le pape *Nicolas* prit le parti d'*Ignace*, & excommunia *Photius*. Il lui reprochait surtout d'avoir passé de l'état de laïque à celui d'évêque avec tant de rapidité ; mais *Photius* répondait avec raison que *St Ambroise*, gouverneur de Milan, & à peine chrétien, avait joint la dignité d'évêque à celle de gouverneur plus rapidement encore. *Photius* excommunia donc le pape à son tour, & le déclara déposé. Il prit le titre de patriarche œcuménique, & accusa hautement d'hérésie les évêques d'Occident de la communion du pape. Le plus grand reproche qu'il leur fesait, roulait sur la procession du père & du fils. *Des hommes*, dit-il dans une de ses lettres, *sortis des ténèbres de l'Occident, ont tout corrompu par leur ignorance. Le comble de leur impiété est d'ajouter de nouvelles paroles au sacré symbole autorisé par tous les conciles, en disant que le St Esprit ne procède pas du père seulement, mais encore du fils; ce qui est renoncer au christianisme.*

Mépris des Grecs pour l'Eglise latine.

On voit par ce passage & par beaucoup d'autres,

quelle ſupériorité les Grecs affectaient en tout ſur les Latins. Ils prétendaient que l'Egliſe romaine devait tout à la grecque, juſqu'aux noms des uſages, des cérémonies, des myſtères, des dignités. *Baptême, euchariſtie, liturgie, diocèſe, paroiſſe, évêque, prêtre, diacre, moine, égliſe*, tout eſt grec. Ils regardaient les Latins comme des diſciples ignorans, révoltés contre leurs maîtres, dont ils ne ſavaient pas même la langue. Ils nous accuſaient d'ignorer le catéchiſme, enfin de n'être pas chrétiens.

Les autres ſujets d'anathème étaient, que les Latins ſe ſervaient alors communément de pain non-levé pour l'euchariſtie, mangeaient des œufs & du fromage en carême, & que leurs prêtres ne ſe feſaient point raſer la barbe. Etranges raiſons pour brouiller l'Occident avec l'Orient!

Mais quiconque eſt juſte avouera que *Photius* était non-ſeulement le plus ſavant homme de l'Egliſe,
867. mais un grand évêque. Il ſe conduiſit comme *St Ambroiſe*, quand *Baſile* aſſaſſin de l'empereur *Michel* ſe préſenta dans l'égliſe de Sophie : *Vous êtes indigne d'approcher des ſaints myſtères*, lui dit-il à haute voix, *vous qui avez les mains encore ſouillées du ſang de votre bienfaiteur. Photius* ne trouva pas un *Théodoſe* dans *Baſile*. Ce tyran fit une choſe juſte par vengeance. Il rétablit *Ignace* dans le ſiége patriarchal, & chaſſa *Photius*. Rome profita de cette conjoncture pour
869. faire aſſembler à Conſtantinople le huitième concile œcuménique, compoſé de trois cents évêques. Les légats du pape préſidèrent, mais ils ne ſavaient pas le grec, & parmi les autres évêques, très-peu ſavaient le latin. *Photius* y fut univerſellement condamné

comme intrus, & ſoumis à la pénitence publique. On ſigna pour les cinq patriarches avant de ſigner pour le pape, ce qui eſt fort extraordinaire ; car puiſque les légats eurent la première place, ils devaient ſigner les premiers. Mais en tout cela, les queſtions qui partageaient l'Orient & l'Occident ne furent point agitées : on ne voulait que dépoſer *Photius*.

Quelque temps après, le vrai patriarche *Ignace* étant mort, *Photius* eut l'adreſſe de ſe faire rétablir par l'empereur *Baſile*. Le pape *Jean VIII* le reçut à ſa communion, le reconnut, lui écrivit ; & malgré ce huitième concile œcuménique qui avait anathématiſé ce patriarche, le pape envoya ſes légats à un autre concile à Conſtantinople, dans lequel *Photius* 879.
fut reconnu innocent par quatre cents évêques, dont trois cents l'avaient auparavant condamné. Les légats de ce même ſiége de Rome, qui l'avaient anathématiſé, ſervirent eux-mêmes à caſſer le huitième concile œcuménique.

Variations remarquables

Combien tout change chez les hommes ! combien ce qui était faux, devient vrai ſelon les temps ! Les légats de *Jean VIII* s'écrient en plein concile : *Si quelqu'un ne reconnaît pas Photius, que ſon partage ſoit avec Judas*. Le concile s'écrie : *Longues années au patriarche Photius, & au patriarche de Rome Jean*.

Enfin, à la ſuite des actes du concile on voit une lettre du pape à ce ſavant patriarche, dans laquelle il lui dit : *Nous penſons comme vous ; nous tenons pour tranſgreſſeurs de la parole de* DIEU, *nous rangeons avec Judas ceux qui ont ajouté au ſymbole, que le S*[t] *Eſprit procède du Père & du Fils ; mais nous croyons qu'il faut*

user de douceur avec eux, & les exhorter à renoncer à ce blaſphème.

Il eſt donc clair que l'Egliſe romaine & la grecque penſaient alors différemment de ce qu'on penſe aujourd'hui. L'Egliſe romaine adopta depuis la proceſſion du Père & du Fils; & il arriva même qu'en 1274, l'empereur des Grecs *Michel Paléologue*, implorant contre les Turcs une nouvelle croiſade, envoya au ſecond concile de Lyon ſon patriarche & ſon chancelier, qui chantèrent avec le concile en latin *qui ex patre filioque procedit.* Mais l'Egliſe grecque retourna encore à ſon opinion, & ſembla la quitter encore dans la réunion paſſagère qui ſe fit avec *Eugène IV.* Que les hommes apprennent de-là à ſe tolérer les uns les autres. Voilà des variations & des diſputes ſur un point fondamental, qui n'ont ni excité de troubles, ni rempli les priſons, ni allumé les bûchers.

Tolérance néceſſaire.

On a blâmé les déférences du pape *Jean VIII* pour le patriarche *Photius;* on n'a pas aſſez ſongé que ce pontife avait alors beſoin de l'empereur *Baſile.* Un roi de Bulgarie, nommé *Bogoris*, gagné par l'habileté de ſa femme qui était chrétienne, s'était converti, à l'exemple de *Clovis* & du roi *Egbert.* Il s'agiſſait de ſavoir de quel patriarchat cette nouvelle province chrétienne dépendrait. Conſtantinople & Rome ſe la diſputaient. La déciſion dépendait de l'empereur *Baſile.* Voilà en partie le ſujet des complaiſances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Conſtantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce concile, ainſi que dans le précédent, il y eut des *cardinaux.* On

nommait ainsi des prêtres & des diacres qui servaient de conseils aux métropolitains. Il y en avait à Rome comme dans d'autres églises. Ils étaient déjà distingués; mais ils signaient après les évêques & les abbés.

Le pape donna par ses lettres & par ses légats le titre de *votre sainteté* au patriarche *Photius*. Les autres patriarches sont aussi appelés *papes* dans ce concile. C'est un nom grec, commun à tous les prêtres, & qui peu à peu est devenu le titre distinctif du métropolitain de Rome.

L'Eglise de Constantinople dispute la supériorité à celle de Rome.

Il paraît que *Jean VIII* se conduisait avec prudence; car ses successeurs s'étant brouillés avec l'empire grec, & ayant adopté le huitième concile œcuménique de 869, & rejeté l'autre qui absolvait *Photius*, la paix établie par *Jean VIII* fut alors rompue. *Photius* éclata contre l'Eglise romaine, la traita d'hérétique au sujet de cet article du *filioque procedit*, des œufs en carême, de l'eucharistie faite avec du pain sans levain, & de plusieurs autres usages. Mais le grand point de la division était la primatie. *Photius* & ses successeurs voulaient être les premiers évêques du christianisme, & ne pouvaient souffrir que l'évêque de Rome, d'une ville qu'ils regardaient alors comme barbare, séparée de l'empire par sa rebellion, & en proie à qui voudrait s'en emparer, jouît de la préséance sur l'évêque de la ville impériale. Le patriarche de Constantinople avait alors dans son district toutes les églises de la Sicile & de la Pouille; & le Siége romain, en passant sous une domination étrangère, avait perdu à la fois dans ces provinces son patrimoine & ses droits de métropolitain. L'Eglise grecque

méprisait l'Eglise romaine. Les sciences florissaient à Constantinople, mais à Rome tout tombait jusqu'à la langue latine; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'Occident, ce peu de science se ressentait de ces temps malheureux. Les Grecs se vengeaient bien de la supériorité que les Romains avaient eue sur eux depuis le temps de *Lucrèce* & de *Cicéron* jusqu'à *Corneille Tacite*. Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'évêque *Luitprand*, envoyé depuis en ambassade à Constantinople par les *Othons*, rapporte que les Grecs n'appelaient *St Grégoire le grand*, que *Grégoire dialogue*, parce qu'en effet ses dialogues sont d'un homme trop simple. Le temps a tout changé. Les papes sont devenus de grands souverains, Rome le centre de la politesse & des arts, l'Eglise latine savante; & le patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave, évêque d'un peuple esclave.

Photius, qui eut dans sa vie plus de revers que de gloire, fut déposé par des intrigues de cour, & mourut malheureux; mais ses successeurs, attachés à ses prétentions, les soutinrent avec vigueur.

882. Le pape *Jean VIII* mourut encore plus malheureusement. Les annales de Fulde disent qu'il fut assassiné à coups de marteau. Les temps suivans nous feront voir le Siége pontifical souvent ensanglanté, & Rome toujours un grand objet pour les nations, mais toujours à plaindre.

Moine fouetté pour la grâce efficace. Le dogme ne troubla point encore l'Eglise d'Occident : à peine a-t-on conservé la mémoire d'une petite dispute excitée en 846 par un Bénédictin, nommé *Jean Godescalc*, sur la prédestination

& sur la grâce : l'événement fit voir combien il est dangereux de traiter ces matières, & surtout de disputer contre un adversaire puissant. Ce moine, prenant à la lettre plusieurs expressions de *St Augustin*, enseignait la prédestination absolue & éternelle du petit nombre des élus, & du grand nombre des réprouvés. L'archevêque de Reims, *Hincmar*, homme violent dans les affaires ecclésiastiques comme dans les c viles, lui dit *qu'il était prédestiné à être condamné & à être fouetté*. En effet il le fit anathématiser dans un petit concile en 850. On l'exposa tout nud en présence de l'empereur *Charles le chauve*, & il fut fouetté depuis les épaules jusqu'aux jambes par des moines.

Cette dispute impertinente, dans laquelle les deux partis ont également tort, ne s'est que trop renouvelée. Vous verrez chez les Hollandais un synode de Dordrecht, composé des partisans de l'opinion de *Godescalc*, faire pis que fouetter les sectateurs d'*Hincmar*. Vous verrez au contraire en France les jésuites du parti d'*Hincmar* poursuivre autant qu'ils le pourront les jansénistes attachés aux dogmes de *Godescalc*; & ces querelles, qui sont la honte des nations policées, ne finiront que quand il y aura plus de philosophes que de docteurs.

Je ne ferais aucune mention d'une folie épidémique, qui saisit le peuple de Dijon en 844 à l'occasion d'un *St Bénigne*, qui donnait, disait-on, des convulsions à ceux qui priaient sur son tombeau : je ne parlerais pas, dis-je, de cette superstition populaire, si elle ne s'était renouvelée de nos jours avec fureur dans des circonstances toutes pareilles. Convulsionnaires.

Les mêmes folies femblent deftinées à reparaître de temps en temps fur la fcène du monde ; mais auffi le bon fens eft le même dans tous les temps ; & on n'a rien dit de fi fage fur les miracles modernes opérés au tombeau de je ne fais quel diacre de Paris, que ce que dit en 844 un évêque de Lyon fur ceux de Dijon. » Voilà un étrange faint, qui eftropie ceux » qui ont recours à lui : il me femble que les » miracles devraient être faits pour guérir les » maladies, & non pour en donner. »

Ces minuties ne troublaient point la paix en Occident, & les querelles théologiques y étaient alors comptées pour rien, parce qu'on ne penfait qu'à s'agrandir. Elles avaient plus de poids en Orient, parce que les prélats n'y ayant jamais eu de puiffance temporelle, cherchaient à fe faire valoir par les guerres de plume. Il y a encore une autre caufe de la paix théologique en Occident, c'eft l'ignorance qui au moins produifit ce bien parmi les maux infinis dont elle était caufe.

CHAPITRE XXXII.

Etat de l'empire d'Occident à la fin du neuvième fiècle.

L'EMPIRE d'Occident ne fubfifta plus que de nom. *Arnould*, *Arnolfe* ou *Arnold*, bâtard de *Carloman*,
888. fe rendit maître de l'Allemagne; mais l'Italie était partagée entre deux feigneurs, tous deux du fang de *Charlemagne* par les femmes : l'un était un duc de Spolète, nommé *Gui* ; l'autre *Bérenger*, duc de

Frioul, tous deux investis de ces duchés par *Charles le chauve*, tous deux prétendans à l'empire aussi-bien qu'au royaume de France. *Arnould*, en qualité d'empereur, regardait aussi la France comme lui appartenant de droit, tandis que la France, détachée de l'empire, était partagée entre *Charles le simple* qui la perdait, & le roi *Eudes*, grand-oncle de *Hugues-Capet*, qui l'usurpait.

Un *Bozon*, roi d'Arles, disputait encore l'empire. Le pape *Formose*, évêque peu accrédité de la malheureuse Rome, ne pouvait que donner l'onction sacrée au plus fort. Il couronna ce *Gui* de Spolète. L'année d'après il couronna *Bérenger* vainqueur; & 894.
il fut forcé de sacrer enfin cet *Arnould* qui vint assiéger Rome & la prit d'assaut. Le serment équivoque que reçut *Arnould* des Romains prouve que déjà les papes prétendaient à la souveraineté de Rome. Tel était ce serment : „ Je jure par les saints mystè- „ res, que sauf mon honneur, ma loi & ma fidélité „ à monseigneur *Formose* pape, je serai fidelle à „ l'empereur *Arnould*. „

Papes veulent regner à Rome.

Les papes étaient alors en quelque sorte semblables aux califes de Bagdat qui, révérés dans tous les Etats musulmans comme les chefs de la religion, n'avaient plus guère d'autre droit que celui de donner les investitures des royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main; mais il y avait entre les califes & les papes cette différence, que les califes étaient tombés du premier trône de la terre, & que les papes s'élevaient insensiblement.

Les Romains ne veulent plus d'empereur.

Il n'y avait réellement plus d'empire, ni de droit ni de fait. Les Romains, qui s'étaient donnés à

Charlemagne par acclamation, ne voulaient plus reconnaître des bâtards, des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Le peuple romain dans son abaissement, dans son mélange avec tant d'étrangers, conservait encore, comme aujourd'hui, cette fierté secrète que donne la grandeur passée. Il trouvait insupportable que des Bructères, des Cattes, des Marcomans, se dissent les successeurs des *Césars*, & que les rives du Mein & la forêt Hercinie fussent le centre de l'empire de *Titus* & de *Trajan*.

On frémissait à Rome d'indignation, & on riait en même temps de pitié, lorsqu'on apprenait qu'après la mort d'*Arnould*, son fils *Hiludovic*, que nous appelons *Louis*, avait été désigné empereur des Romains à l'âge de trois ou quatre ans, dans un village barbare, nommé Forcheim, par quelques leuds & évêques germains. Cet enfant ne fut jamais compté parmi les empereurs; mais on le regardait dans l'Allemagne comme celui qui devait succéder à *Charlemagne* & aux *Césars*. C'était en effet un étrange empire romain que ce gouvernement qui n'avait alors ni les pays entre le Rhin & la Meuse, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Espagne, ni rien enfin dans l'Italie; & pas même une maison dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'empereur.

Du temps de ce *Louis*, dernier prince allemand du sang de *Charlemagne* par bâtardise, mort en 912, l'Allemagne fut ce qu'était la France, une contrée dévastée par les guerres civiles & étrangères, sous un prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout est révolution dans les gouvernemens:

c'en eſt une frappante que de voir une partie de ces Saxons ſauvages, traités par *Charlemagne* comme les Ilotes par les Lacédémoniens, donner ou prendre au bout de cent douze ans cette même dignité, qui n'était plus dans la maiſon de leur vainqueur. *Othon*, duc de Saxe, après la mort de *Louis*, met 912.
dit-on par ſon crédit la couronne d'Allemagne ſur la tête de *Conrad* duc de Franconie ; & après la mort de *Conrad*, le fils du duc *Othon* de Saxe, *Henri l'oiſeleur*, eſt élu. Tous ceux qui s'étaient 919.
faits princes héréditaires en Germanie, joints aux évêques, feſaient ces élections, & y appelaient alors les principaux citoyens des bourgades.

CHAPITRE XXXIII.

Des fiefs & de l'empire.

LA force qui a tout fait dans ce monde, avait donné l'Italie, & les Gaules aux Romains. Les barbares uſurpèrent leurs conquêtes. Le père de *Charlemagne* uſurpa les Gaules ſur les rois francs. Les gouverneurs ſous la race de *Charlemagne* uſurpèrent tout ce qu'ils purent. Les rois lombards avaient déjà établi des fiefs en Italie. Ce fut le modèle ſur lequel ſe réglèrent les ducs & les comtes dès le temps de *Charles le chauve*. Peu à peu leurs gouvernemens devinrent des patrimoines. Les évêques de pluſieurs grands ſiéges, déjà puiſſans par leur dignité, n'avaient plus qu'un pas à faire pour être princes : & ce pas fut bientôt fait. De-là

Evêques & abbés princes

vient la puiſſance ſéculière des évêques de Mayence, de Cologne,. de Trèves, de Vurtzbourg, & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les archevêques de Reims, de Lyon, de Beauvais, de Langres, de Laon, s'attribuèrent les droits régaliens. Cette puiſſance des eccléſiaſtiques ne dura pas en France; mais en Allemagne elle eſt affermie pour long-temps. Enfin les moines eux-mêmes devinrent princes, les abbés de Fulde, de St Gal, de Kempten, de Corbie, &c. étaient de petits rois dans les pays où, quatre-vingts ans auparavant, ils défrichaient de leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avaient données. Tous ces ſeigneurs, ducs, comtes, marquis, évêques, abbés, rendaient hommage au ſouverain. On a long-temps cherché l'origine de ce gouvernement féodal. Il eſt à croire qu'il n'en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'impoſer un hommage & un tribut au plus faible. On ſait qu'enſuite les empereurs romains donnèrent des terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples dans les vies d'*Alexandre Sévère* & de *Probus*. Les Lombards furent les premiers qui érigèrent des duchés relevant en fief de leur royaume. Spolète & Bénévent furent ſous les rois lombards des duchés héréditaires.

Avant *Charlemagne*, *Taſſillon* poſſédait le duché de Bavière à condition d'un hommage; & ce duché eût appartenu à ſes deſcendans, ſi *Charlemagne*, ayant vaincu ce prince, n'eût dépouillé le père & les enfans.

Bientôt point de ville libre en Allemagne, ainſi

point

point de commerce, point de grandes richesses. Les villes au-delà du Rhin n'avaient pas même de murailles. Cet Etat, qui pouvait être si puissant, était devenu si faible par le nombre & la division de ses maîtres, que l'empereur *Conrad* fut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens, si bien contenus par *Charlemagne*, & soumis depuis par les empereurs de la maison d'Autriche. Mais alors ils semblaient être ce qu'ils avaient été sous *Attila*. Ils ravageaient l'Allemagne, les frontières de la France. Ils descendaient en Italie par le Tirol, après avoir pillé la Bavière, & revenaient ensuite avec les dépouilles de tant de nations.

C'est au règne de *Henri l'oiseleur* que se débrouilla un peu le chaos de l'Allemagne. Ses limites étaient alors le fleuve de l'Oder, la Bohème, la Moravie, la Hongrie, les rivages du Rhin, de l'Escaut, de la Moselle, de la Meuse, & vers le septentrion, la Poméranie & le Holstein étaient ses barrières.

Il faut que *Henri l'oiseleur* fût un des rois les plus dignes de régner. Sous lui les seigneurs de l'Allemagne, si divisés, sont réunis. Le premier 920.
fruit de cette réunion est l'affranchissement du tribut qu'on payait aux Hongrois, & une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Il fit entourer de murailles la plupart des villes d'Allemagne. Il institua des milices. On lui attribua même l'invention de quelques jeux militaires qui donnaient quelques idées des tournois. Enfin l'Allemagne respirait, mais il ne paraît pas qu'elle prétendît être l'empire romain. L'archevêque de Mayence avait

facré *Henri l'oifeleur*. Aucun légat du pape, aucun envoyé des Romains n'y avait affifté. L'Allemagne fembla pendant tout ce règne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainfi fous *Othon le grand*, que les princes allemands, les évêques & les abbés élurent unanimement après la mort de *Henri* fon père. L'héritier reconnu d'un prince puiffant, qui a fondé ou rétabli un Etat, eft toujours plus puiffant que fon père, s'il ne manque pas de courage ; car il entre dans une carrière déjà ouverte, il commence où fon prédéceffeur a fini. Ainfi *Alexandre* avait été plus loin que *Philippe* fon père, *Charlemagne* plus loin que *Pepin;* & *Othon le grand* paffa de beaucoup *Henri l'oifeleur*.

CHAPITRE XXXIV.

D'Othon le grand, au dixième fiècle.

OTHON, qui rétablit une partie de l'empire de *Charlemagne*, étendit comme lui la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Il força les Danois les armes à la main à payer tribut, & à recevoir le
948. baptême qui leur avait été prêché un fiècle auparavant, & qui était prefqu'entièrement aboli.

Ces Danois ou Normands qui avaient conquis la Neuftrie & l'Angleterre, ravagé la France & l'Allemagne, reçurent des lois d'*Othon*. Il établit des évêques en Danemarck, qui furent alors foumis à l'archevêque de Hambourg, métropolitain des églifes barbares, fondées depuis peu dans le Holftein, dans la Suède, dans le Danemarck. Tout ce chriftianifme

consistait à faire le signe de la croix. Il soumit la Bohème après une guerre opiniâtre. C'est depuis lui que la Bohème, & même le Danemarck, furent réputés provinces de l'empire; mais les Danois secouèrent bientôt le joug.

Othon s'était ainsi rendu l'homme le plus considérable de l'Occident, & l'arbitre des princes. Son autorité était si grande, & l'état de la France si déplorable alors, que *Louis d'Outremer* fils de *Charles le simple*, descendant de *Charlemagne*, était venu en 948 à un concile d'évêques que tenait *Othon* près de Mayence; ce roi de France dit ces propres mots rédigés dans les actes: „ J'ai été reconnu roi, & „ sacré par les suffrages de tous les seigneurs, & „ de toute la noblesse de France. *Hugues* toutefois „ m'a chassé, m'a pris frauduleusement, & m'a „ retenu prisonnier un an entier, & je n'ai pu „ obtenir ma liberté qu'en lui laissant la ville de „ Laon qui restait seule à la reine *Gerberge*, pour y „ tenir sa cour avec mes serviteurs. Si on prétend „ que j'aye commis quelque crime qui méritât un „ tel traitement, je suis prêt à m'en purger au „ jugement d'un concile, & suivant l'ordre du roi „ *Othon*, ou par le combat singulier. „

L'empereur semble juger les rois.

Ce discours important prouve à la fois bien des choses; les prétentions des empereurs de juger les rois, la puissance d'*Othon*, la faiblesse de la France, la coutume des combats singuliers, & enfin l'usage qui s'établissait de donner les couronnes, non par le droit du sang, mais par les suffrages des seigneurs, usage bientôt après aboli en France.

Tel était le pouvoir d'*Othon le grand*, quand il

fut invité à paſſer les Alpes par les Italiens mêmes, qui, toujours factieux & faibles, ne pouvaient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni ſe défendre à la fois contre les Sarrazins & les Hongrois dont les incurſions infeſtaient encore leur pays.

L'Italie, qui dans ſes ruines était toujours la plus riche & la plus floriſſante contrée de l'Occident, était déchirée ſans ceſſe par des tyrans. Mais Rome dans ces diviſions donnait encore le mouvement aux autres villes d'Italie. Qu'on ſonge à ce qu'était Paris dans le temps de la Fronde, & plus encore ſous *Charles l'inſenſé*, & à ce qu'était Londres ſous l'infortuné *Charles I*, ou dans les guerres civiles des *Yorck* & des *Lancaſtre*, on aura quelque idée de l'état de Rome au dixième ſiècle. La chaire pontificale était opprimée, déshonorée & ſanglante. L'élection des papes ſe fesait d'une manière dont on n'a guère d'exemples, ni avant, ni après.

CHAPITRE XXXV.

De la papauté au dixième ſiècle, avant qu'Othon le grand ſe rendît maître de Rome.

LES ſcandales & les troubles inteſtins qui affligèrent Rome & ſon Egliſe au dixième ſiècle, & qui continuèrent long-temps après, n'étaient arrivés ni ſous les empereurs grecs & latins, ni ſous les rois goths, ni ſous les rois lombards, ni ſous *Charlemagne*. Ils ſont viſiblement la ſuite de l'anarchie; & cette anarchie eut ſa ſource dans ce que les papes

avaient fait pour la prévenir, dans la politique qu'ils avaient eue d'appeler les Francs en Italie. S'ils avaient en effet possédé toutes les terres qu'on prétend que *Charlemagne* leur donna, ils auraient été plus grands souverains qu'ils ne le sont aujourd'hui. L'ordre & la règle eussent été dans les élections & dans le gouvernement, comme on les y voit. Mais on leur disputa tout ce qu'ils voulurent avoir : l'Italie fut toujours l'objet de l'ambition des étrangers : le sort de Rome fut toujours incertain. Il ne faut jamais perdre de vue que le grand but des Romains était de rétablir l'ancienne république, que des tyrans s'élevaient dans l'Italie & dans Rome, que les élections des évêques ne furent presque jamais libres, & que tout était abandonné aux factions.

Formose, fils du prêtre *Léon*, étant évêque de Porto, avait été à la tête d'une faction contre *Jean VIII*, & deux fois excommunié par ce pape ; mais ces excommunications, qui furent bientôt après si terribles aux têtes couronnées, le furent si peu pour *Formose*, qu'il se fit élire pape en 890. Scandales de Rome.

Etienne VI ou *VII*, aussi fils de prêtre, successeur de *Formose*, homme qui joignit l'esprit du fanatisme à celui de la faction, ayant toujours été l'ennemi de *Formose*, fit exhumer son corps qui était embaumé, & l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fit comparaître dans un concile assemblé pour juger sa mémoire. On donna au mort un avocat ; on lui fit son procès en forme ; le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome ; & pour Le pape *Formose* exhumé & condamné.

réparation de ce crime, on lui trancha la tête par la main du bourreau ; on lui coupa trois doigts ; & on le jeta dans le Tibre.

Le pape *Etienne VI* se rendit si odieux par cette farce aussi horrible que folle, que les amis de *Formose* ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, & l'étranglèrent en prison.

La faction ennemie de cet *Etienne* fit repêcher le corps de *Formose*, & le fit enterrer pontificalement une seconde fois.

Une prostituée gouverne Rome. Cette querelle échauffait les esprits. *Sergius III*, qui remplissait Rome de ses brigues pour se faire
907. pape, fut exilé par son rival *Jean IX*, ami de *Formose;* mais, reconnu pape après la mort de *Jean IX*, il condamna *Formose* encore. Dans ces troubles, *Théodora* mère de *Marozie*, qu'elle maria depuis au marquis de Toscanelle, & d'une autre *Théodora*, toutes trois célèbres par leurs galanteries, avait à Rome la principale autorité. *Sergius* n'avait été élu que par les intrigues de *Théodora* la mère. Il eut, étant pape, un fils de *Marozie*, qu'il éleva publiquement dans son palais. Il ne paraît pas qu'il fût haï des Romains qui, naturellement voluptueux, suivaient ses exemples plus qu'ils ne les blâmaient.

Son amant est fait pape par elle. Après sa mort, les deux sœurs *Marozie* & *Théodora* procurèrent la chaire de Rome à un de leurs favoris, nommé *Landon* ; mais ce *Landon* étant mort, la
912. jeune *Théodora* fit élire pape son amant *Jean X*, évêque de Bologne, puis de Ravenne, & enfin de Rome. On ne lui reprocha point, comme à *Formose*, d'avoir changé d'évêché. Ces papes, condamnés par la postérité comme évêques peu religieux, n'étaient

point d'indignes princes, il s'en faut beaucoup. Ce *Jean X*, que l'amour fit pape, était un homme de génie & de courage : il fit ce que tous les papes ses prédécesseurs n'avaient pu faire ; il chassa les Sarrazins de cette partie de l'Italie, nommée le Garillan.

Pour réussir dans cette expédition, il eut l'adresse d'obtenir des troupes de l'empereur de Constantinople, quoique cet empereur eût à se plaindre autant des Romains rebelles que des Sarrazins. Il fit armer le comte de Capoue. Il obtint des milices de Toscane, & marcha lui-même à la tête de cette armée, menant avec lui un jeune fils de *Marozie* & du marquis *Adelbert*. Ayant chassé les mahométans du voisinage de Rome, il voulait aussi délivrer l'Italie des Allemands & des autres étrangers.

L'Italie était envahie presqu'à la fois par les *Bérengers*, par un roi de Bourgogne, par un roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années, *Guido*, frère utérin de *Hugo* roi d'Arles, tyran de l'Italie, ayant épousé *Marozie* toute puissante à Rome, cette même *Marozie* conspira contre le pape si long-temps amant de sa sœur. Il fut surpris, mis aux fers, & étouffé entre deux matelas.

Marozie, maîtresse de Rome, fit élire pape un nommé *Léon*, qu'elle fit mourir en prison au bout de quelques mois. Ensuite, ayant donné le siége de Rome à un homme obscur, qui ne vécut que deux ans, elle mit enfin sur la chaire pontificale *Jean XI* son propre fils, qu'elle avait eu de son adultère avec *Sergius III*.

929.

Marozie fait pape son fils, bâtard d'un pape.

931.

Jean XI n'avait que vingt-quatre ans, quand sa mère le fit pape ; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'évêque, & qu'il ne serait que le chapelain de sa mère.

On prétend que *Marozie* empoisonna alors son mari *Guido* marquis de Toscanelle. Ce qui est vrai, c'est qu'elle épousa le frère de son mari, *Hugo* roi de Lombardie, & le mit en possession de Rome, se flattant d'être avec lui impératrice ; mais un fils du premier lit de *Marozie* se mit alors à la tête des Romains contre sa mère, chassa *Hugo* de Rome, renferma *Marozie* & le pape son fils dans le môle d'*Adrien*, qu'on appelle aujourd'hui le château Saint-Ange. On prétend que *Jean XI* y mourut empoisonné.

Un *Etienne VIII*, Allemand de naissance, élu en 939, fut par cette naissance seule si odieux aux Romains, que dans une sédition le peuple lui balafra le visage au point qu'il ne put jamais depuis paraître en public.

956. Quelque temps après, un petit-fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit de sa famille. Il prit le nom de *Jean XII*, en mémoire de *Jean XI* son oncle. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand sa famille le fit pontife. Ce *Jean* était Patrice de Rome, & ayant la même dignité qu'avait eu *Charlemagne*, il réunissait par le siége pontifical les droits des deux puissances, & le pouvoir le plus légitime. Mais il était jeune, livré

à la débauche, & n'était pas d'ailleurs un puiſſant prince.

On s'étonne que ſous tant de papes ſi ſcandaleux & ſi peu puiſſans, l'Egliſe romaine ne perdit ni ſes prérogatives ni ſes prétentions ; mais alors preſque toutes les autres égliſes étaient ainſi gouvernées. Le clergé d'Italie pouvait mépriſer de tels papes, mais il reſpectait la papauté, d'autant plus qu'il y aſpirait : enfin, dans l'opinion des hommes la place était ſacrée, quand la perſonne était odieuſe.

Pendant que Rome & l'Egliſe étaient ainſi déchirées, *Bérenger*, qu'on appelle le *jeune*, diſputait l'Italie à *Hugues* d'Arles. Les Italiens, comme le dit *Luitprand*, contemporain, voulaient toujours avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun : fauſſe & malheureuſe politique qui les feſait changer de tyrans & de malheurs. Tel était l'état déplorable de ce beau pays, lorſque *Othon le grand* y fut appelé par les plaintes de preſque toutes les villes, & même par ce jeune pape *Jean XII*, réduit à faire venir les Allemands qu'il ne pouvait ſouffrir.

Jean XII appelle les Allemands en Italie, c'eſt la ſource de tous les malheurs de ce pays.

CHAPITRE XXXVI.

Suite de l'empire d'Othon & de l'état de l'Italie.

OTHON entra en Italie, & il s'y conduiſit comme 961.
Charlemagne. Il vainquit *Bérenger*, qui en affectait la 962.
ſouveraineté. Il ſe fit ſacrer & couronner empereur des Romains par les mains du pape, prit le nom de *Céſar* & d'*Auguſte*, & obligea le pape à lui faire

ferment de fidélité fur le tombeau dans lequel on dit que repofe le corps de *St Pierre*. On dreffa un inftrument authentique de cet acte. Le clergé & la nobleffe romaine fe foumettent à ne jamais élire de pape qu'en préfence des commiffaires de l'empereur. Dans cet acte, *Othon* confirme les donations de *Pepin*, de *Charlemagne*, de *Louis le débonnaire*, fans fpécifier quelles font ces donations fi conteftées ; ,, fauf en ,, tout notre puiffance, dit-il, & celle de notre fils ,, & de nos defcendans. ,, Cet inftrument, écrit en lettres d'or, foufcrit par fept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés & plufieurs prélats italiens, eft gardé encore au château St Ange, à ce que dit *Baronius*. La date eft du 13 février 962.

Mais comment l'empereur *Othon* pouvait-il donner par cet acte, confirmatif de celui de *Charlemagne*, la ville même de Rome, que jamais *Charlemagne* ne donna ? Comment pouvait-il faire préfent du duché de Bénévent qu'il ne poffédait pas, & qui appartenait encore à fes ducs? Comment aurait-il donné la Corfe & la Sicile que les Sarrazins occupaient? Ou *Othon* fut trompé, ou cet acte eft faux, il en faut convenir.

On dit, & *Mezerai* le dit après d'autres, que *Lothaire*, roi de France, & *Hugues-Capet* depuis roi, affiftèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet alors fi faibles, qu'ils pouvaient fervir d'ornement au facre d'un empereur ; mais le nom de *Lothaire* & de *Hugues-Capet* ne fe trouve pas dans les fignatures vraies ou fauffes de cet acte.

Quoi qu'il en foit, l'imprudence de *Jean XII*

d'avoir appelé les Allemands à Rome, fut la source de toutes les calamités dont Rome & l'Italie furent affligées pendant tant de siècles.

Le pape s'étant ainsi donné un maître, quand il ne voulait qu'un protecteur, lui fut bientôt infidelle. Il se ligua contre l'empereur avec *Bérenger* même, réfugié chez des mahométans qui venaient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de *Bérenger* à Rome, tandis qu'*Othon* était à Pavie. Il envoya chez les Hongrois pour les solliciter à rentrer en Allemagne ; mais il n'était pas assez puissant pour soutenir cette action hardie, & l'empereur l'était assez pour le punir.

Othon dépose le pape qui l'avait appelé à son secours.

Othon revint donc de Pavie à Rome ; & s'étant assuré de la ville, il tint un concile dans lequel il fit juridiquement le procès au pape. On assembla les seigneurs allemands & romains, quarante évêques, dix-sept cardinaux dans l'église de St Pierre ; & là, en présence de tout le peuple, on accusa le St Père d'avoir joui de plusieurs femmes, & surtout d'une nommée *Etiennette*, coucubine de son père, qui était morte en couche. Les autres chefs d'accusation étaient, d'avoir fait évêque de Todi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à son parrain, d'avoir châtré un cardinal, & ensuite de l'avoir fait mourir ; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable : deux choses qui semblent se contredire. On mêlait donc, comme il arrive presque toujours, de fausses accusations à de véritables ; mais on ne parla point du tout de la seule raison pour laquelle le concile était assemblé. L'empereur

craignait ſans doute de réveiller cette révolte & cette conſpiration dans laquelle les accuſateurs même du pape avaient trempé. Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-ſept ans, parut dépoſé pour ſes inceſtes & ſes ſcandales, & le fut en effet, pour avoir voulu, ainſi que tous les Romains, détruire la puiſſance allemande dans Rome.

Othon ne put ſe rendre maître de ſa perſonne; ou s'il le put, il fit une faute en le laiſſant libre. A peine avait-il fait élire le pape *Léon VIII* qui, ſi l'on en croit le diſcours d'*Arnoud* évêque d'Orléans, n'était ni eccléſiaſtique ni même chrétien; à peine en avait-il reçu l'hommage, & avait-il quitté Rome, dont probablement il ne devait pas s'écarter, que *Jean XII* eut le courage de faire ſoulever les Romains; & oppoſant alors concile à concile, on dépoſa *Léon VIII*. On ordonna que *jamais l'inférieur ne pourrait ôter le rang à ſon ſupérieur.*

Vengeance du pape *Jean XII.*

Le pape, par cette déciſion, n'entendait pas ſeulement que jamais les évêques & les cardinaux ne pourraient dépoſer le pape; mais on déſignait auſſi l'empereur que les évêques de Rome regardaient toujours comme un ſéculier, qui devait à l'Egliſe l'hommage & les ſermens qu'il exigeait d'elle. Le cardinal nommé *Jean*, qui avait écrit & lu les accuſations contre le pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avait ſervi de greffier au concile de dépoſition.

Hypocriſie commune.

Au reſte, dans tous ces conciles où préſidaient la faction & la vengeance, on citait toujours l'évangile & les pères, on implorait les lumières du Saint-

Esprit, on parlait en son nom, on fesait même des réglemens utiles ; & qui lirait ces actes sans connaître l'histoire, croirait lire les actes des saints. Si JESUS-CHRIST était alors revenu au monde, qu'aurait-il dit en voyant tant d'hypocrisie, & tant d'abominations dans son Eglise ?

Tout cela se fesait presque sous les yeux de l'empereur ; & qui sait jusqu'où le courage & le ressentiment du jeune pontife, le soulèvement des Romains en sa faveur, la haine des autres villes d'Italie contre les Allemands, eussent pu porter cette révolution ? Mais le pape *Jean XII* fut assassiné trois 964.
mois après, entre les bras d'une femme mariée, par les mains du mari qui vengeait sa honte. Il mourut de ses blessures au bout de huit jours. On a écrit que ne croyant pas à la religion dont il était pontife, il ne voulut pas recevoir en mourant le viatique.

Ce pape, ou plutôt ce patrice, avait tellement animé les Romains, qu'ils osèrent, même après sa mort, soutenir un siége ; & ne se rendirent qu'à l'extrémité. *Othon*, deux fois vainqueur de Rome, fut le maître de l'Italie comme de l'Allemagne.

Le pape *Léon*, créé par lui, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solemnellement assemblés dans S[t] Jean de Latran, confirmèrent à l'empereur le droit de se choisir un successeur au royaume d'Italie, d'établir le pape, & de donner l'investiture aux évêques. Après tant de traités & de sermens formés par la crainte, il fallait des empereurs qui demeurassent à Rome pour les faire observer.

A peine l'empereur *Othon* était retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat voulurent faire revivre les anciennes lois ; mais ce qui dans un temps est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du sénat : & le préfet de Rome, qui avait voulu être un
966. *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nud sur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de faim.

CHAPITRE XXXVII.

Des empereurs Othon II & III, & de Rome.

TEL fut à peu près l'état de Rome sous *Othon le grand*, *Othon II* & *Othon III*. Les Allemands tenaient les Romains subjugués, & les Romains brisaient leurs fers dès qu'ils le pouvaient.

Un pape élu par l'ordre de l'empereur, ou nommé par lui, devenait l'objet de l'exécration des Romains. L'idée de rétablir la république vivait toujours dans leurs cœurs ; mais cette noble ambition ne produisait que des misères humiliantes & affreuses.

Crimes & malheurs dans Rome.

Othon II marche à Rome comme son père. Quel gouvernement ! quel empire & quel pontificat ! Un consul nommé *Crescentius*, fils du pape *Jean X*, & de la fameuse *Marozie*, prenant avec ce titre de consul la haine de la royauté, souleva Rome contre *Othon II*.

Il fit mourir en prison *Benoît VI*, créature de l'empereur; & l'autorité d'*Othon*, quoiqu'éloigné, ayant dans ces troubles donné avant son arrivée la chaire romaine au chancelier de l'empire en Italie, qui fut pape sous le nom de *Jean XIV*, ce malheureux pape fut une nouvelle victime que le parti romain immola. Le pape *Boniface VII* créature du consul *Crescentius*, déjà souillé du sang de *Benoît VI*, fit encore périr *Jean XIV*. Les temps de *Caligula*, de *Néron*, de *Vitellius*, ne produisirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barbaries; mais les attentats & les malheurs de ces papes sont obscurs comme eux. Ces tragédies sanglantes se jouaient sur le théâtre de Rome, mais petit & ruiné; & celles des *Césars* avaient pour théâtre le monde connu.

Cependant *Othon II* arrive à Rome en 981. Les papes autrefois avaient fait venir les Francs en Italie, & s'étaient soustraits à l'autorité des empereurs d'Orient. Que font-ils maintenant? Ils essayent de retourner en apparence à leurs anciens maîtres; & ayant imprudemment appelé les empereurs saxons, ils veulent les chasser. Ce même *Boniface VII* était allé à Constantinople presser les empereurs *Basile* & *Constantin* de venir rétablir le trône des *Césars*. Rome ne savait ni ce qu'elle était, ni à qui elle était. Le consul *Crescentius* & le sénat voulaient rétablir la république. Le pape ne voulait en effet ni république ni maître. *Othon II* voulait régner. Il entre donc dans Rome; il y invite à dîner les principaux sénateurs, & les partisans du consul: & si l'on en croit *Geoffroy* de Viterbe, il les fit tous égorger au milieu d'un repas. Voilà le pape délivré par son

Barbarie d'*Othon II*.

ennemi des sénateurs républicains. Mais il faut se délivrer de ce tyran. Ce n'est pas assez des troupes de l'empereur d'Orient, qui viennent dans la Pouille, le pape y joint les Sarrazins. Si le massacre des sénateurs dans ce repas sanglant rapporté par *Geoffroy* est véritable, il valait mieux sans doute avoir les mahométans pour protecteurs, que ce saxon sanguinaire pour maître. Il est vaincu par les Grecs; il l'est par les musulmans; il tombe captif entre leurs mains, mais il leur échappe; & profitant de la division de ses ennemis, il rentre encore dans Rome où il meurt en 983.

Son neveu pape: autre pape chassé & maltraité.

Après sa mort, le consul *Crescentius* maintint quelque temps l'ombre de la république romaine. Il chassa du Siége pontifical *Grégoire V* neveu de l'empereur *Othon III.* Mais enfin Rome fut encore assiégée & prise. *Crescentius*, attiré hors du château St Ange sur l'espérance d'un accommodement, & sur la foi des sermens de l'empereur, eut la tête tranchée. Son corps fut pendu par les pieds; & le nouveau pape, élu par les Romains sous le nom de *Jean XVI*, eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jeta en cet état du haut du château St Ange dans la place.

Les Romains renouvellèrent alors à *Othon III* les sermens faits à *Othon I* & à *Charlemagne;* & il assigna aux papes les terres de la Marche d'Ancone pour soutenir leur dignité.

Romains toujours opposés aux empereurs.

Après les trois *Othons*, ce combat de la domination allemande, & de la liberté italique, resta long-temps dans les mêmes termes. Sous les empereurs *Henri II de Bavière*, & *Conrad II le salique*, dès qu'un empereur

était

était occupé en Allemagne, il s'élevait un parti en Italie. *Henri II* y vint, comme les *Othons*, dissiper des factions, confirmer aux papes les donations des empereurs, & recevoir les mêmes hommages. Cependant la papauté était à l'encan, ainsi que presque tous les autres évêchés.

Benoît VIII, *Jean XIX*, l'achetèrent publiquement l'un après l'autre : ils étaient frères de la maison des marquis de *Toscanelle*; toujours puissante à Rome depuis le temps des *Marozie* & des *Théodora*.

Après leur mort, pour perpétuer le pontificat dans leur maison, on acheta encore les suffrages pour un enfant de douze ans. C'était *Benoît IX* qui eut l'évêché de Rome de la même manière qu'on voit encore aujourd'hui tant de familles acheter, mais en secret, des bénéfices pour des enfans. 1034.

Triumvirat de papes.

Le désordre n'eut plus de bornes. On vit sous le pontificat de ce *Benoît IX* deux autres papes élus à prix d'argent, & trois papes dans Rome s'excommunier réciproquement; mais par une conciliation heureuse, qui étouffa une guerre civile, ces trois papes s'accordèrent à partager les revenus de l'église, & à vivre en paix chacun avec sa maîtresse.

Ce triumvirat pacifique & singulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent; & enfin, quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre *Gratien*, homme de qualité, fort riche. Mais comme le jeune *Benoit IX* avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laissa, par un accord solemnel, la jouissance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, qu'on appelait le *denier de St Pierre*, & auquel un roi danois d'Angleterre,

nommé *Etelvolft*, *Edelvolf*, ou *Ethelulfe*, s'était foumis en 852.

Ce *Gratien*, qui prit le nom de *Grégoire VI*, jouiffait paifiblement du pontificat, lorfque l'empereur *Henri III*, fils de *Conrad II le falique*, vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il exila *Grégoire VI*, & nomma pape *Suidger* fon chancelier, évêque de Bamberg, fans qu'on ofât murmurer.

1048. Après la mort de cet allemand, qui parmi les papes eft appelé *Clément II*, l'empereur, qui était en Allemagne, y créa pape un bavarois nommé *Popon*: c'eft *Damafe II* qui avec le brevet de l'empereur alla fe faire reconnaître à Rome. Il fut intronifé malgré ce *Benoît IX* qui voulait encore rentrer dans la chaire pontificale après l'avoir vendue.

Ce bavarois étant mort vingt-trois jours après fon intronifation, l'empereur donna la papauté à fon coufin *Brunon* de la maifon de *Lorraine*, qu'il transféra de l'évêché de Toul à celui de Rome par une autorité abfolue. Si cette autorité des empereurs avait duré, les papes n'euffent été que leurs chapelains, & l'Italie eût été efclave.

Ce pontife prit le nom de *Léon IX*; on l'a mis au rang des faints. Nous le verrons à la tête d'une armée combattre les princes normands fondateurs du royaume de Naples, & tomber captif entre leurs mains.

Il y aurait eu des empereurs, s'ils avaient demeuré à Rome.

Si les empereurs euffent pu demeurer à Rome, on voit par la faibleffe des Romains, par les divifions de l'Italie, & par la puiffance de l'Allemagne, qu'ils euffent été toujours les fouverains des papes, &

qu'en effet il y aurait eu un empire romain. Mais ces rois électifs d'Allemagne ne pouvaient se fixer à Rome, loin des princes allemands trop redoutables à leurs maîtres. Les voisins étaient toujours prêts d'envahir les frontières. Il fallait combattre tantôt les Danois, tantôt les Polonais & les Hongrois. C'est ce qui sauva quelque temps l'Italie d'un joug contre lequel elle se serait en vain débattue.

Jamais Rome & l'Eglise latine ne furent plus méprisées à Constantinople que dans ces temps malheureux. *Luitprand* l'ambassadeur d'*Othon I* auprès de l'empereur *Nicéphore Phocas*, nous apprend que les habitans de Rome n'étaient point appelés romains, mais lombards, dans la ville impériale. Les évêques de Rome n'y étaient regardés que comme des brigands schismatiques. Le séjour de *St Pierre* à Rome était considéré comme une fable absurde, fondée uniquement sur ce que *St Pierre* avait dit dans une de ses épîtres qu'il était à Babylone, & qu'on s'était avisé de prétendre que Babylone signifiait Rome : on ne fesait guère plus de cas à Constantinople des empereurs saxons, qu'on traitait de barbares.

La cour de Constantinople méprise la cour romaine.

Cependant la cour de Constantinople ne valait pas mieux que celle des empereurs germaniques. Mais il y avait dans l'empire grec plus de commerce, d'industrie, de richesses, que dans l'empire latin : tout était déchu dans l'Europe occidentale, depuis les temps brillans de *Charlemagne*. La férocité & la débauche, l'anarchie & la pauvreté étaient dans tous les états. Jamais l'ignorance ne fut plus universelle. Il ne se fesait pourtant pas moins de miracles que

dans d'autres temps ; il y en a eu dans chaque ſiècle, & ce n'eſt guère que depuis l'établiſſement des académies des ſciences dans l'Europe, qu'on ne voit plus de miracles chez les nations éclairées ; & que ſi l'on en voit, la ſaine phyſique les réduit bientôt à leur valeur.

CHAPITRE XXXVIII.

De la France, vers le temps de Hugues-Capet.

PENDANT que l'Allemagne commençait à prendre ainſi une nouvelle forme d'adminiſtration, & que Rome & l'Italie n'en avaient aucune, la France devenait, comme l'Allemagne, un gouvernement entièrement féodal.

Ce royaume s'étendait des environs de l'Eſcaut & de la Meuſe juſqu'à la mer Britannique, & des Pyrenées au Rhône. C'était alors ſes bornes ; car quoique tant d'hiſtoriens prétendent que ce grand fief de la France allait par-delà les Pyrenées juſqu'à l'Ebre, il ne paraît point du tout que les Eſpagnols de ces provinces, entre l'Ebre & les Pyrenées, fuſſent ſoumis au faible gouvernement de France, en combattant contre les mahométans.

Anarchie féodale en France.

La France, dans laquelle ni la Provence ni le Dauphiné n'étaient compris, était un aſſez grand royaume ; mais il s'en fallait beaucoup que le roi de France fût un grand ſouverain. *Louis*, le dernier des deſcendans de *Charlemagne*, n'avait plus pour

tout domaine que les villes de Laon & de Soissons, & quelques terres qu'on lui contestait. L'hommage rendu par la Normandie ne servait qu'à donner au roi un vassal qui aurait pu soudoyer son maître. Chaque province avait ou ses comtes ou ses ducs héréditaires ; celui qui n'avait pu se saisir que de deux ou trois bourgades, rendait hommage aux usurpateurs d'une province ; & qui n'avait qu'un château, relevait de celui qui avait usurpé une ville. De tout cela s'était fait cet assemblage monstrueux de membres qui ne formaient point un corps.

Le temps & la nécessité établirent que les seigneurs des grands fiefs marcheraient avec des troupes au secours du roi. Tel seigneur devait quarante jours de service, tel autre vingt-cinq. Les arrière-vassaux marchaient aux ordres de leurs seigneurs immédiats. Mais si tous ces seigneurs particuliers servaient l'Etat quelques jours, ils se fesaient la guerre entr'eux presque toute l'année. En vain les conciles, qui dans ces temps de crimes ordonnèrent souvent des choses justes, avaient réglé qu'on ne se battrait point depuis le jeudi jusqu'au point du jour du lundi, & dans les temps de Pâques & dans d'autres solemnités ; ces réglemens, n'étant point appuyés d'une justice coercitive, étaient sans vigueur. Chaque château était la capitale d'un petit état de brigands ; chaque monastère était en armes : leurs avocats, qu'on appelait *avoyers*, institués dans les premiers temps pour présenter leurs requêtes au prince & ménager leurs affaires, étaient les généraux de leurs troupes : les moissons étaient ou brûlées, ou coupées avant le temps, ou défendues l'épée à la main ; les

villes presque réduites en solitude, & les campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il semble que ce royaume sans chef, sans police, sans ordre, dût être la proie de l'étranger; mais une anarchie presque semblable dans tous les royaumes fit sa sureté; & quand, sous les *Othons*, l'Allemagne fut plus à craindre, les guerres intestines l'occupèrent.

Coutumes féodales.

C'est de ces temps barbares que nous tenons l'usage de rendre hommage pour une maison & pour un bourg au seigneur d'un autre village. Un praticien, un marchand, qui se trouve possesseur d'un ancien fief, reçoit foi & hommage d'un autre bourgeois ou d'un pair du royaume qui aura acheté un arrière-fief dans sa mouvance. Les lois de fiefs ne subsistent plus, mais ces vieilles coutumes de mouvances, d'hommages, de redevances subsistent encore: dans la plupart des tribunaux on admet cette maxime, *Nulle terre sans seigneur*: comme si ce n'était pas assez d'appartenir à la patrie.

Armées.

Quand la France, l'Italie & l'Allemagne furent ainsi partagées sous un nombre innombrable de petits tyrans, les armées, dont la principale force avait été l'infanterie sous *Charlemagne*, ainsi que sous les Romains, ne furent plus que de la cavalerie. On ne connut plus que les gendarmes; les gens de pied n'avaient pas ce nom, parce qu'en comparaison des hommes de cheval, ils n'étaient point armés.

Les moindres possesseurs de châtellenies ne se mettaient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvaient; & le faste consistait alors à mener

avec soi des écuyers, qu'on appela *vaslets*, du mot *vassalet*, petit vassal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complète de fer, qui eût accablé un homme à pied de son poids. Les brassars, les cuissars furent une partie de l'habillement. On prétend que *Charlemagne* en avait eu ; mais ce fut vers l'an 1000 que l'usage en fut commun.

Quiconque était riche devint presqu'invulnérable à la guerre ; & c'était alors qu'on se servit plus que jamais de massues, pour assommer ces chevaliers que les pointes ne pouvaient percer. Le plus grand commerce alors fut en cuirasses, en boucliers, en casques ornés de plumes.

Les paysans qu'on traînait à la guerre, seuls exposés & méprisés, servaient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux, plus estimés qu'eux, furent bardés de fer, leur tête fut armée de chanfreins.

On ne connut guère alors de lois que celles que les plus puissans firent pour le service des fiefs. Tous les autres objets de la justice distributive furent abandonnés au caprice des maîtres-d'hôtels, prévôts, baillis, nommés par les possesseurs des terres. Lois.

Les sénats de ces villes, qui sous *Charlemagne* & sous les Romains avaient joui du gouvernement municipal, furent abolis presque par-tout. Le mot de *Senior*, *Seigneur*, affecté long-temps à ces principaux du sénat des villes, ne fut plus donné qu'aux possesseurs des fiefs.

Le terme de pair commençait alors à s'introduire Pairs.

dans la langue gallo-tudesque, qu'on parlait en France. On sait qu'il venait du mot latin *par*, qui signifie *égal* ou *confrère*. On ne s'en était servi que dans ce sens sous la première & la seconde race des rois de France. Les enfans de *Louis le débonnaire* s'appelèrent *Pares* dans une de leurs entrevues, l'an 851, & long-temps auparavant *Dagobert* donne le nom de *Pairs* à des moines. *Godegrand*, évêque de Metz, du temps de *Charlemagne*, appelle *Pairs* des évêques & des abbés, ainsi que le marque le savant *du Cange*. Les vassaux d'un même seigneur s'accoutumèrent donc à s'appeler *Pairs*.

Alfred le grand avait établi en Angleterre les jurés: c'était des pairs dans chaque profession. Un homme dans une cause criminelle choisissait douze hommes de sa profession pour être ses juges. Quelques vassaux en France en usèrent ainsi; mais le nombre des pairs n'était pas pour cela déterminé à douze. Il y en avait dans chaque fief autant que de barons, qui relevaient du même seigneur, & qui étaient pairs entr'eux, mais non pairs de leur seigneur féodal.

Les princes qui rendaient un hommage immédiat à la couronne, tels que les ducs de Guienne, de Normandie, de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Toulouse, étaient donc en effet des pairs de France.

Hugues-Capet.

Hugues-Capet n'était pas le moins puissant. Il possédait depuis long-temps le duché de France, qui s'étendait jusqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vastes domaines en Picardie & en Champagne lui donnaient encore une grande autorité dans ces provinces. Son frère avait ce qui compose aujourd'hui

le duché de Bourgogne. Son grand-père *Robert* & son grand-oncle *Eudes* ou *Odon*, avaient tous deux porté la couronne du temps de *Charles le simple*. *Hugues* son père, surnommé l'abbé, à cause des abbayes de St Denis, de St Martin de Tours, de St Germain-des-Prés, & de tant d'autres qu'il possédait, avait ébranlé & gouverné la France. Ainsi l'on peut dire que depuis l'année 910 où le roi *Eudes* commença son règne, sa maison a gouverné presque sans interruption; & que si on excepte *Hugues* l'abbé, qui ne voulut pas prendre la couronne royale, elle forme une suite de souverains de plus de huit cents cinquante ans: filiation unique parmi les rois. 987.

Hugues-Capet s'empare du royaume à force ouverte.

On sait comment *Hugues-Capet*, duc de France, comte de Paris, enleva la couronne au duc *Charles* oncle du dernier roi *Louis V*. Si les suffrages eussent été libres, le sang de *Charlemagne* respecté, & le droit de succession aussi sacré qu'aujourd'hui, *Charles* aurait été roi de France. Ce ne fut point un parlement de la nation qui le priva du droit de ses ancêtres, comme l'ont dit tant d'historiens, ce fut ce qui fait & défait les rois, la force aidée de la prudence.

Tandis que *Louis*, ce dernier roi du sang *Carlovingien*, était prêt à finir, à l'âge de vingt-trois ans, sa vie obscure par une maladie de langueur, *Hugues-Capet* assemblait déjà ses forces; & loin de recourir à l'autorité d'un parlement, il sut dissiper avec ses troupes un parlement qui se tenait à Compiègne pour assurer la succession à *Charles*. La lettre de *Gerbert*, depuis archevêque de Reims & pape sous le nom de *Silvestre II*, déterrée par *Duchesne*, en est un témoignage authentique.

Charles duc de Brabant & de Hainaut, Etats qui composaient la basse Lorraine, succomba sous un rival plus puissant & plus heureux que lui : trahi par l'évêque de Laon, surpris & livré à *Hugues-Capet*, il mourut captif dans la tour d'Orléans ; & deux enfans mâles qui ne purent le venger, mais dont l'un eut cette basse Lorraine, furent les derniers princes de la postérité masculine de *Charlemagne*. *Hugues-Capet*, devenu roi de ses pairs, n'en eut pas un plus grand domaine.

CHAPITRE XXXIX.

Etat de la France aux dixième & onzième siècles. Excommunication du roi Robert.

LA France démembrée languit dans des malheurs obscurs depuis *Charles le gros* jusqu'à *Philippe I* arrière-petit-fils de *Hugues-Capet*, près de deux cents cinquante années. Nous verrons si les croisades, qui signalèrent le règne de *Philippe I* à la fin du onzième siècle, rendirent la France plus florissante. Mais dans l'espace de temps dont je parle, tout ne fut que confusion, tyrannie, barbarie & pauvreté. Chaque seigneur un peu considérable, fesait battre monnaie, mais c'était à qui l'altèrerait. Les belles manufactures étaient en Grèce & en Italie. Les Français ne pouvaient les imiter dans des villes sans liberté, ou comme on a parlé long-temps, sans privilèges, & dans un pays sans union.

De tous les événemens de ce temps, le plus digne de l'attention d'un citoyen eſt l'excommunication du roi *Robert*. Il avait épouſé *Berthe* ſa couſine au quatrième degré; mariage en ſoi légitime, & de plus, néceſſaire au bien de l'Etat. Nous avons vu de nos jours des particuliers épouſer leurs nièces, & acheter au prix ordinaire les diſpenſes à Rome, comme ſi Rome avait des droits ſur des mariages qui ſe font à Paris. Le roi de France n'éprouva pas autant d'indulgence. L'Egliſe romaine, dans l'aviliſſement & les ſcandales où elle était plongée, oſa impoſer au roi une pénitence de ſept ans, lui ordonna de quitter ſa femme, l'excommunia en cas de refus. Le pape interdit tous les évêques qui avaient aſſiſté à ce mariage, & leur ordonna de venir à Rome lui demander pardon. Tant d'inſolence paraît incroyable; mais l'ignorante ſuperſtition de ces temps peut l'avoir ſoufferte, & la politique peut l'avoir cauſée. *Grégoire V*, qui fulmina cette excommunication, était allemand, & gouverné par *Gerbert*, ci-devant archevêque de Reims, devenu ennemi de la maiſon de France. L'empereur *Othon III*, peu ami de *Robert*, aſſiſta lui-même au concile où l'excommunication fut prononcée. Tout cela fait croire que la raiſon d'Etat eut autant de part à cet attentat que le fanatiſme. 999.

Les hiſtoriens diſent que cette excommunication fit en France tant d'effet, que tous les courtiſans du roi & ſes propres domeſtiques l'abandonnèrent, & qu'il ne lui reſta que deux ſerviteurs qui jetaient au feu le reſte de ſes repas, ayant horreur de ce qu'avait touché un excommunié. Quelque dégradée

Superſtition horrible, mais non prouvée.

que fût alors la raiſon humaine, il n'y a pas d'apparence que l'abſurdité pût aller ſi loin. Le premier auteur qui rapporte cet excès de l'abrutiſſement de la cour de France est le cardinal *Pierre Damien*, qui n'écrivit que ſoixante-cinq ans après. Il rapporte qu'en punition de cet inceſte prétendu, la reine accoucha d'un monſtre ; mais il n'y eut rien de monſtrueux dans toute cette affaire, que l'audace du pape, & la faibleſſe du roi qui ſe ſépara de ſa femme.

Les excommunications, les interdits ſont des foudres qui n'embraſent un Etat que quand ils trouvent des matières combuſtibles. Il n'y en avait point alors ; mais peut-être *Robert* craignait-il qu'il ne s'en formât.

Autres ſuperſtitions. La condeſcendance du roi *Robert* enhardit tellement les papes, que ſon petit-fils *Philippe I* fut excommunié comme lui. D'abord le fameux *Grégoire VII*

1075. le menaça de le dépoſer, s'il ne ſe juſtifiait de l'accuſation de ſimonie devant ſes nonces. Un autre pape l'excommunia en effet. *Philippe* s'était dégoûté de ſa femme, & était amoureux de *Bertrade*, épouſe du comte d'*Anjou*. Il ſe ſervit du miniſtère des lois pour caſſer ſon mariage, ſous prétexte de parenté : & *Bertrade* ſa maîtreſſe fit caſſer le ſien avec le comte d'*Anjou*, ſous le même prétexte.

Le roi & ſa maîtreſſe furent enſuite mariés ſolemnellement par les mains d'un évêque de Bayeux. Ils étaient condamnables ; mais ils avaient au moins rendu ce reſpect aux lois, de ſe ſervir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en ſoit, un pape avait excommunié *Robert*, pour avoir épouſé

ſa parente, & un autre pape excommunia *Philippe* pour avoir quitté ſa parente. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'*Urbain II*, qui prononça cette ſentence, la prononça dans les propres Etats du roi, à Clermont en Auvergne, où il venait chercher un aſile, & dans ce même concile où nous verrons qu'il prêcha la croiſade.

Cependant il ne paraît point que *Philippe* excommunié ait été en horreur à ſes ſujets : c'eſt une raiſon de plus pour douter de cet abandon général où l'on dit que le roi *Robert* avait été réduit.

Ce qu'il y eut d'aſſez remarquable, c'eſt le mariage du roi *Henri* père de *Philippe*, avec une princeſſe de Ruſſie, fille d'un duc nommé *Jaraſlau*. On ne ſait ſi cette Ruſſie était la Ruſſie noire, la blanche, ou la rouge. Cette princeſſe était-elle née idolâtre, ou chrétienne, ou grecque? changea-t-elle de religion pour épouſer un roi de France? Comment dans un temps où la communication entre les Etats de l'Europe était ſi rare, un roi de France eut-il connaiſſance d'une princeſſe du pays des anciens Scythes? Qui propoſa cet étrange mariage? L'hiſtoire de ces temps obſcurs ne ſatisfait à aucune de ces queſtions. Une Ruſſe, épouſe du roi *Henri I*.

Il eſt à croire que le roi des Français *Henri I* rechercha cette alliance, afin de ne pas s'expoſer à des querelles eccléſiaſtiques. De toutes les ſuperſtitions de ces temps-là, ce n'était pas la moins nuiſible au bien des Etats, que celle de ne pouvoir épouſer ſa parente au ſeptième degré. Preſque tous les ſouverains de l'Europe étaient parens de *Henri*. Quoi qu'il en ſoit, *Anne*, fille d'un *Jaraſlau*, duc

inconnu d'une Russie alors ignorée, fut reine de France ; & il est à remarquer qu'après la mort de son mari, elle n'eut point la régence, & n'y prétendit point. Les lois changent selon les temps. Ce fut le comte de Flandre, un des vassaux du royaume, qui en fut régent. La reine veuve se remaria à un comte de *Crépi*. Tout cela serait singulier aujourd'hui, & ne le fut point alors.

En général, si on compare ces siècles au nôtre, ils paraissent l'enfance du genre humain, dans tout ce qui regarde le gouvernement, la religion, le commerce, les arts, les droits des citoyens.

C'est surtout un spectacle étrange que l'avilissement, le scandale de Rome & sa puissance d'opinion subsistant dans les esprits au milieu de son abaissement, cette foule de papes créés par les empereurs, l'esclavage de ces pontifes, leur pouvoir immense dès qu'ils sont maîtres, & l'excessif abus de ce pouvoir. *Silvestre II*, *Gerbert*, ce savant du dixième siècle, qui passa pour un magicien, parce qu'un arabe lui avait enseigné l'arithmétique, & quelques élémens de géométrie, ce précepteur d'*Othon III* chassé de son archevêché de Reims du temps du roi *Robert*, nommé pape par l'empereur *Othon III*, conserve encore la réputation d'un homme éclairé, & d'un pape sage. Cependant, voici ce que rapporte la chronique d'*Ademar Chabanois*, son contemporain & son admirateur.

Un seigneur de France *Gui*, vicomte de Limoges, dispute quelques droits de l'abbaye de Brantôme à un *Grimoad* évêque d'Angoulême ; l'évêque l'excommunie ; le vicomte fait mettre l'évêque en prison.

Ces violences réciproques étaient très-communes dans toute l'Europe, où la violence tenait lieu de loi.

Le respect pour Rome était alors si grand dans cette anarchie universelle, que l'évêque sorti de sa prison, & le vicomte de Limoges allèrent tous deux de France à Rome plaider leur cause devant le pape *Silvestre II* en plein consistoire. Le croira-t-on ? Ce seigneur fut condamné à être tiré à quatre chevaux ; & la sentence eût été exécutée, s'il ne se fût évadé. L'excès commis par ce seigneur, en fesant emprisonner un évêque qui n'était pas son sujet, ses remords, sa soumission pour Rome, la sentence aussi barbare qu'absurde du consistoire, peignent parfaitement le caractère de ces temps agrestes.

Etrange jugement à Rome contre un seigneur français.

Au reste, ni le roi des Français *Henri I* fils de *Robert*, ni *Philippe I* fils de *Henri*, ne furent connus par aucun événement mémorable ; mais de leur temps, leurs vassaux & arrière-vassaux conquirent des royaumes.

Nous allons voir comment quelques aventuriers de la province de Normandie, sans biens, sans terres, & presque sans soldats, fondèrent la monarchie des deux Siciles, qui depuis fut un si grand sujet de discorde entre les empereurs de la dynastie de Suabe & les papes, entre les maisons d'Anjou & d'Arragon, entre celles d'Autriche & de France.

CHAPITRE XL.

Conquête de Naples & de Sicile par des gentilshommes normands.

QUAND *Charlemagne* prit le nom d'empereur, ce nom ne lui donna que ce que ſes armes pouvaient lui aſſurer. Il ſe prétendait dominateur ſuprême du duché de Bénévent, qui compoſait alors une grande partie des Etats connus aujourd'hui ſous le nom de royaume de Naples. Les ducs de Bénévent, plus heureux que les rois lombards, lui réſiſtèrent ainſi qu'à ſes ſucceſſeurs. La Pouille, la Calabre, la Sicile furent en proie aux incurſions des Arabes. Les empereurs grecs & latins ſe diſputaient en vain la ſouveraineté de ces pays. Pluſieurs ſeigneurs particuliers en partageaient les dépouilles avec les Sarrazins. Les peuples ne ſavaient à qui ils appartenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine, ou de la grecque, ou mahométans. L'empereur *Othon I* exerça ſon autorité dans ces pays en qualité du plus fort. Il érigea Capoue en principauté. *Othon II*, moins heureux, fut battu par les Grecs & par les Arabes réunis contre lui. Les empereurs d'Orient reſtèrent alors en poſſeſſion de la Pouille & de la Calabre qu'ils gouvernaient par un Catapan. Des ſeigneurs avaient uſurpé Salerne. Ceux qui poſſédaient Bénévent & Capoue, envahiſſaient ce qu'ils pouvaient des terres du Catapan; & le Catapan les dépouillait à ſon tour. Naples & Gaiette étaient

Anarchie dans la Pouille, ou Appulie.

de

de petites républiques comme Sienne & Luques : l'esprit de l'ancienne Grèce semblait s'être réfugié dans ces deux petits territoires. Il y avait de la grandeur à vouloir être libres, tandis que tous les peuples d'alentour étaient des esclaves qui changeaient de maîtres. Les mahométans, cantonnés dans plusieurs châteaux, pillaient également les Grecs & les Latins : les églises des provinces du Catapan étaient soumises au métropolitain de Constantinople, les autres à celui de Rome. Les mœurs se ressentaient du mélange de tant de peuples, de tant de gouvernemens & de religions. L'esprit naturel des habitans ne jetait aucune étincelle. On ne reconnaissait plus le pays qui avait produit *Horace* & *Cicéron*, & qui devait faire naître *le Tasse*. Voilà dans quelle situation était cette fertile contrée aux dixième & onzième siècles, de Gaiette & du Garillan jusqu'à Otrante.

Beaux exploits de gentilshommes normands.

Le goût des pélerinages & des aventures de chevalerie régnait alors. Les temps d'anarchie sont ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme : son essor est plus retenu dans les gouvernemens réglés. Cinquante ou soixante Français, étant partis en 983 des côtes de Normandie pour aller à Jérusalem, passèrent à leur retour sur la mer de Naples, & arrivèrent dans Salerne, dans le temps que cette ville assiégée par les mahométans venait de se racheter à prix d'argent. Ils trouvent les Salertins occupés à rassembler le prix de leur rançon, & les vainqueurs livrés dans leur camp à la sécurité d'une joie brutale & de la débauche. Cette poignée d'étrangers reproche aux assiégés la lâcheté de leur

soumission, & dans l'instant, marchant avec audace au milieu de la nuit, suivis de quelques Salertins qui osent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarrazins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en désordre sur leurs vaisseaux, & non-seulement sauvent les trésors de Salerne, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis.

Le prince de Salerne étonné veut les combler de présens, & est encore plus étonné qu'ils les refusent; ils sont traités long-temps à Salerne comme des héros libérateurs le méritaient. On leur fait promettre de revenir. L'honneur, attaché à un événement si surprenant, engage bientôt d'autres normands à passer à Salerne & à Bénévent. Les Normands reprennent l'habitude de leurs pères, de traverser les mers pour combattre. Ils servent tantôt l'empereur grec, tantôt les princes du pays, tantôt les papes. Il ne leur importe pour qui ils se signalent, pourvu qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. Il s'était élevé un duc à Naples, qui avait asservi la république naissante. Ce duc de Naples est trop heureux de faire alliance avec ce petit nombre de Normands, qui le secourent contre un duc de Bénévent. Ils fondent la ville d'Averse entre
1030. ces deux territoires : c'est la première souveraineté acquise par leur valeur.

Les fils de *Tancrède*.

Bientôt après arrivent trois fils de *Tancrède* de *Hauteville*, du territoire de Coutance, *Guillaume* surnommé *fier-à-bras*, *Drogòn* & *Humfroi*. Rien ne ressemble plus aux temps fabuleux. Ces trois frères avec les Normands d'Averse, accompagnent le Catapan dans la Sicile. *Guillaume fier-à-bras* tue le

général arabe, donne aux Grecs la victoire ; & la Sicile allait retourner aux Grecs, s'ils n'avaient pas été ingrats. Mais le Catapan craignit ces Français qui le défendaient ; il leur fit des injustices, & il s'attira leur vengeance. Ils tournent leurs armes contre lui. Trois à quatre cents Normands s'emparent de presque toute la Pouille. Le fait paraît 1041. incroyable ; mais les aventuriers du pays se joignaient à eux, & devenaient de bons soldats sous de tels maîtres. Les Calabrois, qui cherchaient la fortune par le courage, devenaient autant de normands. *Guillaume fier-à-bras* se fait lui-même comte de la Pouille, sans consulter ni empereur, ni pape, ni seigneurs voisins. Il ne consulta que ses soldats, comme ont fait tous les premiers rois de tous les pays. Chaque capitaine normand eut une ville ou un village pour son partage.

Fier-à-bras étant mort, son frère *Drogon* est élu 1046. souverain de la Pouille. Alors *Robert Guiscard* & ses deux jeunes frères quittent encore Coutance pour avoir part à tant de fortune. Le vieux *Tancrède* est étonné de se voir père d'une race de conquérans. Le nom des Normands fesait trembler tous les voisins de la Pouille, & même les papes. *Robert Guiscard* & ses frères, suivis d'une foule de leurs compatriotes, vont par petites troupes en pélerinage à Rome. Ils marchent inconnus, le bourdon à la main, & arrivent enfin dans la Pouille.

L'empereur *Henri III*, assez fort alors pour régner dans Rome, ne le fut pas assez pour s'opposer d'abord à ces conquérans. Il leur donna solemnel- 1047. lement l'investiture de ce qu'ils avaient envahi. Ils

poſſédaient alors la Pouille entière, le comté d'Averſe, la moitié du Bénéventin.

Voilà donc cette maiſon devenue bientôt après maiſon royale, fondatrice des royaumes de Naples & de Sicile, feudataire de l'empire. Comment s'eſt-il pu faire que cette portion de l'empire en ait été ſi tôt détachée, & ſoit devenue un fief de l'évêché de Rome, dans le temps que les papes ne poſſédaient preſque point de terrein, qu'ils n'étaient point maîtres à Rome, qu'on ne les reconnaiſſait pas même dans la Marche d'Ancone, qu'*Othon le grand* leur avait, dit-on, donnée? Cet événement eſt preſque auſſi étonnant que les conquêtes des gentils-hommes normands. Voici l'explication de cette énigme. Le pape *Léon IX* voulut avoir la ville de Bénévent qui appartenait aux princes de la race

1053. des rois lombards dépoſſédés par *Charlemagne.* L'empereur *Henri III* lui donna en effet cette ville, qui n'était point à lui, en échange du fief de Bamberg en Allemagne. Les ſouverains pontifes ſont maîtres aujourd'hui de Bénévent en vertu de cette donation. Les nouveaux princes normands étaient des voiſins dangereux. Il n'y a point de conquêtes ſans de très-grandes injuſtices : ils en commettaient, & l'empereur aurait voulu avoir des vaſſaux moins redoutables. *Léon IX*, après les avoir excommuniés, ſe mit en tête de les aller combattre avec une armée d'allemands, que *Henri III* lui fournit. L'hiſtoire ne dit point comment les dépouilles devaient être partagées. Elle dit ſeulement que l'armée était nombreuſe, que le pape y joignit des troupes italiennes qui s'enrôlèrent comme pour une guerre ſainte; &

Le pape fait priſonnier par les princes normands en 1053.

que parmi les capitaines il y eut beaucoup d'évêques. Les Normands, qui avaient toujours vaincu en petit nombre, étaient quatre fois moins forts que le pape; mais ils étaient accoutumés à combattre. *Robert Guiſcard*, ſon frère *Humfroi*, le comte d'Averſe *Richard*, chacun à la tête d'une troupe aguerrie, taillèrent en pièces l'armée allemande, & firent diſparaître l'italienne. Le pape s'enfuit à Civitade, dans la Capitanate, près du champ de bataille; les Normands le ſuivent, le prennent, l'emmènent priſonnier dans cette même ville de Bénévent, qui était le premier ſujet de cette entrepriſe.

On a fait un ſaint de ce pape *Léon IX*. Apparemment qu'il fit pénitence d'avoir fait inutilement répandre tant de ſang, & d'avoir mené tant d'eccléſiaſtiques à la guerre. Il eſt ſûr qu'il s'en repentit, ſurtout quand il vit avec quel reſpect le traitèrent ſes vainqueurs, & avec quelle inflexibilité ils le gardèrent priſonnier une année entière. Ils rendirent Bénévent aux princes lombards, & ce ne fut qu'après l'extinction de cette maiſon que les papes eurent enfin la ville.

On conçoit aiſément que les princes normands étaient plus piqués contre l'empereur qui avait fourni une armée redoutable, que contre le pape qui l'avait commandée. Il fallait s'affranchir pour jamais des prétentions ou des droits de deux empires entre leſquels ils ſe trouvaient. Ils continuent leurs conquêtes, ils s'emparent de la Calabre & de Capoue pendant la minorité de l'empereur *Henri IV*, & tandis que le gouvernement des Grecs eſt plus faible qu'une minorité.

C'étaient les enfans de *Tancrède* de *Hauteville* qui conquéraient la Calabre ; c'étaient les descendans des premiers libérateurs qui conquéraient Capoue. Ces deux dynasties victorieuses n'eurent point de ces querelles qui divisent si souvent les vainqueurs, & qui les affaiblissent. L'utilité de l'histoire demande ici que je m'arrête un moment, pour observer que *Richard* d'Averse, qui subjugua Capoue, se fit couronner avec les mêmes cérémonies du sacre & de l'huile sainte, qu'on avait employées pour l'usurpateur *Pepin*, père de *Charlemagne*. Les ducs de Bénévent s'étaient toujours fait sacrer ainsi. Les successeurs de *Richard* en usèrent de même. Rien ne fait mieux voir que chacun établit les usages à son choix.

Origine de l'hommage des rois de Naples aux papes.

Robert Guiscard, duc de la Pouille & de la Calabre, *Richard*, comte d'Averse & de Capoue, tous deux par le droit de l'épée, tous deux voulant être indépendans des empereurs, mirent en usage pour leurs souverainetés une précaution que beaucoup de particuliers prenaient dans ces temps de troubles & de rapines pour leurs biens de patrimoine : on les donnait à l'Eglise sous le nom d'offrande, d'*oblata*, & on en jouissait moyennant une légère redevance. C'était la ressource des faibles, dans les gouvernemens orageux de l'Italie. Les Normands, quoique puissans, l'employèrent comme une sauve-garde contre des empereurs qui pouvaient devenir plus puissans. *Robert Guiscard* & *Richard* de Capoue excommuniés par le pape *Léon IX*, l'avaient tenu en captivité. Ces mêmes vainqueurs, excommuniés par *Nicolas II*, lui rendirent hommage.

1059. *Robert Guiscard* & le comte de Capoue mirent

donc sous la protection de l'Eglise, entre les mains de *Nicolas II*, non-seulement tout ce qu'ils avaient pris, mais tout ce qu'ils pourraient prendre. Le duc *Robert* fit hommage de la Sicile même qu'il n'avait point encore. Il se déclara feudataire du St Siége pour tous ses Etats, promit une redevance de douze deniers par chaque charrue, ce qui était beaucoup. Cet hommage était un acte de piété politique, qui pouvait être regardé comme le denier de *St Pierre* que payait l'Angleterre au St Siége, comme les deux livres d'or que lui donnèrent les premiers rois de Portugal; enfin, comme la soumission volontaire de tant de royaumes à l'Eglise.

Naples, vassale de l'empire; depuis de l'Eglise romaine.

Mais selon toutes les lois du droit féodal, établies en Europe, ces princes, vassaux de l'empire, ne pouvaient choisir un autre suzerain. Ils devenaient coupables de félonie envers l'empereur; ils le mettaient en droit de confisquer leurs Etats. Les querelles qui survinrent entre le sacerdoce & l'empire, & encore plus les propres forces des princes normands, mirent les empereurs hors d'état d'exercer leurs droits. Ces conquérans, en se fesant vassaux des papes, devinrent les protecteurs & souvent les maîtres de leurs nouveaux suzerains. Le duc *Robert* ayant reçu un étendard du pape, & devenu capitaine de l'Eglise, de son ennemi qu'il était, passe en Sicile avec son frère *Roger:* ils font la conquête de cette île sur les Grecs & sur les Arabes qui la partageaient alors. Les mahométans & les Grecs se soumirent à 1067.
condition qu'ils conserveraient leurs religions & leurs usages.

Il fallait achever la conquête de tout ce qui

compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encore des princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normands dans ces pays. Les Normands enfin les chassèrent; le duc *Robert* leur prit Salerne: ils se réfugièrent dans la campagne de Rome sous la protection de *Grégoire VII*, de ce même pape qui fesait trembler les empereurs. *Robert*, ce vassal & ce défenseur de l'Eglise, les y poursuit; *Grégoire VII* ne manque pas de l'excommunier, & le fruit de l'excommunication est la conquête de tout le Bénéventin, que fait *Robert* après la mort du dernier duc de Bénévent de la race lombarde.

Grégoire VII, que nous verrons si fier & si terrible avec les empereurs & les rois, n'a plus que des
1077. complaisances pour l'excommunié *Robert*. Il lui donne l'absolution, & en reçoit la ville de Bénévent, qui depuis ce temps-là est toujours demeurée au St Siége.

Bientôt après éclatent les grandes querelles dont nous parlerons entre l'empereur *Henri IV* & ce même
1084. *Grégoire VII*. *Henri* s'était rendu maître de Rome, & assiégeait le pape dans ce château qu'on a depuis appelé le château St Ange. *Robert* accourt alors de la Dalmatie où il fesait des conquêtes nouvelles, délivre le pape malgré les Allemands & les Romains réunis contre lui, se rend maître de sa personne, &
Grégoire VII meurt captif. l'emmène à Salerne où ce pape, qui déposait tant de rois, mourut le captif & le protégé d'un gentilhomme normand.

Il ne faut point être étonné si tant de romans nous représentent des chevaliers errans, devenus de

grands souverains par leurs exploits, & entrant dans la famille des empereurs. C'est précisément ce qui arriva à *Robert Guiscard*, & ce que nous verrons plus d'une fois au temps des croisades. *Robert* maria sa fille à *Constantin*, fils de l'empereur de Constantinople, *Michel Ducas*. Ce mariage ne fut pas heureux. Il eut bientôt sa fille & son gendre à venger, & résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient après avoir humilié celui d'Occident.

La cour de Constantinople n'était qu'un continuel orage. *Michel Ducas* fut chassé du trône par *Nicéphore* surnommé *Botoniate*. *Constantin* gendre de *Robert* fut fait eunuque ; & enfin *Alexis Comnène*, qui eut depuis tant à se plaindre des croisés, monta sur le trône. *Robert* pendant ces révolutions s'avançait déjà par la Dalmatie, par la Macédoine, & portait la terreur 1084.
jusqu'à Constantinople. *Bohémond* son fils d'un premier lit, si fameux dans les croisades, l'accompagnait à cette conquête d'un empire. Nous voyons par-là combien *Alexis Comnène* eut raison de craindre les croisades, puisque *Bohémond* commença par vouloir le détrôner.

La mort de *Robert* dans l'île de Corfou mit fin à 1085.
ses entreprises. La princesse *Anne Comnène* fille de l'empereur *Alexis*, laquelle écrivit une partie de cette histoire, ne regarde *Robert* que comme un brigand, & s'indigne qu'il ait eu l'audace de marier sa fille au fils d'un empereur. Elle devait songer que l'histoire même de l'empire lui fournissait des exemples de fortunes plus considérables, & que tout cède dans le monde à la force & à la puissance.

CHAPITRE XLI.

De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette île.

L'IDÉE de conquérir l'empire de Conſtantinople s'évanouit avec la vie de *Robert;* mais les établiſſemens de ſa famille s'affermirent en Italie. Le comte *Roger* ſon frère reſta maître de la Sicile ; le duc *Roger* ſon fils demeura poſſeſſeur de preſque tous les pays qui ont le nom de royaume de Naples; *Bohémond* ſon autre fils alla depuis conquérir Antioche, après avoir inutilement tenté de partager les Etats du duc *Roger* ſon frère.

Pourquoi ni le comte *Roger* ſouverain de Sicile, ni ſon neveu *Roger* duc de la Pouille, ne prirent-ils point dès-lors le titre de rois? Il faut du temps à tout. *Roger Guiſcard* le premier conquérant avait été inveſti comme duc par le pape *Nicolas II. Roger* ſon frère avait été inveſti par *Robert Guiſcard* en qualité de comte de Sicile. Toutes ces cérémonies ne donnaient que des noms, & n'ajoutaient rien au pouvoir. Mais ce comte de Sicile eut un droit qui s'eſt conſervé toujours, & qu'aucun roi de l'Europe n'a eu : il devint un ſecond pape dans ſon île.

Origine des droits eccléſiaſtiques des rois de Sicile.

Les papes s'étaient mis en poſſeſſion d'envoyer dans toute la chrétienté des légats qu'on nommait *à latere*, qui exerçaient une juriſdiction ſur toutes les égliſes, en exigeaient des décimes, donnaient les bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir

pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des rois le permettaient. Le temporel, presque toujours mêlé au spirituel, leur était soumis; ils attiraient à leur tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignît au profane, mariages, testamens, promesses par serment, tout était de leur ressort. C'étaient des proconsuls que l'empereur ecclésiastique des chrétiens déléguait dans tout l'Occident. C'est par-là que Rome toujours faible, toujours dans l'anarchie, esclave quelquefois des Allemands, & en proie à tous les fléaux, continua d'être la maîtresse des nations. C'est par-là que l'histoire de chaque peuple est toujours l'histoire de Rome.

Urbain II envoya un légat en Sicile dès que le comte *Roger* eut enlevé cette île aux mahométans & aux Grecs, & que l'Eglise latine y fut établie. C'était de tous les pays celui qui semblait en effet avoir le plus de besoin d'un légat, pour y régler la hiérarchie, chez un peuple dont la moitié était musulmane, & dont l'autre était de la communion grecque. Cependant ce fut le seul pays où la légation fut proscrite pour toujours. Le comte *Roger*, bienfaiteur de l'Eglise latine à laquelle il rendait la Sicile, ne put souffrir qu'on envoyât un roi sous le nom de légat dans le pays de sa conquête.

Le pape *Urbain* uniquement occupé des croisades, & voulant ménager une famille de héros si nécessaire à cette grande entreprise, accorda la dernière année de sa vie une bulle au comte *Roger*, par 1098.
laquelle il révoqua son légat, & créa *Roger* & ses successeurs légats nés du St Siége en Sicile, leur attribuant tous les droits & toute l'autorité de cette

dignité, qui était à la fois spirituelle & temporelle. C'eſt-là ce fameux droit qu'on appelle la *monarchie de Sicile*, c'eſt-à-dire, le droit attaché à cette monarchie, droit que depuis les papes ont voulu anéantir, & que les rois de Sicile ont maintenu. Si cette prérogative eſt incompatible avec la hiérarchie chrétienne, il eſt évident qu'*Urbain* ne put pas la donner; ſi c'eſt un objet de diſcipline que la religion ne réprouve pas, il eſt auſſi évident que chaque royaume eſt en droit de ſe l'attribuer. Ce privilége au fond n'eſt que le droit de *Conſtantin* & de tous les empereurs de préſider à toute la police de leurs Etats; cependant il n'y a eu dans toute l'Europe catholique qu'un gentilhomme normand qui ait ſu ſe donner cette prérogative aux portes de Rome.

1130. Premier roi de Naples & de Sicile. Le fils de ce comte *Roger* recueillit tout l'héritage de la maiſon normande; il ſe fit couronner & ſacrer roi de Sicile & de la Pouille. Naples, qui était alors une petite ville, n'était point encore à lui, & ne pouvait donner le nom au royaume. Elle s'était toujours maintenue en république ſous un duc qui relevait des empereurs de Conſtantinople; & ce duc avait juſqu'alors échappé par des préſens à l'ambition de la famille conquérante.

Ce premier roi *Roger* fit hommage au St Siége. Il y avait alors deux papes: l'un le fils d'un juif nommé *Léon*, qui s'appelait *Anaclet*, & que *Saint Bernard* appelle *Judaïcam ſobolem*, race hébraïque; l'autre s'appelait *Innocent II*. Le roi *Roger* reconnut *Anaclet*, parce que l'empereur *Lothaire II* reconnaiſſait *Innocent*; & ce fut à cet *Anaclet* qu'il rendit ſon vain hommage.

Les empereurs ne pouvaient regarder les conquérans normands que comme des usurpateurs : aussi *St Bernard*, qui entrait dans toutes les affaires des papes & des rois, écrivait contre *Roger* aussi-bien que contre ce fils d'un juif qui s'était fait élire pape à prix d'argent. *L'un*, dit-il, *a usurpé la chaire de St Pierre, l'autre a usurpé la Sicile, c'est à César à les punir*. Il était donc évident alors que la suzeraineté du pape sur ces deux provinces n'était qu'une usurpation. *St Bernard déclare la suzeraineté du pape une usurpation.*

Le roi *Roger* soutenait *Anaclet*, qui fut toujours reconnu dans Rome. *Lothaire* prend cette occasion pour enlever aux Normands leurs conquêtes. Il marche vers la Pouille avec le pape *Innocent II*. Il paraît bien que ces Normands avaient eu raison de ne pas vouloir dépendre des empereurs, & de mettre entre l'empire & Naples une barrière. *Roger* à peine roi fut sur le point de tout perdre. Il assiégeait Naples quand l'empereur s'avance contre lui : il perd des batailles ; il perd presque toutes ses provinces dans le continent. *Innocent II* l'excommunie & le poursuit. *St Bernard* était avec l'empereur & le pape. Il voulut en vain ménager un accommodement.
Roger vaincu se retire en Sicile. L'empereur meurt. 1137.
Tout change alors. Le roi *Roger* & son fils reprennent leurs provinces. Le pape *Innocent II* reconnu enfin dans Rome, ligué avec les princes à qui *Lothaire* avait donné ces provinces, ennemi implacable du roi, marche comme *Léon IX* à la tête d'une 1139.
armée. Il est vaincu & pris comme lui. Que peut-il faire alors ? il fait comme ses prédécesseurs : il donne des absolutions & des investitures, & il se fait des *Autre pape pris par les princes normands.*

protecteurs contre l'empire, de cette même maison normande contre laquelle il avait appelé l'empire à son secours.

Bientôt après, le roi subjugue Naples & le peu qui restait encore pour arrondir son royaume de Gaiette jusqu'à Brindes. La monarchie se forme telle qu'elle est aujourd'hui. Naples devient la capitale tranquille du royaume, & les arts commencent à renaître un peu dans ces belles provinces.

Après avoir vu comment des gentilshommes de Coutance fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, il faut voir comment un duc de Normandie, pair de France, conquit l'Angleterre. C'est une chose bien frappante que toutes ces invasions, toutes ces émigrations, qui continuèrent depuis la fin du quatrième siècle jusqu'au commencement du quatorzième, & qui finirent par les croisades. Toutes les nations de l'Europe ont été mêlées, & il n'y en a eu presqu'aucune qui n'ait eu ses usurpateurs.

CHAPITRE XLII.

Conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie.

TANDIS que les enfans de *Tancrède* de *Hauteville* fondaient si loin des royaumes, les ducs de leur nation en acquéraient un qui est devenu plus considérable que les deux Siciles. La nation britannique était, malgré sa fierté, destinée à se voir toujours gouvernée par des étrangers. Après la mort d'*Alfred*,

arrivée en 900, l'Angleterre retomba dans la confusion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons ses premiers vainqueurs, & les Danois ses usurpateurs nouveaux, s'en disputaient toujours la possession ; & de nouveaux pirates danois venaient encore souvent partager les dépouilles. Ces pirates continuaient d'être si terribles, & les Anglais si faibles, que vers l'année 1000 on ne put se racheter d'eux qu'en payant quarante-huit mille livres sterling. On imposa, pour lever cette somme, une taxe qui dura depuis assez long-temps en Angleterre, ainsi que la plupart des autres taxes, qu'on continue toujours de lever après le besoin. Ce tribut humiliant fut appelé argent danois, *Danngeld*.

Canut roi de Danemarck qu'on a nommé *le grand*, & qui n'a fait que de grandes cruautés, réunit sous sa domination le Danemarck & l'Angleterre. Les 1017.
naturels anglais furent traités alors comme des esclaves. Les auteurs de ce temps avouent que quand un anglais rencontrait un danois, il fallait qu'il s'arrêtât jusqu'à ce que le danois eût passé.

La race de *Canut* ayant manqué, les états 1041.
du royaume, reprenant leur liberté, déférèrent la couronne à *Edouard*, un descendant des anciens Anglo-Saxons, qu'on appelle *le saint* & *le confesseur*. *Edouard le saint, ou le confesseur.*
Une des grandes fautes, ou un des grands malheurs de ce roi, fut de n'avoir point d'enfans de sa femme *Edithe*, fille du plus puissant seigneur du royaume. Il haïssait sa femme, ainsi que sa propre mère, pour des raisons d'Etat ; & les fit éloigner l'une & l'autre. La stérilité de son mariage servit à sa canonisation. On prétendit qu'il avait fait vœu de chasteté : vœu

téméraire dans un mari, & absurde dans un roi qui avait besoin d'héritiers. Ce vœu, s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Ecrouelles. Au reste les moines ont écrit que cet *Edouard* fut le premier roi de l'Europe qui eut le don de guérir les écrouelles. Il avait déjà rendu la vue à sept ou huit aveugles, quand une pauvre femme attaquée d'une humeur froide se présenta devant lui : il la guérit incontinent en fesant le signe de la croix, & la rendit féconde, de stérile qu'elle était auparavant. Les rois d'Angleterre se sont attribué depuis le privilége, non pas de guérir les aveugles, mais de toucher les écrouelles qu'ils ne guérissaient pas.

St Louis en France, comme suzerain des rois d'Angleterre, toucha les écrouelles, & ses successeurs jouirent de cette prérogative. *Guillaume III* la négligea en Angleterre ; & le temps viendra que la raison, qui commence à faire quelques progrès en France, abolira cette coutume. (28)

(28) Non-seulement *Louis XVI* a été sacré, ce qui dans ce siècle ne pouvait avoir d'autre avantage que de prolonger un peu parmi le peuple le règne de la superstition, & de valoir de gros profits aux fournisseurs de la cour, mais même il a touché des écrouelles suivant l'usage établi. *Louis XV* en avait touché à son sacre. Une bonne femme de Valenciennes imagina qu'elle ferait fortune si elle pouvait faire accroire que le roi l'avait guérie. Moitié espérance, moitié crainte, des médecins constatèrent la guérison. L'intendant de Valenciennes (*d'Argenson*) s'empressa d'en envoyer le procès-verbal authentique ; il reçut des bureaux la réponse suivante : *Monsieur, la prérogative qu'ont les rois de France de guérir les écrouelles, est établie sur des preuves si authentiques, qu'elle n'a pas besoin d'être confirmée par des faits particuliers.* Un siècle plutôt, les bureaux eussent mis leur politique à paraître dupes. Un siècle plus tard, aucun intendant n'osera plus leur envoyer des procès-verbaux de miracles, quand même il serait capable d'y croire.

Vous voyez toujours les usages & les mœurs de ces temps-là absolument différens des nôtres. *Guillaume* duc de Normandie, qui conquit l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit sur ce royaume, n'en avait pas même sur la Normandie, si la naissance donnait les droits. Son père le duc *Robert*, qui ne s'était jamais marié, l'avait eu de la fille d'un pelletier de Falaise, que l'histoire appelle *Harlot*, terme qui signifiait & signifie encore aujourd'hui en anglais *concubine* ou *femme publique*. L'usage des concubines, permis dans tout l'Orient & dans la loi des Juifs, ne l'était pas dans la nouvelle loi : il était autorisé par la coutume. On rougissait si peu d'être né d'une pareille union, que souvent *Guillaume* en écrivant signait *le bâtard Guillaume*. Il est resté une lettre de lui au comte *Alain* de Bretagne, dans laquelle il signe ainsi. Les bâtards héritaient souvent ; car dans tous les pays où les hommes n'étaient pas gouvernés par des lois fixes, publiques & reconnues, il est clair que la volonté d'un prince puissant était le seul code. *Guillaume* fut déclaré par son père & par les états héritier du duché, & il se maintint ensuite par son habileté & par sa valeur contre tous ceux qui lui disputèrent son domaine. Il régnait paisiblement en Normandie, & la Bretagne lui rendait hommage, lorsqu'*Edouard le confesseur* étant mort, il prétendit au royaume d'Angleterre.

Guillaume le bâtard.

Le droit de succession ne paraissait alors établi dans aucun Etat de l'europe. La couronne d'Allemagne était élective : l'Espagne était partagée entre les chrétiens & les musulmans : la Lombardie changeait chaque jour de maître. La race *Carlovingienne*,

détrônée en France, fesait voir ce que peut la force contre le droit du sang. *Edouard le confesseur* n'avait point joui du trône à titre d'héritage. *Harold* successeur d'*Edouard* n'était point de sa race ; mais il avait le plus incontestable de tous les droits, les suffrages de toute la nation. *Guillaume le bâtard* n'avait pour lui ni le droit d'élection, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette île, le roi *Edouard* avait fait en sa faveur un testament que personne ne vit jamais. Il disait encore qu'autrefois il avait délivré de prison *Harold*, & qu'*Harold* lui avait cédé ses droits sur l'Angleterre. Il appuya ses faibles raisons d'une forte armée.

Nul droit de succession alors.

Les barons de Normandie, assemblés en forme d'états, refusèrent de l'argent à leur duc pour cette expédition, parce que, s'il ne réussissait pas, la Normandie en resterait appauvrie, & qu'un heureux succès la rendrait province d'Angleterre ; mais plusieurs Normands hasardèrent leur fortune avec leur duc. Un seul seigneur, nommé *Fitz-Othbern*, équipa quarante vaisseaux à ses dépens. Le comte de Flandre, beau-père du duc *Guillaume*, le secourut de quelque argent. Le pape *Alexandre II* entra dans ses intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'opposeraient aux desseins de *Guillaume*. C'était se jouer de la religion ; mais les peuples étaient accoutumés à ces profanations, & les princes en profitaient.

14 octobre 1066.

Guillaume partit de St Valeri avec une flotte nombreuse ; on ne sait combien il avait de vaisseaux ni de soldats. Il aborda sur les côtes de Sussex ; & bientôt après se donna dans cette province la fameuse

bataille de Hastings, qui décida seule du sort de l'Angleterre. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au premier rang de l'armée normande, un écuyer nommé *Taillefer*, monté sur un cheval armé, chanta la chanson de *Roland*, qui fut si long-temps dans la bouche des Français, sans qu'il en soit resté le moindre fragment. Ce *Taillefer*, après avoir entonné la chanson que les soldats répétaient, se jeta le premier parmi les Anglais, & fut tué. Le roi *Harold* & le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux, & combattirent à pied : la bataille dura six heures. La gendarmerie à cheval, qui commençait à faire ailleurs toute la force des armées, ne paraît pas avoir été employée dans cette journée. Les troupes de part & d'autre étaient composées des fantassins. *Harold* & deux de ses frères y furent tués. Le vainqueur s'approcha de Londres, portant devant lui une bannière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette bannière fut l'étendard auquel tous les évêques se rallièrent en sa faveur. Ils vinrent aux portes avec le magistrat de Londres lui offrir la couronne, qu'on ne pouvait refuser au vainqueur. Bataille de Hastings. Chanson de *Roland*.

Quelques auteurs appellent ce couronnement une élection libre, un acte d'autorité du parlement d'Angleterre. C'est précisément l'autorité des esclaves faits à laguerre, qui accorderaient à leurs maîtres le droit de les fustiger.

Guillaume ayant reçu une bannière du pape pour cette expédition, lui envoya en récompense l'étendard du roi *Harold* tué dans la bataille, & une petite partie du petit trésor que pouvait avoir alors un roi anglais. C'était un présent considérable pour ce

pape *Alexandre II* qui disputait encore son siége à *Honorius II*, & qui, sur la fin d'une longue guerre civile dans Rome, était réduit à l'indigence. Ainsi un barbare, fils d'une prostituée, meurtrier d'un roi légitime, partage les dépouilles de ce roi avec un autre barbare; car ôtez les noms de duc de Normandie, de roi d'Angleterre & de pape, tout se réduit à l'action d'un voleur normand, & d'un receleur lombard: & c'est au fond à quoi toute usurpation se réduit.

Véritable idée des conquêtes.

Guillaume sut gouverner comme il sut conquérir. Plusieurs révoltes étouffées, des irruptions de Danois rendues inutiles, des lois rigoureuses durement exécutées, signalèrent son règne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même esclavage. Les Normands qui avaient eu part à sa victoire partagèrent par ses bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes ces familles normandes, dont les descendans, ou du moins les noms, subsistent encore en Angleterre. Il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des sujets de quelque nature qu'ils fussent. On prétend qu'il en profita pour se faire en Angleterre un revenu de quatre cents mille livres sterling, environ cent vingt millions de France. Il est évident qu'en cela lés historiens se sont trompés. L'Etat d'Angleterre d'aujourd'hui, qui comprend l'Ecosse & l'Irlande, n'a pas un plus gros revenu, si vous en déduisez ce qu'on paye pour les anciennes dettes du gouvernement. Ce qui est sûr, c'est que *Guillaume* abolit toutes les lois du pays, pour y introduire celles de Normandie. Il ordonna qu'on plaidât en normand; & depuis lui,

Gouvernement de *Guillaume le bâtard*.

tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à *Edouard III.* Il voulut que la langue des vainqueurs fût la seule du pays. Des écoles de la langue normande furent établies dans toutes les villes & les bourgades. Cette langue était le français mêlé d'un peu de danois : idiome barbare, qui n'avait aucun avantage sur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traitait non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectait encore des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la *loi du couvre-feu*, par laquelle il fallait, au son de la cloche, éteindre le feu dans chaque maison à huit heures du soir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'est qu'une ancienne police établie presque dans toutes les villes du Nord : elle s'est long-temps conservée dans les cloîtres. Les maisons étaient bâties de bois, & la crainte du feu était un objet des plus importans de la police générale.

On lui reproche encore d'avoir détruit tous les villages qui se trouvaient dans un circuit de quinze lieues pour en faire une forêt, dans laquelle il pût goûter le plaisir de la chasse. Une telle action est trop insensée pour être vraisemblable. Les historiens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plant d'arbres devienne une forêt propre à la chasse. On lui fait semer cette forêt en 1080. Il avait alors soixante-trois ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raisonnable ait à cet âge détruit des villages, pour semer quinze lieues en bois, dans l'espérance d'y chasser un jour?

Ridicule tyrannie imputée à *Guillaume.*

Le conquérant de l'Angleterre fut la terreur du roi de France *Philippe I*, qui voulut abaisser trop tard

un vassal si puissant, & qui se jeta sur le Maine, dépendant alors de la Normandie. *Guillaume* repassa la mer, reprit le Maine & contraignit le roi de France à demander la paix.

Grégoire VII veut l'hommage de l'Angleterre.

Les prétentions de la cour de Rome n'éclatèrent jamais plus singulièrement qu'avec ce prince. Le pape *Grégoire VII* prit le temps qu'il fesait la guerre à la France, pour demander qu'il lui rendît hommage du royaume d'Angleterre. Cet hommage était fondé sur cet ancien denier de *St Pierre*, que l'Angleterre payait à l'Eglise de Rome : il revenait à environ vingt sous de notre monnaie par chaque maison ; offrande regardée en Angleterre comme une forte aumône, & à Rome comme un tribut. *Guillaume le conquérant* fit dire au pape qu'il pourrait bien continuer l'aumône ; mais au lieu de faire hommage, il fit défense en Angleterre de reconnaître d'autre pape que celui qu'il approuverait. La proposition de *Grégoire VII* devint par-là ridicule à force d'être audacieuse. C'est ce même pape qui bouleversait l'Europe pour élever le sacerdoce au-dessus de l'empire ; mais avant de parler de cette querelle mémorable, & des croisades qui prirent naissance dans ces temps, il faut voir en peu de mots en quel état étaient les autres pays de l'Europe.

Fin du tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTÊNUS DANS CE VOLUME.

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.